

L'ESPRIT DES

JOURNAUX,
FRANÇOIS ET ÉTRANGERS.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS-DE-LETTRES.



JUILLET, 1782.



TOME VII.

ONZIÈME ANNÉE.

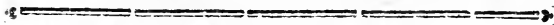


A PARIS,

Chez VALADE, Imprimeur-Libraire, rue des
Noyers, vis-à-vis Saint-Yves.

Pour les Pays étrangers, à LIEGE,

Chez JEAN-JACQUES TUTOT, Imprimeur.



AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Conditions pour l'Abonnement.

On s'adressera , pour toute la France , à Paris , chez *Valade* , Imprimeur-Libraire , rue des Noyers , vis - à - vis Saint Yves , aux conditions suivantes ; savoir : le prix de la Souscription est de 27 liv. pour Paris , & de 33 pour la Province , rendu franc de port par - tout le Royaume.

A Liege , pour les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur - Libraire , & à *M. Mauff* , Officier au Bureau des Postes Impériales , pour toute l'Allemagne.

A Bruxelles , à *M. Hognies* , Expéditeur des Gazettes étrangères , pour tous les Pays-Bas Autrichiens ; chez *B. Lefrancq* , Libraire.

A Amsterdam , chez *Van-Harrevelt* , Libraire , dans le Kalvestraat , pour toute la Hollande , & *B. Vlamb* , Libraire.

A Stockholm , chez *Oerstrom* , Libraire de la Société.

A Pragues , chez *Wolfgang-Gerle* , Libraire.

A Vienne , chez *Gräffer* , Libraire.

A Hambourg , chez *Virchaux* , Libraire.

Les Libraires , & autres personnes qui voudront faire annoncer des Livres , Estampes , Musique , & autres objets , dans l'*Esprit des Journaux* , sont priés de les adresser au Directeur du Journal , chez *Valade*. Et pour les mêmes objets , pour tous les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur-Libraire , près St. Hubert , à Liege.



L'ESPRIT DES JOURNAUX.

*LETTRES écrites de Suisse, d'Italie, de Sicile & de Malthe, par M. * * *, avocat en parlement, de plusieurs académies de France, & des Arcades de Rome :*

Qui mores hominum multorum vidit, & urbes.

*A Mlle. * * à Paris, en 1776, 1777 & 1778 : 6 volumes in-12. Amsterdam, & se vend à Paris, chez B. Morin, imprimeur-libraire, rue St. Jacques. 1782. Prix 15 liv. broch. 18 liv. rel.*

Nous avons bien des ouvrages sur l'Italie : nous en aurons sans doute bien d'autres. Cette heureuse contrée renferme tant de beautés, tant de merveilles de la nature & de l'art, qu'elles deviennent une source intarissable de nouvelles réflexions pour les voyageurs qui

ont du goût & des connoissances. Chacun d'eux croit appercevoir des choses qui avoient échappé à ceux dont il a lu les relations. Il voit différemment, il sent différemment, il veut suppléer à leurs erreurs ou à leurs omissions, il prend la plume & publie à son tour une description; mais doit-il se flatter que, par les mêmes principes, elle soit à l'abri des mêmes critiques de la part de ceux qui feront après lui le voyage d'Italie. Après avoir lu attentivement ce nouvel ouvrage, on a lieu de croire qu'il l'emportera à bien des égards sur tous ceux qui l'ont précédé. On ne sauroit disconvenir que l'auteur ne soit un homme de beaucoup d'esprit. Il paroît avoir un goût marqué pour les arts; il en parle en habile connoisseur. Il décrit fidèlement la route qu'il tient; & comme il se montre animé de la curiosité la plus ardente qui lui fait braver toutes les peines, toutes les fatigues, & même des dangers pour tout voir & pour tout examiner, on doit croire que tous ses détails sur le sol, les productions & l'histoire-naturelle de chaque canton, est de la plus grande exactitude. Cette partie est fort précieuse; ce qui ne l'est pas moins, ce sont des vues très-lumineuses sur les manufactures & sur le commerce. Il n'y a qu'un homme profond & versé dans ces matières qui ait pu en raisonner ainsi. Histoire-naturelle, agriculture, commerce, arts, spectacles, musique, langage, poésie, mœurs, gouvernement, tout est observé avec l'œil d'un homme déjà instruit, mais avide d'aug-

menter ses connoissances ; tout est peint avec la chaleur & la liberté d'une ame forte & pensante , beaucoup plus occupée des choses que des mots & des phrases. Nous observerons, néanmoins, que la rapidité avec laquelle il paroît avoir écrit a pu nuire au fond, ainsi qu'au style de sa correspondance.

La Suisse, visitée par l'auteur en plusieurs voyages dont il donne les résultats, présente, par ses sites & ses accidens, sa politique & ses usages, son industrie & ses relations, un tableau que le savant & le philosophe ne peuvent jamais considérer avec indifférence. C'est au milieu des horreurs du S. Gothard, des aspects étonnans & variés d'une nature imposante, que notre voyageur descend dans les bailliages Italiens, sur le bord des lacs de Côme & Majeur, dont il nous fait connoître les habitans qui n'avoient pas encore été observés. L'économie rurale & l'état des arts fixent par-tout son attention. Considérée sous ce dernier rapport, Turin, dont on prend d'abord une idée attrayante, finit par ennuyer à cause de sa monotone uniformité. Le palais ducal offre la plus belle collection de tableaux italiens & flamands qu'il y ait en Italie ; mais toutes les sciences y sont négligées, & la bibliothèque nombreuse de l'université est déserte.

Les pays qui fournissent au Piémont des objets de consommation en échange de ses soies, la combinaison des avantages qu'ils en retirent, sont exposés dans l'ouvrage avec beaucoup de sagacité.

6 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Milan, où il faut chercher les monumens remarquables, où tout est épars, & dont cent mille ames peuplent à peine la vaste étendue, n'a pas un dessinateur, pas un peintre, pas un sculpteur.

» L'état de langueur dans lequel tous les
» arts s'y trouvent, pourroit bien avoir son
» principe dans les impôts qui enchérissent les
» matieres premieres & la main-d'œuvre. «

On quitte les états de la reine, en traversant le Pô, pour entrer dans Plaisance, peu peuplée, mal bâtie, à quelques beaux palais près.

Parme décele de toute part des efforts impuissans » pour parvenir à une grandeur très-
» au-dessus de ses forces.... Ses églises ren-
» ferment des beautés du plus grand genre; le
» peu de soin qu'on prend de la plupart fait
» croire qu'on est chez un peuple barbare. «

Modene a vu naître quelques hommes célèbres; » elle montre encore des monumens ou
» des débris de son savoir, des bibliothèques,
» des cabinets d'histoire-naturelle.... On y voit
» des tableaux d'une grande beauté, des des-
» fins des plus grands maîtres... des anti-
» ques, &c.... Du reste, comme à Parme,
» de grands bâtimens commencés qui ne seront
» jamais finis.

» Les projets des princes qui visent à une
» grandeur fastueuse, sont toujours très-oné-
» reux aux peuples. On commence, les idées
» s'agrandissent, l'ambition se boursouffle, les
» impôts pleuvent, rien ne suffit, & l'on finit

» par tout abandonner, excepté les impôts. «

Bologne intéresse singulièrement le voyageur ; sans doute il intéressera de même ses lecteurs.

» Nulle part, en Italie, je n'ai encore vu
 » autant de monumens du goût & du savoir
 » que dans Bologne ; nulle part, autant de
 » penchant pour les belles connoissances, &
 » d'ardeur à s'instruire, autant de cet amour
 » du pays qui réveille l'imagination & donne
 » de l'effort à l'ame. On n'y a plus cet esprit
 » inquiet qui a occasionné tant de révolu-
 » tions... Aucun ne voudroit être d'un au-
 » tre pays, ni vivre sous une autre gouverne-
 » ment.

» La ville n'a été ni vendue, ni achetée ;
 » ni conquise ; elle s'est donnée, & tient ses
 » conventions.

» Tout le monde dans ce pays, juge de
 » l'art ; & si l'on ne prononce pas toujours
 » exactement, du moins on y sent bien la na-
 » ture ; la douceur de ses traits, comme celle
 » de ses accens, pénètre les ames, & y cause
 » des émotions. «

Le volcan de *Pietra-Mala* arrête le voyageur sur le chemin de la Toscane, dont la capitale fournit un grand nombre de détails curieux.

» Qu'on se rappelle les grands hommes qui
 » sont nés dans son sein, l'exemple rare qu'elle
 » donna au monde, en tirant la vertu d'un
 » état très-subordonné, pour la placer sur le
 » trône, & l'exemple plus rare encore, que

8 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» l'idole d'un peuple ait eu une suite de suc-
» cesseurs dignes de son choix. Si l'on songe
» qu'elle fut le berceau des connoissances hu-
» maines, que ce fut elle qui tira l'Europe de
» l'ignorance où la barbarie des siècles l'avoit
» replongée, qu'elle cultiva, qu'elle perfec-
» tionna les sciences & les arts, qu'elle en
» répandit le goût dans le reste du monde,
» alors on se croira au milieu d'Athenes. « Vien-
nent ensuite la description des beautés de la fa-
meuse galerie de Florence & de ses divers pa-
lais, des observations particulieres sur son gou-
vernement si justement célébré dans l'Europe
entiere, sur le commerce & sur l'industrie de
ses habitans, &c.

» L'espece humaine, dans cette contrée, est
» belle, de cette beauté de caractère à la
» Raphaël & à la Dominiquin. Dans les for-
» mes, dans la taille, dans les teintes, on lit
» l'influence d'un beau climat, d'une bonne
» température, d'un bon air, & d'excellens
» alimens. «

L'article de Sienne est enrichi d'un mémoire
sur la Maremma, dans lequel on examine les
causes du mauvais air, & les moyens de les
détruire.

La description du Vésuve, alors en érup-
tion, présente un des objets les plus piquans
de l'ouvrage.

Des beautés d'un autre genre se succèdent
dans le voyage de Pouzzole, Baies, Cumes, &c.
Les débris d'antiquité, les fameux champs éli-
sées, les étuves de Néron, le lac Avere,

la Solfatarre, &c. paroissent tour-à-tour & fixent l'attention.

Palerme , & toute la Sicile parcourue , observée & décrite avec soin , forment un article important , & qu'on ne rencontre point dans les autres voyages d'Italie. Les mœurs des Siciliens , la richesse de l'histoire-naturelle , le nombre des ruines , le commerce en particulier , présentent une variété d'objets , propres à intéresser également le philosophe , l'antiquaire & le négociant.

Malthe , dont l'auteur nous développe le gouvernement , donne lieu à des idées neuves & des faits peu connus ; l'ordre des élections , l'influence de chacun des ordres , les loix , la marche de l'administration , les mœurs , les productions , les relations , &c. enfin , des remarques sur le gouvernement d'Alger , rendent cette partie très-étendue. L'ancienne Syracuse , Catane , l'Etna , Messine , complètent la description de la Sicile.

On nous offre ensuite le tableau de Naples , ses fêtes , ses usages , ses mœurs , & de tout ce qui peut servir à la connoissance de cette ville. » Il n'est pas possible d'assigner un caractère aux Napolitains en général ; ces gens-là n'en ont point & ne sauroient en avoir. » A cet égard , ils sont dans le cas d'une infinité d'autres peuples. Par tout où il y a un maître , son exemple donne le ton , chacun se modifie sur ses goûts , sur ses inclinations ; & les influences du climat , sans être absolument détruites , seront tellement voilées , tel-

10 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» lement étouffées, que, malgré les grandes
» différences qu'elles jetteront dans la manière
» de sentir & d'être des individus, on n'y verra
» que des nuances qui ne suffiront jamais pour
» déterminer un caractère.

» Les mœurs, chez une nation, influent sur
» les arts. De-là, l'idée & l'exécution du sublime chez les Grecs, le grand & le pompeux chez les Romains. «

Arrivé à Rome par le Mont-Cassin, l'auteur donne sur le gouvernement de cette ville, sur ses spectacles, &, à leur occasion, sur la langue, la poésie & la musique, enfin sur les antiquités & toutes les productions des arts, des détails que nous ne pouvons même indiquer.

» Quelle que soit Rome aujourd'hui, plus
» cultivée que bâtie, plus déserte que peuplée,
» nulle part l'ami des arts n'est seul dans sa
» vaste enceinte; tous les lieux lui offrent à
» l'envi des objets d'admiration & d'étude;
» tout le rappelle à la grandeur des tems antérieurs, à la haute élévation du génie, à
» l'immensité des entreprises dont l'idée seule
» forme un poids qui accable les esprits du
» siècle, à la hardiesse dans l'exécution, tantôt
» à la fécondité, à l'immense richesse dans les
» ornemens, tantôt à la simplicité, à la noblesse qui caractérisent les plus beaux tems
» de Rome. Il suit les siècles, il lit leur décadence dans leurs monumens mêmes; il pleure
» sur ces tems de barbarie, où les horreurs de
» l'ignorance ou de la cruauté arrachèrent

» aux Romains les restes de leurs triomphes &
 » de leur gloire , & à l'univers entier , les
 » uniques sources de la science & du goût.....
 » Patrie des arts , depuis que la Grece fut
 » anéantie , mere du goût , protectrice des ta-
 » lens , ta bénigne influence en inspire l'idée ,
 » en féconde le germe ; tu dictes les loix du
 » beau , tu agrandis l'ame , tu échauffes l'i-
 » magination , tu enflamme le cœur. On ne
 » vit point chez toi , on n'est point accueilli
 » dans ton sein , sans passer d'une douce émo-
 » tion à l'enthousiasme ; & celui qui peut te
 » quitter sans répandre des larmes , est indigne
 » de te voir. «

L'économie politique est un des articles qui
 ont le plus fixé l'attention de l'auteur. Voyons
 ce qu'il dit de la capitale du monde chrétien
 à cet égard.

» De tous les gouvernemens que je con-
 » noisse , il n'en est pas de plus modéré que
 » celui de Rome. J'ai jetté un coup-d'œil
 » réfléchi sur tous ceux de l'Italie , après avoir
 » voyagé en Angleterre , en Hollande & par-
 » toute l'Allemagne ; je laisse la Suisse abso-
 » lument à part : je n'en vois aucun de plus
 » doux. Je ne sache aucun peuple moins grevé
 » d'impôts , puisqu'il ne paie rien , ou presque
 » rien , ni plus libre de penser , de parler &
 » d'agir , que celui de l'Etat-Ecclésiastique.
 » Pauvre cependant , paresseux & lâche , c'est
 » encore celui qui montre le moins de dispo-
 » sitions à ployer sous le joug de la servitude.
 » Il ne craint pas son maître ; & il ne l'aime

12 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» point, s'il ne mérite d'être aimé : il regarde
» ses bonnes œuvres comme un devoir : il
» censure vertement ses erreurs, & se moque
» de ses ridicules. «

» On nous peint par-tout Rome comme un
» état despotique ; on cherche à aggraver cette
» idée en avançant que l'infailibilité & la puis-
» sance spirituelle des papes se réunissent, dans
» la croyance des peuples, à la puissance tem-
» porelle, qui n'a de limite que celle de la
» volonté du prince ou du pape même
» Le pape est bien souverain de droit ; il est
» despoté même , si ce droit peut exister ;
» mais dans le fait, Rome & tous ses grands
» *gouvernemens* sont de vraies républiques qui
» se *gouvernent* très-modérément, chacune se-
» lon ses loix & ses conventions, & dont les
» cardinaux-gouverneurs ne sont que les chefs
» de l'administration & les lieutenans généraux
» de police. «

L'auteur peint ensuite Rome comme une
aristocratie à la tête de laquelle est le souverain
pontife, & où les cardinaux ont une si grande
influence , que rien ne les empêche d'éluder
l'effet des loix quand ils le veulent.

» Le pape, ajoute-t-il, peut être un bon
» nête homme, aimer l'ordre, désirer le bien :
» il pourra être un Clément XIV ; mais c'est
» peut être le grand dans Rome qui peut vou-
» loir le bien le moins impunément, par la
» raison qu'il auroit absolument la puissance de
» le faire.

» Sans parler des intrigues sourdes, de

» menées clandestines, les cardinaux qui sont
 » dans les grandes charges, n'ont-ils pas la
 » plus grande autorité? Les prélats qui occu-
 » pent des places cardinalistes, ne peuvent-
 » ils pas *se conduire en dépit*, afin d'arriver
 » plutôt au chapeau, parce qu'il n'est pas
 » d'autre porte pour en sortir, telle sur-tout
 » que la trésorerie, qui s'acquitte sans reddi-
 » tion de compte? Le pape enfin, s'il est
 » un homme de mérite, a tout à craindre.
 » Veut-il vivre avec sécurité, il faut qu'il
 » soit un homme souvent passif, qu'il fasse des
 » stations, qu'il pontifie, qu'il soit grand ob-
 » servateur de l'étiquette, & qu'il donne des
 » audiences. «

» Tout ce que les papes peuvent de plus
 » aujourd'hui pour leur gloire, c'est de voir
 » édifier quelque monument sur lequel ils puis-
 » sent appliquer leurs armes. «

» La grande influence des cardinaux dans
 » le gouvernement, ou plutôt leur grande au-
 » torité ne vient pas seulement de ce qu'ils
 » sont les électeurs du prince, princes eux-
 » mêmes de l'église & princes Romains, mem-
 » bres du sacré college, mais encore de ce
 » qu'étant souvent ministres ou protecteurs
 » des couronnes, quelquefois l'un & l'autre,
 » ils peuvent aussi quelquefois en devenir bien
 » plus les hommes que celui de l'église & de
 » l'état. «

En ne considérant les choses que du côté
 de la politique, le voyageur observe que si
 les puissances qui tiennent encore à la cour

14 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

de Rome rompoient entièrement avec elle ; cette scission lui feroit tout perdre. Il remarque aussi que le gouvernement est mou , chancelant , l'administration incertaine , & que pour maintenir la balance dans son équilibre , toute la politique de Rome , la plus fine du monde , suffit à peine.

» Certainement, dit-il, les puissances catho-
 » liques éloigneront toute rupture avec cette
 » cour autant qu'il leur sera possible , & parce
 » qu'elles conserveront toujours le pouvoir de
 » le faire. Par la même raison , elles ache-
 » veront de séparer tout intérêt commun ; on
 » ne verra plus de sujets d'aucun prince de-
 » venir souverains de Rome ; on éloignera aussi
 » tant qu'on pourra du St. siege les grandes
 » maisons , soit même de Rome & de l'état de
 » l'église , soit de la république de Venise ou
 » de celle de Gênes ; *les premiers* en viendroient
 » peut-être à se croire , par leur naissance ,
 » au-dessus de leur place , & , sous ce pré-
 » texte , s'arrogeroient le droit de *parler* haut.
 » Quant à ceux dont le mérite seul *parleroit*
 » en leur faveur , on a appris que parmi eux
 » il s'en *trouve* qui sont capables de tout ris-
 » quer pour se faire un nom. Sans doute ,
 » lorsque les puissances ont quelque besoin
 » pressant , elles *trouvent* bien le moyen de
 » rendre leur faction prépondérante ; mais les
 » relations diminuent , les besoins s'affoiblissent ;
 » & bientôt , s'il reste quelque intérêt aux
 » princes , ce sera que le souverain de Rome
 » soit un homme foible «.

» Peut-être cette puissance ira-t-elle toujours
 » en déclinant , tant qu'un potentat plus fort que
 » les autres , ou par arrangement avec eux , s'em-
 » parera de Rome , y mettra le siege de son em-
 » pire , aura des égards pour le pape , s'il le mé-
 » rite comme un bon évêque , laissera ou ne laissera
 » pas subsister le sacré college , présidera à l'élec-
 » tion de l'évêque jusqu'à ce qu'il le nomme lui-
 » même , comme tant d'autres jadis s'en arrogerent
 » le droit sur le peuple. «

» Voilà ce qu'on pourroit présumer d'après
 » l'état des choses , & ce qui semble moins
 » éloigné peut-être qu'on ne pense. «

Nous laissons à nos lecteurs le soin très-
 facile d'apprécier cette conjecture.

Si l'on en croit l'anonyme , le gouverne-
 ment actuel déplaît beaucoup aux princes Ro-
 mains , parce que le chef est souvent un hom-
 me sans naissance , & qu'ils sont toujours eux-
 mêmes des sujets. Si , d'un côté , ils n'ont pas
 de grandes occasions de dépenser , de l'autre ,
 il n'y en a pour eux aucune de réparer ou
 d'augmenter leur fortune. Ils vont chercher
 de l'emploi dans les cours étrangères , qui ne
 sont pas fâchées de les attirer.

» S'il arrivoit une révolution telle que celle
 » dont j'ai parlé , continue l'auteur , peut-on
 » penser d'après cela que les grands la vissent
 » avec peine , que peut-être même ils n'y pré-
 » tassent pas les mains ? Cependant ces grands-
 » là même ne sont point écrasés par le faste
 » du souverain ; ils ne cooperent en rien à sa
 » magnificence , comme la leur n'en reçoit au-

16 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» cune atteinte. La pompe des papes ne res-
 » semble point à celle des rois ; elle ne tient
 » pas à ce qui les entoure ; elle en est comme
 » détachée. Le chef de l'église a ses cérémo-
 » nies à part , son costume toujours réglé , sa
 » dépense limitée. Tout en lui & chez lui est
 » d'étiquette. Lui seul a des marques exté-
 » rieures de juridiction. Aucun évêque ne
 » porte la croix dans Rome ; il ne peut ja-
 » mais y avoir , en outre , de ces petites fa-
 » veurs dont la privation désole mille fois plus
 » que la jouissance ne flatte. Le pape n'admet
 » dans son carrosse que ses maîtres-de-cham-
 » bre. Il ne fait visite à qui que ce soit ; il
 » mange toujours seul , lors même que les car-
 » dinaux dînent au Vatican , dans les cas rares
 » où des cérémonies les appellent matin &
 » soir à St. Pierre ou à la chapelle , comme
 » le jeudi-saint : alors , très-séparés autour d'une
 » longue table , ils sont servis chacun par sa
 » maison , qui apporte le dîner de chez le
 » maître , ainsi qu'il arrive tous les jours au
 » tems des conclaves , avec la différence qu'ils
 » y mangent à part. La majesté n'est déposée
 » dans aucun cas , en faveur de personne , pas
 » même de celui qui en est revêtu ; d'où il me
 » paroît que cette haute dignité doit être le
 » plus lourd fardeau du monde , & ce person-
 » nage , le plus difficile à soutenir. «

» Les grands , d'un autre côté , sont tout en-
 » tiers ce qu'ils veulent ou ce qu'ils peuvent
 » être. Leur personne n'est assujettie à rien ,
 » non plus que leurs possessions ; ils sont à

» bres & francs à tous égards, comme l'air
 » qu'ils respirent. Pour peu qu'ils le veuillent ;
 » ils participent en général aux faveurs les plus
 » distinguées ; on semble même les inviter à
 » marquer le desir d'en jouir, & plusieurs mai-
 » sons anciennes ont acquis par un long usage
 » le droit de les obtenir sans en paroître fort
 » empressées. Les papes, par exemple, ne se
 » dispenseroient point, de leur propre mou-
 » vement, de nommer des cardinaux dans les
 » maisons Colonna, Conti, Chigi, &c. D'a-
 » près cela, si ma conjecture, qui est celle
 » de bien d'autres, se trouve fondée, ne pour-
 » roit-on pas dire à ces seigneurs ce que Sa-
 » muel disoit au peuple de dieu : *Hoc erit jus*
 » *regis qui imperaturus est vobis* ? Mais l'ambi-
 » tion est comme la faim : elle n'a point d'oreil-
 » les, & la finesse des uns pourroit subir le
 » même sort que la stupidité des autres. «

Le peuple romain, selon notre voyageur ;
 est trop mou, trop lâche & trop peu entre-
 prenant, pour que les souverains pontifes aient
 jamais rien à craindre de lui. Il ne se réunira
 pas, il ne fera point de faction ; mais il plai-
 santera sans conséquence.

» Il verroit mourir & faire des papes tous
 » les jours ; ce spectacle l'amuseroit sans l'in-
 » téresser autrement que par les révolutions
 » que de semblables circonstances occasionnent ;
 » & par l'argent qu'elles font répandre. N'ayant
 » rien, il n'est attaché à rien ; il n'y a cepen-
 » dant aucune domination qu'il voulût préfé-
 » rer à celle sous laquelle il vit. Ce n'est pas

18 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» telle ou telle chose qu'il desire , mais le
» changement de celle qui est , par un esprit
» d'inconstance qui naît de l'oïfiveré. Mais
» qu'un pape croie sa puissance sans bornes ,
» & qu'il en use ; que les cardinaux sentent
» l'étendue de leur autorité , & qu'ils en abu-
» sent ; que ce peuple aime passionnément l'in-
» dépendance , & qu'il s'imagine en jouir : les
» yeux de tous les uns sur les autres , les re-
» lations intérieures & extérieures , l'amour
» de la réputation , l'idée de son avancement ,
» une longue manière de penser & d'être , tout
» concourt à maintenir chacun à sa place &
» dans son devoir. Les écarts ne sont que
» des secousses momentanées , des nuages pas-
» sagers. «

La route de Rome à Venise par Lorette ,
Ravenne , Ferrare & Mantoue , présente la
description de ces divers lieux & des campa-
gnes qui les séparent , ainsi que des observa-
tions sur une manière particulière de cultiver
la vigne & le mûrier dans le Mantouan , &c.

L'aspect de Venise est plutôt singulier qu'a-
gréable.

» Une situation basse ; au lieu de rues , des
» canaux étroits , tortueux , des maisons hau-
» tes , des vues courtes , de la mal-propreté ,
» de la mauvaise odeur ; tout cela peut beau-
» coup étonner , parce que ne voyant toutes
» ces choses qu'en petit , mais par tableaux
» continuellement répétés , on s'en fait un tout ,
» une masse , dont assurément on n'a rien vu
» de semblable ailleurs.... «

• Reste , pour intéresser , l'intérieur des
 » édifices publics ou particuliers , où les étran-
 » gers ont accès comme par-tout , pour y
 » voir les curiosités de divers genres qui y
 » sont répandues ; les spectacles , dont ils
 » peuvent jouir comme les nationaux , &
 » qu'ils embellissent par leur concours ; enfin ,
 » la société , plus séduisante peut-être que nulle
 » part. «

Le détail de ces curiosités , la peinture des
 mœurs douces des Vénitiens ; le gouverne-
 ment , les arts , & particulièrement la musique
 & les spectacles , concourent à faire de Ve-
 nise une des parties les plus agréables de l'ou-
 vrage.

Padoue , presque déserte , eu égard à son
 étendue ; Vicence , ville pauvre malgré le grand
 nombre de ses palais ; Veronne , agréablement
 située , & la plus peuplée des états Vénitiens ;
 Brescia , qui , avec beaucoup de noblesse an-
 cienne , est encore riche & puissante ; enfin ;
 Bergame & Milan , sont examinées par le
 voyageur qui les traverse pour aller à Gênes ,
 où il s'arrête.

Embarqué pour la Toscane , il va visiter
 Pise , toujours agréable par sa situation , quoi-
 que fort déchue ; l'isle d'Elbe , célèbre par
 ses mines de fer , & Livourne , » où la di-
 » versité des nations réunies , dont chacune
 » conserve quelque chose de ses mœurs & de
 » ses manières , fait un ensemble qui s'éloigne
 » assez des mœurs & des manières italiennes
 » pour y trouver de la différence , mais pas

20 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

” assez pour que celles-ci n’y dominent point
” encore. “

De retour à Gênes, il passe à Antibes, à Grasse, traverse le Var, voit Nice & Villefranche, gagne Turin, par le col de Tende, rentre en France par le Mont-Cenis; visite la grande chartreuse, & fait de Lyon le centre de plusieurs excursions en Dauphiné, en Forêt, au Puy, en Bresse, &c. continuant toujours ses observations sur le sol, les productions, la culture, les mœurs, les arts & le commerce; il finit par la comparaison des états qu’il a visités.

Le véritable intérêt, soit de l’auteur, soit du lecteur, auroit peut-être exigé que ces lettres eussent été plus attentivement relues avant l’impression, & réduites à la moitié. Nous ne prétendons pas enlever à l’auteur toute espèce de mérite du style; il est clair pour l’ordinaire, toujours le mot propre pour les arts; & dans plusieurs morceaux même, on remarque un coloris riche & brillant; mais plus souvent encore, c’est une diffusion fatigante. On ne fait grâce de rien, pas même des propos de l’hôte ou de l’hôtesse des auberges. De plus, les pages de chaque volume offrent en très-grand nombre une bigarrure singulière; elles sont remplies de phrases ou de dictions italiens; & puis ce sont des citations sans fin de vers italiens, à propos des événemens qu’on raconte, ou des sentimens qu’on éprouve. Tout cela est parfaitement inutile; & demande à être supprimé dans la nouvelle

édition que cet ouvrage aura infailliblement. Nous prions l'auteur de prendre en bonne part nos remarques : elles ne sont dictées que par le desir de voir perfectionner son livre , qui mérite d'être distingué.

(*Mercur de France ; Journal encyclopédique ; Affiches & annonces de Paris.*)

VIE de M. le premier président de LAMOIGNON ; écrite d'après les mémoires du tems & les papiers de la famille , pour être mise à la tête d'une édition nouvelle des arrêtés de Lamoignon. A Paris, chez Nyon l'aîné , libraire, rue du Jardinnet , quartier Saint-André-des-Arcs. In-4to.

L'OUVRAGE que nous annonçons n'est point encore publié ; il n'est pas même destiné à l'être dans l'état où il paroît aujourd'hui ; c'est-à-dire , comme ouvrage particulier ; sa destination est de servir de préface à une nouvelle édition des *Arrêts de Lamoignon* qu'on prépare en ce moment. En attendant , on a tiré à part quelques exemplaires de cette *vie* pour des personnes qui ont desiré de l'avoir sans les *arrêtés*. C'est sur un de ces exemplaires qu'a été fait l'extrait qu'on va lire. Comme cette *vie* de M. le premier président de Lamoignon , écrite principalement d'après les papiers de la famille , contient beaucoup d'anecdotes absolu-

ment ignorées jusqu'aujourd'hui, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur faisant connoître d'avance quelques-unes de ces anecdotes, en nous attachant aux principales & aux plus ignorées. On fait que M. de Lamoignon est, parmi les premiers présidens, ce que l'Hôpital & d'Agueffeau sont parmi les chanceliers. Il étoit simple maître des requêtes lorsqu'il fut fait premier président, & rien peut-être ne fait plus d'honneur au cardinal Mazarin que ce choix, & que la maniere dont il fut fait. La charge de président à mortier qu'avoit eue le pere de M. de Lamoignon, étoit exercée par M. le président de Nesmond, qui croyoit avoir le droit de la garder; la famille & les amis communs s'étoient réunis dans un même vœu. C'étoit que l'un eût la charge, & que l'autre en fût dédommagé par une charge semblable. Le premier président Pomponne de Bellievre étant mort en 1657, & les divers ministres agissant pour leurs créatures, ceux qui étoient les mieux intentionnés pour M. de Lamoignon croyoient ne pouvoir le mieux servir qu'en demandant la premiere présidence pour M. de Nesmond, afin que M. de Lamoignon pût rentrer dans la charge qu'avoit eue son pere; M. de Lamoignon lui-même ne portoit pas plus loin ses espérances ni ses vœux; lorsqu'il se présenta devant le cardinal pour le prier de saisir cette occasion de faire cesser sa concurrence avec le président de Nesmond, le cardinal, qu'on avoit voulu sonder, mais qui ne s'étoit point expliqué, lui dit pour premier

mot : *Ne me dites rien , je songe à vous plus que vous ne pensez.*

Dans une seconde entrevue, l'ayant fait asseoir à côté de lui, & ayant pris le soin de bien fermer la porte de sa chambre, il lui dit :
 » Faisons connoissance , je vous prie , car
 » je ne vous connois que de réputation ; vous
 » êtes un de ceux que je connois le moins ;
 » vous ne m'avez jamais fait la cour , je ne
 » vous ai jamais vu ni au jeu ni aux autres
 » divertissemens , ni dans les visites familières
 » qui forment les connoissances & les ami-
 » tiés ; dites - moi quelles sont vos habi-
 » tudes ? »

Après cette espece d'interrogatoire , le cardinal dit à M. de Lamoignon : » Voilà la con-
 » fession faite , venons aux paroles sacramen-
 » tales ; vous serez , de cette affaire-ci , ou
 » président à mortier ou premier président :
 » je dis plus , vous serez premier président....
 » & Dieu m'est témoin que si j'avois cru trou-
 » ver un plus homme de bien que vous pour
 » remplir cette place , je l'aurois choisi. «

Lorsque M. de Lamoignon prit congé , le cardinal l'embrassa, & lui dit : » Je connois
 » votre modération ; nous avons plus d'impas-
 » sion de vous voir premier président , que
 » vous n'en avez de l'être. «

Dans une troisième visite , le cardinal lui dit : » Je persiste , vous serez premier prési-
 » dent , parce que je le veux , parce que le
 » roi le veut , & parce que Dieu le veut....
 » Il fait que je l'ai prié & fait prier instam-

24 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» ment par quantité de bonnes ames , de m'inf-
» pirer sur ce choix , & il ne m'a point donné
» d'autre pensée que de vous choisir.

» Vous ferez , ajouta-t-il , premier président
» pour servir avec honneur & conscience ;
» jamais on ne vous demandera rien d'injuste ;
» & dès à-présent j'en déroge à toutes les prières
» contraires que je vous pourrois jamais faire ;
» même si le roi ou la reine vous demandoient
» quelque chose qui fût contre la justice , je
» prends sur moi de vous en garantir.... Nous
» travaillerons ensemble au soulagement du peu-
» ple. Je crois , dit M. de Lamoignon , ne
» rien ajouter & ne rien changer à ses pa-
» roles. «

Le roi partoît pour la campagne de 1658 ;
ce qui retarda la nomination de M. de La-
moignon , le cardinal ayant jugé » que la pré-
» sence du roi à Paris ne seroit pas inutile
» dans les commencemens de cet établisse-
» ment. « Ce furent encore ses termes.

Au retour de la campagne , le cardinal manda
M. de Lamoignon , & lui dit : » Eh bien ,
» il y a assez long-tems que vous êtes dans
» le noviciat , il faut faire profession & ter-
» miner l'affaire. On a fait de grandes offres ,
» si le roi les eût voulu écouter ; on a offert
» encore depuis peu de jours six vingt mille
» pistoles ; mais quelque besoin qu'en ait le
» roi , il vaudroit mieux qu'il les donnât pour
» avoir un bon premier président que de les
» recevoir. «

L'affaire fut conclue en effet , & M. de
Lamoignon

Lamoignon prêta serment comme premier président, le 4 octobre 1658.

On ignore encore assez généralement la part que M. de Lamoignon eut à la malheureuse affaire de M. Fouquet. Il fut mis d'abord à la tête d'une chambre de justice, établie pour faire le procès à ce ministre. Le roi étoit extrêmement irrité contre Fouquet. Le premier président rapporte que, lorsqu'il alla, au commencement de novembre 1661, à Fontaine-leau, complimenter le roi sur la naissance du dauphin, deux mois après que Fouquet eut été arrêté, le roi lui dit : » Il se vouloit faire duc de Bretagne, & roi des isles adjacentes ; il gaignoit tout le monde par ses profusions ; je n'avois plus personne en qui je pusse prendre confiance. Le roi, ajoute M. de Lamoignon, étoit si plein de ce sujet, que pendant plus d'une heure d'entretien il y revenoit toujours. «

Plus le roi mettoit de chaleur dans cette affaire, plus M. de Lamoignon sentit qu'il devoit y mettre de modération.... Il fit donner Fouquet un conseil, & un conseil libre, est-à-dire, qui n'étoit gêné par l'assistance d'aucun témoin.

Colbert, le plus ardent persécuteur de M. Fouquet, voulut sonder les dispositions du premier président à l'égard de ce ministre : *Un usage*, répondit le premier président, *ne dit son avis qu'une fois, & que sur les fleurs de lys.*

Il n'en fallut pas davantage pour rendre Colbert ennemi du premier président. Il engagea

26 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Louis XIV à donner à M. de Lamoignon des marques de mécontentement auxquelles ce magistrat fut sensible, comme il le devoit; il rapporta au roi les provisions de sa charge, & profita de la conjoncture pour lui dire de ces vérités utiles, dont la force est si grande dans la bouche d'un homme vertueux qui se sacrifie. Le roi n'accepta point le sacrifice, il répara, par ces mots obligeans qu'il savoit si bien dire de lui-même, les termes d'animadversion qu'on lui avoit suggérés, & le jour même il envoya M. le Tellier dire au premier président qu'il feroit plaisir au roi de bien vivre avec M. Colbert, & d'oublier ce qui s'étoit passé entre-eux.

M. Fouquet apprenant que M. de Lamoignon, auquel il avoit donné des sujets de plainte dans le tems de sa faveur, étoit président de la chambre de justice, jugea, en courtisan & en ministre, du motif qu'avoient eu des courtisans & des ministres pour faire ce choix; mais il jugea aussi qu'ils s'étoient trompés, en croyant un vrai magistrat capable de ressentiment; il le fit prier d'oublier ses torts. La réponse de M. de Lamoignon fut : *Je me souviens seulement qu'il fut mon ami, & que je suis son juge.*

Une particularité assez singulière du procès de M. Fouquet, est qu'il se méprit tellement sur les dispositions de ses juges à son égard, que, quand il fallut nommer les rapporteurs, Mde. Fouquet la mere pria M. le premier président de donner l'exclusion à ce même

M. d'Ormesson qui s'acquit tant d'honneur dans cette affaire par sa courageuse indulgence envers Fouquet. Elle demanda aussi l'exclusion pour M. Cornier de Sainte - Hélène, conseiller au parlement de Rouen, qui étoit aussi de la chambre de justice ; & en ce point elle rencontra mieux, car M. de Sainte-Hélène conclut à la mort.

On fut sans doute à la cour l'exclusion demandée par Mde. Fouquet pour ces deux juges, & ils y gagnèrent dans l'esprit des ministres. Le roi manda le premier président, & lui dit de nommer pour rapporteurs M. d'Ormesson & M. de Sainte-Hélène ; M. le premier président allégua la prière de Mde. Fouquet : ce sont, dit-il, les deux seuls qu'elle ait exclus.

» Elle craint, répliqua le roi, l'intégrité con-

» nue de ces magistrats, & cette crainte est

» une raison de plus pour les nommer. M. le

» premier président convint de leur intégrité ;

» mais il représenta que, comme il s'étoit fait

» une loi de ne jamais donner aux parties les

» rapporteurs qu'elles demandoient, il s'en

» étoit fait une aussi de ne leur jamais donner

» ceux qu'elles excluient. Que l'accusé, dit

» le roi, fort bien instruit par ses ministres,

» propose ses moyens de récusation, la cham-

» bre en jugera. Il n'en est pas d'un rappor-

» teur comme d'un juge ordinaire, répliqua

» M. de Lamoignon ; le juge est nécessaire,

» on choisit le rapporteur, & il n'y a jamais

» de nécessité que ce soit l'un plutôt que l'au-

» tre. Voilà pourquoi il faut des moyens de

28 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» récusation contre un juge, tandis que la
 » simple demande des parties, même sans al-
 » léguer aucune raison, doit suffire pour ex-
 » clure de la fonction de rapporteur; de plus,
 » le rapporteur d'un procès criminel a bien
 » plus d'influence sur le sort d'un accusé que
 » les autres juges, dont il peut même déter-
 » miner la voix par son rapport. « Le roi,
 voyant qu'il avoit réponse à tout, finit par
 montrer l'autorité : *Dites que c'est moi qui vous*
l'ai commandé, dit-il. M. le premier président
 pria le roi de prendre du tems pour faire ses
 réflexions avant de lui donner ses derniers or-
 dres; le roi l'assura que ses réflexions étoient
 faites, & que sa volonté sur cet article seroit
 immuable. M. le premier président fit de vifs
 reproches sur cette violence à M. Colbert &
 à M. le Tellier, dont M. de Turenne disoit,
 au sujet de ce procès : » M. Colbert a plus
 » d'envie que M. Fouquet soit pendu, & M. le
 » Tellier a plus de peur qu'il ne le soit pas. «

M. de Lamoignon obéit enfin; il nous rend
 compte lui-même des motifs de cette condes-
 cendance. Après avoir beaucoup consulté, &
 s'être bien consulté, il conclut que ce qu'on
 exigeoit de lui, n'étoit une irrégularité que
 dans les principes austères qu'il s'étoit faits;
 qu'il n'en résulroit aucune infraction aux loix;
 qu'en donnant lieu à des soupçons injustes,
 l'autorité commettoit une imprudence, mais non
 pas une prévarication; qu'un refus persévérant
 deviendroit une insulte pour deux magistrats
 irréprochables, dont l'un (M. d'Ormesson) qui

étoit son ami, joignoit à toute la délicatesse de la probité, tout le courage de la vertu, & que ce seroit peut-être servir l'accusé malgré lui-même, que de remettre son sort dans des mains si pures & si saintes.

Cependant cette résistance, quoiqu'elle eût eu un terme, avoit allarmé les ennemis de Fouquet; l'impartialité de M. le premier président, le premier devoir de sa place, ne leur paroissoit qu'une rigidité incommode, ou qu'une prévention en faveur de l'accusé; on voulut du moins lui ôter la présidence. Le roi le manda, & lui dit : « Cette affaire tourne en
 » longueur, je veux l'accélérer; le palais vous
 » occupe, & vous ne pouvez pas tout faire;
 » j'ai dit au chancelier (Séguier) d'entrer dorénavant à la chambre de justice, ce qui ne
 » doit pas vous empêcher d'y aller, quand
 » vos occupations vous le permettront. Je tiendrai toujours à honneur, dit M. de Lamignon, d'être présidé par le chef de la magistrature; j'ai appris sous lui mon métier au conseil, je puis encore apprendre de lui beaucoup de choses. « Le roi, qui s'étoit attendu à plus de mécontentement, voulut adoucir, par des paroles obligeantes, le dégoût qu'il croyoit donner à M. le premier président. « *Je ne conçois pas, dit-il, comment vous avez pu suffire au double travail du palais & de la chambre de justice.* » Le lendemain, le chancelier vint prendre séance, & fut reçu par le premier président; en sortant, il avertit les juges de se trouver désormais à la cham-

30 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

bre à neuf heures du matin. » Je n'aurai donc
 » point l'honneur de vous y recevoir, dit le
 » premier président, on ne sort point du pa-
 » lais de si bonne heure. « Nous prendrons
 votre tems, dit le chancelier, & il le prit; ce
 qui obligea le premier président de se trouver
 à la chambre; mais en sortant, le chancelier
 dit que le roi l'avoit *tancé d'être si paresseux*, &
 qu'il viendrait le lendemain à neuf heures. En
 conséquence le premier président n'y vint
 point, & n'y parut plus dans la suite que
 très rarement, dans l'après-midi seulement, &
 lorsqu'il s'agissoit d'incidens commencés sous sa
 présidence, & à la décision desquels sa pré-
 sence paroissoit nécessaire. Il se retira insensí-
 blement, sans éclat, sans annoncer qu'il se re-
 tiroit, sans faire de sa retraite un événement;
 quand on lui en parloit, il n'alléguoit que l'im-
 compatibilité des heures du palais & de la
 chambre. *Ce n'est point moi*, disoit-il, *qui quitte*
la chambre, c'est elle qui me quitte. Le Tellier
 approuva sa retraite; Colbert, qui n'avoit
 voulu que lui ôter l'influence que donne la pré-
 sidence, mais qui craignoit sa retraite comme
 une condamnation des opérations de la cham-
 bre, le fit prier, *en ami*, de ne point quitter.
 » C'étoit un conseil qu'il lui donnoit pour l'in-
 » térêt même de M. de Lamoignon & de sa
 » famille; il trouveroit plus d'occasions de ser-
 » vir le roi, & sur-tout de lui plaire, dans
 » un mois de chambre de justice, que dans
 » trente ans de travaux au palais. «

On offrit à M. de Lamoignon, pour le faire

rentrer à la chambre, de partager la présidence entre le chancelier & lui, de donner le matin au chancelier, & le soir au premier président.

On alla ensuite jusqu'à offrir d'exclure entièrement de la chambre le chancelier, & de rendre au premier président la présidence entière, pourvu qu'il voulût conférer en particulier des affaires de la chambre avec les juges qui avoient la confiance de M. Colbert.

On en vint enfin jusqu'à lui proposer de reprendre seul la présidence entière comme auparavant, & sans condition.

Il persévéra dans son refus, & il disoit à ses amis : *Lavavi manus meas, quomodo inquit nabo eas ?*

Il croyoit M. Fouquet coupable au moins de péculat; mais il voyoit que par l'acharnement avec lequel on avoit poursuivi cet infortuné ministre, on étoit parvenu à répandre sur lui tout l'intérêt de l'innocence opprimée; il croyoit juste de punir & de dépouiller les financiers prévaricateurs qui s'étoient engraisés du sang du peuple, & il avoit été le premier à conseiller au roi d'établir contre eux une chambre de justice, long-tems même avant la détention de Fouquet; mais il voyoit que cette chambre, par l'action continuelle de la cour, perdoit de jour en jour le premier caractère d'un tribunal de justice, l'impartialité, qu'elle devenoit un instrument dans la main des ministres pour perdre leurs ennemis.

De plus, deux choses lui avoient toujours fait de la peine dans sa fonction de juge de

32 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

M. Fouquet; l'une étoit l'amitié qui les avoit unis; l'autre, l'espece d'inimitié qui avoit succédé à ce premier sentiment. La premiere le rendoit suspect à la cour; la seconde pouvoit le rendre suspect au peuple.

On ne fera peut-être pas fâché de trouver ici quelques traits du caractère de M. Colbert, tracés de la main de M. le premier président de Lamoignon, qui l'avoit bien connu.

» C'est, dit-il, un des esprits du monde les
» plus difficiles pour ceux qui ne sont ni
» d'humeur ni d'état à lui être entièrement
» soumis.

» Cela vient plutôt de son humeur que
» d'aucune mauvaise volonté; mais cette hu-
» meur est capable de produire de bien mau-
» vais effets; car il la suit entièrement, & il
» se fortifie dans ses défauts par ses bonnes
» qualités; & comme il est plein de la con-
» noissance des services qu'il rend, lesquels
» sont en effet très-grands, & tels, que je
» crois qu'il n'y a personne qui pût travailler
» avec plus d'application, avec plus de fidé-
» lité & de capacité, même avec plus de suc-
» cès, pour dégager les finances du roi, pour
» en ôter les abus & y établir un ordre ex-
» cellent, cette connoissance lui fait croire
» que tout ce qui ne suit pas ses sentimens
» est mauvais, qu'on ne peut le contredire
» sans ignorance ou sans malignité; & il est si
» persuadé que toute la bonne intention est
» chez lui, qu'il ne peut pas croire qu'il s'en
» puisse trouver chez les autres, à moins qu'ils

» ne se rangent entièrement à son avis ; c'est
 » ce qui le porte à vouloir trop fortement ce
 » qu'il veut, & à employer toute sorte de
 » moyens pour parvenir à la fin qu'il s'est
 » proposée, sans considérer que bien souvent
 » les moyens sont tels, qu'ils peuvent rendre
 » mauvaise la meilleure fin du monde.

» Son humeur & son habitude le portent aussi
 » à conduire toutes choses despotiquement ; &
 » comme il n'a pas été dans les compagnies
 » réglées, où on apprend à déférer aux senti-
 » mens des autres, & à régler sa conduite &
 » son propre jugement par le secours de ceux
 » avec lesquels on travaille, il croit devoir tout
 » décider & tout emporter par sa seule auto-
 » rité, sans se concerter avec ceux qui ont titre
 » & caractère pour juger des objets dont il s'agit ;
 » au contraire, ce sont ceux-là dont il est le
 » plus éloigné de prendre conseil, parce que ce
 » seroit comme un partage d'autorité qu'il ne
 » peut souffrir, & cette même disposition le
 » jette dans une autre extrémité qui paroît
 » d'abord bien opposée, mais qui procède du
 » même principe, & que j'ai retrouvée dans
 » plusieurs personnes du même caractère, c'est
 » d'être très-susceptible des différentes impres-
 » sions que ses valets, & ceux qui sont entiè-
 » rement soumis à ses ordres, lui veulent don-
 » ner. La défiance & les soupçons suivent pres-
 » que toujours ces dispositions là ; aussi je n'ai
 » vu personne qui en soit plus susceptible. »

Portrait de M. Puffort, fait par M. le pre-
 mier président de Lamoignon ; ce portrait sem-

34 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

ble n'être que celui de M. Colbert un peu exagéré.

» C'étoit assurément, dit M. le premier président, un homme de beaucoup d'intégrité & de capacité, mais si féroce, d'un naturel si peu sociable, si emporté dans ses préventions, & si éloigné de l'honnêteté & de la déférence qu'on doit avoir dans une compagnie, & d'ailleurs si prévenu de son sens, & si persuadé qu'il n'y avoit que lui seul qui eût bonne intention, qu'il étoit toujours prêt à perdre le respect dû à la compagnie (la chambre de justice) & à la place que j'y tenois. »

Il se distingua dans le procès de Fouquet, en opinant à mort avec une ardeur que M^{de} de Sevigné qualifie d'*emportement & de rage*.

Ce que M. le premier président de Lamoignon dit du caractère tranchant & impérieux de MM. Colbert & Puffort, de leur ignorance des formes, ou de leur peu d'égard pour ces formes si souvent utiles, paroît justifié par l'anecdote suivante.

Le premier projet de M. Colbert étoit que le travail de M. Puffort, sur les loix, fût secret, & que l'ordonnance de 1667, qui en fut la suite, sans avoir été communiquée à aucune personne du parlement, fût publiée par la seule autorité souveraine, c'est-à-dire, enregistrée dans un lit de justice. M. de Lamoignon, averti de ce projet, & plein des grandes vues de législation & de jurisprudence qui ont produit le *livre des Arrêts*, & qu'il avoit déjà plus d'une fois communiquées à Louis XIV, alla trouver

te prince ; il lui propofa d'une maniere plus preffante , & comme un moyen d'illuftrer fon regne , cette idee de réformer la juftice après les finances , il lui reparla du travail qu'il avoit fait fur cette matiere , fans paroître inftruit de celui dont M. Puffort étoit occupé. Le roi lui dit : *M. Colbert emploie actuellement M. Puffort à ce travail ; voyez M. Colbert , & concertez-vous enfemble.* Appuyé de cet ordre , M. de Lamoignon alla s'expliquer avec M. Colbert , qui , furpris de la confiance que le roi avoit faite à M. le premier préfident , vit par-là fes projets defpotiques entièrement déconcertés. Ce fut ainfi que s'entamerent les conférences fur l'ordonnance de 1667 , conférences dont le procès-verbal imprimé prouve affez combien elles étoient néceffaires , puifque quantité d'articles de l'ordonnance ont été réformés ou modifiés en conféquence , M. Colbert & M. Puffort ayant voulu profiter , pour la correction de leur ouvrage , de l'obligation où ils fe virent de le communiquer.

Voici une autre anecdote qui mérite d'être enfin connue. Le parlement voulut s'élever contre cet ouvrage. La cinquieme chambre des enquetes fe distingua fur-tout par fon oppofition , & fe donna de grands mouvemens pour faire entrer les autres chambres dans le même efprit. La cour fut inftruite de ces mouvemens ; on croira peut-être qu'elle engagea M. le premier préfident à les réprimer , au contraire : elle fentoit fa force alors , & vouloit fe venger , par un coup d'autorité , des affronts qu'elle avoit

36 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

éprouvés du temps de la fronde ; il lui falloit un prétexte ou une cause , & ces mouvemens fournissoient l'un ou l'autre ; elle desiroit que le parlement se rendît coupable à ses yeux , pour avoir le droit de le punir par la suppression de cette cinquieme chambre des enquêtes. Les ministres , pleins de ce projet , épuiserent toute leur adresse & toutes les ressources de l'intrigue pour empêcher le premier président d'opposer sa modération & sa prudence à la chaleur de sa compagnie. On avoit éprouvé son désintéressement en plus d'une occasion ; on lui avoit offert une riche abbaye pour un de ses fils qui n'étoit pas encore en âge de faire le choix d'un état. M. de Lamoignon avoit craint que dans la suite l'abbaye ne tint lieu de vocation , & il l'avoit refusée. On voulut pourtant , dans cette occurrence , l'attaquer encore du côté de la fortune : on abusa du besoin qu'il avoit des graces du roi pour l'établissement d'une famille nombreuse , & du droit que ses services lui donnoient aux récompenses. Un émissaire de M. de Colbert vint , de la part de la cour , offrir à M. de Lamoignon une gratification de deux cens mille livres , pourvu qu'il voulût laisser agir le parlement. M. de Lamoignon ne voulut point être complice d'une cour injuste , qui , lorsqu'on pouvoit prévenir les fautes , aimoit mieux les laisser commettre pour avoir le plaisir de les punir. Placé entre le parlement , qui couroit au-devant du piege sans le voir , & la cour , qui tendoit ce piege , il résista constamment & à la cour , au prix des graces qu'il en attendoit.

doit , & au parlement , au prix de la faveur populaire qu'il perdit pour un temps , le public trompé l'ayant cru d'intelligence avec la cour contre sa compagnie. Fléchier paroît avoir connu ce secret d'état. Il y fait évidemment allusion , lorsqu'il dit : » Que ne puis-je vous faire voir ,
 » du moins en éloignement , des espérances re-
 » jettées , quand elles ont pu l'engager à quel-
 » que basse complaisance.... Des reproches sou-
 » tenus constamment , quand il a eu pour lui
 » le témoignage de sa conscience.... Sa propre
 » réputation sacrifiée au bien public ! Ici , mes-
 » sieurs , mon silence le loue plus que mes pa-
 » roles : il est plus grand par les actions que
 » je ne dis pas , que par celles que j'ai dites.
 » La postérité les verra quand le temps , qui
 » dévore tout , aura rongé les voiles qui les
 » couvrent , & qu'il ne restera plus d'intérêt que
 » celui de la vérité. «

On accomplit aujourd'hui la prédiction de Fléchier.

Le ministre des finances l'avoit emporté sur le magistrat dans une affaire de législation (l'ordonnance de 1667 ;) le magistrat à son tour l'emporta sur une affaire de finances dans l'occasion qu'on va voir.

Lorsque Louis XIV s'engagea dans la grande guerre de 1672 ; il fallut de l'argent pour la faire. M. de Louvois , qui la conseilloit , parce que , d'après les idées vulgaires , il la regardoit comme un moyen d'illustrer son ministère & le regne de Louis XIV , & parce que , d'après ses vues d'ambition , il espéroit repren-

38 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

dre dans la guerre l'ascendant que M. Colbert avoit dans la paix. M. de Louvois craignoit que des impôts ne commençassent par décrier la guerre, & desiroit peut-être, un peu contre son caractère, qu'on trouvât des moyens plus doux. M. Colbert, à qui les desseins & les motifs de M. de Louvois ne pouvoient échapper, n'étoit pas fâché de faire ce que craignoit son rival de crédit, & tenoit d'ailleurs à la voie des impôts par des raisons qu'il ne disoit pas. M. de Lamoignon, consulté sur cette affaire pour le parlement, selon l'usage de ce regne, ne suivit que les mouvemens de son cœur; ennemi de toute contrainte, & favorable à tout ce qui portoit un caractère de douceur & de liberté, il chercha des moyens volontaires, & proposa la voie des emprunts & des créations de rentes. Soit de lui-même, soit à l'instigation de M. de Louvois, M. Colbert s'y opposa; mais obligé de taire les véritables raisons, qui n'eussent pas été goûtées, il combattit avec désavantage, & il succomba. Les paroles mémorables qu'il dit à M. de Lamoignon en sortant de la chambre du roi, lui rendent peut-être tout l'avantage qu'il avoit perdu dans le combat. » Vous triomphez, dit-il » avec dépit; vous pensez avoir fait l'action » d'un homme de bien! Eh! ne savois je pas » aussi-bien que vous que le roi trouveroit de » l'argent à emprunter; mais je me gardois » avec soin de le dire. Voilà donc la voie des » emprunts ouverte: quel moyen reste-t-il » désormais d'arrêter le roi dans ses dépenses?

» Après les emprunts il faudra des impôts pour
 » les payer ; & si les emprunts n'ont point de
 » bornes , les impôts n'en auront pas davan-
 » tage. »

Il faut voir dans l'ouvrage même les réflexions qui prouvent que les principes à cet égard ont dû changer avec le tems , & que M. Colbert peut avoir eu raison alors , sans qu'on en puisse rien conclure pour le tems présent.

M. le premier président de Lamoignon laissa deux fils. M. le président de Lamoignon , tige des deux branches de la maison de Lamoignon actuellement existantes , & M. de Bâville , intendant de Languedoc , tige d'une branche éteinte depuis quelques années par la mort de M. de Montrevault.

Le président de Lamoignon avoit été d'abord avocat-général ; il partageoit les soins vigilans de son père pour le bien public ; il se signala sur tout dans une occasion qui fait époque dans notre jurisprudence , je veux dire , l'abolition du congrès. Le fils provoqua par un plaidoyer éloquent l'arrêt que le père eut la satisfaction de prononcer.

On trouve ici un supplément à l'éloge de M. le président de Lamoignon , inséré dans le recueil de l'académie des belles-lettres. Ce supplément contient encore des anecdotes fort ignorées , dont la plupart sont tirées de la vie de M. le président de Lamoignon , écrite par M. le chancelier de Lamoignon son fils.

M. Talon (Denis) premier avocat - général

40 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

(il n'y en avoit que deux alors) avoit une pension de 6000 liv. : on proposa d'en donner une semblable à M. de Lamoignon, alors second avocat-général à la place de M. Bignon (Jérôme II). On fut ensuite six mois sans en parler. Le roi s'en souvint de lui-même, & dit un jour à M. de Lamoignon : *Vous ne me parlez pas de votre pension. Sire*, répondit M. de Lamoignon, *j'attends que je l'aye méritée. A ce compte*, répliqua le roi, *je vous dois des ar-rérages*. La pension fut accordée sur-le-champ avec les intérêts, à compter du jour où elle avoit d'abord été proposée.

Des personnes considérables, dont le nom n'a pas été connu de la famille, confièrent à M. de Lamoignon un dépôt important de papiers. La cour en fut instruite. L'inquisition ministérielle s'éveilla, un secrétaire d'état écrivit à M. de Lamoignon que le roi vouloit savoir ce que contenoit le dépôt. M. de Lamoignon répondit : *Je n'ai point de dépôt, & si j'en avois un, l'honneur exigeroit que ma réponse fût la même*. M. de Lamoignon mandé à la cour, parut devant le roi en la présence du secrétaire d'état ; il supplia le roi de vouloir bien l'entendre en particulier ; il lui avoua pour lors qu'il avoit un dépôt de papiers, & l'assura qu'il ne s'en feroit jamais chargé, si ces papiers eussent contenu quelque chose de contraire à son service & au bien de l'état. » Votre
» majesté, ajouta-t-il, me refuseroit son estime
» si j'étois capable d'en dire davantage. Aussi,
» dit le roi, vous voyez que je n'en demande

» pas davantage. Je suis content. « Le secrétaire d'état rentra dans ce moment, & dit au roi : » Sire, je ne doute pas que M. de Lamoignon n'ait rendu compte à V. M. des papiers qui sont entre ses mains. Vous me faites-là, dit le roi, une belle proposition, d'obliger un homme d'honneur de manquer à sa parole. « Puis se tournant vers M. de Lamoignon : » Monsieur, dit-il, ne vous défaissez de ces papiers que suivant la loi qui vous a été imposée par le député. «

L'histoire du refus que M. de Lamoignon fit d'une place à l'académie françoise est rapportée ici d'après les papiers de la famille; mais ces papiers fournissent peu de lumieres sur les motifs du refus, & il paroît qu'il faut s'en tenir à cet égard au récit de M. l'abbé d'Olivet, dans l'histoire de l'académie françoise, d'autant plus que M. l'abbé d'Oliver, écrivain exact, dit avoir été instruit par M. le cardinal de Rohan, qui eut la place destinée à M. le président de Lamoignon. Il paroît qu'en effet l'intention de ceux qui mettoient M. de Lamoignon sur les rangs étoit d'exclure l'abbé de Chaulieu; mais qu'un prince du sang, protecteur de l'abbé de Chaulieu, engagea M. de Lamoignon à refuser. Suivant M. l'abbé d'Olivet, ce prince étoit M. le Duc. Dans la nouvelle vie de M. le premier président de Lamoignon, il est dit que c'étoit M. le prince de Conti. M. Duclos parle de deux princes du sang; il ne les nomme pas; mais l'un pouvoit

42 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;
être M. le Duc , l'autre M. le prince de
Conti.

(*Mercur de France.*)

PHILOSOPHICAL transactions , &c. *Transactions*
philosophiques de la société royale de Londres.
Tome LXXI. pour l'année 1781. Première par-
tie. In-4to. A Londres, chez Davis. 1781.

A la tête du volume que nous annonçons,
est un discours prononcé par M. Joseph Banks
dans la séance de la société royale, tenue le
30 novembre 1780, jour où elle se réunissoit
pour la première fois, dans la nouvelle salle
accordée par le roi pour ses assemblées. M.
Joseph Banks y célèbre la munificence royale,
& trouve moyen d'y insérer quelques réflexions,
dont le but est d'encourager la société à pour-
suivre la carrière des sciences & des arts.

L'article I nous présente l'histoire-naturelle
& la description du chat-tigre du cap de Bon-
ne-Espérance, par M. John Reinhold Forster.
L'auteur distingue le genre des chats en trois
classes. La première comprend ceux qui ont de
longs poils ou crinière sur le cou. La secon-
de, ceux qui ont de longues queues, & la
troisième, ceux qui ont une touffe de poils au
bout des oreilles, avec des queues plus courtes
que ceux de la seconde classe. Le docteur For-
ster nous apprend qu'après un examen particu-

lier d'un chat-tigre, qui lui fut apporté au cap de Bonne-Espérance, il a trouvé son instinct parfaitement semblable à celui de nos chats domestiques. La description de ce chat est en latin, d'après le système de Linné.

L'article II offre des expériences & des observations sur les gravités spécifiques & le pouvoir attractif des différentes substances salines; par Richard Kirwan, écuyer, de la société royale.

L'article III nous présente la relation d'un violent orage, arrivé à East-Bourn, en Suffex, le 17 septembre 1780.

L'article IV renferme un mémoire sur l'*Harmattan*, vent singulier d'Afrique, par M. Mathieu Dobson; l'*Harmattan* est un vent périodique, qui souffle des parties intérieures de l'Afrique vers l'Océan Atlantique. Il s'élève indifféremment à toute heure du jour, en tous tems de marée, & à quelque période que ce soit de la lune. Il dure tantôt un ou deux jours; tantôt cinq ou six, d'autrefois quinze ou seize. Il souffle d'une force modérée & toujours inférieure à celle du vent frais de mer. M. Dobson nous donne la relation suivante des effets remarquables de l'*Harmattan*.

» Un brouillard, ou gelée blanche, est une
 » des particularités, qui accompagnent ordi-
 » nairement l'*Harmattan*. L'obscurité causée par
 » ce brouillard est si grande, qu'elle empêche
 » souvent de distinguer les objets dont on est
 » très-près. Le fort anglois de Whydah, est
 » situé entre celui des François & des Portu-

44 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» guais , à une distance égale de l'un & de l'autre , non pas tout-à-fait d'un quart de mille ;
 » souvent pendant ce brouillard , on ne peut
 » appercevoir ni l'un ni l'autre de ces forts.
 » Le soleil , qui reste caché pendant la plus
 » grande partie du jour , ne paroît que sur le
 » midi , & alors il est d'une couleur rougeâtre ,
 » qui ne fatigue point les yeux.

» Comme les particules , qui constituent le
 » brouillard , se déposent sur l'herbe , sur les
 » feuilles des arbres , & même sur la peau des
 » Nègres , sous la forme d'une espece de gelée
 » blanche , je priai M. Norris de prendre un
 » bon microscope pour découvrir quelque chose
 » de leur nature. Je ne pus , dit M. Norris ,
 » me servir de microscope , à cause du mauvais
 » état de ma santé ; après avoir goûté de
 » ces particules , & les avoir soumises à plusieurs
 » expériences , je ne pus rien découvrir
 » qui fût capable de me faire juger de leur
 » nature. Ce n'étoient sûrement pas , continue
 » M. Norris , des insectes ou des *animalcules*
 » d'insectes ; car on ne voit rien naître de ces
 » milliers de particules déposées sur la terre.
 » On ne voit rien de cela sur la surface de la
 » mer. A deux ou trois milles de distance du
 » rivage , le brouillard n'est point si épais que
 » sur la côte. A quatre ou cinq lieues de distance , il est entièrement dissipé , quoique
 » l'*Harmattan* lui-même se fasse sentir à dix ou
 » douze lieues , & même de l'autre côté du
 » courant.

» Une extrême sécheresse est une autre qua-

» lité extraordinaire de ce vent. Il ne tombe
 » point de pluie , tant que dure l'*Harmattan* ;
 » alors il n'y a pas la moindre apparence d'hu-
 » midité dans l'atmosphère. Les végétaux de
 » toute espèce s'en ressentent tous sans excep-
 » tion. Toutes les plantes tendres , & la plu-
 » part des productions des jardins , sont dé-
 » truites ; l'herbe des prairies se flétrit & de-
 » vient sèche comme du foin ; la verdure des
 » arbres même les plus forts se ressent de son
 » influence pernicieuse ; les branches du citro-
 » nier , de l'oranger & du tilleul se flétrissent ;
 » les feuilles se fanent , & si l'*Harmattan* con-
 » tinue pendant dix ou douze jours , elles sont
 » si desséchées , qu'on les réduit facilement en
 » poussière. Les fruits de ces arbres , privés
 » de leur nourriture , & ne pouvant grossir
 » davantage , paroissent seulement mûrir ; ils
 » deviennent jaunes & secs , sans avoir leur
 » grosseur accoutumée. Les naturels du pays
 » saisissent cette occasion de l'extrême sèche-
 » resse de l'herbe & des jeunes arbres pour
 » y mettre le feu , principalement dans le voi-
 » sinage de leurs grandes routes , non-seulement
 » pour les tenir ouvertes aux voyageurs , mais
 » encore pour détruire les haies & les buis-
 » sons , qui peuvent servir de retraite cachée
 » à leurs ennemis. Le feu ainsi allumé s'étend
 » avec tant de rapidité , qu'il met en danger
 » ceux qui se trouvent alors en voyage ,
 » dans ces endroits ; la méthode que l'on em-
 » ploie pour en échapper , est de mettre soi-
 » même le feu à l'herbe sous le vent , & de

46 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» suivre alors la flamme. Il y a encore d'au-
 » tres effets extraordinaires produits par l'ex-
 » trême sécheresse de l'*Harmattan*. Les cou-
 » vertures des livres, dit M. Norris, quoi-
 » qu'enfermées dans un coffre & enveloppées
 » de linges, se dessèchent, comme si on les
 » eût exposées au feu. Les meubles sont encore
 » très-endommagés ; les panneaux des portes
 » & les boiseries éclatent ; tout ouvrage en
 » bois, composé de pièces de rapport, se sé-
 » pare en morceaux. Un parquet fait de bois ap-
 » prêté, s'entrouvre dans ses jointures au point
 » qu'on peut y mettre un doigt ; mais il se
 » remet dans son premier état, dès que l'*Har-*
 » *mattan* cesse. Les côtés & le tillac des vais-
 » seaux sont fort endommagés & se fendent
 » considérablement, quoique les planches aient
 » deux ou trois pouces d'épaisseur. Les ton-
 » neaux, dont les cerceaux sont de fer, se
 » lâchent. Un tonneau de rum ou eau-de-vie,
 » dont les cerceaux sont de bois, s'écoule sans
 » qu'on puisse à peine arrêter la liqueur qu'il
 » contient.

» Les effets de ce vent se font pareillement
 » sentir sur les parties extérieures du corps.
 » Les yeux, les narines, les lèvres & le pa-
 » lais se dessèchent & sont fort incommodés ;
 » on est obligé de boire fréquemment, non
 » pas pour éteindre la soif, mais pour humec-
 » ter le gosier. Les lèvres & le nez souffrent
 » au point de se fendre. Quoique ce vent
 » soit frais, par une sensation désagréable, il
 » fait sur la peau l'effet du feu. Si l'*Harmattan*

» dure quatre ou cinq jours , la peau se pele ,
 » d'abord aux mains & au visage , ensuite aux
 » autres parties du corps , si le vent continue
 » un ou deux jours de plus. M. Norris a ob-
 » servé que la sueur , causée par l'exercice
 » sur les parties du corps couvertes par les
 » habits , étoit particulièrement âcre & avoit
 » comme un goût d'esprit de corne-de-cerf dé-
 » trempé dans de l'eau.

L'article IX contient une description du Gange
 & du Burrampooter , par M. Rennel. Ce n'est
 que depuis peu que le Burrampooter est re-
 connu en Europe pour un grand fleuve. On
 nous le représente ici comme étant aussi étendu
 & aussi rapide que le Gange , auquel il res-
 semble beaucoup ; tous deux prennent leur
 source dans les mêmes montagnes , & se réu-
 nissent un peu avant de se jeter dans l'Océan
 par la baie de Bengale.

» Le Gange & le Burrampooter , avec leurs
 » branches nombreuses & les autres rivières
 » qui viennent se jeter dans leurs eaux , cou-
 » pent le pays de Bengale en tant de direc-
 » tions différentes , qu'ils forment le cours de
 » navigation intérieure le plus complet & le
 » plus facile qu'on puisse imaginer. Ces canaux
 » naturels sont si également & si admirable-
 » ment dispersés sur un pays , qui forme pres-
 » que une plaine parfaite , qu'à l'exception des
 » terres contiguës à Burdwan , Birboom , &c.
 » (qui ensemble ne composent pas la sixième
 » partie du Bengale) nous pouvons hardiment
 » assurer que le reste du pays a toujours , dans

48 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

» la saison même la plus sèche, quelque rivière
» navigable dans l'étendue de vingt-cinq milles
» au moins, & plus communément d'un tiers
» de cet espace.

» Cette navigation intérieure occupe trente
» mille matelots. Cela ne paroît pas étonnant,
» quand on fait attention que tout le sel &
» une grande quantité des subsistances consom-
» mées par dix millions d'hommes, sont trans-
» portées par eau dans le royaume de Ben-
» gale & ses dépendances. Il faut y ajouter
» encore toutes les exportations & importa-
» tions du commerce, qui peuvent monter à deux
» millions st. par an, le transport des échanges
» des manufactures & des produits de la terre,
» par-tout le pays, les pêcheries & l'article
» des voyages.

» Ces rivières, qu'un homme d'esprit a jus-
» tement appelées sœurs & rivales (il auroit
» pu les appeler plutôt sœurs jumelles, par
» rapport à la contiguité de leurs sources) res-
» semblent parfaitement l'une à l'autre dans la
» longueur de leur cours, le volume de leurs
» eaux, leur couleur, la largeur de leur lit,
» l'aspect de leurs bords & des îles qu'elles
» forment, enfin dans leurs débordemens, qui
» arrivent périodiquement avec les pluies. On
» fait aujourd'hui qu'elles prennent leur source
» dans les vastes montagnes du Tibet, d'où
» elles coulent en direction opposées, le Gange
» arrosant les plaines de l'Indostan à l'ouest,
» & le Burrampooter à l'est; tous deux, dans
» le commencement de leur cours, traversent
» des

» des déserts sauvages, & se montrent rarement
 » dans les endroits habités. Après avoir par-
 » couru, dans l'espace de 750 milles, des
 » pays montagneux, le Gange paroît comme
 » une divinité aux regards des superstitieux
 » habitans de l'Indostan. D'Hurdwar (ou Hur-
 » doar) au 30e. degré de latitude, où il s'est
 » ouvert un passage à travers les montagnes,
 » il coule d'un cours lent & navigable dans
 » des plaines délicieuses, qu'il ne quitte plus
 » jusqu'à la mer, (où il se jette après avoir par-
 » couru l'espace de 1350 milles) il répand l'abon-
 » dance par le moyen de ses productions vivantes;
 » il enrichit les terres adjacentes, & procure des
 » moyens faciles pour transporter les produc-
 » tions de ses bords. En tems de guerre, il
 » ouvre une communication entre les différens
 » postes; il rend inutiles les magasins de mu-
 » nitions; enfin il surpasse infiniment la céle-
 » bre navigation intérieure de l'Amérique sep-
 » tentrionale, où les différentes places non-
 » seulement arrêtent la marche d'une armée,
 » mais mettent l'ennemi en état de fixer avec
 » certitude son genre d'attaque.

» Dans son cours à travers les plaines, il
 » reçoit onze rivières, dont quelques-unes sont
 » égales au Rhin, & dont aucune n'est plus
 » petite que la Tamise; mais leur nom est
 » moins connu. Cette quantité d'eau qu'il re-
 » çoit fait qu'il est supérieur au Nil en lar-
 » geur, au-lieu que ce dernier l'emporte d'un
 » tiers par l'étendue de son cours. A cet égard,
 » le Gange est encore inférieur à beaucoup

50 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» de rivières septentrionales de l'Amérique ;
 » mais je suis porté à croire qu'il leur est su-
 » périeur par le volume des eaux , parce que
 » ces rivières ne sont fortes que dans les pluies
 » périodiques.

» Le lit du Gange est très-inégal , quant à
 » la largeur. Depuis sa première arrivée dans
 » les plaines à Hardwar , jusqu'au confluent
 » de la Jumnah , (la première rivière de nom
 » qui les joint) son lit est généralement peu
 » profond , & paroît étroit en comparaison
 » de ce qu'il est dans le reste de son cours.
 » De-là il devient plus rapide & plus profond ,
 » jusqu'à ce qu'ayant reçu successivement les
 » eaux de la Gogra , du Soa & du Gunduck ,
 » outre plusieurs rivières plus petites , il ait
 » toute sa largeur ; il reçoit encore plusieurs
 » autres rivières , dans l'espace de 600 milles.
 » Dans cet espace , à l'endroit de son lit le
 » plus étroit , il a environ un mille , & trois
 » dans les endroits les plus larges. On voit
 » croître ou décroître ses eaux , suivant la
 » saison.

L'auteur donne ici une description du cours
 de ce fleuve , de la rapidité de son courant ,
 de la quantité de ses eaux , & de leurs causes.
 Voici comme il décrit les particularités curieuses
 des inondations annuelles du Gange.

» Il paroît qu'il doit son accroissement aux
 » pluies , qui tombent sur les montagnes où
 » il prend sa source , aux grandes rivières sep-
 » tentrionales , qui lui portent leurs eaux &
 » aux pluies , qui tombent dans les plaines de

l'Indostan. Il croît de 15 à 32 pieds (sa plus haute élévation) vers la fin de juin. On sait que c'est vers ce tems que commencent les pluies dans les plaines. Sur les montagnes, elles commencent en avril; sur la fin de ce mois, lorsque les nuages pluvieux ont gagné le Bengale, les rivières commencent à grossir, mais par degrés peu sensibles. Sa crue n'est environ que d'un pouce, pendant les 15 premiers jours. Alors elle augmente graduellement de 2 ou 3 pouces, avant les pluies qui tombent dans les plaines; aussi-tôt que la pluie est générale, l'accroissement est de 5 pouces par jour. Vers la fin de juillet, toutes les parties inférieures du Bengale, contiguës au Gange & au Burrampooter sont inondées dans l'espace de plus de 100 milles. On ne voit plus que des villages & des arbres; quelquefois un village situé sur une élévation artificielle semble former une île.

» Les inondations dans le Bengale diffèrent de celles d'Egypte, en ce que le Nil doit l'accroissement de ses eaux aux pluies qui tombent sur les montagnes où il prend sa source; au-lieu que dans le Bengale les inondations proviennent autant du Gange que des pluies qui tombent sur les lieux mêmes. Ce qui le prouve, c'est que les terres sont généralement inondées, avant que le Gange soit débordé. Il faut remarquer que les terres contiguës aux rives du fleuve, dans l'espace de quelques milles, sont plus élevées que dans le reste du pays, & séparent par

52 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» conséquent les eaux de l'inondation de celles
 » de ce fleuve, jusqu'à ce qu'il déborde. Ces
 » terres élevées sont en quelques saisons cou-
 » vertes d'eau à la hauteur d'un pied ou da-
 » vantage ; mais les inondations varient selon
 » les irrégularités du terrain, & en quelques
 » endroits les eaux sont de douze pieds de
 » haut.

» Lorsque l'inondation est générale, on dis-
 » tingue le Gange aux herbes & aux roseaux
 » qui croissent sur ses bords, & à la rapidité
 » de ses eaux limoneuses. L'eau qui couvre
 » la terre a contracté une couleur bleuâtre,
 » par la décomposition des végétaux qu'elle
 » inonde.

Ici l'auteur nous instruit des précautions
 que prennent les habitans contre ces inonda-
 tions. La navigation n'est point interrompue ;
 on va à la rame & à la voile ; il n'y a que
 le lit de la rivière, qui ne soit pas pratica-
 ble, parce qu'il est trop rapide, & qu'il seroit
 impossible de le remonter. Voici l'évaluation
 des progrès de la crue du Gange à Jellinghy
 & à Dacca.

<i>A Jellinghy.</i>	<i>Pieds. Pouces.</i>	
En mai, la crue est de	6	0
En juin	9	6
En juillet	12	6
Dans les 15 premiers jours d'aout	4	0
	<hr/>	
	32	0
	<hr/>	

*A Dacca.**Fieds. Ponces.*

En mai, la crue est de	2	4
En juin	4	6
En juillet	5	6
Dans les 15 premiers jours d'août	1	11
	<hr/> 14	<hr/> 3

Ces observations ont été faites dans la saison où les eaux sont plus hautes que de coutume.

Voici la description du cours du Burrampooter, qui ressemble parfaitement au Gange.

» En suivant cette riviere, en 1765, dit M.
 » Rennel, je ne fus pas étonné de la trouver
 » plus large que le Gange, avant son entrée
 » dans le Bengale. Je reconnus que son cours
 » étoit à l'orient, quoiqu'il soit représenté au
 » nord, dans toutes les descriptions, qu'on nous
 » en a dernièrement données. Cette découverte
 » inattendue m'a fait examiner attentivement
 » son cours jusqu'à 100 milles de l'endroit où
 » le P. du Halde laisse le Sanpoo. Je ne puis
 » douter que le Burrampooter & le Sanpoo
 » ne soient une seule & même riviere; ce qui
 » est prouvé par les assurances positives des
 » *Affamers*, qui disent que leur riviere vient
 » du nord-ouest à travers les montagnes de
 » Bootan....

» Le Burrampooter, dans un cours de 400
 » milles à travers le Bengale, a tant de ressem-
 » blance avec le Gange, que la même descrip-
 » tion peut servir pour l'un & pour l'autre, à
 » l'exception d'un seul point particulier; je veux

54 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» dire que durant les 60 milles, qu'il parcourt
» avant de se joindre avec le Gange, il forme
» un bassin, qui a régulièrement 4 à 5 milles
» de large, & qui pourroit passer pour un bras
» de mer. «

L'article X contient des observations astronomiques sur la rotation des planetes autour de leur axe, faites pour déterminer si le mouvement diurnal de la terre est parfaitement égal. Ces observations sont très-curieuses, & paroissent très-vraies. L'auteur est M. William Herschel de Bath.

L'article XI, est un mémoire sur les *Termites*, qu'on trouve en Afrique & dans les autres pays chauds, par M. Henri Smeathman. Les *Termites* sont des insectes, appellés ordinairement par les voyageurs fourmis blanches, décrites jusqu'ici d'une maniere fort imparfaite. M. Smeathman observe que Linné lui-même les a mal classées, en les plaçant parmi les apteres ou insectes sans ailes, quoique dans leur état de perfection, elles en aient quatre. La description qu'en donne l'auteur est curieuse, & paroît avoir été faite avec beaucoup de soin.

L'article XII est une lettre de M. Thomas Pennant à M. Joseph Banks, sur quelques tremblemens de terre arrivés dans la province de Galles, au mois de décembre 1781.

DE DOWNING, le 12 décembre 1782.

MONSIEUR,

» Samedi dernier, entre quatre & cinq heures
 » du soir nous avons été allarmés par deux se-
 » couffes de tremblement de terre; la première,
 » qui a été légère, fut immédiatement suivie
 » d'une autre très-violente. Elle paroissoit venir
 » du nord-est; elle avoit été précédée du bruit
 » ordinaire. Je n'ai pu la suivre que jusqu'à Ho-
 » lyrell.

», Le tremblement de terre, antérieur à ce-
 5, lui-ci, arriva le 29 août dernier, à neuf heu-
 », res moins un quart du matin. J'en fus averti
 », d'avance par un grand bruit, pareil à celui
 », d'un fort charriot, roulant sur le pavé. Deux
 », secouffes, qui suivirent, furent assez fortes pour
 », nous effrayer. Elles venoient du nord-ouest.
 », Elles furent senties à Anglesea, à Caernarvon,
 », Llanrwst, dans l'isle de Clwyd au sud de
 », Denbigh, à Downing & à Holyrell. Mais
 », je n'ai pu découvrir si elles se sont fait sentir
 », plus loin.

», Le tremblement de terre, qui avoit précédé
 5, ce dernier, étoit arrivé le 8 septembre 1775,
 », à dix heures moins un quart du soir. Le bruit
 », fut pareil à celui du dernier, & la secousse
 », assez violente pour renverser les bouteilles &
 », les verres à une table où j'étois assis avec plu-
 », sieurs personnes. Elle sembloit venir de l'est.
 », J'ai vu dans le *Gentleman's Magazine* que cette
 », secousse s'étoit étendue jusqu'à Shropshire, à
 », Bath & à Swansea dans la partie méridionale
 », de la province de Galles.

», Le plus ancien tremblement de terre, dont

56 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

„ je me souviens, arriva le 10 avril 1750. Il
 „ a été rapporté dans les *Transactions philosophi-*
 „ *ques* ; ainsi je ne vous ennuiers pas, en répé-
 „ tant ce que j'en ai déjà dit.

„ Permettez-moi d'observer que je vis près
 „ d'un pays rempli de mines ; je suis entre des
 „ mines de plomb & de charbon , à un mille
 „ de distance des premières , & à un demi-mille
 „ des dernières. Après des recherches très-exac-
 „ tes , je n'ai pu apprendre si les ouvriers atta-
 „ chés aux mines ont senti les secousses sous la
 „ terre ; ils ne se sont pas même aperçu si quel-
 „ que chose a été endommagé , quand elles sont
 „ arrivées ; cependant les secousses ont été assez
 „ violentes pour effrayer ceux qui étoient sur la
 „ surface. Elles ne furent pas locales , puisqu'à
 „ l'exception de la première , les autres ont été
 „ éprouvées jusques dans des lieux très-éloignés.
 „ Le tems étoit serein au moment que j'ai senti
 „ chacun de ces tremblemens de terre. “

Cette première partie du tome LXXI est terminée , comme les autres , par le journal météorologique , pour l'année 1780. Ce volume ne dépare point ceux qui l'ont précédé. Les *Transactions philosophiques* , deviennent , d'année en année , plus intéressantes par les observations & les différentes découvertes , dont plusieurs savans enrichissent cette collection , qu'on peut appeller le dépôt des sciences.

(Critical Review.)

ANNALES poétiques, depuis l'origine de la poésie françoise. Tome XIX. À Paris, chez les éditeurs, rue de la Jussienne; & chez Méricot le jeune, libraire, quai des Augustins, 1781.

ENCOURAGÉS par l'accueil distingué que cette collection reçoit du public, les éditeurs continuent de ne rien négliger pour y répandre tout l'intérêt, toute la variété dont elle est susceptible.

Le premier écrivain qu'ils examinent ici eut deux réputations bien différentes & presque également méritées : une ode au cardinal de Richelieu & quelques autres poésies, le firent d'abord regarder comme un grand homme; la publication de sa *Pucelle* le fit décider mauvais poète, & ce titre lui est resté. On voit qu'il s'agit de Jean Chapelain.

Il naquit à Paris, le 4 décembre 1595, d'une famille noble. Sa complexion étoit si foible, à cause d'une chute de sa mere pendant le 6e. mois de sa grossesse, qu'on désespéra long-tems de le sauver. Il fit un cours de médecine; mais son pere, mort assez jeune, lui ayant laissé peu de fortune, M. de Sourdeau, évêque de Laon, le détermina à se charger du jeune baron du Bec pour lui enseigner l'espagnol. Il parcourut diverses provinces de France avec son élève.

Ensuite il devint gouverneur des deux fils du

58 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

marquis de la Trouffe , alors capitaine de la porte du roi , & depuis grand-prévôt de France. Chapelain , qui n'avoit que 20 ans , en passa 17 dans cette maison , où il acquit tant d'estime à juste titre , que M. de la Trouffe crut devoir lui confier l'administration de ses affaires , & ne fit rien que par son conseil.

Sa réputation & quelques vers amoureux lui procurerent un libre accès auprès du cardinal de Richelieu. Il fut un des premiers membres de l'académie françoise , & donna l'idée , ainsi que le plan du dictionnaire de cette société.

François , comte de Noailles , ayant été nommé ambassadeur du roi à Rome , le P. Joseph & M. le Clerc du Tremblay , son frere , voulurent faire de Chapelain le secrétaire de cette ambassade. Il ne céda qu'avec beaucoup de peine aux instances réitérées du second ; & d'après l'avis du P. Joseph , il se présenta chez M. de Noailles. Cet ambassadeur , qui l'avoit désiré lui même , voyant que la cour le lui donnoit , craignit de le trouver contraire à ses intérêts ; & par ses propositions il dégoûta Chapelain , qui , ne demandant qu'un prétexte pour se retirer , répondit qu'il ne partiroit point à ces conditions.

M. de Noailles voulut ensuite modérer la rigueur de ses propositions ; mais Chapelain persista dans ses refus , & fit approuver ses raisons au cardinal de Richelieu , qui lui fournit un prétexte honnête , en déclarant qu'il l'avoit pris à son service.

Alors il composa son ode au cardinal. » Il

» faut avouer , observent très-judicieusement
 » les éditeurs , qu'elle donnoit de grandes es-
 » pérances. Elle eut le suffrage de Boileau ; &
 » des louanges données par Boileau à Chape-
 » lain ne doivent point être regardées comme
 » des louanges suspectes. Tout le mal qu'il dit
 » de ce poëte semble lui avoir acquis le droit
 » d'en être cru sur sa parole , quand il en dit
 » un peu de bien. «

Richelieu , dès ce moment , accorda la con-
 fiance la plus entière à Chapelain. Ce fut
 d'après son avis que cette éminence prescrivit
 aux gens-de-lettres qui travailloient à ses pie-
 ces la règle des trois unités théâtrales. Il pré-
 sidoit ce sénat dramatique , & avoit pour cela
 une pension de 1000 ecus.

Les bienfaits du cardinal ne firent point de
 l'académicien un esclave , encore moins un flat-
 teur. Il avoit le courage de lui dire quelque-
 fois de dures vérités ; c'est ce qui arriva sur-
 tout à l'occasion de *la grande pastorale* , ou-
 vrage dans lequel Richelieu avoit fait jusqu'à
 500 vers. Comme il vouloit le publier , il
 chargea Chapelain de l'examiner , & de lui
 communiquer ses observations critiques. La
 franchise de l'académicien déplut d'abord au
 cardinal , qui finit par se rendre justice , &
 crut devoir renoncer à l'impression de *la grande
pastorale*.

Chapelain auroit eu besoin , dans la même
 circonstance , d'une critique aussi franche , aussi
 éclairée , pour son poëme de *la Pucelle*. Ja-
 mais ouvrage ne fut annoncé plus fastueuse-

ment; c'étoit un chef-d'œuvre qui devoit effacer les plus belles productions des muses épiques. Arnauld d'Andilly & le Maître n'avoient pu en voir le plan qu'avec admiration. On en parla au duc de Longueville, qui, pour déterminer Chapelain à l'exécuter, lui fit une pension de 1000 écus, & cette pension fut doublée quand l'ouvrage parut.

L'auteur l'a divisé en 24 chants; mais on n'a jamais imprimé que les 12 premiers. Ce poëme fut attendu fort long-tems; ce qui donna lieu de dire que *la Pucelle* étoit une fille entretenue par un grand prince.

Chapelain jouissoit alors d'une si brillante réputation, que le cardinal de Richelieu, voulant donner de la vogue à un ouvrage, le pria de lui prêter son nom, en promettant de lui prêter à son tour sa bourse dans quelque autre occasion.

L'estime qu'on avoit conçue d'avance pour *la Pucelle* étoit si profonde (*), que la publication même de cet ouvrage eut bien de la peine à la détruire. Les éloges qu'on en avoit faits retentissoient encore après l'impression, & aucune voix n'osoit s'élever contre un pré-

(*) La duchesse de Longueville fut peut-être la seule personne qui osa parler avec peu de respect de ce poëme avant l'impression. Quelqu'un lui ayant demandé, après une lecture que l'auteur venoit d'en faire chez le prince de Condé, si elle n'étoit pas touchée de la beauté de cet ouvrage : *Oui*, répondit-elle, *cela est parfaitement beau, mais bien ennuyeux.*

jugé aussi fortement établi. Dans l'espace de 18 mois , il s'en fit six éditions. Il fut traduit & célébré par des hommes de mérite , sur-tout par Sarasin , Ménage , Maynard , &c.

La Ménardiere & Liniere , se cachant , l'un sous le nom du *Sieur du Rivage* , l'autre sous celui d'*Erasme* , attaquèrent , les premiers , la *Pucelle* , dont le plus redoutable , le plus judicieux censeur fut Despréaux.

Le mépris de ce dernier pour Chapelain étoit un tic de famille. Son frere Puimorin s'oublia jusqu'à parler mal de la *Pucelle* en présence de l'auteur. *C'est bien à vous à en juger* , lui dit Chapelain , *vous qui ne savez pas lire....* Je ne fais que trop lire depuis que vous faites imprimer , lui répondit Puimorin.

Les seigneurs les plus spirituels de la cour s'assembloient avec Despréaux , Racine , la Fontaine , Chapelle , Furetiere , &c. , chez un fameux traiteur , à Paris , place du cimetiere St. Jean. Dans une chambre qui leur étoit réservée , il y avoit toujours ouvert , sur une table , un exemplaire de la *Pucelle* ; & quand quelqu'un de la compagnie péchoit contre la langue ou contre le raisonnement , on le condamnoit à lire un certain nombre de vers du poëme ; ce nombre étoit déterminé par la gravité du délir : le coupable lisoit quelquefois jusqu'à 20 vers ; mais il falloit une faute énorme pour en lire une page entière.

On ne peut qu'applaudir à la remarque suivante des éditeurs. » Il est certain que Chapelain étoit loin d'avoir *l'os magna sonaturum*

62 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» qu'exige Horace , & qu'il avoit pris *pour*
 » *génie une ardeur de rimer*. Son style est encore
 » plus froid que barbare ; & quoiqu'il ait de
 » la dureté , comme l'a dit Despréaux , il est
 » encore moins dur qu'il n'est sec & ennuyeux.
 » Il employa , dit on , 5 ans à méditer son
 » plan , qui en effet mérite des éloges ; mais
 » si 5 années de méditation peuvent faire trou-
 » ver un bon plan de poëme épique , 60 ans
 » de travail ne donneront pas le talent poéti-
 » que à qui la nature l'a refusé. «

Au reste , les annalistes conviennent que Chapelain fut un judicieux critique & un bon littérateur ; que les personnes les plus distinguées dans les lettres le consultoient avec fruit , & que , dans sa première jeunesse , il s'étoit formé le goût par la lecture des meilleurs modèles.

On ne connoît de ce poëte qu'un bon mot , qui n'est rien moins que galant : *Les femmes les plus spirituelles* , disoit-il , *n'ont pas la moitié de la raison*. On en a conclu que Chapelain avoit de l'humeur contre les femmes. Mais pourquoi cette humeur ? Les éditeurs soupçonnent avec assez de fondement que la mauvaise santé de l'académicien en étoit tout-à-la-fois la cause & l'excuse.

On a vu que Chapelain refusa de partir pour Rome avec le comte de Noailles : ce refus & celui qu'il fit d'être précepteur du dauphin , ne sont pas les seules preuves de sa modération , de son amour pour le repos. Le hasard & son mérite le placèrent , dit-on , dans plu-

seurs circonstances où il préféra toujours la culture des lettres & sa tranquillité à la perspective de la fortune & même des honneurs. Il fut fait conseiller - d'état sans l'avoir sollicité.

Rien ne prouve mieux l'estime dont il jouissoit , que l'anecdote qu'on va lire. Il étoit attaché au duc de Longueville lorsque ce prince fut arrêté. Comme tous ses domestiques avoient eu ordre de sortir de Paris , Chapelain écrivit à M. de Lionne , pour savoir du cardinal Mazarin s'il devoit partir avec eux : le cardinal lui répondit par une lettre fort affectueuse , que cet ordre ne le regardoit nullement , & qu'il lui défendoit même , de la part de la reine , de quitter la capitale.

Le reproche le plus grave qu'on ait fait à Chapelain , c'est l'avarice : après en avoir cité divers traits , les éditeurs observent qu'il est difficile de les accorder avec son désintéressement avéré ; qu'ils semblent être , la plupart , sinon controuvés , au moins exagérés. D'ailleurs , on a généralement reconnu dans cet académicien , des qualités suffisantes pour couvrir ses défauts personnels , & même la médiocrité de son talent poétique. C'étoit un homme bienfaisant , honnête , plein de franchise , le protecteur des talens , toujours l'ami de ses rivaux , jamais aveuglé par la prospérité , jamais aigri par les disgraces littéraires. Ce fut lui qui ayant lu l'ode intitulée *la Nymphe de la Seine* , du jeune Racine , & présageant dès-lors ce qu'il devoit être un jour , lui fit

64 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

donner 100 louis par Colbert, de la part du roi, & bientôt après une pension de 600 livres.

Il rendit plus d'une fois de pareils services ; & si l'on en juge par son empressement à obliger, il sentoît plus vivement les bienfaits qu'il procuroit que ceux qu'il recevoit lui-même.

Louis XIV ayant voulu faire des gratifications aux écrivains célèbres, non-seulement en France, mais dans le reste de l'Europe, Colbert crut devoir s'adresser à Chapelain pour les connoître & pour apprécier leur mérite. Soixante, parmi lesquels on comptoit 45 François, furent gratifiés. » Ce sera toujours avec » chagrin, dit on fort sensément, que les ames » sensibles (& honnêtes) apprendront que la » parodie d'une scène du *Cid*, intitulée *Chapelain décoiffé*, fut faite en partie par Despréaux » & Racine. C'est une légèreté qui va jusqu'à » l'ingratitude. «

Chapelain mourut à Paris, des suites d'une longue maladie, le 21 février 1674.

Pour justifier leur opinion sur les talens de cet écrivain, les éditeurs citent son ode au cardinal de Richelieu, & un fragment de sa *Pucelle*. Voici quelques strophes de l'ode.

Le long des rives du Permesse,
La troupe de ses nourrissons
Médite pour toi des chansons
Dignes de l'ardeur qui les presse ;
Ils sentent ranimer leurs voix
A l'objet de tes grands exploits,

Et font de ta louange un concert magnifique :
La gravité s'y mêle avecque les douceurs ;
Apoillon y préside, & d'un ton héroïque
Fait soutenir leur chant par celui des neuf sœurs.

Ils chantent quel fut ton mérite
Quand, au gré de nos matelots,
Tu vainquis les vents & les flots,
Et domptas l'orgueil d'Amphirrite,
Quand notre commerce affoibli,
En tous lieux par toi rétabli,
Dans nos havres déserts amena l'abondance,
Et que, sur cent vaisseaux maîtrisant les dangers,
Ton nom seul aux François redonna l'assurance,
Et fit naître la crainte aux cœurs des étrangers.

Ils chantent les riches trophées
Des dépouilles de nos mutins,
Quand de nos troubles intestins
Les flammes furent étouffées,
Quand la révolte, dans son fort ;
Par une affreuse & longue mort,
Paya si chèrement l'usure de ses crimes,
Et que ses boulevards enfin assujettis,
Contre *les appareils* des armes légitimes
Implorerent en vain le secours de Thétis....

Ils chantent l'effroyable foudre
Qui, d'un mouvement si soudain,
Partit de ta puissante main
Pour mettre Pignerol en poudre ;
Ils disent que tes bataillons,
Comme autant d'épais tourbillons,
Ebranlerent ce roc jusques dans ses racines ;
Que même le vaincu t'eut pour libérateur,
Et que tu lui bâtis sur ses propres ruines
Un rempart éternel contre l'usurpateur....

66 L'ESPRIT DES JOURNAUX

De quelque insupportable injure
Que ton renom soit attaqué,
Il ne sauroit être offusqué;
La lumière en est toujours pure;
Dans un paisible mouvement,
Tu t'éleves au firmament,
Et laisses contre toi murmurer sur la terre :
Ainsi le haut Olympe à son pied sablonneux
Laisse fumer la foudre & gronder le tonnerre,
Et garde son sommet tranquille & lumineux.

Les défauts de ces stances ne nous paroissent pas devoir empêcher d'y remarquer de l'énergie dans quelques endroits.

Les éditeurs auroient peut être rendu un service aux lettres, en nous donnant une idée du plan de la *Pucelle* ; quelques beaux génies du siècle de Louis XIV ont fait l'éloge de ce plan, & il auroit été intéressant de juger s'ils ont eu raison d'estimer le fond de ce poëme, qui, du côté de l'expression, a toujours été réputé mauvais. On retiendra cependant ces vers sur Dieu :

De son être incréé tout est la créature ;
Il voit rouler sous lui l'ordre de la nature ,
Des élémens divers est l'unique lien ,
Le pere de la vie & la source du bien.
Tranquille possesseur de la béatitude ,
Il n'a le sein troublé d'aucune inquiétude ,
Et voyant tout sujet aux loix du changement ,
Seul ne pouvant changer , dure éternellement.

Jean Desmarets, sieur de S. Sorlin, fut un des auteurs favoris que le cardinal de Richelieu

lieu honora de son intimité. Ce ministre en voulut faire un poëte dramatique , en dépit de la nature qui lui avoit sur-tout refusé ce talent. Il travailla même avec Desmarêts , à la tragédie de *Marianne* , qui , malgré la somme exorbitante d'un million , que coûta la représentation , n'en fut pas moins jugée digne des sifflets. D'abord les auteurs ne manquèrent pas de rejeter la cause de la chute sur les comédiens , qu'ils accusèrent d'*avoir été ivres* ; la pièce fut rejouée. On connoissoit déjà les mouvemens qu'on emploie aujourd'hui avec tant de succès ; on s'étoit assuré des suffrages , on n'entendit que des applaudissemens ; & *Marianne* , cependant , ne reparut plus , tant l'autorité est sur les esprits impuissante ! Ce Desmarêts devint fol ; il s'érigea en prophète. Il étoit enchanté de son poëme de *Clovis* , au point , que très-sérieusement il en rendoit tous les jours grâces à Dieu , & en bon chrétien , lui en renvoyoit la gloire ; il paroît que la divinité n'accepta point l'offrande. Ce poëme détestable est enseveli dans un oubli profond. L'on remarquera que Desmarêts étoit un ennemi implacable d'Homère & de Virgile. Il a consigné dans une épître en vers , soit disants , sa haine pour les Grecs & les Romains. Il lui est échappé cette jolie bagatelle : c'est la *violette* qui s'offre pour servir à la guirlande de la célèbre Julie Dangennes :

Franche d'ambition , je me cache sous l'herbe ,
Modeste en ma couleur , modeste en mon séjour ;

68 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Mais si sur votre front je me puis voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

Les éditeurs sont surpris, avec raison, des éloges que Boileau a prodigués à Voiture ; ils justifient leur étonnement, en rapportant les misérables turlupinades d'un homme que l'émérite de notre Parnasse comparoit au plus bel esprit de la cour d'Auguste.

Moi qui fus pris au carême,
Et qui me vis au pouvoir
D'un beau soulier jaune & noir,
Que j'aimois plus que moi-même,
Je suis maintenant en feu
Pour un soulier noir & bleu.

.
Le pied qui cause ma peine,
Et qui me tient sous sa loi,
Ce n'est pas un pied de roi,
Mais plutôt un pied de reine.

Peut-on imaginer rien de plus détestable ! En effet, si l'on veut avoir un idée de l'abus de l'esprit, on n'a qu'à lire Voiture ; il étoit, sur-tout, l'opposé d'un poète : ce n'est pas qu'il n'ait de la finesse, de la gaieté, quelquefois un ton de galanterie extrêmement agréable. Nous avons de cet auteur des lettres, qui ont eu pendant quelque tems une certaine vogue ; en vain on les a réimprimées, elles ne peuvent plus être lues. Il a fait aussi un roman intitulé : *Alcidalis & Zélinde*, qu'il a laissé imparfait. Son sonnet d'*Uranie* & celui de *Job*, par Benserade, firent naître deux factions qui partagerent la

tour & la ville. On ne peut trop démêler le motif de cet engouement : ce sont de ces momens de vertige , dont le public ne tarde pas à revenir. Voici ce sonnet d'*Uranie* :

Il faut finir mes jours en l'amour d'*Uranie*,
L'absence ni le tems ne m'en sauroient guérir,
Et je ne vois plus rien qui pût me secourir,
Ni qui sût rappeler ma liberté bannie.
Dès long-tems je connois sa rigueur infinie ;
Mais pensant aux beaux yeux pour qui je dois périr,
Je benis mon martyre , & content de mourir ,
Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.

Quelquefois ma raison par de foibles discours ,
M'invite à la révolte , & me promet secours ;
Mais lorsqu'à mon besoin je veux me servir d'elle ,

Après beaucoup de peine & d'efforts impuissans ,
Elle dit qu'*Uranie* est seule aimable & belle ,
Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens.

Est-il concevable que de semblables vers n'aient pas excité une huée générale ? Aucune poésie , une platitude qui ne se dément point , la langue à chaque mot offensée , une galanterie d'une froideur de glace ; voilà ce qui a fait l'admiration des beaux-esprits , des courtisans , ce qui a excité des débats , une espee de guerre , comme celle qui est allumée présentement entre les *Gluckistes* & les *Piccinistes*.

Le sonnet de *Job* ne vaut guere mieux que celui d'*Uranie* ; c'est la même versification , dénuée de poésie , de graces ; une prose qui

70 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

baïse humblement la terre, une platitude continue :

Job, de mille tourmens atteint ,
Vous rendra sa douleur connue,
Et raisonnablement il craint
Que vous n'en soyez point émue.

Vous verrez sa misère nue ,
Il s'est lui-même ici dépeint ,
Accoutumez-vous à la vue
D'un homme qui souffre & se plaint.

Bien qu'il eut d'extrêmes souffrances ,
On voit aller des *patiences*
Plus loin que la sienne n'alla.

S'il souffrit des maux incroyables;
Il s'en plaignit, il en parla.
J'en connois de plus misérables.

Il faut pourtant convenir que Voiture fut un très-bel esprit de société. Il possédoit parfaitement les langues espagnole, italienne, au point de composer des vers dans ces deux idiômes, qui furent accueillis des nationaux mêmes. Il plut beaucoup aux femmes, ce qui n'est pas étonnant, il étoit galant & non amoureux, & la vanité aime encore mieux à être flattée que la tendresse. Si Voiture eut une passion, ce fut l'amitié, aussi eut-il d'excellents amis. Costar ne fut pas un des moins zélés; voici un trait de sa façon noble & délicate d'obliger, qui assurément est au-dessus des plus beaux ouvrages qu'il eût pu nous laisser : » Balzac lui envoya demander en poste

» quatre cents écus dont il avoit besoin : Voi-
 » ture compta la somme sur le champ , &
 » comme le domestique lui remettoit la pro-
 » messe de Balzac , il la prit & la rendit en-
 » suite au commissionnaire , en le chargeant de
 » la rapporter à son maître après avoir écrit
 » au bas : *Je soussigné , confesse devoir à monsieur*
 » *Balzac , la somme de huit cents écus , pour le*
 » *plaisir qu'il m'a fait de m'en emprunter quatre*
 » *cents , &c.* » On trouve dans les poésies de
 Voiture, une épître au prince de Condé, qui,
 quoique d'une longueur insupportable, a quel-
 que mérite. Qu'on rapproche ce petit ouvra-
 ge, de l'épître de M. de Voltaire au maréchal
 de Villars, on verra que l'auteur des plus
 agréables poésies fugitives que nous ayons en
 notre langue, avoit su profiter de cette baga-
 telle, & s'en approprier l'esprit & la tournure.

Citons quelques morceaux de cette épître
 de Voiture au grand Condé, sur son retour
 d'Allemagne en 1643.

Soyez, seigneur, bien revenu
 De tous vos combats d'Allemagne,
 Et du mal qui vous a tenu
 Sur la fin de cette campagne,
 Et qui fit penser à l'Espagne
 Qu'enfin le ciel, pour son secours,
 Etoit prêt de borner vos jours,
 Et cette valeur accomplie
 Dont elle redoute le cours;
 Mais dites-nous, je vous supplie :

La mort, qui dans le champ de Mars,
 Parmi les cris & les alarmes,

Les feux , les glaives & les dards ,
 Le bruit & la fureur des armes ,
 Vous parut avoir quelques charmes ,
 Et vous sembla belle autrefois ,
 A cheval & sous le harnois ,
 N'a-t-elle pas une autre mine ,
 Lorsqu'à pas lents elle chemine
 Vers un malade qui languit ?
 Et semble-t-elle pas bien laide ,
 Quand elle vient , tremblante & froide ,
 Prendre un homme dedans son lit ?...

Si vous aviez dans les combats ,
 D'Amadis l'armure enchantée ,
 Comme vous en avez le bras
 Et la vaillance tant vantée ,
 De votre ardeur précipitée ,
 Seigneur , je ne me plaindrois pas.
 Mais en nos siècles , où les charmes
 Ne font pas de pareilles armes ,
 Qu'en voit que le plus noble sang ,
 Fût-il d'Hector ou d'Alexandre ,
 Est aussi facile à répandre
 Que l'est celui du plus bas rang ;
 Que , d'une force sans seconde ,
 La mort fait ses traits élancer ,
 Et qu'un peu de plomb fait casser
 La plus belle tête du monde ,
 Qui l'a bonne y doit regarder.
 Mais une telle que la vôtre
 Ne se doit jamais hasarder :
 Pour votre bien & pour le nôtre ,
 Seigneur , il vous la faut garder.

C'est injustement que la vie
 Fait le plus petit de vos soins :
 Dès qu'elle vous sera ravie ,
 Vous en vaudrez de moitié moins.

Soit

Soit roi, soit prince, ou conquérant,
 On déchet bien fort en mourant.
 Ce respect, cette déférence,
 Cette foule qui suit vos pas,
 Toute cette vaine apparence,
 Au tombeau ne vous suivront pas.
 Quoi que votre esprit se propose,
 Quand votre course sera close,
 On vous abandonnera fort;
 Et, seigneur, c'est fort peu de chose.
 Qu'un demi-dieu, quand il est mort.

Les autres poètes qui font les honneurs de ce volume, sont *Saint - Pavin*, *Gomberville*, *Scudery*, le *Menuisier de Nevers*, &c. &c. Le premier étoit rempli de goût & d'esprit; ses œuvres ne sont pas nombreuses, mais la lecture, (nous dit - on ,) en est très-agréable. Cette épitaphe d'une *Dame galante* a du sel.

Ci-gît Doralis, qui fut
 Une merveille sans seconde,
 Comme elle plût à tout le monde,
 Aussi tout le monde lui plût.

Cette autre a encore de la grace, elle est faite contre un poète, » qui tiroit vanité de » la promptitude avec laquelle il composoit » ses vers. «

Tircis fait cent vers en un heure,
 Je vais moins vite, & n'ai pas tort,
 Les siens mourront avant qu'il meure,
 Les miens vivront après ma mort.

Nous croyons qu'on ne lira pas sans inté-

74 L'ESPRIT DES JOURNAUX,
rêt les petites pieces suivantes du même au-
teur.

Sonnet contre une coquette.

Je commence à vous méconnoître ;
Vous me fuyez , ingrata : eh quoi !
Votre cœur , si tendre pour moi ,
Pourroit-il bien ne le plus être ?

Je crains bien que ce petit traître
Ne m'ait déjà manqué de foi ;
On le croit souvent tout à soi ,
Qu'on n'en est pas toujours le maître.

Le changement vous est si doux ,
Que quand on est bien avec vous ,
On n'ose s'en donner la gloire.

Celui qui peut vous arrêter
A si peu de tems pour le croire ,
Qu'il n'en a pas pour s'en vanter.

Epigramme. L'AMANT MAUVAIS MÉNAGER.

Mon médecin , chaque jour ,
Sachant que je meurs d'amour
Pour la petite Sylvie ,
Me dit que si je la vois
En un mois plus d'une fois ,
Il m'en coûtera la vie :
Je me suis mal ménagé ,
Vivant au jour la journée ;
En quatre jours , j'ai mangé
Les douze mois de l'année.

Autre , sur une fille qui craignoit le mariage.

Iris tremble qu'au premier jour ,

L'hymen , plus puissant que l'amour ,
N'enleve ses trésors sans qu'elle ose s'en plaindre.

Elle a négligé mes avis :

Si la belle les eût suivis ,

Elle n'auroit plus rien à craindre.

Marin le Roi , sieur de Gomberville , né en 1600 , avoit déjà publié à 14 ans un volume de poésies , intitulé *le Tableau du bonheur de la vieillesse , opposé au malheur de la jeunesse* , ouvrage étonnant par le sujet & par l'âge de l'auteur , observent les annalistes , mais qui n'est pas au dessus de cet âge par le talent : il n'y a point d'idées , ni de style. Sa plume poétique s'exerça depuis avec plus de succès ; il acquit une espece de correction qui lui procura beaucoup de partisans , & une place à l'académie françoise en 1634.

A l'âge de 45 ans , ayant fait connoissance avec Mrs. de Port-Royal , Gomberville prit des sentimens de piété , d'après lesquels il embrassa le parti de la retraite ; mais il paroît que cette piété fut peu durable : car il revint bientôt dans le monde ; & l'on peut croire qu'elle ne fut jamais bien ardente , puisque pendant le tems de sa ferveur , il se fâcha contre M. Dodart , qui le félicitoit sur son *regret d'avoir fait des romans*. Il mourut le 14 juin 1674.

Son aversion pour le mot *car* est remarquable. Il se vanta un jour , dit Pélisson , de ne l'avoir jamais employé dans les 5 volumes de Polexandre , ce qui prouve qu'il regardoit cet effort-là comme un coup de génie : aussi cette gloire lui fut-elle enviée ; on prétendit que la

76 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

particule *car* se trouvoit jusqu'à trois fois dans l'ouvrage que nous venons de citer. Quoi qu'il en soit, il dénonça ce mot à l'académie ; mais heureusement il y eut parmi les membres assez de voix qui défendirent la particule opprimée, & on la conserva dans le dictionnaire de la langue françoise.

Voici comment Gomberville fait parler Henri IV après sa mort :

Dans ces champs bienheureux où, depuis tant d'années,

Les lis tombés du ciel conservent leur beauté,
J'ai calmé les fureurs d'un peuple révolté,
Et fait de cent tyrans cent nouveaux Salmonées.

J'ai forcé les remparts des Alpes étonnés ;
J'ai suspendu le cours du Tibre épouvanté ;
L'aigle craignit ma foudre, & mon bras indompté
Enchaîna le lion aux pieds des Pyrénées.

Enfin, comblé de gloire, & craint de toutes parts,
J'ai rappelé la paix, les lettres & les arts,
Et porté mon empire au-dessus de l'envie.

Cependant j'ai sujet de me plaindre du sort :
Je ne méritois pas une si belle vie,
Ou je devois avoir une plus belle mort.

Charles Vion, sieur d'Alibray, né à Paris d'un auditeur de la chambre des comptes, embrassa fort jeune la profession des armes, la quitta bientôt, suivit son goût pour les plaisirs, fit, outre des fugitives, quelques piéces de théâtre, divers ouvrages en prose, & mourut dans un âge avancé, en 1654 ou 1655. Nous

titerons de cet auteur un dialogue qui n'est pas sans mérite.

D A M O N.

Baïse, baïse-moi tout-à-l'heure,
Depuis que j'ai quitté ces lieux,
Je le jure par tes beaux yeux,
J'ai fait aux champs longue demeure.

D A P H N É.

Pour te donner un baiser, soit;
La civilité me l'ordonne.

D A M O N.

Si la civilité le donne,
C'est mon amour qui le reçoit,
Baïse, baïse; je te supplie,
Daphné: me veux-tu refuser?

D A P H N É.

Ne viens-je pas de te baïser?
Quoi! si-tôt mon baïser s'oublie?

D A M O N.

Que ton jugement se confond,
Ma Daphné, si tu le peux croire!
C'est pour avoir trop de mémoire,
Que j'en demandois un second.

Scudery est peu connu aujourd'hui par la tragédie de l'*Amour tyrannique*, par son poëme d'*Alarie*; mais un trait de noblesse d'ame qui doit le rendre immortel, exige que nous montrions l'homme & non l'auteur. La reine Christina réservoir à Scudery une chaîne d'or de mille pistoles, pour la dédicace qu'il lui faisoit

78 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

de son *Alaric* ; elle avoit mis une condition à cette marque de libéralité : il falloit que Scudery bannit de son poëme le *comte de la Gardie* , qui y étoit cité avantageusement , & qui avoit eu le malheur d'encourir la disgrâce de sa souveraine. Scudery répondit avec courage : que quand la chaîne d'or seroit aussi grosse que celle dont il est fait mention dans l'histoire des Incas , il ne détruiroit jamais l'autel où il avoit sacrifié. Cette fierté héroïque , il devoit s'y attendre , déplut à la reine , qui eut la foiblesse , pour ne dire pas plus , de ne point faire son présent , quand elle auroit dû y ajouter & récompenser le procédé vraiment romain de Scudery. Nous dirons encore que le courtisan la Gardie enchérit sur la petiteffe de Christine ; il ne fit pas même un remerciement au poëte.

Ces auteurs font suivis de la notice des principaux écrivains dont on n'a point recueilli de poésies ; on doit distinguer dans cette classe *Montmaur* , célèbre parasite , d'une espece caustique ; il essuya toutes les horreurs de la méchanceté : on l'accusa de bârardise , de faux , d'assassinat , &c.

Thomas de Courval Sonnet a fait deux volumes de satyres : la simonie , les malversations des affaires de judicature , les financiers , les modes , la vénalité des charges , & sur-tout , les femmes & le mariage , ont excité sa bile ; il est fâcheux qu'il n'ait que la mauvaise humeur de Juvenal.

Il se trouve dans cette populace de rimeurs , un *Colardeau* qui avoit quelqu'idée de l'harmonie.

nie ; beaucoup de ses vers sont bien tournés ; il sembloit que cette qualité dût être le partage de quiconque porteroit ce nom.

Paul Hay, sieur du *Chastelet*, d'une ancienne maison de Bretagne, avocat-général au parlement de Rennes, & depuis conseiller d'état ordinaire, &c. doit passer à la postérité, non pour le peu d'ouvrages qui lui sont échappés, mais pour divers traits de grandeur d'ame. Il composa pour Bouteville un *Faustum*, qui fut trouvé éloquent & hardi. Le cardinal de Richelieu lui ayant reproché que c'étoit condamner la justice du roi : » Pardonnez-moi, dit-il, » c'est pour justifier sa miséricorde, s'il a la » bonté d'en user envers un de plus vaillans » hommes de son royaume «. Il fut mis en prison pour n'avoir pas voulu être un des commissaires du maréchal ; ayant recouvré sa liberté, il alla à la messe du roi, qui ne le regardoit point, & affectoit de tourner la tête, comme par quelque espèce de honte, de voir un homme qu'on venoit de maltraiter en son nom. Du Chastelet s'approche de M. de S. Simon, & lui dit : » Je vous prie, monsieur, » de dire au roi que je lui pardonne de bon » cœur, & qu'il me fasse l'honneur de me re- » garder «. M. de S. Simon en fit part au monarque, qui se mit à sourire, & fit accueil à du Chastelet.

Nicolas Faret, dut sa réputation de fameux débauché à son nom, que *S. Amour* trouvoit commode pour rimer à cabaret : ce fut lui qui dressa le projet de l'académie françoise ; les

80 L'ESPRIT DES JOURNAUX,
plus grands fleuves sortent de sources presque
ignorées :

La Serre, fameux par ce vers de Boileau :

Morbleu, dit-il, *la Serre* est un charmant auteur.

est l'auteur d'une tragédie où l'on tua quatre
portiers à la première représentation. » Je ne
» le céderai à *Corneille*, disoit-il, que lorsqu'il
» qu'il aura fait tuer cinq portiers en un jour «
Et cette pièce est totalement oubliée.

Et puis, messieurs les *tragédistes*,
De *Melpomene* parodistes,
Fiez-vous à ces beaux succès,
Qui vous assurent qu'à jamais
Votre nom grossira les listes
De nos dramaturges François.

Loret étoit l'auteur d'une gazette appelée
Gazette burlesque ; le recueil entier des lettres
qui composoient cette gazette est intitulé la
Muse historique, contenant les nouvelles du tems,
depuis le 26 octobre 1652, jusqu'au 29 mars
1655, inclusivement ; les années 1650 & 1651,
forment un recueil à part que *Loret* donna
en 1658.

L'abbé de *Marolles de la Calprenede*, figure
aussi dans cette notice, ainsi que *Germain Haler*,
auteur de la *Métamorphose des yeux de
Philis en astres*, poëme d'environ 700 vers,
regardé comme un chef-d'œuvre, avant que
le goût fût formé ; il étoit frère de *Philippe
Haler*, dont il nous est resté le temple de la

mort , surpassé depuis par des ouvrages en vers du même genre.

(*Année littéraire ; Journal encyclopédique.*)

TRAITÉ des évictions & de la garantie formelle ; dans lequel sont traduites & discutées les loix romaines du digeste & du code sur cette matière ; avec la conférence des coutumes , des ordonnances , des arrêts notables de France & les systèmes soutenus à ce sujet , par les plus fameux interpretes du droit romain & françois. Dédié à Mgr. Hue de Miromenil, garde-des-sceaux de France ; par M. BERTHELOT, avocat au parlement , & docteur agrégé de la faculté des droits de Paris. A Paris, chez Lottin le jeune, libraire, rue St. Jacques, vis-à-vis celle de la Parcheminerie, 1781. Avec approbation & privilege du roi, 2 vol. in-12. de près de 500 pag. chacun. Prix, 6 liv. reliés.

IL s'agit principalement dans ce traité de la manière de se conduire quand on est menacé de perdre quelque chose pour laquelle on a droit d'exercer un recours de garantie ; cette privation de la chose qui doit être maintenue à l'acquéreur s'appelle *éviction*.

La définition grammaticale de ce mot , dit l'auteur , est la racine composée de deux mots

82 L'ESPRIT DES JOURNAUX,,

latins, *ex, vincere*, qui signifient *vaincre en privant un autre*. Ce mot, quant au sens, doit être défini exactement, d'autant plus que cette idée a des especes très-différentes que les auteurs ne lui semblent pas avoir rassemblées. En général, continue-t-il, l'éviction est l'empêchement ou la perte de la possession ou de la propriété. La perte signifie la privation des choses acquises; l'empêchement veut dire l'obstacle à les acquérir; mais comme l'auteur approfondit sa matière, & ne laisse rien à désirer, il fait voir dans une des subdivisions qu'il donne, que cet obstacle est une véritable éviction.

Cet excellent traité est précédé d'une préface profondément raisonnée, & qui donne une idée très-nette du travail de l'auteur, de tous ses principes fondés sur les loix romaines & sur les décisions de la cour, & par conséquent de l'utilité, & nous osons dire de la nécessité de son livre. Il y apprécie, avec beaucoup de justesse & d'impartialité, les ouvrages des jurisconsultes latins qui ont traité, quoique sans l'approfondir, de la matière qui fait l'objet de son livre; tels que Justinien, Callet, professeur de droit à Poitiers; Masigellius; Franztkius, professeur de Strasbourg & chancelier de Saxe-Gotha; Burgundus; Hauteferre, professeur de droit à Toulouse; Cujas & Dumoulin. Le seul traité sur les évictions qui soit écrit en françois, est de Pothier; encore, dit l'auteur, est-il très-court & présenté comme accessoire du contrat de vente. Il ne

parle point des coutumes de France, & dit à peine un mot des ordonnances de nos rois. Mais, malgré cela, notre auteur y trouve le jugement, la netteté & la science qui caractérisent Pothier.

Après ses réflexions sur le travail & les ouvrages de ceux qui ont écrit avant lui sur la même matière, notre auteur s'excuse de l'avoir traitée en françois; nous allons transcrire ce qu'il dit à cet égard.

» Nous avons entrepris de développer cette
 » matière en françois suivant le droit civil &
 » celui de la France. Pour être plus utiles,
 » nous nous sommes servis de la langue de
 » notre pays. Peu de gens sont assez familiers
 » avec la langue latine pour étudier, dans un
 » idiôme difficile, une matière difficile. C'est
 » une des causes les plus funestes de l'aban-
 » don des études de droit. On lit avidement
 » des dictionnaires de jurisprudence; on n'ose
 » toucher aux écrits latins de Dumoulin, Ben-
 » kerhook & Papinien. « Peut-être quelques
 » lecteurs, dit-il encore, croiront d'abord que
 » l'on a cherché à éviter la difficulté de com-
 » poser dans une langue étrangère; mais s'ils y
 » réfléchissent, ils verront qu'il est plus embar-
 » rassant d'écrire sur le droit romain en françois
 » qu'en latin. Malgré ces difficultés, il a essayé
 » de traduire dans son ouvrage les loix romai-
 » nes, qui sont au nombre de cent-sept, ce que
 » personne n'avoit entrepris avant lui; car il ne
 » faut pas compter la traduction de tout le corps
 » de droit qu'avoit faite feu M. Hulloz, agrégé

84 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de la faculté des droits à Paris, dont M. Joly de Fleury pere, empêcha l'impression, sur les représentations du censeur, qui fit voir le danger d'une traduction peu fidelle, qui pouvoit altérer le texte & donner lieu à des défenseurs avides ou peu délicats de grossir les écritures, de multiplier les frais & de s'appuyer sur de faux principes; & encore d'après les réflexions d'un magistrat éclairé, qui prouva, dans une brochure savante, que ce traducteur avoit des connoissances trop superficielles du droit romain. Notre auteur n'a traduit que celles des loix romaines qui sont sous le titre des évictions; il a mis à sa traduction l'application la plus scrupuleuse à les traduire littéralement; chaque mot est dans sa version, quand cela est possible, le synonyme du mot latin; si la correspondance n'est pas exacte, il substitue l'équivalent & ajoute une note pour détailler les idées que présente le mot à traduire; chaque mot, chaque membre de phrase occupe, quand cela est possible, (& rarement la langue s'y refuse) la même place que dans le latin : les idées, leurs accessoires, leurs dépendances, leur distribution, leur développement, leur progression, sont absolument les mêmes que dans l'original. La *traduction*, dit l'auteur lui-même dans sa préface, *les peint comme le feroit un miroir*. Nous osons dire que la lecture réfléchie de la traduction nous a justifié la vérité de cette assertion. Au reste, il falloit pour y réussir, comme il nous semble qu'il l'a fait, une connoissance étendue & raisonnée du droit romain; & nous

croyons que ceux qui liront avec attention & discernement son ouvrage, en seront satisfaits, comme on peut l'augurer par la réputation que l'auteur s'est acquise dans les disputes de droit à la faculté de Paris. Il a encore eu soin de joindre à sa traduction des loix romaines les restrictions ou les ampliations que l'on trouve dans les ordonnances de nos rois & dans toutes les coutumes du royaume.

On sent bien, d'après l'idée générale que nous croyons avoir donnée de cet ouvrage, que ce seroit le mutiler que de tenter d'en donner un extrait, qui, en séparant les parties qui se tiennent toutes par une chaîne nécessaire, ne présenteroient à l'esprit que des membres épars, & qui ôteroient le mérite & l'utilité d'un ensemble qui n'est utile qu'en ce que chaque partie sert à l'intelligence d'une autre, & forme un tout conséquent, utile & nécessaire à l'intelligence de la matière que l'auteur s'est proposé de traiter.

Nous nous contenterons donc, avant de finir, de dire que ce traité nous a paru le plus complet & le plus utile qui ait paru jusqu'à nos jours sur cette matière, & qu'il est le seul suivant le droit de toute la France. Il a beaucoup de méthode, une logique sévère, des méditations suivies, pour arriver à des vérités qu'on auroit peine à découvrir sans cela. L'auteur s'est attaché à la discussion des principes & des conséquences sur des matières inconnues & jugées très-difficiles mêmes par les jurisconsultes les plus habiles. Cet ouvrage annonce, de la part de

86 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

l'auteur, beaucoup de notions abstraites & une intelligence exercée sur les combinaisons. Les dernières conséquences, prises comme règles de conduite dans les affaires, y sont à la portée de tout le monde, & de première utilité pour tous ceux qui s'appliquent à la jurisprudence.

Nous croyons encore, & cela est bien à désirer, que cet ouvrage pourra opérer un autre bien, celui de rétablir dans l'estime publique l'étude du droit romain, trop négligée de nos jours. On se contente de le louer; on pense qu'avec un esprit ordinaire & de la patience on peut devenir très-habile en ces matières; mais il est aisé de se convaincre en lisant avec soin le traité de M. Berthelot, que pour y réussir il faut joindre à beaucoup de connoissances un raisonnement suivi & un esprit pénétrant.

(Journal des savans.)



HISTOIRE de Russie, tirée des chroniques originales, de pieces authentiques, & des meilleurs historiens de la nation ; par M. LEVESQUE.
A Paris, chez Debure, l'aîné, libraire,
quai des Augustins. 1782. 5 volumes in-12.

D E R N I E R E X T R A I T.

DEPUIS que les peuples de l'Europe ont presque tous adopté le même habillement, ils se sont rapprochés par leur maniere de vivre. M. Levesque montre qu'il n'en étoit point ainsi des Russes vers le XVIIe. siecle. Ils avoient pour les ministres de la religion un respect sans bornes. Obligés de reconnoître en eux les chefs de l'église visible, ils croyoient devoir les considérer également comme les chefs de l'état : ils ne pouvoient penser que les supérieurs dans les choses sacrées dussent perdre leur supériorité dans des choses moins vénérables. Les évêques, les métropolitains, les patriarches étoient les premiers consultés sur les affaires temporelles, & donnoient souvent de sages avis. Cependant, à la place du vrai culte religieux, dominoit la plus stupide superstition : des actes extérieurs, des signes de croix, des prosternemens, l'observation rigoureuse de quatre carêmes, distinguoient seuls les chrétiens Russes des peuples qui n'ont aucune idée de spiri-

88 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

tualité. Plusieurs ne font pas aujourd'hui plus éclairés.

Alors ils rendoient un culte idolâtrique à des images qu'ils attachoient dans les églises au mur opposé à l'autel; pendant le service divin, ils les adoroient, le dos tourné aux saints mystères. Le maître d'une image ne souffroit pas qu'un autre lui adressât des vœux; s'il le prenoit sur le fait, il l'outrageoit & le poursuivoit jusqu'à ce qu'il en eût obtenu des dédommagemens; il lui disoit qu'il n'avoit qu'à se pourvoir d'un saint qui lui appartînt, & qu'on ne se ruinoit point à parer le sien d'or, de perles, de pierreries, pour lui voir accorder des grâces à d'autres. Le patriarche Nikon fit ôter toutes ces images des églises, & s'attira par-là des ennemis dont le ressentiment fut une des principales causes de sa perte.

Lorsque les Russes avoient obtenu du ciel quelques faveurs, ils offroient des cierges énormes à l'église.

C'eût été une espèce de profanation d'y laisser entrer un étranger qui n'étoit point du rit grec.

Avant d'enterrer un mort, le prêtre lui mettoit dans la main, non pas, comme l'ont dit plusieurs auteurs, un passe-port pour St. Nicolas, mais un billet sur lequel étoit écrite une prière : cet usage subsiste encore. Les plus superstitieux & les plus ignorans des gens du peuple ont soin aussi de donner au mort un mouchoir blanc, afin de s'essuyer après le long

voyage qu'il doit faire dans l'autre monde.

Les églises russes abondoient en reliques : l'histoire que nous allons citer d'après M. Levesque, donnera une idée suffisante de la simplicité avec laquelle on les recevoit.

» Le chakh de Perse fit présent à Michel
 » (élu tsar en 1613) d'une chemise de J. C.,
 » que ses troupes avoient prise en Géorgie.
 » On s'empressa de faire des recherches pour
 » prouver l'authenticité d'une relique si précieuse.
 » D'abord l'archevêque de Vologda affura qu'en venant de Jerusalem, où il avoit
 » été archidiacre, il avoit vu dans une église
 » géorgienne, sur une colonne, une cassette
 » d'or qu'on lui avoit dit renfermer la chemise
 » de J. C. Le témoignage de ce prélat auroit
 » suffi pour confirmer les Russes dans leur foi
 » à la sainte chemise ; mais on reçut bientôt
 » une autre preuve encore plus respectable,
 » puisqu'elle venoit de la Terre-sainte : le patriarche de Jerusalem étoit alors à Moskou ;
 » un moine qui l'accompagnoit, certifia que
 » tout le monde en Palestine savoit que la
 » chemise de J. C. avoit passé en Géorgie ;
 » que lorsqu'au tems de la passion le sauveur
 » fut dépouillé & ses habits tirés au sort, un
 » soldat Géorgien qui se trouvoit là, gagna
 » la chemise d'un coup de dé & la porta dans
 » sa patrie. Après une semblable attestation,
 » il ne manquoit plus à la chemise que de
 » faire des miracles : c'étoit là le plus aisé ;
 » elle en fit. «

Les Russes n'avoient que du mépris ou de

90 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

la haine pour les étrangers : ils appelloient *athées* les chrétiens du rit latin.

Sous le tsar Alexis, qui commença de régner en 1631, presque toutes les maisons de la capitale étoient encore de bois ; il y en avoit quelques-unes assez vastes, bâties en briques. Les murs des appartemens étoient nus, ou tapissés, mais rarement, de cuirs de Flandres. Les grands couchoient sur des matelats de duvet, le peuple & même les marchands sur des matelats de bourre, la plupart sur des poëles, sur des bancs ou sur le plancher. Il en est encore ainsi à présent, & bien des Russes ne troqueroient point contre des lits de duvet les longs poëles qu'ils nomment *lejanki*, ce qui signifie à-peu près couchettes.

En général, leur table étoit sale & mal servie, défauts qu'on trouve également aujourd'hui, non-seulement dans les classes inférieures, mais chez des gens dont l'état & la fortune promettoient plus de délicatesse. Une méchante nappe couvroit une table longue & étroite : chaque convive n'avoit pas même une cuiller ; les couverts complets étoient réservés aux personnages les plus importants. L'art des cuisiniers ne faisoit point oublier ce que ces apprêts avoient de dégoûtant. Toutefois les Russes mangeoient moins qu'ils ne dévoroient. Leurs principales boissons étoient l'hydromel & l'eau-de-vie. Ils ne quittoient guère la table avant de s'être plongés dans l'ivresse.

Ordinairement ils étoient mal vêtus, & ne

trouvoient point leurs habits assez sales ni assez usés pour devoir en changer. Comme ils ignoroient encore les délicatesses & les commodités de la vie, qu'ils n'avoient point de luxe habituel, qu'ils ne recherchoient pas les boisons ni les desserts des autres peuples de l'Europe, que leurs divertissemens étoient simples, ainsi que leur table, ils avoient peu d'occasions de faire de la dépense, & les étrangers les taxoient d'avarice. L'historien observe que, de nos jours, l'on peut leur reprocher avec plus de fondement la profusion, la prodigalité, les dépenses capricieuses & l'abandon des soins économiques.

Dans les cérémonies, dans les fêtes de cour, &c. ces hommes si négligés étaloient un luxe asiatique. L'or & les diamans relevoient sur eux la richesse des étoffes les plus précieuses & des plus belles pelleteries. Ceux qui ne pouvoient point se parer d'une manière convenable aux circonstances, empruntoient des robes, des pelisses, des bonnets, des chaînes d'or, des cimenterres, à la garde-robe du tsar. C'étoit là qu'ils louoient leur parure pour les jours de noces ou de fêtes, & même pour les ambassades. S'ils perdoient ou gâtoient quelque chose, ils payoient le dommage, & étoient battus en punition de leur négligence : car le rang ni la naissance n'exemptoient point des batogues & des fustigations.

Malgré cet éclat dont la cour brilloit encore, elle avoit perdu les immenses richesses qui la distinguèrent jusqu'au regne de Boris,

92 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

élu tsar en 1598. Ces trésors , amassés pendant tant de siècles , acquis par le commerce , ou achetés au prix de bien du sang , étoient devenus la proie de ceux qui avoient déchiré l'état durant les derniers troubles. Un seul trait peut donner une idée de l'immense butin que firent les Polonois : ils pillèrent dans la principale église de Moskou les statues de J. C. & des douze apôtres , grandes comme nature & fondues en or , un grand nombre de tables d'argent doré , des ornemens , des vases enrichis de perles & de diamans. Le trésor des tsars fut enlevé , dispersé , distribué aux soldats , à qui l'on ne pouvoit point donner de paie. Sous les derniers princes , la Russie n'offroit plus que de brillans débris de son ancienne opulence.

Les femmes de distinction , quoique soumises encore à l'austérité des mœurs orientales , éprouvoient un peu moins de gêne qu'autrefois. Il leur étoit permis de sortir pour aller à l'église , ou pour visiter leurs parens les plus proches : alors elles se paroient ou plutôt se surchargeoient de bijoux. La condition des princesses filles des tsars étoit fort triste : elles passaient leur vie renfermées dans le palais ou dans des monastères. On ne voyoit presque jamais l'épouse , les sœurs , ni les filles du souverain. Une fois la tsaritse tomba malade : il fallut appeler un médecin : on eut soin , avant de l'introduire , de tirer des rideaux épais qui répandoient dans la chambre l'obscurité de la nuit , & il ne put tâter le pouls de la prin-

cesse qu'au travers d'un voile. Comment , remarque ici M. Levesque , lorsque les tsaritses étoient condamnées à une retraite aussi austere , & lorsque les tsars pouffoient si loin leurs soins jaloux , des auteurs François osent-ils avancer que ces princes étoient peu délicats sur la vertu de leurs épouses ?

Les femmes du peuple continuoient de vivre dans la plus dure soumission à leurs maris. Le pere , la mere d'une épouse de cette classe n'empêcheroient pas même aujourd'hui son époux de la battre , ou plutôt de la déchirer en leur présence , quoique sans raison. Il use de ses droits , & ce seroit un péché de s'y opposer. La femme la plus robuste se laisse patiemment frapper par un mari foible qu'elle pourroit aisément renverser ; elle ne fait aucune résistance , ne tâche pas même de fuir les coups , mais se résigne à son sort , & à ce qu'elle regarde comme son devoir. La mere a le même privilege , & ne le perd jamais.

Le gouvernement étoit fort défiant. Un étranger , quoique décoré de la dignité d'ambassadeur , se trouvoit , pour ainsi dire , prisonnier en Russie.

Du tems même de l'administration de Sophie (depuis 1682 jusqu'en 1689) , les boïars & les hommes en place n'osoient avoir aucune communication avec les étrangers. S'ils avoient besoin de les entretenir , ils choisissent la nuit pour cette entrevue. Des restes de cet usage incommode subsistoient encore lorsque Korb , secrétaire de l'ambassade de la cour de Vienne ,

se rendit à Moskou (en 1698), sous le regne de Pierre-le-Grand.

Le tsar Ivan forma le premier une infanterie permanente, & lui donna des armes à feu : c'étoit la fameuse milice des strélits. Elle se corrompit dans les tems de trouble, s'adonna au brigandage, méconnut la discipline, & ne fut plus guere redoutable qu'à ses maîtres. Cette milice recevoit une faible paie ; mais elle jouissoit de grands privileges pour le commerce : aussi des bourgeois tâchoient-ils d'y être inscrits ; ils n'avoient rien à faire pendant la paix ; & en tems de guerre, ils faisoient marcher un homme à leur place, ou bien achetoient du chef l'exemption du service.

Michel eut de la cavalerie allemande ; il leva des régimens de dragons. Pour vaincre ses voisins, il essaya de les imiter. Alexis fit encore de plus grands changemens dans l'état militaire. Il diminua la cavalerie, & les officiers supérieurs furent presque tous Allemands. Les armées étoient composées de hussards armés de lances, de cavaliers pourvus d'armes à feu, & de dragons qui avoient de longs mousquets. On appelloit *soldats* des milices formées de payfans & de la populace des villes. Ils étoient armés d'épées & de fusils : on les avoit divisés en régimens commandés par des officiers la plupart étrangers. Les troupes de Kazan, d'Astrakhan & de Sibérie étoient à cheval & se servoient de l'arc : c'étoit aussi l'arme des Nogais, des Bachkirs & des Kalmouks, dont on comptoit toujours un assez grand nombre dans les armées.

Les Kosaques avoient des armes à feu & des lances. Le district de Moskou entretenoit constamment sur pied 40 mille strélits; les autres villes, suivant leur population. Un tiers étoit consacré à la garde du tsar; on distribuoit le reste dans différentes places. Ces troupes étoient partagées en plusieurs régimens. Leurs chefs avoient des terres que le souverain leur donnoit pour un tems. Ils recevoient chaque année des présens en habits & en argent. Les dvoïanes & les enfans boïars des villes employoient à leur choix l'arc ou les armes à feu.

Toutes les affaires se décidoient dans le conseil ou sénat; il étoit composé, 1°. de boïars, ou de la première classe des grands, appelés autrefois *boliaré*; 2°. d'*okolnitchié*, dont le titre signifioit qu'ils entouroient le prince; 3°. de *doumnié-dvoïané*, ou nobles du conseil; 4°. de *doumnié-diaki*, ou secrétaires du conseil. Les décrets émanés du trône sembloient toujours avoir été dressés de l'avis de ce tribunal: la formule étoit: *Boïaré prigovorili, i tsar prikazal*, c'est-à-dire, *les boïars ont été d'avis, & le tsar a ordonné*. Ainsi le souverain ordonnoit seulement l'exécution de ce que les magistrats avoient résolu: cela est bien éloigné du despotisme; mais, comme l'observe l'historien, une formule n'est souvent qu'un reste d'un ancien usage, & lui survit long-tems. Si l'on en croit le baron de Mayerberg (*Iter in Moschoviam*), le conseil ne servoit qu'à détourner de la personne du prince ce que les édits pouvoient avoir d'odieux. Le tsar décidoit toutes les affaires, ou par lui-même,

ou par les insinuations de ses favoris , & le conseil étoit toujours prêt à obéir. Il y avoit aussi des *boïaré komnaté* , des *boïars de la chambre* : ils assistoient aux conseils secrets.

C'étoit l'un des *nobles du conseil* qui gardoit les sceaux. Un *noble* ou *secrétaire du conseil* faisoit aussi les fonctions de chancelier , & portoit la parole au nom du souverain.

Autrefois les princes apanagés , les métropoles & la république de Novgorod avoient leurs boïars. A la maniere dont plusieurs modernes emploient ce titre , en parlant même des derniers tems où il n'y a plus de *boïars* , on croiroit , remarque M. Levesque , que ce mot signifie *nobles*.

Les principales parties de l'empire avoient à Moskou leurs juges supérieurs : ces tribunaux se nommoient quartiers ; il y avoit celui de Novgorod , celui d'Ostoug , ceux de la Petite-Russie , de Kazan , de Sibérie.

Tous les magistrats servoient aussi dans les armées : c'étoit ordinairement un boïar de la chambre qui les commandoit en chef. On choisissoit les gouverneurs des villes & les ambassadeurs parmi les officiers du conseil ou de la maison. Il n'existoit point de barriere marquée entre l'état civil & l'état militaire : on remplissoit successivement l'un & l'autre.

Lorsque le tsar avoit résolu de faire la guerre , il se rendoit dans la principale église , où il ordonnoit à un secrétaire d'état de lire ses griefs contre son ennemi , & les motifs qui l'obligeoient d'en tirer vengeance.

n Ainsi ,

» Ainsi, dit l'auteur, le souverain croyoit
 » devoir encore à ses peuples quelque compte
 » de ses actions, & cherchoit une bonne rai-
 » son pour leur demander leur sang. Il semble-
 » roit, d'après cet usage, que les Russes, con-
 » duits plutôt qu'commandés par un monar-
 » que, jouissoient de la liberté. Il est vrai ce-
 » pendant que le tsar régnoit avec le despotisme
 » le plus absolu. Non-seulement le peuple, au-
 » trefois libre, étoit attaché à la servitude de
 » la glebe ; mais les grands, les princes mêmes
 » dont les ancêtres avoient été des souverains,
 » étoient, au moindre signe du despote, déchirés par les fouets, ou meurtris sous les baguettes. Les étrangers qui prenoient du service en Russie, étoient soumis au même traitement que les nationaux, & les médecins y étoient encore plus exposés que les autres.
 » Comment les Russes avoient-ils pu être réduits à cet excès d'humiliation ? Par l'ascendant qu'avoient pris les successeurs de Dmitri Donski (mort en 1389), & surtout par la crainte qu'avoit inspirée le second Ivan-Vassiliévitch. »

M. Levesque n'a rien négligé pour rendre son histoire du regne de Pierre I beaucoup plus fidelle que ne le sont les autres écrits du même genre publiés jusqu'ici dans notre langue. Il cite même d'après des traditions respectables, quelques anecdotes, & fait plusieurs remarques qu'on ne trouveroit point ailleurs.

Après nous avoir montré le tsar formant
Tome VII, E

98 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

le projet de descendre du trône , & d'aller chercher loin de ses peuples des lumieres qu'il devoit leur communiquer , il dit :

» On admire ce dessein , l'exécution étonne ;
 » & l'on applaudit à une faute peut-être ,
 » mais à une faute brillante , qui ne pouvoit
 » être commise que par un prince ayide de
 » connoître le bien & de l'opérer dans ses
 » états. Mais écartons un moment , s'il est pos-
 » sible , cette admiration que nous impose tout
 » ce qui est grand : examinons de sang-froid
 » la démarche du tsar. »

» Environné , depuis l'enfance , d'une foule
 » d'étrangers , il les avoit écoutés. Ils s'étoient
 » rendus maîtres de ses organes encore foibles ;
 » ils s'étoient emparés de son intelligence naîs-
 » sante ; ils dominoient sur son imagination ;
 » d'autant plus facile à tyranniser , qu'elle étoit
 » plus ardente. Ils lui dirent que leurs petits
 » pays devoient servir de modèles à son vaste
 » empire ; que chez eux seuls régnoient les
 » bonnes loix , les vraies sciences , le goût
 » unique , universel , & les seuls usages que
 » dussent adopter des nations policées. Ils le
 » disoient , ils étoient ses instituteurs : pouvoit-
 » il ne les pas croire ? Il se laisse conduire
 » dans la patrie de ses précepteurs prévenus
 » & intéressés ; il abandonne son pays , qui ,
 » après de longs troubles , étoit encore sour-
 » dement agité. Il va se faire insulter par le
 » gouverneur d'une petite ville ; il parcourt
 » des contrées étrangères pour y devenir l'ob-
 » jet d'une curiosité peut-être offensante. Il ar-

» prend chez les Hollandois à faire des vais-
 » seaux. Son pere Alexis n'en savoit pas faire ;
 » mais sous son regne , & même auparavant ,
 » des aventuriers , des marchands d'Arkhangel
 » & de simples Kosaques en avoient construit
 » sur des mers presque toujours glacées , &
 » avoient fait des voyages que les plus har-
 » dis navigateurs craignent aujourd'hui d'en-
 » treprendre. «

» Il étudia l'anatomie , il examina les évo-
 » lutions militaires des Allemands ; mais il
 » n'avoit qu'à aimer la marine , les arts , les
 » sciences , la guerre ; d'habiles constructeurs ,
 » des savans , des artistes , des guerriers se se-
 » roient rendus à sa cour , seroient bientôt nés
 » autour de lui. Au lieu de consulter les étran-
 » gers , au lieu d'étudier leurs loix , il devoit
 » tâcher de rejeter quelque tems tout ce que
 » les étrangers lui avoient appris , toutes les
 » idées , tous les préjugés qu'il avoit reçus de
 » ses instituteurs nationaux , & ne consulter
 » que son esprit & sa raison : il en avoit beau-
 » coup. Alors , dépouillé de toute prévention ,
 » il auroit apperçu pour quelle fin les rênes
 » du gouvernement lui étoient confiées ; il
 » auroit découvert sur quels principes portoient
 » l'obéissance des peuples & l'autorité du sou-
 » verain ; il auroit fait des loix simples , jus-
 » tes , fondées sur la nature , appropriées à sa
 » nation , rendant toutes à sa félicité , & ne
 » contraignant la liberté naturelle qu'autant
 » que l'exige l'ordre social. Au lieu de faire
 » ressembler ses Russes à leurs voisins , il au-

100 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» roit fait qu'ils ne ressemblassent qu'à eux-
» mêmes, & qu'ils fussent supérieurs à tous
» les autres. »

» Le désordre naît dans la maison que le
» pere de famille abandonne. Pierre devoit res-
» ter dans ses états pour y maintenir le bon
» ordre : il sera obligé d'y rentrer pour pu-
» nir, pour répandre le sang, pour venger
» des crimes qu'eût prévenu sa présence, pour
» provoquer de nouvelles haines par sa sévérité. »

On fait que dans les premières années du
regne de ce prince, les Russes conservoient
encore leurs barbes & leurs longues robes asia-
tiques.

» Pierre, qui aimoit les arts & les mœurs
» de l'Europe, vouloit aussi voir ses sujets
» adopter l'habit des peuples qu'il leur propo-
» soit pour modèles. Au retour de ses voya-
» ges, il trouva Chérémétief & en habit alle-
» mand. Chérémétief avoit quitté l'habit russe
» en Italie, & ce seigneur fastueux fit voir
» le premier à la Russie le luxe de l'Europe,
» à la place du luxe asiatique. Les officiers &
» les soldats étoient vêtus à l'allemande. »

» Cet exemple auroit eu des imitateurs ;
» mais Pierre ne savoit pas attendre du tems
» l'accomplissement de ses volontés : il ordonna
» (en 1699) aux Russes de quitter l'habit
» long & la barbe. Une amende fut imposée
» aux amateurs obstinés de l'ancien usage. Bien
» des Russes, & sur-tout les *Raskolniks* (*),

(*) » Dans le cours de l'année 1666, on commença

» regardoient le changement d'habit comme un
 » renoncement à la religion , & disoient qu'il
 » valoit mieux perdre la tête que la barbe.
 » Ils furent obligés de payer un droit pour
 » n'être pas rasés , & ils recevoient un jetton
 » qui leur servoit de quittance. Souvent ; à
 » la cour , on enivroit les vieux boïars , &
 » on leur railloit la barbe d'une maniere si ri-
 » dicule qu'ils étoient obligés de garder la
 » chambre pendant plusieurs mois , ou de se
 » faire raser. On attachoit aux portes des villes
 » un modele du nouvel habit , & l'on rognoit
 » la robe de ceux qui ne vouloient pas payer ;
 » on les rasoit malgré eux dans les rues. On
 » dit que cela se faisoit gaiement & par ma-
 » niere de jeu ; mais cette gaité n'étoit qu'à
 » la cour. Les amis du prince ou de la nou-
 » veauté rioient ; la rage étoit dans le cœur
 » du peuple , & ce jeu coûta du sang. «

» Le tsar Fédor avoit fait prendre à sa cour
 » l'habit polonois , & n'avoit eu besoin que
 » de donner l'exemple. D'ailleurs , pourquoi
 » forcer les Russes à prendre un habit qu'ils
 » sont obligés de cacher pendant six mois de

d'appeller ainsi en Russie des hommes simples , qui ,
 s'imaginant qu'on changeoit la religion lorsqu'on tra-
 vailloit à lui rendre sa premiere pureté , se séparèrent
 de la communion du patriarche. Ces schismatiques ont
 été quelquefois persécutés ; mais ils vivent tranquilles à
 présent , & ils exercent , la plupart , avec beaucoup de
 probité , le commerce ou les arts mécaniques. «

» l'année sous une longue robe fourrée , & à
 » se raser le menton pour l'envelopper ensuite
 » dans le collet velu d'une pelisse ? Malgré les
 » ordonnances de Pierre I , le bas peuple
 » conserve encore sa barbe & sa jaquette. «

» Le prince auroit-il dû toucher si légère-
 » ment aux anciennes coutumes ? Ne devoit-il
 » pas craindre le danger de faire connoître à
 » ses sujets l'inconstance ? Les nations sont gou-
 » vernées , non-seulement par les loix , mais
 » par des usages qui tiennent lieu de loix , & qui
 » sont encore plus sacrés , parce qu'étant l'ou-
 » vrage de la nation entière , qui tend sans
 » cesse à les maintenir , ils lui sont plus chers
 » que les ouvrages des législateurs. Oter brus-
 » quement à un peuple ses usages , c'est lui
 » ôter ses loix mêmes ; c'est faire que rien
 » n'est plus respectable pour lui , que rien n'a
 » plus sur lui d'empire , si ce n'est la crainte.
 » Dès-lors il n'est plus rien de solide , rien
 » de fondamental ; les loix ne dureront qu'un
 » jour , & au lieu de coutumes , on n'aura
 » que des caprices. «

» La robe des Russes , comme celle des Asia-
 » tiques , ne changeoit jamais de forme : Pierre
 » leur ordonna de prendre un habit dont la
 » forme & le goût changent chaque année.
 » Il les fit raser : ne devoit-il pas prévoir
 » qu'après les avoir ainsi rapprochés des fem-
 » mes , ils seroient bien près d'en contracter
 » les foibleesses ; qu'ils s'amolliroient en imitant
 » l'extérieur des peuples amollis ; qu'en dé-
 » pouillant les vices des peuples grossiers , ils

» contracteroient ceux des peuples efféminés ;
 » que cette époque funeste n'étoit pas éloi-
 » gnée ; que bientôt les sujets seroient moins
 » soumis aux loix de l'état qu'aux caprices des
 » tailleurs & des marchandes de modes , &
 » deviendroient enfin tributaires des nations
 » qui exerçoient avec plus de succès les arts
 » de luxe ? »

» Nous croyons que plus on aura de justesse
 d'esprit & de sagacité , plus on goûtera les
 différentes observations critiques qu'on vient
 de lire.

» Écoutez M. Levesque raconter le siège &
 la bataille de Narva , dont on avoit laissé igno-
 rer à Voltaire plusieurs circonstances qui dimi-
 nuent la honte des vaincus.

» Le prince Troubetskoi mit le blocus de-
 » vant la place : le corps commandé par Bo-
 » tourlin , où se trouvoit Pierre avec les deux
 » régimens de ses gardes , suivit de près. Le
 » duc de Croï , d'une maison flamande , s'étoit
 » donné depuis peu au service de la Russie ;
 » il vint à ce siège , & le roi de Pologne y
 » envoya le lieutenant-général Allart , des
 » ingénieurs , des artilleurs & quelques of-
 » ficiers. »

» Les assiégeans commencerent à canonner
 » & à bombarder la place avec assez de vi-
 » vacité ; mais les bombes & les boulets vin-
 » rent à leur manquer ; des troupes qu'on at-
 » tendoit n'arrivoient pas ; Pierre alla lui-mê-
 » me les presser. On a dit qu'il auroit dû
 » charger quelque officier de cette commission ,

» & rester à son armée ; mais il espéroit avoir
 » à Novgorod une entrevue avec le roi de
 » Pologne ; il emmena même pour cette con-
 » férence le feld-maréchal Golovin , qui réu-
 » nissoit au commandement de l'armée le mi-
 » nistère des affaires étrangères. La conduite
 » du siège fut confiée au duc de Croï. «

» A peine Charles XII avoit pris les armes ,
 » & déjà il étoit débarrassé d'un ennemi : le
 » roi de Danemarck s'étoit trouvé trop heu-
 » reux d'obtenir la paix que lui procura le
 » traité de Travental. Charles accourt pour
 » secourir Riga , assiégée par Auguste à la
 » tête de ses Saxons ; il ne trouve plus les
 » ennemis ; ils avoient mis la ville à rançon
 » & s'étoient retirés. Il marche contre les Rus-
 » ses. Il avoit tout au plus 18 mille hommes ;
 » d'autres disent moitié moins , & les Russes
 » étoient au nombre de 32 mille. Il apprend
 » d'un transfuge , Suédois de nation , l'état de
 » l'armée ennemie , & commence par attaquer
 » un corps avancé , dont les rangs trop peu
 » ferrés ne peuvent faire aucune résistance. Il
 » n'avoit encore remporté que ce premier avan-
 » tage , lorsque le duc de Croï , Allart , &
 » quelques officiers étrangers , peu d'accord
 » avec les généraux de la nation , sortent des
 » retranchemens & se rendent au général Stein-
 » bock. L'armée suédoise se partage en deux
 » corps , pour attaquer à la fois la division
 » du général Veid & celle du général Golo-
 » vin. Le corps de Veid , d'abord repoussé
 » & mis en confusion , se réablit , & peut ;

» être alloit-il décider la victoire, si la cava-
 » lerie eût fait son devoir ; mais elle prit la
 » fuite , & gagna à la nage l'autre côté de la
 » Néva. «

» L'ennemi n'eut d'abord aucune peine à
 » renverser la division de Golovin, jusqu'à ce
 » que , parvenu aux deux régimens des gar-
 » des , il éprouva une vigoureuse résistance ,
 » & la nuit vint sans qu'il eût pu les en-
 » foncer «.

» L'obscurité produisit une suspension d'ar-
 » mes ; il se fit un traité entre les vainqueurs
 » & les vaincus. Les Russes obtinrent la per-
 » mission de se retirer le lendemain avec ar-
 » mes & bagages & quelques canons de cam-
 » pagne , abandonnant aux Suédois la grosse
 » artillerie dont ils s'étoient déjà rendus maîtres.
 » Suivant cette convention , la division de Go-
 » lovin, qui en avoir imposé par sa résistance ,
 » se retira sans obstacle , tambours battans ,
 » enseignes déployées ; mais quand la division
 » de Veid voulut défiler à son tour , elle fut
 » arrêtée ; on lui enleva les armes & les éten-
 » dards ; les généraux & les officiers supérieurs
 » furent faits prisonniers de guerre ; on pilla
 » les officiers & les soldats ; comme les vain-
 » queurs étoient en trop petit nombre pour
 » les retenir , ils les laisserent retourner sans
 » armes dans leur pays. C'est ainsi que les gé-
 » néraux Suédois observerent un traité fait en
 » présence & au nom de leur roi «.

» Quoique le désastre des Russes ait été exa-
 » géré , il est certain qu'ils furent vaincus par «

106 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» des ennemis inférieurs en nombre ; mais le
 » courage de leur souverain ne fut point abattu
 » par leur défaite. Il venoit d'opposer de
 » nouvelles levées à des troupes dès long-
 » tems aguerries. Ses plus vieux soldats étoient
 » ceux du régiment de le Fort , qui avoit
 » été aux deux attaques d'Azof , & n'avoit
 » jamais vu ni guerre de campagne , ni en-
 » nemis disciplinés. Les officiers mêmes , ex-
 » cepté quelques colonels , n'étoient que des
 » recrues. Voilà ce que venoient de combat-
 » tre ces Suédois que leurs victoires avoient
 » fait nommer les fléaux de l'Allemagne ».

Voltaire a peint l'horrible situation du tsar sur les bords du Prouth. Renfermées de tous côtés , ses troupes devoient périr par la faim , ou recevoir les fers du Turc , ou gagner la liberté en renversant une armée de 270 mille hommes. Un Russe , très-instruit de l'histoire de sa nation , a communiqué à M. Levesque les détails suivans , qui n'avoient point encore été publiés.

» Pierre fit partir pour Moskou un courier
 » qui eut le bonheur de passer à travers l'ar-
 » mée ennemie. Il le chargea d'un oukaze par
 » lequel il ordonnoit aux sénateurs de ne pas
 » s'abandonner à l'affliction , s'ils apprenoient
 » qu'il fût tombé dans les mains des ennemis ,
 » mais de prendre les mesures les plus con-
 » venables pour l'administration des affaires ,
 » d'examiner sévèrement tous les ordres qu'il
 » pourroit envoyer pendant sa captivité , &
 » de les rejeter , s'ils étoient inutiles ou dé-

» l'avantageux à l'état. Il permettoit même d'é-
 » lire un nouveau souverain, si le bien public
 » l'exigeoit, & se démettoit, pendant qu'il
 » étoit libre encore, d'un empire qu'il ne
 » vouloit posséder que pour en faire le bon-
 » heur «.

» Cette loi, ajoute fort judicieusement M.
 » Levesque, est plus glorieuse à la mémoire
 » du tsar que le gain d'une bataille. Cependant
 » sa grande ame étoit, non pas abattue, mais
 » du moins vivement agitée par la douleur.
 » Il ne pouvoit se pardonner à lui-même d'a-
 » voir engagé son armée dans un pays incon-
 » nu, & d'avoir perdu peut-être par une seule
 » imprudence le fruit de tant de travaux. In-
 » certain s'il devoit, avec des forces trop iné-
 » gales, risquer une bataille, & tenter de
 » s'ouvrir un passage à travers l'armée enne-
 » mie, il commande à ses généraux de se re-
 » nir prêts pour le lendemain, & défend de
 » laisser entrer personne dans sa tente. Là, il
 » tombe dans des convulsions dont il étoit
 » quelquefois attaqué, & que provoquoit alors
 » le trouble cruel de son esprit «.

» Catherine, après avoir risqué sa vie pour
 » suivre son époux au milieu des dangers, croit
 » avoir acquis le droit de désobéir une fois :
 » elle élude la vigilance des gardes, passe par-
 » dessous la tente, dont elle coupe les cordons,
 » arrache le tsar à ses affreuses rêveries, & le
 » fait consentir à demander la paix : cette re-
 » solution étoit le résultat d'un conseil de guerre
 » qu'elle avoit assemblé «.

108 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Personne n'ignore que la paix fut accordée.

L'ivresse du prince n'étoit pas moins terrible que sa colere : alors ses plus chers amis pouvoient être cruellement maltraités , & risquoient même pour leur vie ; mais les grands caractères se montrent encore dans le sein de la débauche , & le trouble des passions , comme le prouve cette anecdote , que M. Levesque a , le premier , rendue publique :

» Un jour (en 1721) , étant dans une cha-
 » loupe , Pierre s'emporta contre un seigneur
 » qui avoit osé le contredire fortement au sé-
 » nat , & l'élevant entre ses bras , il alloit le
 » jeter dans la riviere. *Tu peux me noyer* , dit
 » le sénateur avec fermeté , *mais ton histoire le*
 » *dira*. Le prince est appaisé , & le replace en
 » silence sur le banc de la chaloupe. Ce trait
 » peint bien sa grande ame. La colere le met
 » hors de lui-même ; il ne réfléchit plus , il ne
 » pense plus , il va commettre un crime : il
 » s'arrête quand on lui présente le jugement
 » de la postérité. Quel homme il seroit deve-
 » nu , s'il avoit été mieux élevé , & s'il eût
 » trouvé des amis fermes , éclairés & ver-
 » tueux « !

Pierre fut un héros , un grand homme : il eût été un excellent prince , si des étrangers qui s'étoient emparés de son esprit , ne lui avoient point inspiré du mépris pour son peuple , qu'il devoit aimer comme un pere aime dans les premières années un enfant qui ne sauroit encore posséder toutes les qualités d'un homme fait. On a peut-être été fondé à lui re-

fufer le titre d'homme de génie, puisqu'en voulant former sa nation, il n'a su qu'imiter les autres peuples. Il n'a pas senti la nécessité de mettre les Russes dans le même état que leurs modèles, pour que cette imitation fût exacte.

» Il aggravait leur servitude (continue M. Levesque) en leur ordonnant de ressembler à des hommes libres; il les chargeoit de chaînes, & vouloit les voir voler dans la carrière des sciences & des arts. On est étonné de leurs progrès, & l'on dit qu'ils ont été civilisés par Pierre I : je dirois plutôt qu'il leur a montré la route, & qu'ils y sont entrés d'eux-mêmes malgré le gouvernement de ce prince. Les talens doivent être encouragés; on les détruit quand on leur commande «.

L'illustre citoyen de Geneve a cru que, sous Pierre-le Grand, les Russes n'étoient pas encore mûrs pour la police. Notre auteur observe qu'ils tendoient depuis long-tems à se policer; que le tsar n'a pu changer la nature de ses sujets, leur esprit, leurs dispositions, leurs organes; que, dès le commencement de son regne, il a vu des talens supérieurs briller autour de lui; que Phéopane dans l'église, Chasirof dans les affaires, Chérémétef, Golitsin, Menchikof & beaucoup d'autres dans les armées, ont prouvé, qu'à bien des égards, les Russes pourroient n'avoir point de rivaux.

» Dans l'enfance de Pierre Ier., ajoute-t-il, le P. Avril eut occasion de connoître Mous-

110 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» fin Pouchkin , gouverneur de Smolenk , &
» il assure que c'étoit un des plus beaux es-
» prits qu'on pût voir. Le ministre & général
» Golitsin , si exalté par les étrangers , vivoit
» dans le même tems ; & fait-on ce qu'il au-
» roit fait de la Russie , si son administration
» eût été plus longue ? Enfin , il est probable
» que si Pierre n'avoit pas régné , les Russes
» seroient aujourd'hui ce qu'ils sont , & peut-
» être mieux qu'ils ne sont , à moins que des
» obstacles imprévus ne les eussent arrêtés. »

M. Levesque convient que le Russe esclave ,
dompté depuis l'enfance , n'ayant point de vo-
lonté , de sentiment , ni , pour ainsi dire , d'ame
qui lui appartiennent , ne montre au premier
coup-d'œil qu'une stupide apathie ; mais il croit
qu'en l'examinant de plus près , on lui recon-
noîtra de l'adresse & de l'intelligence , deux
qualités qui conduisent à tout.

» Le Russe stupide , s'écrie-t-il ensuite ? Eh
» ne sont-ce pas des Russes que ces nobles si
» semblables aux François ? Le Russe a , dit-on ,
» l'ame servile : il seroit bien malheureux , si
» lorsqu'il doit fléchir sous un maître , il avoit
» la fierté de l'indépendance. Mais ne sont-ce
» pas des Russes que ces nobles qui ont un
» sentiment si vif de la liberté ? »

» On observe que les membres les plus dis-
» tingués de l'académie des sciences de Russie
» ne sont pas de la nation. Je le crois bien :
» je vois par-tout le plus grand nombre des
» savans & des gens - de - lettres naître dans le
» tiers-état , & souvent dans la pauvreté. Ils

» étudient & font des progrès, parce qu'ils
 » peuvent suivre leurs inclinations. Le tiers-
 » état est presque nul en Russie. Le noble
 » prend du service ou reste dans ses terres;
 » le marchand élève son fils pour le négoce;
 » le reste est attaché à la glebe. Si Descartes,
 » Boileau ou Molière étoient nés dans la ser-
 » vitude, si leur maître leur avoit fait labou-
 » rer ses champs, balayer son hôtel, ou s'il
 » les eût donnés à la couronne en qualité de
 » soldats, croit-on qu'ils eussent laissé après
 » eux une grande renommée? »

» On fait depuis long-tems quelques élèves
 » à l'académie des sciences; mais ce n'est par-
 » tout qu'au milieu d'une multitude d'hommes
 » qu'il en paroît un quelquefois capables d'ex-
 » citer l'admiration des autres. Cependant plu-
 » sieurs de ces élèves, devenus eux-mêmes
 » académiciens, ont du moins montré des ta-
 » lens, s'ils n'ont point étonné par leur génie. »

» Du génie! Les Russes n'en ont point. Voilà
 » ce qu'ont témérairement avancé des écrivains
 » qui n'avoient pas même de l'esprit. Savoi-
 » ent-ils que, sur les bords de la Dvina septen-
 » trionale, à Kolmogory, près des rivages
 » glacés de la mer-Bianche, naquit Lomono-
 » sof, fils d'un pêcheur. Je ne fais par quelle
 » heureuse circonstance, ce jeune homme ap-
 » prit à lire. Il sentoit avec enthousiasme les
 » grandes images des cantiques du prophète-
 » roi. Cette poésie, souvent sublime, lui *apprit*
 » qu'il étoit poète lui-même. Ses dispositions
 » furent cultivées : il est peut-être le seul émule

112. L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» de Pindare. Il étoit en même-tems orateur
» éloquent , rhéteur , historien , bon phyfi-
» cien , habile chymiste. Il suffisoit lui seul
» pour illustrer un siècle entier. «

Son concurrent fut Soumorokof , fils d'un officier-général. Toujours élégant , pur , harmonieux , il a traité tous les genres de poésie ; & l'on ne peut opposer à ses fables que celles de la Fontaine.

Aujourd'hui les Russes ont leur poète épique (M. Mikhaïl Khéraskof) né dans l'ordre de la noblesse , frere d'un lieutenant-général & d'un conseiller d'état. Si son poëme n'a pas l'harmonie de l'*Iliade* , la douce élégance de l'*Enéide* , ni la richesse de la *Jerusalem délivrée* , il offre souvent de grandes beautés.

» Un seigneur Russe fait en notre langue
» des vers que les François étonnés , remar-
» que l'historien , ont attribués aux plus céle-
» bres de nos poëtes. Ils ne croyoient pas
» qu'un autre que Voltaire pût être l'auteur
» de l'*Epître à Ninon*. Mais ce n'est pas Vol-
» taire qui a composé les beaux vers que j'ai
» vu faire moi même à M. le comte Chouva-
» lof ; ce n'est pas Voltaire qui , après sa mort ,
» a fait l'*Epître de Voltaire* du même auteur ;
» ce n'est pas enfin le vieillard de Ferney qui
» a traduit du russe en françois l'épître de Lo-
» monosof sur le verre ; traduction peut-être
» supérieure à l'original. Les vers de M. le
» comte Chouvalof suffisoient à la gloire d'un
» homme qui ne prétendroit qu'à celle de la
» poésie ; mais il fait lui seul si peu de cas

de ses ouvrages, qu'il néglige souvent de les écrire. La littérature françoise doit regretter cette perte. »

Il n'existe peut-être point de traduction françoise en prose comparable à la version russe du *Temple de Gnide*, à celle de quelques chapitres de *Bélifaire*, &c.

Cracheninnikof, historien & naturaliste, a fait une traduction de Quinte-Curce qui n'a pas eu moins de succès parmi ses compatriotes que celle de Vaugelas parmi nous.

La Russie a des peintres, des sculpteurs, des architectes doués de vrais talens, & qui se distingueront davantage lorsqu'ils trouveront des encouragemens, de l'émulation & plus d'emploi.

Un jeune Russe montrait des dispositions pour la musique : il a été envoyé en Italie avec une pension de la cour ; revenu dans sa patrie, il a fait un assez bon opéra. Malheureusement il est mort après avoir donné ce premier essai de ses talens.

Les Russes exercent avec distinction les arts de la main. On fait des toiles fines à Arkhangel. Le linge de table d'Iaroslavl n'est point inférieur au plus beau de l'Europe. Peut-être les travaux d'acier de Toula ne le cèdent-ils qu'à ceux d'Angleterre. La laine de Russie est trop grossière pour qu'on puisse en fabriquer des draps fins ; mais on tiroit autrefois des étrangers tout le drap nécessaire à l'habillement des troupes, & ils commencent d'en tirer eux-mêmes des manufactures du pays.

114 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Tout paysan Russe est ; pour son propre usage, charpentier, maçon, poélier, cordonnier, forgeron, menuisier, tailleur. Les femmes filent le chanvre & le lin, dont elles font de la toile, préparent la laine, en fabriquent de gros draps, & les teignent avec les suc de diverses plantes. Elles passent les peaux d'animaux destinées à faire des pelisses. Chaque famille se suffit ainsi à elle-même.

» Un de ces paysans, élève seulement de
» son génie, dit l'auteur, apporta dans la capitale, il y a quelques années, des ouvrages de mécanique qui lui obtinrent les suffrages de l'académie des sciences, & les récompenses du gouvernement. J'ai vu de lui
» une montre sonnante, de la forme & à peu-près de la grosseur d'un œuf de poule.
» Une procession sort quand l'heure sonne. Il
» a exécuté toutes les piéces, la boîte & les figures. Si quelques inconvéniens ont empêché d'élever sur la Néva le pont de bois
» d'une seule arche dont il donna le modele, & ce modele n'en est pas moins ingénieux, & mérite les applaudissemens qui lui ont été
» accordés. «

» Au pied du mont Taguil en Sibérie, un
» ouvrier d'une fabrique de fer, sans avoir eu ni maître ni modele, a construit une horloge sonnante de ce métal. Quand l'heure sonne, un ouvrier sort, & vient forger une
» barre de fer aux yeux des spectateurs. «

De tous ces exemples M. Levesque conclut que le génie ne manque pas aux Russes; qu'ils

égaleront ou même surpasseront par leur industrie les peuples libres, s'ils obtiennent jamais la liberté.

» C'est sur-tout à Pierre I, observe-t-il ;
 » qu'ils auroient pu la devoir. Ce prince, de-
 » vant qui tous les grands furent abaissés, eût
 » fait un bel usage du despotisme en forçant
 » les nobles à affranchir leurs paysans. Pour
 » rendre ce grand service à l'humanité, il ne
 » falloit pas moins que toute sa puissance &
 » la terreur qu'il inspiroit. Mais au contraire ;
 » il resserra les chaînes du peuple par la for-
 » me qu'il fit prendre à la perception de l'im-
 » pôt. Chaque seigneur paie au prince une
 » somme fixée pour chaque tête des paysans
 » qui habitent son domaine. Il faut que ces
 » paysans lui appartiennent & ne puissent point
 » lui échapper : car sans cela il risqueroit de
 » payer gratuitement pendant 20 années pour
 » des hommes qui ne seroient plus de sa sei-
 » gneurie. Il est aussi obligé de fournir un
 » nombre d'hommes prescrit pour les recrues :
 » comment les fourniroit-il, s'ils pouvoient lui
 » échapper ? «

» Ainsi Pierre, en faisant tous ses efforts pour
 » éclairer les Russes, augmenta les obstacles
 » qui s'opposoient au développement de leurs
 » dispositions naturelles. Il avoit admiré l'in-
 » dustrie angloise & allemande ; mais il n'a-
 » voit pas remonté jusqu'à la cause qui rend
 » ces nations industrieuses. Il crut qu'il suffiroit
 » d'ordonner à son peuple de les imiter ; il ne
 » sentit point qu'il devoit commencer lui-

» même par imiter leur gouvernement. Les
 » Russes ne répondirent pas tout-à fait à ses
 » vues : il les accusa , & c'étoit lui-même qu'il
 » devoit accuser. Il vouloit pouvoir tout par
 » l'autorité , & c'est en relâchant de son auto-
 » rité qu'il auroit pu davantage. «

» La trop grande extension de sa puissance
 » nuisit par-tout à l'accomplissement de ses de-
 » sirs. Il soutint des guerres ruineuses , il en-
 » tra dans des négociations difficiles pour ren-
 » dre son commerce plus florissant ; mais il
 » se dissimuloit que rien n'étoit plus nuisible
 » au commerce de sa nation que sa puissance
 » absolue. Il pouvoit faire construire des vais-
 » seaux par des esclaves ; mais il ne pouvoit
 » pas faire que des esclaves obtinssent la con-
 » fiance des capitalistes étrangers. «

On a prétendu qu'il avoit négligé l'agricul-
 ture : l'auteur penſe que , sous le regne de
 Pierre , comme aujourd'hui , la Russie produi-
 soit plus que ses habitans ne consommoient.
 Il ajoute qu'on y emploie beaucoup de grains
 pour les gruaux de toute esſpece , pour le
vino ou la *ſivoukha* , premier produit de la
 fermentation du grain , & pour l'eau-de-vie
 qui est le résultat de sa distillation ; que néan-
 moins on exporte de cet empire une grande
 quantité de bled dans les pays étrangers.

» D'un autre côté , remarque l'historien ,
 » on a loué ce prince comme un législateur.
 » On a célébré son code , & il n'a pas fait de
 » code : il a promulgué des loix , la plupart
 » empruntées des étrangers , & il n'a pas

» donné un corps de législation. Il a laissé
 » subsister d'anciennes loix qu'il auroit dû
 » abroger ; il en a donné de nouvelles qui
 » ont été abrogées , ou le seront par ses suc-
 » cesseurs. «

Quoique M. Levesque n'accordè pas égale-
 ment son admiration à tous les ouvrages , à
 toutes les actions de Pierre I , quoiqu'il le
 traite même aussi sévèrement que la justice
 peut le permettre , il est bien loin de ne pas
 respecter sa mémoire.

» Tenons compte à lui seul , dit-il , du bien
 » qu'il a fait : car il a voulu le faire. Rejet-
 » tons ses fautes sur son education : car il est
 » difficile à l'homme trompé dans ses premie-
 » res années de dépouiller toutes ses erreurs ;
 » & de se créer en quelque sorte de nouveau.
 » De-là vinrent ces contrastes singuliers qui
 » semblent , dans Pierre I , présenter deux hom-
 » mes différens. A l'un nous ne pouvons re-
 » fuser des éloges ; l'autre a mérité le blâme
 » de la postérité. «

» Les préjugés qu'il reçut dans sa maison lui
 » firent trop estimer la puissance illimitée , &
 » son amour pour les étrangers lui fit aimer
 » les mœurs des nations libres. Placé sur le
 » trône pour faire observer les loix & pour
 » punir le crime , mais né dans un pays qui
 » avoit adopté , à l'égard de la punition des
 » coupables , la cruelle sévérité des Orientaux ,
 » il confondit plusieurs fois la justice avec une
 » rigueur féroce qui révolte l'humanité. Per-
 » suadé que le crime ne doit pas rester impu-

118 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» ni, il comprit quelquefois tant d'accusés dans
 » sa vengeance, qu'il dut y envelopper des
 » innocens. Monarque, il faisoit trembler les
 » peuples : homme, il descendoit jusqu'à la
 » familiarité avec les derniers de ses sujets.
 » Quand il ordonnoit, la plus prompte obéif-
 » sance devoit suivre le signe de sa volonté :
 » quand il déposoit le personnage de souve-
 » rain, il devenoit l'égal d'un charpentier de
 » vaisseaux, d'un matelot Hollandois : trop fier,
 » assis sur le trône ; se rapprochant trop des
 » mœurs du peuple, quand il en descendoit.
 » Protecteur de la religion, il donna des loix
 » pour obliger les Russes à remplir les devoirs
 » extérieurs du christianisme : ennemi du clergé,
 » il profana les cérémonies de la religion,
 » pour rendre les prêtres ridicules. Sensible à
 » l'anitié, constant dans ses goûts, il laissoit
 » oublier à ses amis qu'il étoit leur maître :
 » colere, emporté, capricieux, il les terraf-
 » soit, les fraploit de la main & de la can-
 » ne ; furieux dans l'ivresse, il tira quelque-
 » fois contr'eux l'épée. Dur à lui-même, il ne
 » pouvoit aimer que ceux qui ne craignoient
 » pas les fatigues, & qui savoient mépriser la
 » vie dans les hasards de la guerre, sur la face
 » des mers irritées, & dans les débauches de
 » la table. Ami des talens, il les déterra, les
 » accueillit dans les rangs les plus obscurs : il
 » les éleva jusqu'aux pieds du trône, & jus-
 » qu'au trône même. Ennemi de l'indolence,
 » zélé jusqu'à l'excès pour les institutions dont
 » il étoit l'auteur, & qu'il croyoit utiles, il

condamna son propre fils. Réformateur, il
 » vouloit inspirer à sa nation des mœurs plus
 » douces & plus décentes : entraîné par son
 » penchant & par l'exemple des étrangers, il
 » lui faisoit voir le souverain plongé dans la
 » débauche, ami des plaisirs grossiers, livré à
 » des vices crapuleux. Législateur, il emprunta
 » trop aux étrangers, il respecta trop les dé-
 » crets de ses ancêtres, il n'oublia pas assez
 » sa propre autorité. Il vouloit le bien; il a
 » mérité la reconnoissance des hommes; il
 » s'est trompé souvent; il faut le plaindre. «

Tel est le résultat général des faits qu'a cités l'auteur, & de ses remarques particulières dans le cours de l'histoire de Pierre-le-Grand.

L'extrême étendue de l'empire de Russie; qui comprend à-peu-près la cinquième partie des terres connues du globe, lui donne une variété de productions qu'on chercheroit inutilement ailleurs. Dans un grand nombre de ses provinces il croît beaucoup de grains de toute espèce. Ses contrées septentrionales ne sont pas entièrement privées de cette fertilité : on recueille même du lin à Kargapol, au 61° 29' de latitude; & si le sol de Mézen, voisin du cercle polaire arctique, ne produit ni lin, ni froment, il offre du moins aux cultivateurs d'abondantes moissons d'avoine qui servent à l'entretien des haras établis dans les environs.

Ces mêmes contrées nourrissent des troupeaux de bœufs de race hollandoise, & beau-

coup plus grands que l'espece ordinaire. Le veau d'Arkhangel est remarquable par sa grandeur, & recherché pour la delicateffe de sa chair : il y en a qui pèsent plus de 500 liv.

Dès qu'on est descendu jusqu'au 62e. degré, on trouve des moissons si supérieures aux besoins des habitans, qu'une quantité considérable de grains est employée à brasser de l'eau-de-vie.

Les gouvernemens de Livonie, de Pleskof; de Smolensk, d'Ukraine, de la grande & de la basse Novgorod, de Moskou, de Belgorod, de Voroneje, de Kazan, sont les greniers de l'empire. Après avoir reçu de ces terres si fertiles une abondante subsistance & tout le grain nécessaire pour les brasseries, on cede le superflu des récoltes à la Suede, à l'Angleterre, à la Hollande.

On a évalué la consommation annuelle de l'eau de-vie de grain en Russie à 156 millions de pintes de Paris. En supposant que la population soit de 18 millions, cela ne fait pas 8 pintes & demie par personne. L'usage de cette liqueur est excessif dans les grandes villes, mais rare dans bien des campagnes.

Par tout on brasse de la biere, & c'est encore un tribut que l'on impose à la fécondité de la terre. Il faut qu'elle rapporte aussi toutes sortes de gruaux, nourriture saine pour les riches, & ressource abondante pour les pauvres.

Les récoltes de chanvre, après avoir non-seulement donné la quantité inappréciable que le peuple consomme dans ses carêmes multipliés,
mais

mais encore fuffi aux befoins de la marine & des fabriques de toiles , laiffent un fuperslu confidérable qu'achètent les étrangers. C'eft le chanvre de Ruffie qui fournit à toute la marine de l'Europe , excepté celle de France , les voiles & les cordages.

Les grains ne font pas la feule richeffe de l'Ukraine. Elle produit les plus beaux fruits. Ses gras pâturages nourriffent des troupeaux nombreux , & cette province vend plus de 10 mille bœufs chaque année. On y cultive du tabac ; on y recueille de la cire & du miel. M. Levesque obferve même que , lorsqu'on voudra diriger le travail & l'induftrie des habitans vers la culture des mûriers , ils pourront élever la chenille précieufe qui tire la foie de fon fein.

Aftrakhan , célèbre par fes fruits , fes melons d'eau & la beauté de fes raifins , conferve encore une race de moutons d'une groffeur extraordinaire , & qui donnent de fuperbes fourrures. Elle fut amenée par les Tatars , quand ils vinrent former un établiffement dans ce climat délicieux.

Le même pays a des falpêtrieres confidérables. On ne vend du falpêtre aux étrangers que lorsque les magasins de la couronne en renferment une grande furabondance.

On tire des bords du Volga les œufs d'efturgeon ou le caviar qui ; frais encore , eft un mets agréable , & qui , prefé , féché , perd beaucoup de fa bonté , fans cefler d'être recherché par diverfes nations de l'Europe. On en transporte même dans la Turquie & dans les deux

Indes. Les vessies d'air des esturgeons servent à faire la colle de poisson.

La province de Kazan, fertile en grains & en fruits, est couverte de vastes forêts. On en tire les plus beaux mâts & les meilleurs bois de construction. D'autres provinces fournissent quantité de chevaux légers, infatigables, qui exigent peu de soins, & sont sujets à peu de maladies. Plusieurs seigneurs ont établi des haras dans leurs terres; & par le mélange & le croisement des races, ils procurent à la Russie des especes qu'elle ne connoissoient point.

Le sel des salines de cet empire ne s'exporte guere chez les étrangers : il s'en consomme chaque année dans le pays le poids de 330 millions de nos livres. On ne le vend que 30 sous le poud (*); ce qui fait un peu moins d'un sol la livre. Les frais d'exploitation & de transport coûtent plus que la vente ne produit; mais l'impératrice aime mieux supporter cette perte que de hausser le prix d'une denrée si nécessaire aux pauvres comme aux riches.

La Russie fournit la plus grande quantité des fourrures communes : elle seule possède les plus belles pelleteries qui font, dans toutes les saisons, un objet de luxe pour les Asiatiques.

On doit compter le suif parmi les articles les plus essentiels du commerce de ce pays. Il se tire de plusieurs de ses provinces, principale-

(*) Trente-trois livres de Paris font le poud de Russie.

mment d'Orenbourg, où l'apportent les nations errantes qui nourrissent sur-tout des troupeaux innombrables, pour trafiquer de leurs peaux & de leur graisse. On en exporte chaque année environ pour un million de roubles, ou pour 4 millions 500 mille livres, monnoie de France (*). On envoie de Pétersbourg de la chandelle toute faite à plusieurs contrées d'Allemagne.

Il existe en Russie une prodigieuse quantité de poisson & de gibier. L'historien remarque en général que dans tout ce qui est nécessaire à la vie la quantité de ses productions l'emporte de beaucoup sur celle de sa consommation; qu'à tant de richesses elle joint la facilité de leur distribution par les grands fleuves qui la traversent, de même que par les *trainages* peu dispendieux sur la neige & sur la glace des rivières ou des lacs pendant les longs hivers.

Les étrangers ont coutume de regarder la Sibérie comme le tombeau de la nature, & croient que son séjour suffit au supplice des plus affreux scélérats. Cependant aucune terre peut-être, dit M. Levesque, ne prodigue plus généreusement à l'homme sa subsistance. La richesse y est en même tems commune & inutile. La fertilité du sol excède les besoins des consommateurs; une étonnante variété de poisson & de gibier semble prévenir leurs desirs.

(*) Le rouble est ici évalué à 4 liv. 10 s. de notre monnoie, ce qui fait une valeur moyenne entre les variations du change.

124 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

L'hiver y est rigoureux ; mais d'épaisses forêts ôtent la crainte d'éprouver le froid dans l'intérieur des maisons , & les animaux qu'elles recellent donnent les fourrures les plus douces & les plus solides , les plus chaudes & les plus légères que l'on connoisse sur toute l'étendue du globe.

Les fourrures communes y sont à vil prix , & surpassent en beauté , de même qu'en bonté , toutes celles des autres pays : telles sont les peaux des zibelines tuées pendant le printems ou l'été ; celles des petits-gris dont le poil épais & lustré approche de la couleur de l'ardoise ; celles des pestis ou isatis , que l'on appelle renards blancs ; celles enfin des lievres dont le poil s'adoucit , s'épaissit en hiver , & prend la blancheur de la neige.

Les pelleteries précieuses de la Sibérie sont l'objet du plus riche commerce. Le sobol , que nous nommons martre zibeline , tué en hiver , & choisi avec soin , peut tenir entr'elles le premier rang. Une seule peau de ce petit animal , bien fournie de poil , & d'une couleur brune & lustrée , coûtoit , il y a 40 ans , 250 liv. de notre monnoie dans la Sibérie même : le prix en a depuis augmenté. Celles qui étoient d'une beauté parfaite se payoient beaucoup plus cher. Les hermines ne sont guere plus grandes que les taupes de nos champs , & elles coûtoient 75 liv. le cent.

Le prix d'un dos de castor ordinaire étoit de 20 à 25 liv. ; mais les peaux de loutres marines , qu'on appelle castors du Kamtchatka , se

vendoient alors 100 écus aux Chinois. Notre auteur en a vu qui n'étoient point parfaites, & qu'on avoit payées 500 liv. en Sibérie.

Une peau de renard, ayant une bande noire depuis la nuque jusqu'à la moitié du dos, ou même jusqu'à la queue, & dont l'extrémité du poil n'étoit blanchâtre que sur les côtés, se vendoit au plus 500 liv. : lorsque la peau en étoit parfaitement noire, elle coûtoit, selon sa beauté, depuis 3000 jusqu'à 5000 liv.

Les renards bleus sont encore plus rares, & la curiosité y met un plus haut prix.

On trouve aussi en Sibérie différentes sortes de marbre & de pierres précieuses, de l'ivoire fossile, du musc, des mines d'or, d'argent, de cuivre & de fer. Le cuivre y est d'une bonne qualité, & souvent chargé d'or; ce qui en fait défendre l'exportation. Le fer de cette contrée ne le cede point à celui de Suede.

En 1776, les mines d'or de Bérézof ont fourni 74 livres d'or; mais ce métal n'étoit pas entièrement purifié. De 100 pouds ou 3300 livres du meilleur minerai, on tire 5 pouds ou 165 livres d'or.

Les mines d'or de la couronne ont rendu en 1772, 1947 livres de ce métal, & 62 mille 304 livres d'argent; mais leur produit n'est pas chaque année aussi considérable.

Les Russes se sont exercés de bonne heure à la fabrication de ces cuirs si recherchés qu'ils appellent *iouste*, que les Levantins nomment *bolgari*, & que nous appellons *cuirs de Roussi*. Nul peuple n'a pu les contrefaire, soit que les fa-

bricans aient un secret qu'ils n'ont pas laissé pénétrer, soit plutôt qu'aucun autre pays ne puisse fournir en assez grande quantité le tan de bouleau nécessaire à cette fabrication.

L'on comptoit, il y a quelques années plus de 100 fabriques d'ioufte, & le nombre s'en accroît tous les jours; l'exportation de ce seul article produit chaque année un million de roubles, ou 4 millions 500 mille de nos liv.

Parmi les peuples de l'Asie avec lesquels les Russes ont des correspondances mercantiles, on distingue sur-tout les Chinois, les Tatars & les Persans. Dans le tems de la plus grande langueur du commerce entre la Russie & la Chine, il montoit chaque année, pour le premier de ces empires, à 1 million 600 mille roubles, ou 4 millions 800 mille liv.

La diversité des productions du même empire, & la grande consommation qu'il fait de marchandises étrangères, attirent à Pétersbourg & à Riga les vaisseaux de tous les peuples de l'Europe, depuis les ports d'Allemagne sur la Baltique, jusqu'à ceux d'Italie sur la Méditerranée.

Les Anglois ont la plus grande influence dans ce commerce, jouissent des plus grands privilèges, & font les plus grandes affaires. La Russie croit qu'il est de son intérêt d'accorder les faveurs les plus distinguées à la nation dont les demandes sont les plus considérables. Elle gagneroit peut être davantage, selon l'observation judicieuse de M. Levesque, en tenant la balance égale entre tous les peuples, ou plu-

tôt en accordant à chacun d'eux des privilèges pour les marchandises qu'ils importeroient de leur crû : elle recevroit ainsi de la première main la plupart des articles.

Malgré le grand nombre d'objets que la Russie tire de l'étranger, la balance du commerce penche considérablement en sa faveur.

D'après un relevé du commerce de plusieurs années, on trouve que, tous les ans, les marchandises & les productions exportées de cet empire montent à la somme de 17 millions 653 mille 428 roubles. En y ajoutant les droits d'exportation prélevés dans les douanes, & qui montent à 3 millions 562 mille 919 roubles, on a un total de 95 millions 473 mille 561 l. Les marchandises étrangères importées n'ont monté qu'à 13 millions 308 mille 801 roubles, ou 59 millions 889 mille 601 liv. Ainsi la balance en faveur de la Russie est de 7 millions 907 mille 546 roubles, ou de 35 millions 583 mille 960 liv.

Il nous reste à examiner avec M. Levesque l'état de la littérature de cet empire.

La langue russe est peut-être la plus belle qui se parle actuellement en Europe. Riche de son propre fonds, elle peut chaque jour encore s'enrichir au besoin, sans faire à l'étranger des emprunts humilians. Elle doit seulement regretter de n'avoir pas été exercée par d'habiles écrivains sur une assez grande variété de sujets. Cette ancienne langue, qu'on croit reconnoître dans les deux mots de l'idiôme des

128 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Medes qu'Hérodote nous a conservés (*), n'a guere exprimé jusqu'au 18e. siecle, que les besoins ordinaires de la vie & les vérités de la religion.

Elle avoit assez de richesse & de grandeur dès le commencement du 11e. siecle, pour offrir dans une traduction les sublimes images de l'écriture-sainte. Aujourd'hui même les Russes qui veulent traiter des sujets élevés, travaillent à former leur style sur celui de leur bible. Aucune langue de l'Europe n'a subi d'aussi foibles changemens dans un aussi grand nombre de siecles.

Cependant, si l'on en excepte des annales écrites avec autant de sécheresse que de simplicité, différentes chansons ont long-tems formé toute la littérature des Russes. On a conservé quelques vers antérieurs au regne de Pierre I, & ils ne font pas regretter ceux qu'on a perdus. Mais on trouve déjà une certaine énergie dans le style du métropolitain Kiprian, qui écrivoit au 14e. siecle l'histoire de son pays, & dans celui du Stolnik Lyzlof, qui, sous le tsar Michel, composa une histoire des Scythes.

(*) Selon cet historien, la nourrice de Cyrus se nommoit *Spac* ou *Spaco*, c'est-à-dire, chienne : *sobak* est un mot du dialecte flavon russe qui signifie chien ; & ce mot *sobak* peut s'être changé en *spac* par contraction. Les Medes appelloient les petits chevaux *nizéens* ; & dans tous les dialectes du flavon, *niz*, *nijny*, *nizok*, signifie bas de taille, petit.

Phéopane Prokopovitch , archevêque de Novgorod , si utile à Pierre I pour la réforme de l'église russe , & qui avoit étudié , non-seulement à Varsovie , mais à Rome , essaya ses talens dans divers genres de littérature. Il fit des sermons éloquens , des panégyriques , des éloges , des histoires & des poésies. Il établit un gymnase où l'on élevoit des jeunes gens qui montroient de l'esprit & des dispositions : les lettres lui doivent leur naissance en Russie.

Le prince Dmitri Kantémir , fils de cet hospodar de Moldavie qui se donna à Pierre-le-Grand , a composé des satyres admirées dans leur nouveauté , mais qu'on ne lit plus aujourd'hui.

Trédiakovski avoit la passion plutôt que le talent des lettres. Eleve de Rollin , il entreprit de traduire l'*Histoire ancienne* & l'*Histoire romaine* de cet habile professeur. Son travail étoit presque terminé lorsque le feu prit à sa maison & brûla ses manuscrits. Il recommença , continua , finit l'énorme version , & c'est l'unique ouvrage un peu estimable de Trédiakovski.

Le ridicule seul a rendu célèbre sa traduction en vers du *Télémaque* : on la fait lire par pénitence dans l'hermitage de l'impératrice (*).

(*) L'hermitage est un bâtiment qui communique par une galerie au palais impérial , & dans lequel la souveraine goûte les plaisirs de la solitude , ou se livre aux douceurs d'une société sans contrainte & sans étiquette.

130 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

On lit aussi pour rire une tragédie qu'il s'avisa de composer. En général, ses ouvrages se distinguent par la bizarrerie des idées, de la forme & du style.

Tandis que Trédiakovski luttoit malheureusement contre la nature en s'efforçant d'être poète, Lomonossof marchoit sur les pas d'Horace.

» Il sera long-tems, dit ici l'historien, le
 » prince des poètes Russes. On doit oublier
 » qu'il a composé deux tragédies; mais on n'ou-
 » bliera jamais en Russie ses odes, ni ses su-
 » blimes imitations des psaumes de David &
 » du livre de Job. Il a fait une épître sur le
 » verre, qui est à la fois poétique, ingénieuse
 » & savante. Il avoit commencé un poème
 » épique dont Pierre I étoit le héros; on re-
 » grette qu'il n'en ait composé que deux chants.
 » Il a paré la physique des charmes de l'élo-
 » quence dans ses discours sur la lumière, sur
 » l'électricité, sur l'origine des métaux, & sur
 » l'utilité de la chymie «.

M. Levesque donne ensuite la traduction d'une ode de Lomonossof à l'impératrice Elisabeth; mais il avertit que *les beautés de sa poésie sont si souvent renfermées dans l'expression, que c'est les effacer que de les traduire.* Voici quelques strophes de cette ode :

» Toujours admirable dans ses œuvres, le
 » créateur avoit arrêté de manifester de nos
 » jours sa puissance. Il envoie en Russie un
 » homme tel que les siècles n'en ont jamais
 » produit. A travers tous les obstacles, ce héros

» ros élève sa tête couronnée par la victoire,
 » & transporte avec lui jusqu'aux cieux la Rus-
 » sie terrassée par l'ignorance «.

» Dans les plaines ensanglantées, Mars s'ef-
 » fraie de voir son épée entre les mains de
 » Pierre, & Neptune tressaille à l'aspect de
 » notre pavillon. Soudain fortifiée de remparts,
 » entourée de palais, la Néva doute & s'é-
 » crie : Ai-je donc perdu le souvenir, ou me
 » suis-je écartée de la route que j'ai toujours
 » suivie « ?

» Alors, à travers les montagnes, les fleu-
 » ves & les mers, les sciences divines étèn-
 » dent les bras vers la Russie, & s'adressant
 » à son héros : nous sommes prêtes à faire
 » naître, à cultiver dans ton empire les fruits
 » les plus doux de l'esprit. Le monarque les
 » appelle : déjà la Russie s'attend à jouir de
 » leurs utiles travaux «.

» Mais, ô destin cruel ! ce héros digne de
 » l'immortalité, la cause de notre bonheur, &
 » maintenant l'objet de nos regrets, nous est
 » arraché par le sort envieux, & nous plonge
 » dans une profonde douleur. Attentifs à nos
 » gémissemens, les côteaux du Parnasse mugif-
 » sent, & les mules en pleurs conduisent aux
 » portes des cieux cet esprit de lumière «.

» Livrées à une juste douleur, elles s'arrê-
 » tent dans leur carrière, & ne veulent plus
 » regarder que sa tombe & ses exploits. Mais
 » la sage Catherine, notre seule consolation
 » après la mort de son époux, leur tend une
 » main généreuse. Ah ! si ses jours eussent

132 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» été prolongés , depuis long-tems la Seine ;
 » orgueilleuse de ses talens, le céderoit à la
 » Néva «.

» Mais au sein d'un si grand deuil , de quel
 » éclat nouveau brille le Parnasse ? Oh ! qu'on
 » y pince agréablement les plus douces cor-
 » des de la lyre ! Des chœurs mélodieux cou-
 » vrent tous les côreaux , & leurs concerts font
 » répérés dans les vallons. L'anguste fille de
 » Pierre surpasse la générosité de ses aïeux ;
 » elle multiplie le bonheur des muses ; elle
 » ouvre la porte à la félicité. «

» Il est digne de grands éloges , le guerrier
 » qui peut égaler le nombre de ses victoires
 » à celui de ses combats , & qui passe sa vie
 » dans les camps ; mais les soldats qu'il com-
 » mande ont toujours part à ses succès ; le
 » bruit affreux des armes couvre la voix so-
 » nore de la Renommée , & le son de sa trom-
 » pette se confond avec les plaintifs gémisse-
 » mens des vaincus. «

» Ta gloire appartient à toi seule , illustre
 » souveraine. Oh ! comme ton vaste empire
 » te rend grâces ! Leve les yeux sur les monts
 » altiers , promene tes regards sur les vastes
 » plaines qu'arrosent le Volga , l'Ob & le Bo-
 » rysthène : les trésors qu'elles recellent seront
 » découverts par les sciences que tu rends flo-
 » rissantes. «

» Quand le très-haut a soumis à ton heu-
 » reuse puissance de si vastes régions , il a
 » mis au jour des trésors tels que ceux dont
 » l'Inde s'enorgueillit. Mais la Russie demande

» des mains formées par les arts : seuls ils purifient les filons dorés , & les rochers mêmes sentent le pouvoir des sciences que tu daignes accueillir «...»

» Voilà que l'Espérance abaisse devant nous les barrières des ténébreuses destinées. La Sagesse posera son temple dans des contrées où la justice & les loix étoient inconnues. Devant elle l'Ignorance pâlit. Je vois blanchir les humides sillons tracés par tes vaisseaux , & la mer se plaît à leur céder. Tes navigateurs volent à travers les flots annoncer tes vertus à de nouveaux peuples.... «

» Vois Minerve frapper de sa lance le sommet des Riphées. L'or & l'argent jaillissent , & couleront encore pour ta dernière postérité. Pluton , dans ses abîmes entr'ouverts , se trouble & frémit de voir livrés aux mains des Russes ses précieux trésors ensevelis par la nature dans le sein des montagnes. L'astre éclatant du jour le force à détourner ses regards ténébreux. «

» O vous qu'attend la patrie , vous qui devez naître dans son sein , vous qu'elle desire voir ressembler à ces mortels éclairés qu'elle appelle des contrées étrangères , que vos tems seront heureux ! Ne craignez point. Osez montrer par vos efforts que la Russie peut enfanter ses Platons , & nourrir le génie pétrisant de Newtons nouveaux. «

On a vu aussi que Soumorokof voulut arracher à Lomonossow le sceptre de la poésie.
» Avec moins de force , moins d'imaginac-

» tion & plus de douceur , observe l'historien ;
 » long-tems il lutta contre lui dans le genre
 » lyrique , & fut vaincu. Mais il est le fonda-
 » teur du théâtre russe. Elégant comme Ra-
 » cine , il tâcha d'imiter la conduite de ses
 » plans , & ne put pénétrer le secret de notre
 » inimitable poëte. Il voulut être sage comme
 » lui ; il fut froid , & sa scène manqua de mou-
 » vement. Il a trop imité dans ses comédies
 » la manière des comiques françois , & ne les
 » a point égalés. Il devoit créer un nouveau
 » comique , puisqu'il avoit à peindre des mœurs
 » nouvelles. Il a montré dans la satire plus
 » d'humeur que de profondeur & de finesse.
 » Ses idylles ont le charme de la douceur ;
 » mais la manière en est trop françoise ; elles
 » intéresseroient davantage , si l'on sentoit
 » qu'elles sont une production de la Russie.
 » Mais tous les applaudissement se sont réunis
 » en faveur de ses fables. On ne peut leur
 » refuser la première place après celles de la
 » Fontaine. «

M. Levesque en traduit quelque-unes , &
 remarque auparavant que *si aucune nation n'a
 pu faire passer dans sa langue les graces naïves
 de la Fontaine , celles de son émule n'auront pas
 moins à perdre , obligées de parler avec contrainte
 une langue étrangère. (*)*

M. Mikhaïl Khéraskof, l'un des curateurs

(*) Voyez le journal d'avril , page 260 ; celui de
mai , page 261.

de l'université de Moskou , a fait depuis plusieurs années un poëme épique dont le héros est le tsar Ivan Vassiliévitch , & l'action la conquête de Kazan. L'historien en offre un morceau que nous rapporterons.

Le tsar a résolu dans son conseil de marcher lui-même à la tête de ses combattans , & de partager leurs fatigues , ainsi que leurs dangers.

La tsaritse apprend cette résolution : elle vole éperdue à la salle où le conseil est encore assemblé , où les grands sont animés par le courage du souverain.

» Ils la voient s'avancer les yeux baignés
 » de larmes & tenant le jeune prince dans ses
 » bras. Il semble que la lumière ait déjà fui
 » de ses yeux : les angoisses de son ame se
 » peignent sur son visage ; sa profonde douleur
 » est empreinte dans tous ses traits , & elle
 » frappe son sein de ses mains tremblantes &
 » glacées. Ainsi la lune s'obscurcit , enveloppée
 » par les épais brouillards : elle ne montre
 » plus à la terre qu'une face décolorée , & son
 » éclat ordinaire se change en une triste pâleur.
 » Elle entre , regarde son époux , gémit , &
 » rappelant avec peine ses forces abattues ,
 » tu pars , cher époux , lui dit-elle , tu pars !
 » Sans doute tu ne mets pas un grand prix à
 » tes jours. Mais peux-tu donc oublier que tu
 » me laisses dans la douleur ; ou si mon amour
 » ne peut te toucher , ne seras-tu pas attendri
 » du moins par le sort de cet enfant ? Tu le
 » vois à tes pieds avec la malheureuse mere ;

136 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

» tu le vois privé du sentiment , & de la pa-
» role. Regarde comme il s'efforce de tourner
» vers toi ses yeux en pleurs. Il veut te dire :
» Ne m'abandonne point à la mort. Lis dans
» ses yeux ses discours innocens : ses regards
» te diront ce que sa langue ne peut dire en-
» core. il s'écrie : Conserve-moi mon pere ,
» ne livre point ma tendre mere aux douleurs ,
» à l'abandon du veuvage. O mon prince , ô
» mon époux ! ne mets point encore entre
» nous la vaste étendue des déserts , n'expose
» pas ta tête aux dangers des combats. N'est-
» il donc point dans ton empire de guerriers
» courageux ? Qui te force à t'exposer toi-
» même ? Ignorez-tu de quel prix tes jours
» sont à la Russie ? Conserve-les pour ton fils ,
» pour moi , pour la nation. Arrête , je t'en
» prie en gémissant , arrête , ou si ton cruel
» dessein est irrévocable , s'il n'est pas au pou-
» voir du monarque de se dispenser d'aller aux
» combats , permets-nous de partager tes des-
» tinées. Qu'il soit permis de te suivre à ton
» épouse , à ton fils. Avec toi les fatigues de-
» viendront cheres ; avec toi je regarderai le
» sable , les cailloux , les rochers , comme ma
» couche nuptiale ; par-tout heureuse , si je ne
» te quitte pas. «

» Ivan étoit agité comme un cedre battu
» par les vents ; mais son esprit n'étoit pas
» ébranlé. Il voyoit sur tous les visages la
» douce & tendre compassion : ses fiers boïars
» versaient eux-mêmes des larmes , & tous le
» pressaient de rester. «

» Touché de leur zèle & sensible à leurs
» pleurs, il porta lui-même sur eux des regards
» humides, & embrassa tendrement sa fidelle
» épouse. Il répondit enfin aux grands : Pour-
» quoi suis-je sur le trône, si je crains le poids
» de la fatigue, si, dans la molle oisiveté,
» je ne gouverne pas moi-même mon empire ?
» C'est donc avec les mains des autres que je
» combattrai dans les champs, & c'est avec
» la raison des autres que je donnerai des loix !
» Je me réserverai seulement le vain titre de
» monarque, & je partagerai la puissance avec
» toute la nation ! Je ne serai souverain que
» de nom, & j'attendrai des loix de mes su-
» jets ! Enchaîné au trône comme un esclave,
» abandonnant à des mains étrangères les rênes
» de l'état, je ne porterai la couronne que
» pour ma honte ! Est-ce donc pour cela que
» je regne ? Tendre épouse, ô toi qui ne m'es
» pas moins chère que la vie, je te suis atta-
» ché par les liens du cœur ; mais avant de
» ferrer ces nœuds, j'étois lié à la patrie. Dès
» l'instant où je naquis l'héritier d'une cou-
» ronne, je fus soumis à des devoirs rigou-
» reux. Dès-lors il me fut prescrit de mettre
» mon bonheur dans la prospérité de la nation,
» de m'oublier moi-même pour ne penser qu'à
» la félicité commune, de mépriser la mollesse
» & les plaisirs, & de voir dans mes sujets
» mes proches & mes amis. Voilà le devoir
» d'un prince, ô fille épouse ! Ma première
» loi, c'est de servir ma patrie. Ne cherche
» point à me délivrer de ce fardeau sacré pour

138 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» mon cœur. Si , par amour pour toi , je
 » pouvois oublier mon devoir , je serois à la
 » fois indigne d'être monarque & d'être ton
 » époux. «

Toutes ces traductions prouvent que les Russes sont fort éloignés de l'état de barbarie que beaucoup d'étrangers leur reprochent : elles peuvent aussi faire prévoir ce qu'ils deviendront quand la littérature nationale sera plus généralement & plus constamment encouragée ;
 » mais , ajoute le judicieux historien , elle ris-
 » que de périr dans son berceau , si les efforts
 » des auteurs , loin de leur mériter des récom-
 » penses & de la considération , ne sont payés
 » que par le ridicule. «

Nous répéterons ici avec plaisir les éloges dus au zèle & à la *passion* , si l'on peut le dire , qui a emporté M. Levesque jusques dans ces climats lointains , dont quelques-uns peuvent être appelés *le tombeau de la nature*. C'est ainsi que les premiers historiens Grecs parcoururent l'Asie , & même l'Afrique , pour étudier par eux-mêmes les usages , les mœurs , les caractères dont ils voulurent tracer le tableau. L'écrivain des annales de Russie mérite donc toute notre reconnaissance ; il s'élève , nous croyons , avec raison , contre l'*Histoire de l'Empire de Russie sous Pierre-le-Grand* , par Voltaire ; & voici ce qu'il dit : » Si le célèbre auteur
 » avoit été mieux servi par ceux qui lui en-
 » voyoient des notes , je n'aurois pas osé écrire
 » après lui la vie de Pierre I ; il paroît même
 » qu'on ne lui avoit fait traduire que des ex-

» traits malfaits & tronqués, du journal de
 » Pierre-le-Grand ; on voit dès le commence-
 » ment de la guerre de Suede, qu'on lui lait-
 » soit même ignorer des circonstances de la
 » bataille de Narva, qui affoiblissent la gloire
 » des vainqueurs & la honte des vaincus. Un
 » Allemand employé au cabinet, & chargé
 » d'envoyer des mémoires à Voltaire, le ser-
 » vit mal, parce qu'il croyoit en avoir reçu
 » une offense, & qu'il se proposoit lui-même
 » d'écrire l'histoire de Pierre-le-Grand. L'ou-
 » vrage de Voltaire m'a fourni un petit nom-
 » bre de faits, qu'il me paroît appuyer sur de
 » bonnes autorités. Il disoit quelquefois : *je*
 » *ferai graver sur ma tombe : CI GIT QUI A*
 » *VOULU ÉCRIRE L'HISTOIRE DE PIERRE-LE-*
 » *GRAND.* » Cette anecdote, citée d'ailleurs
 avec la circonspection & les égards dûs au gé-
 nie & au talent, ne servira qu'à confirmer l'o-
 pinion où sont des gens sensés, & qui ne cé-
 dent pas au fanatisme de l'admiration, que M. de
 Voltaire étoit absolument incapable de bien écrire
 l'histoire. Il avoit dit-on, trop d'imagination
 pour s'assujettir aux froides lenteurs de la dis-
 cussion ; & ce grand écrivain, qui s'affichoit
 comme l'ennemi infatigable des préjugés, en
 étoit souvent l'aveugle jouet.

M. Levesque nous permettra de n'avoir pas
 plus de confiance dans les derniers regnes qu'il
 nous présente. Il a mis lui-même à la tête de
 son ouvrage, les noms d'une foule de sous-
 cripteurs Russes ; c'est nous annoncer qu'il se
 gardera bien d'être l'interprete de vérités désa-

gréables. Il y a long-tems qu'on a dit qu'un historien ne devoit avoir ni famille, ni patrie, ni amis; il est donc impossible aujourd'hui, de croire à ce qu'on nous donne pour des vérités historiques. D'ailleurs cette histoire de Russie est ce que nous avons de mieux fait en ce genre. Si les premiers volumes sont dénués d'intérêt, & n'offrent que des images révoltantes, nous montrant toujours une arène ensanglantée par des bêtes féroces qui s'entre-déchirent, n'accusons que le sujet, & non M. Levesque; nous croyons qu'il eût pu s'appesantir moins sur-tout ce qui a précédé le regne de Pierre 1^{er}, & développer davantage tout ce qui suit l'histoire de ce souverain, si célèbre à tant d'égards. Le style de notre historien est noble, sans prétention; peut être y désireroit on plus de chaleur, moins de réflexions qui sont presque toujours préjudiciables au récit; malgré ces observations, nous regardons l'ouvrage de M. Levesque, comme une production utile, nécessaire à notre littérature, & digne d'une considération qui doit rejaillir jusques sur l'auteur.

(*Année littéraire; Journal encyclopédique; Affiches & annonces de Paris.*)

RECHERCHES physiques sur le feu ; par M. MARRAT, docteur en médecine, & médecin des gardes-du-corps de Mgr. le comte d'Artois. 1 vol. in 8vo. de 199 pages avec figures. A Paris, chez Jombert l'aîné, libraire du roi, rue Dauphine.

COMME l'ouvrage que nous annonçons a déjà fait époque dans l'histoire de la physique, nous nous dispenserions d'en donner même une courte analyse, s'il n'entroit dans notre plan de faire connoître ce qu'en ont dit les autres journaux. Nous allons donc extraire ; mais nous serons laconiques.

Voici donc enfin un ouvrage élémentaire sur une branche de physique si long tems cultivée sans succès.

Depuis deux mille ans qu'on écrivoit sur la nature du feu, on ne connoissoit encore ni son principe ni sa maniere d'agir : à peine avoit-on observé ses principaux effets. Au-lieu de consulter l'expérience, les philosophes s'étoient abandonnés à leur imagination ; aussi tous leurs efforts n'avoient-ils abouti qu'à d'ingénieuses spéculations, à de doctes rêveries.

Ce qui paroît s'être toujours opposé à la réussite des autres physiciens qui ont traité ce sujet, c'étoit l'impossibilité apparente de soumettre à l'examen le feu séparé de toute ma-

tière étrangère. Mais par une méthode aussi simple qu'ingénieuse, dont les papiers publics ont rendu compte dans le tems (*), M. Marat est parvenu à rendre visible le principe de la chaleur dégagé du principe inflammable, au moment où il s'échappe avec violence des corps combustibles qu'il consume, ou qu'il se dégage paisiblement des corps inaltérables qu'il a pénétrés.

Après avoir mis hors de doute l'existence du fluide igné, en le fixant, pour ainsi dire, sous les yeux du spectateur, M. Marat en examine avec soin les propriétés caractéristiques, puis il le compare aux fluides avec lesquels il a le plus d'affinité. On avoit confondu la matière ignée avec la matière électrique; l'auteur prouve, par des expériences très-recherchées, que ces substances different essentiellement. On avoit de même confondu la matière ignée avec la matière lumineuse; l'auteur prouve, par des expériences plus recherchées encore, que ces substances different essentiellement aussi. Disons mieux, il démontre que le principe de la chaleur ne se trouve point dans les rayons solaires; étrange assertion dont il n'est plus permis de douter. De ces vérités bien établies, l'auteur infere que la matière ignée forme un fluide à part; il fait voir ensuite que la chaleur & le feu sont pro-

(*) Voyez le journal de *janvier* 1779, pag. 332; celui de *septembre*, pag. 301, &c. &c.

duits par le mouvement plus ou moins véloce de ce fluide. Non-content d'avoir examiné la nature de ce mouvement; il le démontre à l'œil même; puis il considère un instant la quantité de fluide igné répandu dans l'univers; & il traite de la nécessité du concours de l'air à la déflagration; à ce sujet, il prouve que l'air ne sert point d'aliment au feu comme les physiciens le veulent. Suivant les articles de la force expansive du fluide igné, de sa sphere d'activité, de sa maniere d'agir, & des différens états par où il fait passer les corps soumis à son action : articles traités d'une maniere solide & lumineuse. A celui de l'aliment du feu, l'auteur fait voir que c'est en vertu d'une affinité particuliere entre les globules ignés & les molécules inflammables, que le feu s'attache aux seules matieres combustibles, & qu'il reste fixé sur son aliment.

En traitant du degré de chaleur dont les différens corps sont susceptibles, il prouve, contre l'opinion reçue, que la flamme est beaucoup plus ardente que le brasier, & toujours d'autant plus ardente qu'elle est plus pure; de sorte que celle de l'esprit-de-vin rectifiée, qu'on regarde comme ayant à peine quelque chaleur, tient à cet égard le premier rang.

De-là, l'auteur passe aux causes du refroidissement des corps, à celle de l'inflammabilité des combustibles, des couleurs du feu & de la forme de la flamme; à ce sujet encore, il prouve, contre l'opinion générale, que ce n'est point en vertu des loix de l'hydrostatique que la flamme

monte & qu'elle prend toujours la forme d'un cône allongé.

En terminant la notice de cet important ouvrage, nous ne pouvons nous dispenser d'observer que l'exactitude des expériences qui en sont la base, la justesse des conséquences qui en sont déduites, la théorie lumineuse qui en découle, font, *des recherches physiques sur le feu*, un ouvrage classique : tandis que la nouveauté du spectacle frappant qu'elles offrent, la méthode ingénieuse qui y est employée à rendre visible un être jusqu'alors inconnu, les grandes vérités qui y sont développées, la méthode rigoureuse qui les enchaîne, & la pureté du style, en font un ouvrage précieux à tout vrai connoisseur.

(*Journal encyclopédique ; Journal de littérature ; des sciences & des arts ; Mercure de France ; Journal de Paris.*)



DÉCOUVERTES de M. MARAT, docteur en médecine & médecin des gardes-du corps de Mgr. le comte d'Artois, sur la lumière, constatées par une suite d'expériences nouvelles qui ont été faites un très-grand nombre de fois sous les yeux de MM. les commissaires de l'académie royale des sciences. Seconde édition. A Paris, chez Jombert, fils aîné, libraire du roi, rue Dauphine.

JAMAIS doctrine nouvelle n'eut plus d'adversaires que celle de Newton sur les couleurs, & jamais doctrine nouvelle n'eut plus de partisans. On se rappelle encore de quelle manière elle fut attaquée en France par les sectateurs de Descartes qui remplissoient alors nos académies : mais les coups qu'ils lui portèrent étoient si foibles, si mal assurés, pour ne rien dire de plus, (*) qu'elle triompha sans peine de ce parti acharné, qui ne finit pourtant pas par se rendre. Après un triomphe en quelque sorte consacré par le tems, M. Marat paroît aujourd'hui sur la scène, & ne craint pas d'attaquer ce grand maître au milieu de ses nombreux

(*) On sait que la plupart de ces adversaires n'entendoient pas Newton.

disciples, qu'il a même le courage de prendre pour juges du combat. Parlons plus simplement. Après trente ans passés à disputer en vain contre la théorie du philosophe Anglois, elle réunit enfin tous les suffrages : mais M. Marat reprend aujourd'hui ce sujet, & remet en question des choses qui paroissent enfin décidées sans retour.

Quelque puissant que soit le préjugé en faveur d'une doctrine suivie par toutes les compagnies savantes de l'Europe ; quand on examine le livre des *découvertes sur la lumière*, après avoir répété avec soin les expériences qui en font la base, on ne peut s'empêcher de sentir les avantages du novateur de nos jours : car ce n'est pas sur de frivoles argumens, mais sur des faits nouveaux, simples & constants qu'il appuie tout ce qu'il avance.

L'importance de la matière, le respect dû à Newton, & les talens rares dont M. Marat a fait preuve tant de fois, concourent à jeter le plus grand intérêt sur cette matière. Et comme la révolution est déjà faite en optique, nous nous bornerons à rapporter le jugement des principaux journalistes sur le travail de l'auteur.

On ne connoissoit d'autre changement de direction des rayons de lumière, que ceux qu'ils souffrent en traversant obliquement différens milieux, ou en rejaillissant de dessus une surface polie ; lorsque Newton reprenant l'expérience de Grimaldy, observa que ces rayons passant le long des corps souffrent un autre change-

ment de direction qu'il nomma *inflexion*. Ce changement qu'il supposoit n'avoir lieu qu'à une distance extrêmement petite ($\frac{1}{32}$ de pouce), il l'attribua à une force répulsive qui éloigneroit des corps les rayons solaires, sans qu'il y eût de contact immédiat entr'eux. Mais suivant M. Marat, cette inflexion n'a pas été jusqu'ici mieux observée qu'expliquée ; il prouve, par des faits multipliés, que tous les corps sont environnés d'une atmosphère lumineuse plus étendue que leur diamètre, & que les rayons qui forment les différentes couches de cette atmosphère, après s'être déviés vers ces corps, convergent & se réunissent tous en différens foyers.

Parmi les différentes expériences sur lesquelles l'auteur fonde son assertion, nous nous bornerons à celles-ci.

» Après avoir introduit les rayons solaires
 » par un grand trou fait au volet d'une cham-
 » bre obscure, examinez l'ombre d'un boulet
 » projetée sur un carton à une très-petite dis-
 » tance; vous la trouverez à-peu-près de même
 » diamètre que l'objet, également noire dans
 » toutes ses parties & toujours bien terminée.
 » Si vous éloignez le carton, l'ombre dimi-
 » nuera; mais les bords n'en seront plus aussi
 » nettement terminés, ils s'éclairciront ensuite
 » peu-à-peu, puis ils s'étendront par degrés:
 » alors, circonscrits par une auréole, ils cir-
 » conscriront à leur tour un orbe plus noir.
 » A mesure que la distance augmente, l'orbe
 » central diminue; il disparoit enfin pour être

148 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» remplacé par un orbe moins obscur que les
» bords ; l'ombre aussi continue à diminuer ,
» mais l'espace orbiculaire s'étend & s'éclaircit ,
» tandis que le cercle dont il est environné
» s'obscurcit & se resserre. Lorsque l'ombre est
» fort petite , au centre se forme un point lu-
» mineux : c'est ce point lumineux qu'il faut
» regarder comme foyer d'une partie des rayons
» déviés à la circonférence du boulet. «

Pour peu qu'on réfléchisse sur cet orbe clair au centre de l'ombre , on ne fera pas tenté de confondre ces phénomènes avec ceux de la pénombre , comme l'ignorance pourroit le faire. Voilà donc une nouvelle loi d'optique qui joue un grand rôle dans la nature , & sur-tout dans le système planétaire. De cette loi découle l'explication naturelle de l'aurore , du crépuscule , des apparences optiques des éclipses , & de divers autres phénomènes qu'on n'a point encore expliqués d'une manière satisfaisante , ainsi que l'auteur se propose de le faire voir dans l'ouvrage , dont celui que nous annonçons n'est que l'extrait.

Après avoir démontré qu'un rayon de lumière ne traverse jamais en droite ligne la sphere d'attraction des corps , M. Marat démontre qu'il ne la traverse jamais non plus sans se décomposer : & sa démonstration porte entièrement sur des expériences faites d'après sa méthode d'observer dans la chambre obscure.

» Exp. 42. Placez (dit il) quelques uns de
» ces corps dans le cône lumineux & à quatre
» pieds de la toile , leur auréole vous paroîtra

» beaucoup plus distincte : fixez avec soin cette
 » auréole ; elle vous paroîtra divisée en trois
 » petites bandes , une en dedans indigo foncé ,
 » une en dehors paille , & une blanche au
 » milieu. «

» Mais ce n'est-là encore voir cette décom-
 » position qu'en petit ; il faut la voir en grand ,
 » & pour la produire tout corps solide est bon ,
 » même le plus opaque , quelle qu'en soit la
 » forme. Exp. 44. Si à cinq pouces du foyer ,
 » vous placez dans le cône lumineux un petit
 » morceau de bois , une lame de plomb , un
 » fetu de paille , vous verrez leur ombre en-
 » vironnée , d'un côté , d'une large teinte bleue ;
 » de l'autre , d'une teinte rouge plus étroite ,
 » contiguë à une teinte jaune beaucoup plus
 » large. Plus ces rayons divergent , mieux l'ex-
 » périence réussit. Exp. 45. Si à ces corps vous
 » substituez une carte percée d'un petit trou ,
 » vous verrez l'ombre à la circonférence de
 » ce trou bordée , d'un côté , d'une teinte
 » bleue , de l'autre , d'une teinte rouge conti-
 » guë à une jaune. «

» La lumière immédiatement décomposée par
 » les corps opaques , donne souvent des cou-
 » leurs ternes : mais ces couleurs deviennent
 » extrêmement vives , quand à l'aide d'un verre
 » convexe on rassemble ces rayons trop dis-
 » persés. «

Il est hors de doute que la lumière se dé-
 compose constamment à la circonférence des
 corps ; ainsi elle doit nécessairement se décom-
 poser sur les bords du trou fait au volet de

croisée pour introduire le faisceau de rayons destiné aux expériences prismatiques. C'est là, sans doute, observe avec raison M. Marat, une grande inconséquence dans la théorie de Newton ; car il n'ignoroit pas ce qui arrive dans l'expérience de Grimaldy qu'il a soigneusement répétée. Mais il restoit à démontrer que la lumière ne se décompose point en traversant le prisme ; & l'auteur y est parvenu en donnant un faisceau de rayons solaires avec lesquels il est impossible de faire le spectre, quel que soit le nombre de prismes qu'ils viennent à traverser. Or cette preuve nous paroît sans réplique. Pour cela il fait passer ce faisceau par une lentille, & il en reçoit le foyer sur un prisme : or il n'en résulte jamais qu'un champ circulaire de lumière pure, dont les bords seuls sont circonscrits de croissans colorés : phénomène impossible à concevoir dans le système newtonien ; mais formant une démonstration aussi simple que victorieuse.

Quoique les teintes qu'on distingue dans le spectre soient innombrables, & qu'aucune ne tranche sur les autres, Newton borna à sept le nombre des couleurs primitives. Plusieurs physiciens célèbres ont pensé que ce nombre étoit moins considérable, fondés sur une simple analogie, qui (selon eux) devoit exister entre les couleurs matérielles réellement différentes, & les couleurs primitives que donne la lumière. Pour que l'induction fût décisive, il falloit décomposer le spectre. Que de tentatives faites à ce sujet ! mais elles furent toujours sans suc-

cès, & le nombre fixé par Newton fut consacré. Ce n'étoit pourtant pas que le spectre fût indécomposable, comme on le prétendoit; puisque M. Marat est parvenu à le décomposer par trois méthodes différentes. Dans chacune, les couleurs primitives se trouvent réduites au bleu, au rouge, au jaune; & dans chacune ces couleurs sont toujours très bien séparées. En réfléchissant à la simplicité de ces méthodes, on ne peut revenir d'étonnement, qu'elles aient été si long-tems ignorées; mais ce qui doit les rendre bien précieuses, c'est que les résultats en sont semblables & constamment les mêmes.

Nous voici arrivés à l'article le plus intéressant de l'ouvrage par l'importance des vérités qui s'y trouvent développées, & la finesse des moyens employés pour les découvrir.

Newton paroît avoir consacré la plus grande partie de son optique à établir la théorie de la différente réfrangibilité des rayons hétérogènes, & jamais théorie ne parut établie sur des preuves plus nombreuses. Le croira-t-on, M. Marat n'a pas craint d'entreprendre de la renverser? c'est en analysant les expériences du philosophe Anglois qu'il fait voir qu'elles sont illusoires: & c'est par des faits directs, simples & décisifs qu'il prouve que les rayons hétérogènes sont tous également réfrangibles. Qu'on suive les exp. 120, 121, 122, 123, 124, & l'on conviendra qu'il seroit difficile d'imaginer des preuves plus victorieuses.

On objectera peut-être que les rayons décomposés sur les bords du trou fait au volier,

sont différemment réfractés par le prisme , & l'on ne se trompera point : mais pourquoi sont-ils différemment réfractés ? C'est , répond l'auteur , qu'ils sont différemment déviés. A ce sujet il observe qu'on a toujours confondu leur déviabilité avec leur réfrangibilité : mais en distinguant ces différens objets , il fait voir que l'ordre de la déviabilité des hétérogenes n'auroit rien de commun avec celui qu'a établi Newton , car il résulte d'une multitude d'expériences très-variées & toujours suivies des mêmes résultats , que le jaune est le plus déviable des rayons , & que le bleu en est le moins déviable.

Si la lumière n'est point décomposée par le prisme dans les expériences newtoniennes , & si elle ne se décompose jamais *en se réfractant dans un verre de beau grain & de beau poli , quelle qu'en soit la forme* ; il est clair que l'abberration de réfrangibilité , dont nos géometres modernes se sont si fort occupés , est une chimere. Mais M. Marat , non content d'avoir mis hors de doute la vérité des prémices , établit directement la conséquence à l'article des caustiques ; & les deux suivans sont particulièrement consacrés à mettre le sceau de l'évidence à sa démonstration. Ainsi on voit bien , sans que nous le fassions remarquer , le coup qu'elle porte à la théorie des lunettes acromatiques , dont l'explication doit désormais tenir à de nouveaux élémens.

Après avoir traité de l'invariabilité de la déviation des rayons hétérogenes , l'auteur traite des couleurs primitives coupant sur des fonds

différemment colorés , & il fait voir qu'en regardant au prisme divers objets, les phénomènes (quoique différens en apparence) sont réellement identiques, quelle que soit la couleur de ces objets & le fond sur lequel ils sont vus.

L'auteur termine son ouvrage , en considérant les couleurs dans les corps. A ce sujet, il fait voir , contre l'opinion générale , que la blancheur des métaux n'approche pas de la lumière pure à beaucoup près autant que celle du papier , du linge , des terres calcaires , &c. puisque l'image des premiers est toujours bleuâtre.

Il fait voir aussi , contre l'opinion , commune que le noir n'est pas produit par simple privation de lumière , puisque les corps noirs sont vus par réflexion , & que les rayons bleus concourent sur-tout à en tracer l'image.

Enfin il fait voir qu'il n'est aucun corps transparent , de teinte pure , puisqu'ils réfléchissent & transmettent tous les divers rayons hétérogènes.

On sent par-là combien est vain l'usage des astronomes qui se servent d'objectifs colorés , dans la vue de remédier à la prétendue aberration de réfrangibilité , & combien est vaine aussi la méthode que les physiciens ont proposée de dépurer les rayons hétérogènes en les faisant passer par ces verres.

Au reste , ce n'est-là qu'une légère analyse des découvertes de M. Marat sur la lumière.

Quant au fond , cet ouvrage est absolument neuf. Le style en est clair & concis. Quant

154 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

à la méthode , il est presque tout en expériences , dont l'auteur se borne à tirer des conséquences immédiates. Méthode qui lui est propre , & que devraient bien adopter tous ceux qui écrivent sur la physique.

Mais en lisant cet important ouvrage , on ne peut s'empêcher de reconnoître qu'une des principales raisons du peu de progrès que les sciences ont fait parmi nous , tient à la manière dont on les cultive. Au lieu d'étudier la nature on étudie les livres ; ce qui doit nécessairement produire des imitateurs & des compilateurs. Aussi les opinions erronées se perpétuent-elles d'âge en âge , jusqu'à ce qu'il vienne quelqu'auteur original qui ouvre les yeux à la fervile multitude.

Une autre raison du peu de progrès que les sciences font parmi nous , c'est la manie d'entasser expériences sur expériences , & presque toujours sans intelligence , sans choix , sans vues ; car les faits deviennent des sources fécondes de vérités ou d'erreurs , suivant qu'on connoît ou qu'on ignore le grand art de les analyser. Ce grand art , personne ne le connoît mieux que notre auteur , aussi personne n'eut-il jamais de plus brillans succès.

(*Journal encyclopédique ; Journal de littérature , des sciences & des arts ; Mercure de France.*)

LES APRÈS-SOUPERS de la société, ou petit théâtre lyrique & moral sur les aventures du jour, avec des gravures & des airs notés. Tome II. Très-petit format. A Sybaris ; & se trouve à Paris, chez l'auteur, maison de M. Brunot, conseiller du roi, agent de change, rue des Bons-Enfans, vis-à-vis de la cour des Fontaines. 1782.

CETTE agréable collection se continue toujours avec le succès le plus flatteur & le plus mérité. Dans le volume qui vient de paroître, on lit une jolie petite pièce en un acte, intitulée : *Les Piccinistes & les Gluckistes*. Mondor, riche financier, & grand amateur de la musique, avoit épousé une femme qui n'aimoit pas moins cet art : elle étoit *Picciniste* ; pour s'en séparer, il n'eut besoin que de se faire *Gluckiste*. Il a auprès de lui deux jeunes cantatrices, Honorine & Rosine : la première, la plus âgée, est chez Mondor depuis 2 ans ; la seconde, depuis 8 jours.

L'ennui les dévore toutes deux dans l'espèce d'esclavage auquel il les a condamnées. Elles ont en secret pour amans, celle-là Dorival, qui, sous le nom de Durfon, & à titre de compositeur Allemand, s'est introduit dans la maison du financier, dont il a obtenu la confiance ; celle-ci, Fierval. Ces jeunes gens leur

156 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ont promis de tâcher de les enlever après les avoir fait inscrire à l'opéra.

Mondor est dégoûté d'Honorine, & voudroit bien que son compositeur l'en débarrassât ; mais enchanté , jaloux même de Rosine, il l'enferme dans son appartement, d'où il ne se propose de la retirer qu'à l'heure d'un concert qu'il doit donner , & pour lequel il a envoyé son valet-de-chambre chez Durson , afin de savoir s'il s'est procuré tous les instrumens nécessaires. Dumon (le valet-de-chambre) revient. Eh bien , lui demande le financier , quelle nouvelle ?

D U M O N.

Moniteur, j'ai vu Monsieur Durson :
Il a pour le concert huit cors , dix clarinettes.

M O N D O R.

Bravo !

D U M O N.

Fifres , tambours , timbales & trompettes.

M O N D O R.

Bravissimo !

D U M O N.

De plus , six contrebasses,

M O N D O R.

Bon.

Nous n'aurons rien de trop.

D U M O N.

C'est bien assez , je pense.

Il veut, cela soit dit, Monsieur, en confidence,
Placer dans votre orchestre un instrument nouveau
Qui produira l'effet d'une bombe.

M O N D O R.

Ah ! bravo !

[Je crois que mon concert fera du bruit en France.

(*Il marche à grands pas, avec joie.*)

D U M O N.

Je vous réponds du bruit, Monsieur; ce sera beau.

(*A part.*)

Notre musicien donne du pathétique,

Et notre cuisinier, des soupés excellens.

C'est du premier sur-tout qu'on vante les talens;

Mais c'est pour le second qu'on vient à la musique.

M O N D O R (*continuant de marcher.*)

J'aurai chez moi ce soir tout Paris.

D U M O N.

Je le crois :

Car, Monsieur, vous donnez un soupé magnifique.

M O N D O R (*sans l'avoir écouté.*)

C'est qu'il faut convenir que j'ai fait un bon choix.

D U M O N.

Rien n'est plus vrai : votre homme est impayable....

M O N D O R.

Unique,

D U M O N.

Aujourd'hui vous aurez un plat de son métier.

M O N D O R.

Je fais.

D U M O N.

C'est un morceau, mais d'un goût...

M O N D O R.

Admirable,

D U M O N.

Parfait.

M O N D O R.

Et dans un genre assez neuf.

D U M O N.

Incroyable,

A ses talens, Monsieur, j'ai su m'associer :

Car il m'a consulté.

158 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

M O N D O R (*riant.*)

Toi ?

D U M O N.

Vous avez beau rire ;

M O N D O R.

Consulté !

D U M O N.

Mon dieu , oui.

M O N D O R.

Le trait est singulier !

Eh ! quel est ce morceau ?

D U M O N.

C'est , puisqu'il faut le dire ,
Une hure de sanglier.

M O N D O R.

Hure de sanglier ! je te crois en délire ,

Mon pauvre ami Dumon.

D U M O N.

C'est lui qui l'a fait cuire.

M O N D O R.

Lui ? De qui parles-tu ?

D U M O N.

De votre cuisinier.

M O N D O R.

Peste soit du butor & de son bavardage.

Durson arrive : le financier lui dit qu'il a surpris des lettres d'Honorine , & qu'il sait qu'elle aime un certain Dorival. Il ajoute :

Vous pourriez sous le nom de cet original ,

Prendre sa place à la fourdine.

Convendez qu'il est doux de tromper un rival.

Premier couplet.

Si mon amitié vous est chère,
 Avec moi soyez moins discret :
 La belle a trouvé le secret
 De vous plaire.
 Je le vois bien
 A votre mine.

D U R S O N.

Comme il devine !

M O N D O R.

Et je ne fais semblant de rien.

Couplet 2.

D U R S O N.

Quand on est las d'être fidèle,
 On cherche quelque expédient
 Pour se défaire adroitement
 D'une belle.
 Je le vois bien
 A votre mine.

M O N D O R.

Comme il devine !

D U R S O N.

Et je ne fais semblant de rien.

Couplet 3.

M O N D O R.

Tenez, mon bonheur m'importune :
 Comment plaire à deux à la fois ?
 Je sens que j'en ai quelquefois
 Trop d'une.
 Je ne vaud rien
 Pour Honorine, &c.

160 L'ESPRIT DES JOURNAUX

Il prie le compositeur d'enlever cette cantatrice : Durson le lui promettre. Ils parlent ensuite de musique. Les Gluckistes & les Piccinistes ont conclu entr'eux un traité de paix : Durson, qui est à la tête du premier parti, & Melodini (nom qu'a pris Fierval) chef du second, se sont chargés de faire ratifier ce traité par Mondor.

Le prétendu compositeur Allemand présente au financier le soi-disant Italien Melodini, qui lui demande ce qu'il pense de Gluck & de Piccini. Voici la réponse de Mondor dans un récitatif obligé :

Comme l'aigle de Jupiter,
L'un, dans son vol rapide, annonce le tonnerre
Qui gronde, éclate, tombe & fait trembler la terre.
Il frappe l'anapeste, & va comme l'éclair,
Du bémol au bécarré,
Et du ciel au Tartare :
Son orchestre s'irrite, & l'on croit voir en l'air
Une vapeur harmonieuse
Dont la mélodie au ton fier
Retrace la douleur antique & ténébreuse.

M E L O D I N I.

C'est cela justement : *bene* ! Rien n'est plus clair,
Et monsieur est savant autant qu'intelligible.

M O N D O R.

L'autre est le brillant rossignol :
Voyez comme son art caressant & sensible
Peint un chœur virginal, rend le calme visible,
Et comme il sait phraser sans sortir du bémol.
Que n'a-t-il l'intérêt, la marche dramatique !
Car ses motifs sont beaux, & ses chants sont heureux.

Durson observe que le chant gâte la musique,
& qu'il ne peint rien, au-lieu que l'orchestre
peut tout peindre.

Premier couplet.

Je veux qu'on crie & non qu'on chante;
Je veux qu'on brusque les effets.
Mes contrebasses font les frais
De la fureur, de l'épouvante;
Le haubois marque le désir;
La flûte a l'accent de la plainte;
Le fifre, celui du plaisir,
Et le remords est dans la quinte.

M E L O D I N I.

Bene! Par un exemple arrivé récemment
J'appuierai votre sentiment.

Couplet 2.

Un Gluckiste à son écolière
Enseignoit l'accompagnement.
La quinte étoit son instrument:
Il voulut en jouer pour plaire.
La belle, affectant de rougir,
Eut l'air de céder par contrainte.
Il saisit l'accent du plaisir;
Mais le remords fut dans la quinte.

D U R S O N.

Oui l'effet de la quinte est souvent malheureux,

Couplet 3.

Zulmé rechauffoit par ses charmes
Un Picciniste douxereux:
Il chanta l'objet de ses feux:
La belle lui rendit les armes.

162 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Sa voix éveillait le desir ;
La flûte eut l'accent de la plainte ;
Le fifre promit du plaisir ;
Zéro se trouva dans la quinte.

Le financier invite Melodini au concert, où l'on doit exécuter de grands morceaux de Durson. Il lui annonce que ce compositeur prétend donner à l'opéra l'*Atrée* de Crébillon, donc il a fait retoucher les vers.

L'opéra (*dit Melodini*) nous étale assez mal-à-propos
Du théâtre françois les tragiques lambeaux.
Du moins aux plagiats qu'un peu de goût domine,
Sans piller à tort, à travers.
Pourquoi de Crébillon vouloir changer les vers ?

M O N D O R.

Eh, monsieur ! on a bien gâté ceux de Racine.
Durson, par son orchestre & par ses cris vainqueurs,
Et si sûr de frapper les oreilles, les cœurs,
Qu'il s'embarrasse peu des versificateurs.

D U R S O N.

Je compte aussi beaucoup sur le jeu des acteurs.
A présent c'est un feu, c'est une véhémence ...
La pantomime a fait de grands progrès en France ;
C'est elle qui les rend pathétiques & chauds.

M E L O D I N I.

Tant pis, monsieur : la pantomime
Est le pathétique des fots.
Avec du mouvement, du bruit & des tableaux,
On prend pour du talent les grimaces d'un mime ;
D'un acteur convulsif les éclats furieux
A Paris font crier merveilles ;
Et si vous y prenez du plaisir par les yeux,
C'est aux dépens de vos oreilles.

Ici commence entre Durson & Melodini une vive, mais fausse dispute ; ils ne s'y livrent que pour faciliter l'évasion de leurs maîtresses pendant le tumulte & le désordre qu'elle occasionnera. Honorine se charge d'appaier le prétendu Italien , pourvu que Mondor fasse entrer l'autre musicien dans son cabinet ; la porte en est fermée ; cette cantatrice demande au financier ses clefs ; il ne craint point de les lui confier ; elle ouvre le cabinet , y pousse les deux Gluckistes , & donne les clefs à Melodini , qui va mettre son amante en liberté.

Honorine & Rosine prennent les habits d'homme que les deux musiciens ont apportés ; ceux-ci se rapprochent, s'embrassent, & feignent devant Mondor, qui les en prie, de se réconcilier comme s'ils avoient eu une querelle sérieuse. A la vue d'Honorine déguisée, le financier demande quel est cet homme ? Durson lui répond tout bas : *C'est Honorine*, & tout haut : *Un écolier qui m'attend*. Melodoni dit être également attendu. Ils promettent l'un & l'autre de revenir pour le concert. Mondor, sans la reconnoître, voit Rosine en jockey, avec une basse qu'elle emporte. *Où va, demande-t-il, ce pauvre diable ?*

D U R S O N.

Ma basse est décollée, & je vais me pourvoir
D'une autre.

M O N D O R.

Mais je crains que le poids ne l'accable.

164 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Il a la bonté de relever lui-même la basse sur l'épaule de Rosine , en disant :

Attends donc que je t'aide. Adieu , jusqu'au revoir.

Il croit qu'Honorine seule vient de lui être enlevée , comme il l'avoit désiré ; mais bientôt déabusé , il s'écrie :

Ah ! quel tour abominable !

Plus de concert désormais.

Piccinistes

Et Gluckistes ,

Ne me revoyez jamais ;

Je vous donne tous au diable.

Le fond & sur tout les détails de cette comédie sont fort agréables à lire : on dit qu'elle fait aussi beaucoup de plaisir à la représentation dans des sociétés très-distinguées , soit par le rang & les graces , soit par l'esprit & les talens des personnes qui les composent.

Pour jetter une plus grande variété dans ce recueil , M. de Sauvigny , auteur du second volume , y insere plusieurs pieces de théâtre d'un genre différent des premières. On distingue dans ce volume , les *Amans François* , comédie en deux actes & en vers , à l'occasion des avantages remportés sur mer & sur terre par les François & les Etats-Unis de l'Amérique dans la Virginie. On lira cette piece avec plaisir.

Clarice , niece de M. Lisimon , avoit été promise à Saint-Clar , qui sert dans la marine ,

mais, depuis, la mere de la jeune personne l'a promise au marquis Lucidor. Floricour, oncle de Saint-Clar, arrive de la Bretagne pour demander à son ami Lifimon la main de sa niece, promise depuis si long-tems à son neveu. Lifimon, qui est un nouvelliste, un politique comme il y en a tant, le reçoit d'un air très-occupé, lui objecte l'éloignement de sa femme pour ce mariage, & lui apprend d'ailleurs qu'ils sont brouillés depuis quelques jours. Floricour, qui les avoit toujours vus bien unis, lui demande la cause de cette brouillerie.

J'ai toujours entre vous vu régner l'harmonie,
Et je ne conçois pas ce qui peut la troubler.

L I S I M O N.

Tenez, en vérité, je rougis d'en parler.

C'est sa maudite anglomanie :

Tout ce qu'en fait, vaur mieux à Londres qu'à Paris.
Ses robes, ses chevaux, ses gens sont à l'angloise.
Quoiqu'elle sache bien que cela me *déplaît* (*),
C'est toujours contre nous qu'elle fait des paris.
Je venois d'en perdre un; je suis un peu colere,
J'ai rompu tout à fait.

Floricour sort dans l'intention de les racommoder. Saint-Clar, qui vient d'apprendre en arrivant à Paris, qu'on doit donner Clarice au marquis Lucidor, se présente à Lifimon pour s'en éclaircir sans se faire connoître. Lifimon

(*) Il falloit, pour l'exactitude grammaticale, me *déplaît*.

166 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

demande à Saint-Clar lui-même des nouvelles de Saint-Clar : savez-vous , lui dit-il , s'il est de retour ? Saint-Clar lui répond , avec quelque embarras :

Monsieur , il est ici.

L I S I M O N.

De quand ?

S A I N T - C L A R.

D'aujourd'hui même.

L I S I M O N.

Le voyez-vous ?

S A I N T - C L A R.

Mais.... oui.

L I S I M O N.

Sa valeur est extrême ;

Dans la dernière affaire il s'est très-bien montré.

S A I N T - C L A R.

Il a fait son devoir.

L I S I M O N.

Il a fait davantage.

Monsieur , on m'a fort assuré

Qu'il s'étoit distingué par un trait de courage.

S A I N T - C L A R.

J'ignore de quel trait vous voulez me parler :

Des marins le courage est le moindre mérite :

Je les ai vu combattre , & tous se signaler

Par la capacité , le zèle & la conduite ;

Je n'ai point distingué Saint-Clar à ses hauts faits ;

J'ai vu par-tout la gloire où j'ai vu des François.

Tout ce que dit-là St.-Clar est noble &

intéressant. Il mérite d'être heureux. Aussi les deux oncles & Mde. de Lifimon s'accordent-ils pour lui donner Clarice ; mais dans la persuasion que le mariage de Clarice & de Lucidor va se conclure, St.-Clar a disparu, & on le cherche long-tems en vain. Enfin, son propre rival, par un retour de générosité qui l'emporte sur son amour, parvient à le découvrir, & le ramene aux pieds de sa maîtresse. Mais Saint-Clar a perdu toute sa fortune ; il a le courage de le déclarer à Clarice, qui, sans l'en aimer moins, ne fait que l'estimer davantage ; d'ailleurs, l'oncle de Saint-Clar lui donne tout son bien ; leur mariage se termine, & Lifimon s'écrie :

Ah ! que je suis content ! une fois dans la vie

Ma femme a fait ma volonté.

Cette piece & les couplets qui la terminent seront immanquablement applaudis par tous les François, excepté par les Anglomanes, qui ne laissent pas d'être encore en assez grand nombre, même à Paris ; mais qui heureusement deviennent de jour en jour plus ridicules. Cette petite comédie est peu féconde en situations : mais il y a des détails agréables, du patriotisme & plusieurs scènes intéressantes.

On distingue encore dans ce recueil, *la Fausse Porte*, comédie en trois actes & en vers.

Damon aime Lucile dont il est aimé : mais plusieurs obstacles s'opposent à leur union. D'un côté, une femme très-riche a offert sa fille en

mariage à Damon, qui s'est engagé à lui donner sa main. Cette femme est morte, & Florise, qui est la jeune heritiere, a promis de respecter les ordres maternels quand son deuil finiroit. D'autre part, Dorilas est sur le point de marier Lucile sa fille à un M. Floricourt, jaloux à l'excès. Frontin, valet de Damon, & Lisette, cherchent à exciter cette jalousie, pour que le pere de Lucile craigne de faire le malheur de sa fille en lui donnant un tel époux. L'appartement de Dorilas & celui de Damon, ainsi que les deux portes, sont en face l'un de l'autre. Il y a une troisieme porte cachée dans la cloison, & c'est cette fausse-porte qui facilite toute l'intrigue & les incidens de la piece. On y trouvera une intrigue compliquée, des invraisemblances, des scenes comiques, beaucoup de mouvemens & des situations. Le jaloux Floricourt croit souvent être sûr de convaincre Lucile d'en aimer un autre & de la faire surprendre par son pere. Au moyen de la fausse-porte, il est toujours confondu. Mais une jolie scene, que ce moyen n'amene pas, & qui produiroit probablement de l'effet à la représentation, est la cinquieme du second acte. Il faut savoir que Frontin, valet de Damon, avoit jugé à-propos d'écrire des lettres fort tendres à Florise sous le nom de son maître, afin de lui ménager toujours ce riche parti; que Florise est de retour, & montre ces lettres à Lucile qui est son amie de convent. Lucile veut vérifier si l'écriture est en effet celle de son amant. Elle le prie d'écrire sous sa dictée une lettre qu'elle

qu'elle veut adresser à une amie. Il apporte une petite table, de l'encre & du papier :

Tout est prêt, ordonnez ce qu'il faut que j'écrive.

LUCILE.

» Je viens d'apprendre, ma chère amie,

DAMON (*écrivait.*)

» Ma chère amie,

LUCILE.

» Que le perfide, le parjure.

DAMON.

» Le parjure.

LUCILE.

» Que j'ai tant aimé.

DAMON (*troublé, sans écrire.*)

Quoi Madame, il se peut!...

LUCILE.

Monsieur écrivez donc.

DAMON (*à part.*)

Est-ce pour m'éprouver! il faut que je poursuive.

(*Haut écrivait.*)

» Tant aimé.

LUCILE.

» Nous trompoit toutes deux en même tems!

DAMON (*à part.*)

Je ne fais que penser.

LUCILE.

Eh bien! Monsieur Damon!

DAMON.

J'écris.... assurément je n'ai trompé personne.

170 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

LUCILE.

» Les lettres qu'il vous écrivoit ne sont pas de son
» écriture.

DAMON.

Je tremble, & je ne fais pourquoi ;
Car tous ces mots-là sont une énigme pour moi.

LUCILE.

» Après cette indignité, vous êtes dégagée de la parole
» que vous lui avez donnée.

DAMON.

» Donnée.

LUCILE.

» Et moi.

DAMON.

» Et moi.

LUCILE.

» Je le vois dans ce moment.

DAMON (*regarde Lucile tendrement.*)

» Je le vois dans ce moment.

LUCILE (*avec effort & douleur.*)

» Pour la dernière fois de ma vie.

DAMON (*sans écrire.*)

Pour la dernière fois ?

LUCILE (*à part.*)

Que je me sens troublée!...

(*A Damon.*)

Qui, Monsieur.

DAMON.

C'en est trop, mon ame est accablée !
Je ne puis supporter...

LUCILE.

Ecrivez donc, Monsieur.

D A M O N.

Je vous obéis, mais vous me percez le cœur.
J'ai fini.

L U C I L E.

Non, Monsieur; l'adresse n'est pas mise.

» A Mademoiselle.

D A M O N.

» Mademoiselle.

L U C I L E.

» Florise.

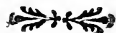
D A M O N.

Ah! tout est éclairci, je vois votre méprise;
Avez-vous pu me croire un lâche, un imposteur,

Cette scène nous a paru ingénieuse & théâtrale. Quant au dénouement, on devine que tout se débrouille à la fin, & que les amans s'épousent.

Le volume est terminé par la *Sage épreuve*, petite *aventure*, dialoguée, du même genre que celles du premier volume.

(*Journal de Paris; Mercure de France; Journal encyclopédique.*)



ENTRETIENS d'Angélique , pour exciter les jeunes personnes du sexe à l'amour & à la pratique de la vertu ; par une jeune Demoiselle. A Paris, chez Morin , imprimeur-libraire, rue Saint-Jacques , à la Vérité. Volume in-12. de 470 pages.

LES *Entretiens d'Angélique* ont pour but de fixer dans l'ame des jeunes filles les premiers sentimens de piété & de religion qu'on y a fait naître , & de les porter à en remplir tous les devoirs. Ils sont dédiés aux demoiselles pensionnaires des dames Miramionnes. On sait que cette communauté est une de celles de Paris où le sexe reçoit une éducation soignée & solide. Le dévouement héroïque & la profonde sagesse de Madame de *Miramion* subsistent toujours dans la sainte maison qu'elle a fondée , & de plus ses vertueuses disciples y exercent encore chaque jour les devoirs de l'hospitalité. Les pauvres y sont soignés , pensés & médicamentés de leurs mains. Le zèle ardent qui les anime pour l'éducation des jeunes vierges confiées à leurs soins , s'est fait sentir au cœur de Mademoiselle *Marie-Françoise Loquet* , & de sa plume sont sortis les entretiens spirituels qu'elle met au jour. Elle les annonce écrits d'un style simple & naturel , tel qu'on doit l'attendre d'une fille sans lettres : d'après cet aveu ,

nous nous abstiendrons de juger trop rigoureusement l'ouvrage; nous respectons d'ailleurs les motifs religieux qui lui ont donné l'existence, & nous pensons que, malgré ses défauts, il peut être utile à la docile jeunesse pour laquelle il est destiné.

Six interlocutrices forment tour-à-tour ces différens entretiens. Mademoiselle *Angélique* en est la *présidente*. C'est celle qui fait le beau rôle, qui prêche & endoctrine ses compagnes. Elle a deux acolytes, Mademoiselle *Clotilde* & Mademoiselle *Christine* qui la secondent. Le sixième entretien est intitulé : *obligation de servir Dieu dès la jeunesse*, & cette obligation n'y est point du tout démontrée. Il étoit pourtant facile de le faire, en disant que toutes nos années appartiennent au souverain maître, & que nous devons employer à son service les premières comme les dernières. La pieuse *Angélique* s'en tient à peindre les avantages dont jouissent les jeunes ames qui se dévouent de bonne heure à l'amour de dieu & à l'observation de sa loi.

Voici comme elle s'exprime en divers endroits de cet entretien :

» La simplicité, la candeur, l'innocence, com-
 » pagnes ordinaires de l'enfance, plaisent sin-
 » gulièrement au seigneur. Il reçoit avec plus
 » de tendresse les ames dociles qui lui consa-
 » crent les prémices de leurs affections; il paye
 » ce sacrifice si cher à son cœur de ses plus
 » précieuses faveurs.... L'enfant qui marche avec
 » ardeur dans le chemin de la vertu, est pour
 » dieu un jardin de délices, dans lequel il se

274. L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» plaît d'habiter. Il met ses complaisances à le
 » cultiver lui-même avec un soin tout particu-
 » lier. Un jeune cœur sans vices & sans pas-
 » sions, est plus susceptible des impressions de
 » la grace. Le seigneur le tourne à son gré, &
 » il se laisse aisément conduire. L'esprit-saint qui
 » l'a choisi pour son sanctuaire, l'éclaire, l'ins-
 » truit, l'anime, le fortifie, & il cede sans
 » peine ou plutôt avec joie à ses divines opé-
 » rations..... L'aimable enfance qui n'est point
 » infectée de la corruption du siècle, suit avec
 » docilité les rayons de la lumière céleste. Dé-
 » goûtée du monde sans en avoir pénétré les
 » maximes, elle est à l'abri de ses pièges dans
 » le sein de dieu. La grace lui apprend à en-
 » chaîner ses passions avant d'avoir éprouvé
 » leur révolte. Par une faveur singulière, elle
 » s'attache à son créateur d'une manière si so-
 » lide, qu'il est presque impossible de l'en sépa-
 » rer. Elle contracte tous les jours de sa vie
 » cette heureuse habitude de la vertu dans la-
 » quelle elle trouve tant d'appas. O charmante
 » innocence, que tu nous procures de biens
 » inestimables! «

Dans un autre chapitre, Mademoiselle Lo-
 quet condamne avec raison l'amour excessif, &
 le fastueux usage des parures. Tous les gens
 sensés goûteront ce qu'elle fait dire à son An-
 gélique sur ce sujet. « Quel scandale! s'écrie-
 » t-elle, de voir entrer dans nos temples sacrés
 » des femmes impérieuses, qui traînent jus-
 » qu'aux pieds des autels tout l'étalage de la
 » mondanité! de les voir disputer & enlever

» au dieu tout-puissant les cœurs de ses adora-
 » teurs ; fixer sur elles tous les regards des
 » assistans , & exiger en présence du roi des
 » rois les hommages qui ne sont dûs qu'à lui.....
 » La pudeur , la modestie doivent être les ver-
 » tus chéries de notre sexe : c'est une obliga-
 » tion très-étroite pour les jeunes filles d'en
 » faire leur principal ornement. Je vous le de-
 » mande , voit-on briller cette pudeur , cette
 » modestie sur ces têtes qui sont chargées de
 » tout ce que le raffinement de la vanité a pu
 » inventer de plus frivole & de plus sédui-
 » fant ? «

Pour engager les jeunes chrétiennes à vain-
 cre le respect humain qui pourroit ralentir leur
 marche dans le chemin du salut , Angélique
 adresse à Mélanie, nouvellement convertie, cette
 tirade qui n'est pas sans éloquence :

» Qu'auriez-vous donc fait , si vous aviez
 » vécu du tems des persécutions ? Il falloit alors
 » s'exposer aux plus horribles supplices. Com-
 » bien de vierges qui , dans l'âge le plus ten-
 » dre , alloient braver les tyrans jusques sur
 » le trône. Elles voyoient ces affreuses machi-
 » nes inventées par l'enfer pour tourmenter
 » les chrétiens ; elles laissoient par leur patience
 » la cruauté des bourreaux ; elles souffroient
 » avec joie les douleurs les plus aiguës ; c'est
 » au milieu de tant de combats & de victoi-
 » res , qu'elles consommoient leur glorieux mar-
 » tyre. On ne vous dit pas , ma chere Mélanie ,
 » d'aller répandre sur un échafaud jusqu'à la
 » dernière goutte de votre sang , de sacrifier

176 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» votre fortune , votre santé & votre vie même
 » pour votre divin époux ; mais vous devez
 » vous déclarer pour Jesus-Christ , ne point
 » rougir de porter ses livrées , & ne pas vous
 » effrayer des railleries , des rebuts du monde.
 » Refuserez-vous cette légère marque d'amour
 » pour un dieu qui en brûle pour vous ? «

Par ce peu que nous venons de rapporter ,
 l'on voit que l'auteur des *Entretiens* a le style
 en général plus relevé qu'elle ne l'annonce :
 son ton n'est pas toujours aussi naturel qu'elle
 voudroit le persuader : elle a parfois des phra-
 ses précieuses & recherchées. Dans l'entretien
 où elle fait paroître une mere , elle n'a point
 du tout saisi la tournure qui convient à ce per-
 sonnage ; tout ce qu'elle lui fait dire , ainsi qu'à
 la jeune fille , est guindé & de mauvaise grace.

Les personnages sont des Demoiselles qui ont
 été élevées ensemble au couvent , d'où elles sont
 sorties depuis peu. Elles y ont reçu une bonne
 éducation , & elles appartiennent à des parens
 chrétiens ; elles sont plus ou moins avancées
 dans les voies du salut , mais elles satisfont tou-
 tes aux devoirs de la religion. Nous voudrions ,
 pour l'honneur de leurs institutrices , que les
 moins saintes d'entr'elles parlassent de leur légé-
 reté , de leur dissipation , de leur imperfection ,
 & qu'elles ne dissent pas qu'elles ont étouffé les
remords , qu'elles ont marché dans les routes de l'i-
 niquité , qu'elles se sont plongées dans un abîme de
 crimes ; c'est une exagération que leur âge dé-
 ment ; un tel langage ne peut convenir qu'à
 des filles perdues.

Les deux scènes de conversion sont trop violentes, nous oserons même dire ridicules. Dans la première, c'est une vision terrible qui cause une frayeur mortelle à une de ces Demoiselles, & la décide à se consacrer au service du seigneur. Dans la seconde, la grace opère par un moyen assez plaisant. Mélanie étoit la plus espiegle de toutes celles qui assistoient aux conférences de Mlle. Angélique; elle aimoit la parure & les assemblées du monde. Un soir elle fit une chute considérable dans son escalier; elle fut blessée grièvement à la tête, & le chirurgien appelé jugea qu'elle étoit en danger. Quand elle fut revenue à elle, les sermons de Mlle. Angélique, sur la sévérité des jugemens de dieu, lui revinrent à l'esprit, elle lança sur les personnes qui l'environnoient des regards farouches; & prononça ces paroles désespérantes : *O démon qui s'empare de moi ! ô abîme qui s'ouvre pour m'engloutir.* On voulut lui adresser des paroles de consolation, mais « ses yeux s'enflammoient, & sa bouche écumant de colère, ne cessa de répéter : *je suis damnée ! je suis damnée pour toujours, entendez-vous bien !* » Tout le monde étoit épouvanté, il n'y eut que la bonne d'une de ces pieuses Demoiselles qui ne perdit pas la tête, » & qui commença à dire à la malade avec fermeté & autorité : « *Made-* » *moiselle, vous nous donnez un furieux scandale ;* » *si vous continuez, vous aurez affaire à moi ;* » & haussant la voix, elle ajouta : *qu'on m'ap-* » *porte une baguette, qu'on me fasse passer cette* » *houffine ; voyons à présent, Mlle. Mélanie, si*

178 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

« vous serez sage , prenez garde de broncher , & ayez
 » la bonté de répéter les actes que je vais vous sug-
 » gérer. » Cet argument à *ferio* eut un heureux
 succès : Mélanie , plus douce qu'un agneau ,
 prononça avec la bonne des actes de contri-
 tion , de résignation , de charité & d'espérance ,
 à la grande édification de tous les assistans. Ainsi
 la baguette fit ce que n'avoient pu faire les
 exhortations les plus pressantes & les plus tou-
 chantes. Mélanie renonça dès ce moment à ses
 goûts mondains , & prit la résolution d'embrasser
 la vie religieuse. Il est à désirer que dans une
 nouvelle édition , Mlle. Loquet supprime cette
 dragonnade qui pèche encore contre toute con-
 venance. Sied-il à une étrangère de menacer de
 coups de houffine , une fille de famille bien
 élevée , à l'âge de quinze à seize ans , & dans
 un instant où sa vie est en danger ?

Malgré ces taches , l'ouvrage , nous le répé-
 tons , peut être lu avec fruit par la jeunesse
 élevée chrétiennement. Les avantages que pos-
 sède amplement l'auteur , c'est d'être bien ins-
 truite de l'écriture sainte & des conciles , &
 son érudition , à cet égard , doit lui mériter des
 éloges. Au reste , ce n'est pas le premier essai
 de Mlle. Loquet : elle a déjà donné au public
le voyage de Sophie & d'Eulalie au palais du vrai
bonheur , ouvrage qui l'a fait connoître avanta-
 geusement dans la république des lettres.

(*Année littéraire ; Journal littéraire de Nanci.*)

CUI BONO ? or inquiry , what benefits can arise , &c. *Cui bono ? ou examen des avantages , qui peuvent résulter pour les Anglois ou les Américains , les François , les Espagnols , ou les Hollandois , des plus grandes victoires ou des succès les plus brillans , dans la guerre actuelle : en forme de lettres adressées à M. NECKER , ci-devant contrôleur-général des finances de France ; par J. TUCKER , doyen de Gloucester. In-8vo. 1781. A Londres , chez Cadell.*

DEPUIS le commencement de la révolution de l'Amérique , l'auteur de ces lettres a souvent essayé de prouver à sa nation , que la guerre avec ses colonies étoit contraire à ses intérêts , & que l'Angleterre devoit permettre leur indépendance. Aujourd'hui le doyen de Gloucester s'adresse aux François , qu'il voudroit aussi convaincre de leur erreur politique , en espérant quelques avantages de l'adversité de l'Angleterre.

Ces lettres sont au nombre de sept. La première n'est qu'une introduction à celles qui suivent.

La seconde contient la principale partie de ses raisons sur le sujet qu'il traite. Voici comme il s'exprime à cette occasion dans cette lettre.

» La première lettre n'étant qu'une simple
 » introduction, nous allons à présent entrer
 » en matière. La pauvre Angleterre est subjuguée par les forces combinées de la France
 » & de ses alliés. Il peut arriver, à la vérité,
 » qu'elle ne soit pas conquise, au point d'être
 » annexée comme une province à l'empire
 » François. — Peut-être n'est-elle pas ruinée, au
 » point d'être réduite à la banqueroute, ou de
 » faire la plus méprisable figure dans le monde
 » politique & dans le commerce. — Ou si vous
 » aimez mieux une dépendance absolue qu'une
 » dépendance partielle (la différence entre l'une
 » & l'autre de ces conditions n'est pas si essentielle, qu'on ne puisse l'accorder par forme
 » de raisonnement) l'Angleterre n'est donc
 » plus un état indépendant, mais une province
 » de France, qui sera gouvernée par un vice-roi du grand monarque. — Pouvez-vous en
 » demander davantage ?

» Quel sera le résultat de ce grand changement ? — Et quels effets produira cette
 » grande révolution, dans le cours du commerce & dans le système politique ? — Quant
 » au commerce, il est évident jusqu'à la démonstration que, si on demandoit à un négociant ou à un marchand, s'il seroit de son
 » intérêt que les plus riches de ses pratiques,
 » & ceux qui paient le mieux, fussent réduits à la banqueroute & à la mendicité, sa
 » réponse seroit très-courte. Peut-être aussi
 » seroit-il tenté de vous demander à son tour :
 » — *Avez-vous dessein, Monsieur, d'insulter à*

» mon jugement, ou de manifester votre ignorance,
 » en me faisant une question si plaisante? Mais il
 » semble que les nations commerçantes doivent
 » agir par des loix & des maximes de négoce
 » & de commerce opposées, & tout-à-fait
 » contraires à celles des individus. Les corps
 » politiques doivent premièrement faire les plus
 » grands efforts, pour appauvrir leurs chalands;
 » ensuite ils commerceront avec eux. Voilà
 » là marche la plus sage. Ainsi ce qui auroit
 » été, dans un cas, le comble de la folie & de
 » l'absurdité, pour ne pas dire du crime & de
 » la scélératesse, doit être considéré, dans un
 » autre, comme le chef-d'œuvre de la pruden-
 » ce, de la prévoyance, de la sagacité, de
 » la pénétration, ou de tout ce qu'il vous plai-
 » ra. — Commençons donc ici nos comptes, &
 » ouvrons nos livres de dettes & de créances
 » entre deux nations commerçantes.

» Quand les Anglois étoient un grand &
 » riche peuple, ils achetoient une quantité des
 » meilleurs vins & eaux-de-vie de France, &
 » ils étoient reconnus pour les meilleurs cha-
 » lands, en ce qu'ils payoient argent comptant,
 » & même d'avance. — Si ces marchands sont
 » réduits à la dernière extrémité de misère &
 » d'indigence — ils achèteront plus de vin &
 » d'eau-de-vie qu'ils ne faisoient, & ils se-
 » ront meilleurs chalands qu'auparavant. Voi-
 » là de la pénétration! voilà de la sagacité!

» De plus, quand les Anglois étoient dans
 » une grande prospérité & dans l'abondance
 » des richesses, ils étoient extrêmement vains

182 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

» & fastueux. Leurs femmes sur-tout (comme
 » il est naturel au sexe) se disputoient en-
 » tr'elles à qui raffineroit le plus sur la parure.
 » Par-là leurs richesses les mettoient en état
 » d'acheter les soieries & les velours les plus
 » précieux , les galons d'or & d'argent les
 » plus élégans , qui se fabriquoient en France.
 » En effet , rien n'étoit jamais trop cher , pour-
 » vu que cela vînt de votre pays. En un
 » mot , les modes françoises prévalaient dans
 » les habillemens ; les bonnes tables avoient
 » des cuisiniers françois ; les marchands de
 » modes , les tailleurs , les perruquiers & les
 » maîtres de danse françois prescrivoient les
 » loix de la politesse & de l'honnêteté. Mais
 » lorsque ce tems heureux , si désiré , fera
 » venu , où l'Angleterre sera dépouillée de
 » toutes ses richesses , alors ces bons chalands
 » d'autrefois achèteront sans doute plus de soie-
 » ries , plus d'étoffes d'or , plus de galons d'or
 » & d'argent , & plus de toute autre chose
 » qu'ils ne faisoient auparavant , — parce qu'ils
 » n'auront plus de quoi payer ; & tous ces
 » marchands de modes , ces tailleurs , ces per-
 » ruquiers , ces parfumeurs &c. &c. se croi-
 » ront excessivement heureux de travailler gra-
 » tis pour les pauvres Anglois. — Voilà en-
 » core une autre marque d'une sagesse con-
 » sommée & d'une profonde pénétration !

Dans la *troisième* lettre , le doyen s'efforce
 de prouver qu'il est du véritable intérêt de la
 France d'avoir dans l'Angleterre une riche &
non une pauvre pratique , & vice versâ , qu'il est

de même du véritable intérêt de l'Angleterre de favoriser la prospérité de la France , afin d'avoir en elle une riche & *non une pauvre pratique.*

La *quatrième* lettre roule sur l'inconséquence de la jalousie de commerce , quand on ne veut pas souffrir de rivaux , & sur son inefficacité , pour parvenir à tel but honnête que ce soit.

» Depuis les jours d'Hésiode jusqu'à présent ,
 » dit l'auteur , on a toujours vu que deux
 » hommes du même métier s'accordent difficilement. La description que nous donne
 » Hésiode de ces concurrens est si singulière ,
 » que je ne puis comprendre comment les
 » gueux & les troubadours de ce tems-là n'ob-
 » tinrent pas de quelques législateurs des pri-
 » vileges exclusifs. Je crois même qu'on pour-
 » roit inférer des paroles du poète , que tous
 » les commerces furent jadis libres ; autre-
 » ment , qui oseroit dire que l'émulation , par-
 » mi les commerçans , eût pour objet le bien
 » public ? Qui , dis-je , oseroit dire une pa-
 » reille chose , si l'on eût mis des entraves à
 » cette émulation ?

» Mais qu'il y ait eu ou non à cette épo-
 » que des compagnies de commerce exclusives ,
 » il est vrai pourtant que par la suite , l'esprit
 » de monopole prévalut presque par-tout , au
 » point de ne laisser passer aucune occasion
 » d'établir des compagnies exclusives ou res-
 » traintes , tantôt sous un prétexte , tantôt
 » sous un autre.

184 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Le doyen observe que les prétextes de jalousie nationale entre la France & l'Angleterre sont beaucoup moins plausibles que ceux qui pourroient survenir entre deux autres pays voisins.

» Ainsi par exemple , dit-il , le caractère
 » d'un François , considéré quant à la nation ,
 » est vif & enjoué , léger & changeant ; celui
 » d'un Anglois est pénétrant & profond , mé-
 » rhodique & correct. Dans l'un l'imagination
 » domine , dans l'autre c'est le jugement. L'i-
 » magination brillante du François le fait ex-
 » celler dans presque tous les ouvrages d'or-
 » nement & de parade ; le jugement solide de
 » l'Anglois se fait appercevoir dans la fabrique
 » des choses les plus propres à l'usage & aux
 » commodités générales. Un François veut
 » frapper les regards du spectateur au premier
 » coup-d'œil ; un Anglois tâche d'employer
 » toute son attention pour examiner la bonté
 » de l'ouvrage , l'habileté & l'imagination de
 » l'ouvrier. On a souvent fait ces observations ;
 » en vérité elles sont très naturelles. Pourquoi
 » n'en tire-t-on pas la conclusion convenable ?
 » — Une conclusion de tant de conséquence
 » pour la paix & le bonheur de l'humanité ;
 » savoir , que des talens & des qualités si dif-
 » férentes ne peuvent , à proprement parler ,
 » être rivaux les uns des autres , puisqu'ils
 » agissent dans des sphères différentes & qu'ils
 » tendent à des vues & usages différens. Il y
 » a donc d'autant moins de prétextes plausi-
 » bles d'une jalousie nationale entre la France

» & l'Angleterre, qu'il ne peut y avoir de
 » concurrence nationale entr'elles.

» De plus, comme le sujet dont il s'agit ici
 » est très-intéressant pour la tranquillité & le
 » bonheur de l'humanité, — je dois encore
 » le considérer sous un autre point de vue.
 » L'éclaircissement n'en paroîtra peut-être pas
 » assez noble à quelques-uns de mes lecteurs ;
 » mais comme les observations sont justes, &
 » les conséquences très-importantes, je serai
 » moins sensible aux critiques qu'on en pour-
 » roit faire : *Hæ nugæ seria ducunt.*

» L'emploi de M. le valet & de M. le per-
 » ruquier, & de Mlle. la coëffeuse, &c. est
 » de créer avec leurs doigts ces êtres connus
 » sous le nom d'*élégans* & d'*élégantes* ; — êtres
 » qui, pour la plupart, doivent leur existence
 » à une imagination vive & à un beau indé-
 » finissable, à ce *je ne sais quoi*. Il n'y a donc
 » point, à proprement parler, de système fixe
 » de machines propres à former de semblables
 » embrions, & à leur donner le dernier coup
 » de pinceau ; car tout dépend du caprice, du
 » goût & de l'usage. En un mot, la mode ou
 » la coutume est le grand empire où la France
 » a toujours régné, & où probablement elle
 » régnera toujours sans trouver de rivale.
 » L'Anglois naturellement appliqué, est d'un
 » caractère entièrement opposé ; il a un talent
 » particulier pour faire une bonne distribution
 » du travail, & pour adapter chaque détail à
 » la capacité, à l'âge, au sexe & au mérite
 » des personnes qu'il occupe. Je pourrois mê-

186 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» me avancer qu'il n'a presque pas son égal
 » pour ce qui concerne la construction des
 » machines employées en différentes manufac-
 » tures ; mais il ne peut adapter les dents de
 » ses roues, ses vis, ses poulies, ses leviers,
 » son vent, son eau, ou ses machines à feu,
 » à la fabrication d'*élégans* ou d'*élégantes*. C'est-
 » là un point tout-à-fait distinct, & qui sera
 » toujours tel ; l'Anglois sera donc toujours
 » imparfait dans ces sortes d'objets. Il est vrai
 » toutefois que, s'il eût pu appliquer son es-
 » prit mécanique & ses machines de com-
 » merce à de tels sujets, les manufactures an-
 » gloises d'*élégans* & d'*élégantes* auroient été
 » sans contredit, les meilleures, les moins
 » chères & du travail le plus achevé.

» Les choses étant ainsi, les François & les
 » Anglois doivent se contenter de leurs talens
 » respectifs, & ne pas faire d'entreprises
 » dans l'exécution desquelles, au moins pour la
 » plupart, ils doivent à coup sûr échouer.
 » Une autre conséquence aussi vraie, si mon
 » raisonnement est bon, c'est que si ces deux
 » nations jouissoient d'une paix solide (ce qu'on
 » ne doit presque pas espérer, tant que cette
 » furie, la *jaloussie de commerce*, allumera entre
 » elles le flambeau de la discorde) elles de-
 » viendroient, par cette raison, d'autant plus
 » riches & meilleures pratiques l'une pour l'au-
 » tre. Dans ce cas, la France devenant plus
 » riche, le François pourroit avoir divers articles
 » de mode & d'usage, auxquels il ne penseroit
 » jamais dans son état de pauvreté, & par

» conséquent il les acheteroit, médiatement ou
 » immédiatement, à un marché anglois, parce
 » qu'il y trouveroit de quoi choisir entre une
 » infinité de choses différentes, & qu'il y ver-
 » roit pareillement toutes les sortes de manu-
 » factures, du poli le plus fini, & du meilleur
 » marché. D'un autre côté, plus l'Angleterre
 » augmenteroit en richesse, plus les Anglois
 » de l'un & de l'autre sexe chercheroient à
 » briller par les modes & coutumes de France,
 » & à acquérir des agrémens qui, comme dit
 » fort bien le lord Chesterfield, ne sont pas une
 » plante de ce terroir.

Dans la *cinquième* lettre, l'auteur établit un
 arrangement entre l'Angleterre & l'Amérique,
 en supposant que l'Angleterre soit victorieuse :
 » trois choses, selon lui, sont l'objet de la
 » révolution actuelle. Premièrement, nous nous
 » proposons de recouvrer notre ancien com-
 » merce avec les colonies. Secondement, nous
 » espérons que la réconciliation étant faite, on
 » persuadera aux Américains d'entrer pour
 » leur part dans les dépenses générales de l'em-
 » pire. Troisièmement, nous nous flattons de
 » recouvrer par leur soumission notre gloire
 » nationale.

» Premièrement, nous nous proposons de
 » recouvrer notre commerce. *Commerce*, Mon-
 » sieur, est un terme très-vague, & peut ser-
 » vir pour toute communication mercantille de
 » nation à nation, ou d'homme à homme ;
 » mais ici ce terme doit signifier l'exportation
 » des manufactures de la Grande-Bretagne en

188 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» Amérique , & l'importation de l'Amérique
 » dans la Grande-Bretagne. Nous avons perdu,
 » ce semble, cette importation & cette expor-
 » tation; la guerre & la victoire paroissent les
 » mesures les plus propres à réparer nos per-
 » tes. Il arrive, malheureusement pour les
 » avocats de la guerre présente, que ces me-
 » sures sont totalement vaines; — vaines, dis-
 » je, dans le sens qu'ils y donnent; car nous
 » n'avons perdu notre commerce avec l'Améri-
 » que, que parce que les Américains & nous-
 » mêmes, sommes devenus plus pauvres, &
 » par-là plus mauvais chalands les uns pour
 » les autres, à cause de ses frais énormes, oc-
 » casionnés par la guerre. — En même-tems
 » que le prix des productions & des marchan-
 » dises des pays respectifs est prodigieusement
 » haussé pour les consommateurs; — haussé,
 » dis je, à cause des frêts, des assurances, qui
 » sont augmentées, & des risques, qui sont de-
 » venus plus grands. — Et sur-tout à cause des
 » profits immenses, que font actuellement les
 » étrangers avec leurs vaisseaux neutres, étant
 » les seuls agens, facteurs & commissionnaires
 » pour les deux pays.

» Les choses étant ainsi, & les désavantages
 » se trouvant des deux côtés, doit-il être éton-
 » nant que le commerce entre l'Angleterre &
 » l'Amérique ne soit pas à présent dans un
 » état florissant. En vérité, comment pourroit-
 » il arriver autre chose, en pareil lieu? — En
 » même-tems, il est plus simple de demander
 » si la continuation de la guerre, ces miseres

» perpétuelles & ces banqueroutes qui en ré-
 » sultent, — seront des moyens de faire re-
 » vivre notre commerce, & de rendre les deux
 » partis plus riches ou meilleurs chalands? —
 » L'homme, qui voudroit soutenir ce paradoxe,
 » ne mériteroit pas qu'on lui portât envie, à
 » cause de sa logique. Il peut dire ce qu'il lui
 » plaît.

» Autrefois, c'étoit en quelque sorte une
 » offense impardonnable de vouloir convain-
 » cre les Anglois que leurs manufactures avoient
 » la préférence sur celles des autres nations,
 » quant au bon marché. En effet, les Anglois
 » ont un penchant incroyable à se former des
 » idées sombres & noires relativement à leur
 » commerce. Et rien ne semble leur plaire da-
 » vantage que ce mot du célèbre lord Ches-
 » terfield, qui disoit gravement : *nous sommes*
 » *perdus & ruinés*. C'est pour cela que son ami,
 » le lord Bolingbroke, établissoit toutes ses dis-
 » sertations patriotiques sur cet base. — Pour
 » quels beaux exploits lui & ses freres patrio-
 » tes jouirent-ils d'une haute estime, qui ap-
 » prochoit de l'adoration chez le bon peuple
 » d'Angleterre, durant le regne long, pacifique,
 » & fertile en richesses (si je puis me servir
 » de ce terme) de sir Robert Walpole? En
 » vérité, long-tems avant eux, *nous sommes rui-*
 » *nés & perdus*, étoit le refrain de la chanson.
 » Un auteur de quelque réputation, Josué
 » Gée, étoit si rempli de cette idée désespé-
 » rante, qu'il se mit à démontrer, par des figu-
 » res & des fables de compte, que les balan-

» ces du commerce étoient , presque par-tout ,
 » prodigieusement contre nous ; de sorte que
 » suivant cette douce démonstration , il ne se-
 » roit pas resté depuis 60 ans un schelling dans
 » la Grande-Bretagne. Cependant , Monsieur ,
 » nous avons dépensé & prodigué jusqu'à ce
 » jour , pour des guerres rien moins que né-
 » cessaires , & d'aucun profit , au-delà de 150,
 » 000,000 livres sterling ; — preuve certaine
 » qu'il s'étoit misérablement trompé dans ses
 » calculs , au milieu des réflexions les plus mé-
 » lancoliques sur notre prudence.

» Néanmoins , l'expérience a effectué à la
 » fin ce que la raison & les argumens ne pou-
 » voient démontrer. Aujourd'hui les marchands
 » & les manufacturiers anglois trouvent & s'ap-
 » perçoivent que leurs marchandises dans les
 » marchés américains (nonobstant tout le dé-
 » savantage attaché présentement à cet objet)
 » passent pour meilleures & moins chères , que
 » les mêmes articles des autres nations , au
 » jugement même des Américains. C'est un
 » heureux augure , qui peut rendre à plusieurs
 » bonnes conséquences , si l'on fait en profi-
 » ter. Car il s'ensuit évidemment que les Amé-
 » ricains achèteront nos marchandises , dès que
 » ce sera leur intérêt , & qu'ils seront en état
 » de le faire , malgré l'exclusive antipathie qu'ils
 » peuvent avoir pour nous. Et je défie qui que
 » ce soit de prouver qu'ils aient jamais acheté
 » nos marchandises , contre leurs propres in-
 » térêts , même durant le moment le plus flar-
 » teur de leur amitié. (Une chose pourtant

» que je dois avouer, c'est qu'autrefois ils
 » achetoient souvent des marchandises angloi-
 » ses, quand ils savoient qu'ils n'étoient pas
 » en état & qu'ils n'avoient point intention de
 » les payer. Avec l'argent qu'ils en retiroient,
 » ils se procuroient des terres, ou faisoient le
 » commerce avec les établissemens espagnols.
 » Si donc c'est-là l'objet des plaignans, quand
 » ils pleurent la perte du commerce avec l'A-
 » mérique, j'espère que nous ne recouvrerons
 » jamais ce commerce pour l'avenir. C'est-à-
 » dire, que nous n'aurons plus en eux cette
 » confiance du passé. Les méchantes dettes des
 » Américains envers ce pays, bien avant les
 » troubles actuels, étoient au-delà de ce qu'on
 » peut imaginer.--- Elles étoient beaucoup plus
 » fortes que les sommes dues à l'Angleterre par
 » toutes les autres parties du monde.

» En outre nous voyons aujourd'hui que
 » les meilleures productions de l'Amérique peu-
 » vent être importées en Angleterre, si nous
 » en donnons le plus haut prix, malgré ces
 » obstacles, auxquels par les guerres civiles &
 » les animosités nationales sont jointes mille
 » difficultés & mille découragemens. Le tabac
 » des colonies révoltées, de Maryland & de
 » Virginie, avec les productions de prix des
 » autres pays sont aujourd'hui vendues & ache-
 » tées ouvertement, même dans des ventes
 » publiques, dans tous nos grands ports de mer,
 » comme avant la guerre. Après de pareilles
 » preuves, que pouvons-nous souhaiter ou de-
 » mander de plus ? & si cela ne suffit pas pour

» nous convaincre, que la conquête de l'A-
 » mérique, --- en la supposant toutefois possi-
 » ble, --- ne peut aucunement être utile en
 » matière de commerce, --- je serois satisfait
 » de savoir quelle espèce de preuve sera ou
 » pourra être censée suffisante. En un mot, si
 » l'expérience journalière & des faits notoires
 » ne sont point capables de nous convaincre
 » que notre plan est entièrement mauvais, je
 » n'ai d'autre parti à prendre, que de déclarer
 » ouvertement & sans réserve que nous som-
 » mes déterminés à agir contre notre convic-
 » tion --- & contre nos propres intérêts : *Non*
 » *persuadebis, etiam si persuaseris.*

» Mais on nous dit, en second lieu, continue
 » l'auteur, que la réduction de l'Amérique seroit
 » un moyen de persuader à ce peuple, au-delà
 » de l'atlantique, d'entrer pour une part dans
 » les dépenses nationales, dont nous sommes
 » accablés. Bon ! & alors ce raisonnement aura
 » à-peu-près l'effet suivant, quoiqu'en termes
 » différens. ---

» Après avoir tâché pendant plusieurs an-
 » nées de réduire les *corps* des Américains par la
 » force des armes, nous renoncerons pour l'a-
 » venir à toute méthode semblable ; parce que
 » notre dessein est de subjuguier leurs *esprits*
 » par la supériorité de notre puissante éloquen-
 » ce. Nous leur dirons (& à-coup-sûr ils nous
 » croiront) que nous ne voulons plus em-
 » ployer dorénavant des moyens violens. Nous
 » rejettons & détestons toute autorité & puis-
 » sance sur eux, & nous y renonçons. Ils
 » pourront

» pourront jouir de leurs droits inaliénables ,
 » quelque qu'ils puissent être ; ils se prescri-
 » ront eux-mêmes des loix , & ils seront en
 » tout leurs maîtres. — Et s'ils ne veulent payer
 » aucunes taxes , — ils se taxeront eux-mêmes.
 » Mais , quand nous leur aurons fait croire
 » toutes ces belles choses , nous ferons tomber
 » sur eux une telle armée de tropes & de mé-
 » taphores choisies , qu'ils seront hors d'état
 » de résister , — quoiqu'ils aient résisté si long-
 » tems à nos canons & à nos bayonnettes. De
 » plus , quoique dans les tems de leur prospé-
 » rité , tems où ils étoient riches & puissans ,
 » ils n'aient pas daigné payer la moitié de leurs
 » dépenses civiles & militaires , — encore moins
 » contribuer , d'un seul schelling , à l'entretien
 » des nôtres ; — cependant , quand ils seront
 » appauvris , qu'ils auront fait banqueroute &
 » qu'ils seront hors d'état de subsister eux mê-
 » mes , nous leur persuaderons alors de donner ,
 » du superflu de leur pauvreté , de riches sub-
 » sides pour leur intérêt & le nôtre. Comme
 » c'est un plan qui promet tant & dont la
 » réussite est si sûre , nous y persévererons &
 » nous poursuivrons la guerre d'année en an-
 » née , quoi qu'il en coûte , jusqu'à ce que nous
 » soyons venus à bout de notre dessein.....

» La dernière raison , dit le doyen de Glo-
 » cester , pour persister dans nos plans dispen-
 » dieux pour le recouvrement de l'Amérique ,
 » est de rétablir notre ancienne gloire.

„ La gloire , Monsieur , quant au cas pré-
 » sent , peut être considérée sur deux points

» de vue : d'abord la gloire ou l'honneur d'a-
 » voir un empire immense ; secondement la
 » gloire ou la renommée, attachée au courage
 » & à la bravoure.

.
 » Mais , ajoute plus bas l'auteur , les re-
 » gles de l'honneur & de la gloire nationale
 » différent, ce semble , de toutes les autres re-
 » gles , & l'on n'en doit pas juger par les prin-
 » cipes ordinaires de la raison & du bon-sens.
 » Par exemple, le doge de Venise, vient tous
 » les ans en grand cortège & avec appareil,
 » épouser la mer Adriatique; certainement c'est
 » un spectacle bien glorieux pour les Vénitiens
 » de voir leur chef se marier à une
 » épouse aussi douce & aussi complaisante. Ils se
 » croient beaucoup meilleurs, plus riches, &
 » plus puissans , au moment de ce mariage fortuné.
 » Cependant comme c'est en quelque
 » façon la coutume, qui a donné la sanction à
 » cette cérémonie, laissons-la passer. — Le peuple
 » de Venise l'attend tous les ans comme
 » une fête solennelle. Si toutefois, sa sérénité
 » devoit aller plus avant ; si elle devoit traverser
 » la mer Adriatique & toute l'immensité
 » de la Méditerranée dans le vaisseau doré de
 » la république, vaisseau à voiles de soie &
 » à banderoles peintes ; — si elle devoit passer
 » le détroit de Gibraltar & voguer sur le
 » vaste sein de l'Océan Atlantique, pour prendre
 » une autre épouse plus jolie, plus douce
 » & plus complaisante; — qu'est ce que le monde,
 » — qu'est-ce que les Vénitiens eux-mêmes

» diroient des dépenses nécessaires pour cette
 » pompe & cette cérémonie nouvelle? — L'ap-
 » plication est claire.

» Quant au second genre de gloire nationale
 » (angloise) qu'il me soit permis de demander :
 » qui accuse ou peut acuser nos troupes de
 » terre & de mer de manquer de la valeur
 » & de la bravoure naturelles à la nation ?
 » — En vérité, sur ce point il n'est pas be-
 » soin que nous soyons fort prodigues dans
 » nos propres louanges.
 » Observons, continue
 » l'auteur, que loin d'accuser notre nation de
 » timidité ou de pusillanimité, toute l'Europe
 » nous blâme unanimement de notre grand
 » entêtement & de notre persévérance obsti-
 » née dans un combat aussi inégal. On ne nous
 » reprochera pas d'être poltrons, mais plutôt
 » des Don-Quichottes, qui se battoient con-
 » tre des moulins à vent, afin de trouver moyen
 » de déployer leur courage.

L'auteur termine cette lettre par observer
 qu'il fut un tems où les Anglois se regardoient
 comme les plus malheureux des hommes pour
 avoir été chassés de France, parce qu'ils
 croyoient avoir fait une perte irréparable. Il
 ajoute que le tems & la réflexion leur ont
 fait supporter leur destin, & que l'expérience
 leur a appris que c'étoit un bonheur pour eux
 d'avoir été vaincus, parce qu'ils ne faisoient
 que sacrifier les intérêts de leur patrie à la
 vaine gloire des conquêtes. Cependant la France
 n'étoit pas à 1000 lieues de l'Angleterre, &

il n'y a point de comparaison entre la France & l'Amérique, tant pour la pureté de l'air, la beauté du pays, le sol, le climat, & les productions, que pour le génie du peuple, le caractère, la population, & les richesses des deux contrées.

Dans la *fixieme lettre*, l'auteur examine les avantages qui résulteroient pour l'Amérique en obtenant son indépendance dans la guerre actuelle. A ce sujet voici une réflexion qui est bien raisonnable.

» Quant à la grandeur future de l'Améri-
 » que, & à ce quelle devienne un empire sous
 » un chef républicain ou monarchique, c'est
 » une des idées les plus vaines & les plus fol-
 » tes qu'on ait jamais pu concevoir, même les
 » faiseurs de Romans. En effet, il n'y a rien
 » dans le caractère du peuple, dans la situa-
 » tion du pays, & dans la nature des diffé-
 » rens climats qui tendent à soutenir une pa-
 » reille supposition. Au contraire, en exami-
 » nant l'antipathie mutuelle des états, leurs
 » intérêts opposés, leur différence de gouver-
 » nement, d'usages & de mœurs, — on voit
 » comme un signe certain, que les Américains
 » n'auront point de centre d'union entre eux,
 » nul intérêt commun, quand le pouvoir &
 » le gouvernement de l'Angleterre seront tota-
 » lement écartés. En outre, si l'on examine
 » comme leur pays est entrecoupé & divisé
 » par de grandes baies, de vastes rivières &
 » lacs, & par des chaînes de montagnes, —
 » & sur-tout lorsque l'on considère les im-

» menſes régions de l'intérieur, ainſi que les
 » établiſſemens de derriere, où l'on n'a pas
 » encore pénétré, il eſt très probable que les
 » Américains ne pourront jamais être unis en
 » un ſeul empire, ſous quelque eſpece de
 » gouvernement que ce ſoit. Leur deſtin ſem-
 » ble d'être — un peuple déſuni juſqu'à la fin
 » des tems. En un mot, la ſeule ſuppoſition
 » probable qui puiſſe à préſent être formée,
 » à leur ſujet, eſt que — jaloux, ſouſonneux,
 » méſians les uns des autres comme ils le ſont,
 » ils ſeront diviſés & ſubdiviſés en petites ſo-
 » ciétés ou principautés, ſuivant les diviſions
 » naturelles ou les limites de leur pays, dont
 » nous avons déjà fait mention, & que cha-
 » que ſociété en général fera plus attentive
 » à pourſuivre ſes diſputes & querelles intef-
 » tines, qu'avide d'embraffer des guerres étran-
 » geres & de chercher des conquêtes éloignées.
 » Ils n'auront ni le loisir, ni le penchant, ni
 » l'habileré néceſſaires à de telles entrepriſes. —

La ſeptieme & derniere lettre contient un
 plan pour une pacification générale; l'auteur
 ne le préſente pas comme le meilleur abſolu-
 ment, mais ſeulement comme le plus praticable,
 & probablement le plus facile à faire accorder
 aux parties intéreſſées.

Les articles de ce plan ſont; 1°. que rou-
 tes les places priſes dans la guerre ſoient réci-
 proquement rendues.

2°. Qu'on faſſe aux *Américains républicains*
 une ceſſion de tous les pays ſitués entre les
 riviere Penobſcot & Connecticut.

198 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

3°. Que les Américains *Loyalistes* soient maîtres du district qui confine d'un côté à la rivière de Connecticut, & de l'autre à celle de Hudson, & qu'on leur abandonne aussi Long-Island & Staten-Island.

4°. Que tout le pays depuis la rivière de Hudson jusqu'à la frontière Septentrionale de la Nord-Caroline, soit cédé pour toujours aux Américains républicains.

5°. Que les loyalistes gardent les trois provinces restantes, savoir, la Nord-Caroline, la Sud-Caroline & la Géorgie.

6°. Comme les provinces de New-Yorck, de Nord & Sud-Caroline & la Géorgie, seroient pour lors des asyles pour les réfugiés loyalistes, que le gouvernement royal & mixte soit rétabli dans chacune, tel qu'il étoit autrefois; que ce gouvernement durera dix ans, à dater du traité, & qu'à ce terme l'assemblée de chaque province sera libre de choisir telle forme de gouvernement quelle jugera à propos.

7°. Que la Floride orientale soit cédée à l'Espagne avec la forteresse de GIBRALTAR, moyennant que S. M. C. veuille donner en échange l'isle de Porto-Rico, (*place aussi peu utile pour l'Espagne que Gibraltar l'est pour l'Angleterre.*)

8°. Que l'isle de Minorque soit cédée à la maison d'Autriche; que toute l'isle avec tous les ports & forteresses, qui en dépendent soient ouverts & libres aux vaisseaux de toute nation. Que l'empereur d'Allemagne invite les puissances belligérantes à envoyer des députés à Bruxelles ou dans quelque autre ville de la

Flandre Autrichienne , pour y traiter des moyens de procurer une pacification générale ; & que si l'on peut obtenir la paix aux conditions ci-dessus énoncées , que la puissance de l'Allemagne , l'impératrice de Russie , les rois de Suede & de Danemarck la garantissent.

Cet ouvrage est écrit avec beaucoup de prudence & de sagesse. L'auteur peut se vanter d'avoir en quelque sorte le privilege d'être exempt des préjugés nationaux , en politique.

(*Critical Review.*)

MÉMOIRE sur le passage par le nord , qui contient aussi des réflexions sur les glaces ; par M. le duc DE CROY. A Paris , chez Valade , imprimeur - libraire , rue des Noyers , 1782 , 23 pages in-4to.

IL seroit difficile de trouver un mémoire plus clair , plus méthodique , plus concluant que celui que nous annonçons , composé par M. le duc de Croy , qui cultive les sciences avec tant de goût & de succès , & imprimé sous le privilege de l'académie des sciences.

Qu'est-ce que c'est que trouver le passage par le nord , soit par mer , soit par les rivières , ou de toute autre façon ?

Telle est d'abord la question que propose l'illustre auteur , & à laquelle il répond : c'est trouver pour tous les bons bâtimens de mer ,

de commerce, & autres, un passage d'usage, plus sûr, plus court, plus commode & moins dispendieux qu'en tournant par les pointes sud de l'Amérique ou de l'Afrique. Si quelques-unes de ces circonstances y manquent, ce n'est plus remplir l'objet.

Nous n'avons, pour aller dans la mer du sud ou vers le Japon, le Kamtschatka, & tout l'ouest de l'Amérique, que la voie de la mer, avec des bâtimens propres à l'objet, en passant, soit par le détroit de Magellan ou le cap Horn, soit en doublant le cap de Bonne-Espérance. L'objet est donc (& il ne peut y en avoir d'autre) de trouver pour les mêmes bâtimens de mer une voie plus courte, au moins aussi sûre & moins dispendieuse. Ce n'est point un objet de curiosité qu'on cherche, mais un objet d'utilité.

Cet objet a été cherché & tenté, soit par la mer, soit par l'intérieur de l'Amérique septentrionale.

Par les terres de l'Amérique septentrionale, ce passage ne peut être que par des rivières ou lacs intermédiaires, s'il y en a, comme on en a quelques conjectures.

Mais on a remonté presque tout ce qu'on a découvert de rivières jusqu'où finissoit la profondeur d'eau nécessaire aux vaisseaux. On est sûr, par la connoissance de toutes les rivières connues, qu'elles diminuent de fond en remontant; & vu la longueur prodigieuse que doivent avoir ces rivières, joint à la difficulté de vaincre la rapidité des courans, les sauvages, &c.

il est bien certain que les vaisseaux n'y peuvent passer ; donc cette recherche est vaine & inutile au passage qu'on voudroit tenter.

Qu'il puisse y avoir quelque part une ligne d'eau communicative, laquelle devroit avoir au moins neuf cens lieues d'étendue ; qu'une truite qui remonte les cataractes, puisse aller d'une mer à l'autre ; qu'on y puisse même aller en canots avec les portages, & même sans portages, à la bonne heure : mais tout cela ne fait que démontrer encore mieux l'impossibilité du passage, puisque sûrement il y auroit plus de peine de tems & de dépense. D'ailleurs tous ceux qui se sont le plus occupés de ces recherches, & à qui M. le duc de Croy en a parlé, sont tous convenus avec lui que ce passage ne pourroit être pour des vaisseaux de mer. On ne doit donc plus parler du passage vraiment utile par-là.

Reste à le chercher par la mer du nord.

Sur ce qu'on a trouvé en tel tems & dans tel endroit une mer libre, on a dit quelquefois : *il n'y a donc plus qu'à sy enfoncer.* Mais tout le monde sait que si le vent & le courant partent d'un côté, si on y peut passer, on ne peut pas revenir par le même endroit. Il n'est donc pas raisonnable d'en tenter la navigation, ce seroit alors par le dessous du vent qu'il faudroit tâcher de proche en proche de faire des découvertes, pour être au moins sûr du retour. C'est même ce qu'on a essayé tant qu'on a pu, mais sans succès.

Un obstacle physique qui s'oppose encore à

la navigation dans les mers polaires, ce sont les glaces, dont il faut distinguer deux especes, les *glaces des côtes*, que l'auteur appelle *glaces côtières*, & les *glaces vers les pôles*, qu'il appelle *glaces polaires*. Les unes & les autres forment des obstacles insurmontables. Les dernières sont sur-tout remarquables par leur grande hauteur, bien supérieure à celle des glaces côtières. On voit des montagnes de glace qui ont 100 & 150 pieds de hauteur & plus. M. le duc de Croy explique très-bien la formation de ces glaces; & cette partie de son ouvrage est très-curieuse & très-intéressante pour les physiciens.

En s'arrêtant à quelques résultats, on voit que les mers polaires sont garnies de glaces qui varient sans cesse de forme & de place, suivant que le plus ou moins de calme les réunit, que les tempêtes les brisent, ou que, pénétrant profondément, l'eau de la mer qui est un peu moins froide, en dégele le dessous, & fasse changer le centre de gravité des masses.

Que les mers polaires gèlent pendant les calmes à la superficie, sans le secours des terres.

Qu'il s'y forme d'immenses glaces plates, qui en se brisant & s'empilant dans les tempêtes, font de nouvelles montagnes de glaces.

Que plus on avanceroit vers les poles, plus on trouveroit de glaces, excepté dans quelques circonstances trop rares & trop peu durables, pour qu'on puisse s'y hasarder.

Qu'il est possible qu'en quelques endroits il y ait quelquefois des yuides ou glaces moins

ferrées entre les glaces côtières & les glaces polaires. Mais qu'il seroit imprudent de s'exposer à être enfermé entre deux, à moins que les débouchés des deux bouts ne soient parfaitement connus. Or, quelques tentatives que l'on ait faites, on n'en connoît aucun d'une manière certaine.

Ainsi aucune des mers habituellement couvertes de glaces, ne peut être regardée comme un passage d'usage; & M. le duc de Croy le prouve encore en jettant un coup-d'œil sur les pointes & caps qu'on rencontre dans ces mers. Il ajoute que quand, par un grand hasard, toujours périlleux, un vaisseau feroit une fois le tour entier, cela seroit fort curieux, mais très-éloigné d'avoir rempli l'objet. Ce n'est pas tant à prouver, qu'une pointe ou l'autre permet quelquefois le passage qu'il faut s'attacher; pour la question prise en général; mais à observer, & il y a long-tems qu'on a dû le voir, que tout passage plus sûr, moins périlleux que par le sud de l'Afrique & de l'Amérique, n'existe pas. Aussi M. le duc de Croy est-il fondé à conclure, en terminant son mémoire, qu'il n'y aura jamais pour les vaisseaux de mer & d'un commerce d'usage, d'autre passage que par les pointes sud d'Amérique & d'Afrique.

L'académie des sciences adopte cette opinion: on s'en convaincra en jettant les yeux sur un extrait des registres de cette compagnie joint au mémoire. » L'académie a trouvé, est-il dit » dans cet extrait, qu'il résulloit des réflexions » de M. le duc de Croy, que ce passage, s'il

» existe, ne peut être utile ni pour le com-
 » merce, ni pour la navigation.

On doit avoir infiniment d'obligation à l'illustre auteur, qui a si bien développé cet objet important, & traité d'une manière très-satisfaisante, d'autres points essentiels pour lesquels nous renvoyons nos lecteurs à son mémoire, qui mérite d'être lu avec attention.

(*Journal de Paris ; affiches & annonces de Paris.*)

AACHENSCHEN geschichten, &c. *Histoire d'Aix-la-Chapelle ; par M. MEYER, &c. A Mulheim, 1781. 3 volumes In-fol.*

SEPTIEME EXTRAIT.

FRANCOIS-ETIENNE de Lorraine fut élu roi des Romains à Francfort le 13 septembre 1745, à la pluralité des voix des électeurs, celui de Brandebourg & le Palatin s'y opposants. Pendant l'interregne le conseil d'Aix adressa à l'électeur de Mayence un mémoire dans lequel il lui rappella que, suivant un usage antique, quand le couronnement, pour des raisons indispensables, se fait ailleurs qu'à Aix, le college électoral n'invite pas moins les députés du conseil d'Aix par une lettre spéciale, de se trouver au lieu fixé pour cette solennité; que des pareilles lettres lui furent remises en 1653, par le sieur Heimbeck, pour le couronnement

de Ferdinand IV, & plus récemment par le sieur Grosshaus pour celui de Léopold I, & pour celui de Joseph I, par le sieur Dautzenberg, tous députés exprès à cette fin : qu'il est encore d'usage que l'électeur de Mayence requiere à rems les électeurs de Treves, de Cologne & Palatin, d'accorder une escorte suffisante à la députation d'Aix, pour la sûreté des ornemens impériaux dont elle est chargée, parce qu'ils traversent leur territoire. L'électeur de Mayence fit aux trois autres les réquisitions indiquées, & le sieur Helm, conseiller de l'électeur de Mayence, apporta à Aix les lettres d'invitation du college électoral. Il produisit en même tems une lettre de créance sur laquelle il recommanda le secret au conseil & au chapitre pour ne pas s'exposer aux effets du mécontentement de l'électeur Palatin. Conséquemment il les engagea à éviter de passer par son territoire avec les ornemens impériaux.

Le secret fut gardé. Le chanoine Corneli devança les députés prenant le chemin de Limbourg & de Malmedy, accompagné d'Ubach, bourgeois fidele qui porta les ornemens sur son dos dans une hotte. Les députés allerent par Liege & le Luxembourg jusqu'à Treves. C'étoit de la part du conseil les bourguemaîtres d'Oliva & Niclas avec l'agent d'Aix à la diete Munsterer, & le secrétaire Ordender : & de la part du chapitre le baron de Bierens, doyen, & le plus ancien chanoine Godding avec le syndic Bohnen & le secrétaire Winand. Ils se

206 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

réunirent tous à Coblenz , à une demi-lieue duquel ils rencontrèrent environ 60 hommes d'infanterie de Treves qui les escortèrent jusqu'aux frontieres de Mayence. Delà ils furent conduits par des troupes de Mayence jusqu'à Francfort , où ils furent reçus avec autant d'honneurs qu'au dernier couronnement.

Le 4 octobre , jour de la cérémonie , les députés du chapitre d'Aix s'y rendirent dans un carrosse de l'empereur à six chevaux , & les députés de la ville dans leur propre carrosse de parade. L'officier des hallesbardiers Saxons qui gardoit la porte du chœur , ne permit pas aux députés de la ville d'y entrer pour y prendre leur place ordinaire , au grand contentement de ceux du chapitre qui cette fois jouirent seuls de cette prérogative. Cependant les députés d'Aix eurent les premières places au banquet du Roemer. Ils revinrent jusqu'à Coblenz en corps & escortés. Là ils se séparèrent , & chacun prit le chemin qu'il voulut sans toucher au pays de Juliers.

Le maréchal Bathiani , général Autrichien , prit son quartier d'hiver à Aix en 1746 avec son état-major. Le succès des armes françoises aux Pays-Bas , obligea un grand nombre des principaux seigneurs , magistrats & autres habitants de Bruxelles , de Malines & de Maestricht , de se réfugier à Aix. Lorsque Maestricht fut assiégé en 1747 , on pouvoit compter d'Aix pendant la nuit les coups de canon & voir dans l'air l'éclat du feu.

Enfin en 1748 , les puissances belligérantes

réfolurent de traiter de la paix à Aix , & y envoyèrent des commiffaires préparer les logemens & les fubfiftances , de concert avec le gouvernement de la ville. Pour tenir les conférences on prépara dans l'hôtel-de-ville un appartement , auquel on pratiqua cinq entrées , & on y mit une table ronde pour prévenir les difputes de rang. Le comte de Kaunitz - Rittberg , plénipotentiaire de l'impératrice - reine , arriva le premier à Aix ; il fut fuivi du comte de St. Severin d'Arragon , & de M. de la Porte pour la France ; de M. de Limai-Soto-Major pour l'Efpagne ; du comte de Sandewich avec M. Robinson pour l'Angleterre ; du comte de Chavanne avec M. Oforio pour le roi de Sardaigne ; des comtes de Bentinck & de Waffenaer-Twickel , du baron de Boffelaer , du bourgeois maître d'Amfterdam de Haffelaer , & de M. de Haaren pour les états - généraux ; du comte de Mouzone pour le duc de Modene ; du noble Doria pour Gênes ; du tréfoncier de Liege Jacquet comme nonce du pape ; du chambellan de Ammon pour le roi de Pruffe ; du baron de Spoon pour l'électeur de Baviere ; & du noble Locatelli pour Venife. Les plénipotentiaires convinrent avec le magiftrat de placer à trois quarts de lieue autour de la ville des poteaux de diftance en diftance avec chacun un tableau fur lequel on liroit en françois & allemand NEUTRALITÉ , & d'établir auffi des barrières dans tous les chemins qui conduifoient à Aix , à la même diftance de trois quarts de lieue.

208 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

La paix fut signée le 18 octobre dans le même mois précisément que celle de Westphalie, un siècle auparavant. Kittel, célèbre médailleur de Breslau, & Vestner de Nuremberg, frapperent des médailles à cette occasion.

Il est rare que le conseil & le chapitre d'Aix s'accordent ensemble. En 1754, ce dernier chargea des ouvriers de réparer le marché au poisson, prétendant que c'étoit le parvis de son église. Aussi-tôt la maîtrise des ouvrages de la ville y envoya ses propres paveurs qui furent repoussés par ceux du chapitre. Le magistrat fit marcher contre eux un détachement de soldats qui les soumit. Ce démêlé donna lieu au chapitre d'obtenir du nonce de Cologne un mandement qui le maintenoit en possession du marché, défendant de l'y troubler, sous peine de mille ducats & d'excommunication. Le magistrat ne déféra pas à cette sentence. Il recourut à la chambre impériale, où le chapitre succomba; & quoique le chapitre se soit pourvu en restitution, il semble avoir abandonné la cause.

Le 26 décembre 1755, quelques légères secousses de tremblemens de terre jetterent l'épouvante à Aix. Plusieurs personnes firent construire des baraques de bois ou dresser des tentes dans des jardins & des prairies. Quand elles furent revenues de leur frayeur, le 28 février 1756 une secousse plus violente que les précédentes renversa quelques centaines de cheminées, dont la chute tua deux femmes & blessa un homme, ébranla des escaliers, fendit des voûtes & des murs, arrêta le cours de

quelques fontaines , & fit tomber la grande statue de Ste. Catherine dans l'église des Augustins. Au surplus , cet accident produisit des dévotions , des réconciliations , des aumônes & des restitutions extraordinaires qui ne suffirent néanmoins pas pour appaiser la colere du ciel , puisque la maladie du bétail affligea le pays en 1757 , & comme si tous ces fléaux n'étoient pas assez , la guerre recommença.

Vingt-huit à trente mille hommes de cavalerie & d'infanterie françoise allant en Hanovre & en Hesse , passerent successivement par Aix. La moitié de chaque régiment logeoit dans son territoire , & l'autre moitié à Burtscheid. Les billets de logement leur étoient délivrés à l'hôtel-de ville. La ville fournit les rations de vivres & des voitures de bagages , sous promesse de les payer. Après la déroute de l'armée à Crevelt le 23 juin 1758 , les plus riches habitants du duché de Juliers accoururent se réfugier à Aix avec leurs meilleurs effets : en un seul jour plus de trois cens charrettes chargées de coffres y entrèrent par la porte de Cologne. On n'étoit pas néanmoins exempt de route crainte à Aix , parce que les troupes légères des Hanovriens étendoient leurs courses & les contributions jusqu'auprès de ses murs , & qu'indépendamment des richesses qui y avoient été mises à couvert , les François y avoient un magasin de quarante mille rations de foin , d'avoine & de paille que la ville avoit été obligée de leur livrer. Dans cette situation le magistrat fit doubler la garde des

210 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

portes , & les ouvrir plus tard le matin , & fermer le soir plutôt que de coutume : & il députa au quartier-général du duc Ferdinand de Brunswic à Grafenbruch , pour le prier d'épargner une ville si précieuse pour les hommes de toutes les nations qui y venoient chercher la santé : à quoi condescendant gracieusement , ce prince humain y envoya une sauve-garde.

A peine la frayeur des habitans étoit ainsi calmée , que les François en causerent une nouvelle , en demandant qu'on leur préparât des quartiers-d'hiver pour un régiment d'infanterie. La plus grande partie de la bourgeoisie marquant de la répugnance à leur accorder dans ses maisons cette hospitalité inévitable , le gouvernement d'Aix fit acheter des matelats à Maestricht , & faire des lits portatifs.

Le régiment du roi , de 2800 hommes , y arriva le 24 novembre , & fut logé tant dans les maisons communes des tribus & autres maisons vuides , que chez les bourgeois qui s'étoient offerts à porter cette charge. Ils placèrent leur grand-garde sous l'hôtel-de-ville , au-lieu de celle de la ville. La Corderie fut leur place de parade , & le couvent des Carmes leur servit d'hôpital comme en 1678. Ils partirent le 4 mai suivant. A leur retour le 24 janvier 1760 , la nécessité de les loger chez les bourgeois , engendra quelque désordre. Le brigadier-général de Meyronnet leur commandant en agit militairement. Ayant requis les bourguemaîtres & officiers de la ville , de s'af-

sembler le 3 de mai pour un sujet important; ils ne se furent pas plutôt rendus à l'hôtel-de-ville sur les neuf heures du matin, que toutes les portes de la ville furent fermées, tout le régiment prit les armes, un bataillon occupa le grand marché, & le reste se partagea dans les rues de manière qu'au besoin ils pouvoient se secourir, & qu'ils empêchoient la réunion du peuple. Ils entourèrent l'hôtel-de-ville, & y mirent des gardes aux portes de la salle d'audience & des autres chambres, en sorte qu'aucun membre du gouvernement n'en put sortir. Alors le brigadier entra lui-même, & déclara en peu de mots que la ville devoit en six semaines pour tout délai procurer indispensablement à l'armée du roi de France un magasin de cent mille rations de foin & d'avoine. Après s'en être défendus jusqu'à la nuit avancée, les magistrats prisonniers accorderent ce qu'on exigeoit d'eux, moyennant un certificat que cette livraison de leur part étoit forcée. La consommation de foin & d'avoine que les troupes avoient déjà faite dans leurs marches & leur séjour, les avoit rendus si rares, qu'il fallut en faire venir de cinq lieues, & les voiturer dans les chemins d'hiver jusqu'à Aix, où on entassa le foin en pyramides pour la montre seulement, jusqu'à ce qu'il y pourrit pour la plupart. Du reste le régiment observa une exacte discipline.

La procession solennelle du S. Sacrement qui se fait à Aix le jour de la fête-Dieu, fut troublée en 1749 par une prétention du chapitre. Le conseil l'ayant invité suivant l'usage à assister

212 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ensemble à cette procession , le chapitre mit à son consentement la condition , qu'en passant par la prison , la porte lui en seroit ouverte , & qu'il y délivreroit tous les prisonniers comme anciennement. La condition ne fut point acceptée par le conseil : c'est pourquoi le chapitre résolut de ne faire la procession que dans ses immunités. Le baron de Hauzeur , Vogt-Meyer , les échevins , les croisiers & les mendiants s'y trouverent. Pour empêcher le chapitre de s'étendre au-delà de ses limites , le conseil plaça des soldats sur les siennes , & afin de ne pas manquer à la célébration de la fête , il fit apporter le S. Sacrement de l'église des franciscains à la chapelle de l'hôtel-de-ville , où l'on fit le service divin , après lequel il reconduisit processionnellement le S. Sacrement dans cette église , avec les bourguemaitres , les officiers , & les corps de métiers. La cérémonie de la S. Gilles se passa de la même manière. Cependant le conseil assista avec le chapitre à la procession du 21 octobre de la même année 1759 , parce qu'elle étoit ordonnée par notre saint pere le pape & le prince-évêque de Liege , pour les calamités publiques.

Le conseil obtint cette même année un mandement de l'empereur , qui le maintenoit contre le chapitre dans le droit de veiller conjointement avec lui à la conservation des reliques & ornemens impériaux , & de les accompagner aussi conjointement. Le chapitre avoit entrepris d'ouvrir les reliquaires & de les visiter sans la participation.

Une ordonnance que le gouvernement rendit en 1760 pour interdire le métier de teinturier en drap à quiconque n'y étoit pas autorisé, lui attira un fâcheux différend. Antoine Richter, protestant, avoit loué une maison avec ses dépendances, en un lieu nommé le Malzweyer, qui appartenoit à l'électeur Palatin, comme duc de Juliers. Ayant commencé d'y teindre en toute sorte de couleurs, sans autorisation, comme autrement ç'eût été enfreindre l'ordonnance, il fit en sorte que le duc de Juliers contesta la juridiction sur le Malzweyer au conseil d'Aix, qui, voulant la maintenir, encourut la disgrâce du duc; au point que le duc garnit de soldats les chemins de son domaine pour en fermer le passage à toutes les marchandises venant d'Aix, où y allant, qu'il faisoit les revenus des Aixoïis sur son territoire, & qu'il ordonna d'arrêter les magistrats d'Aix qui y seroient trouvés. Le conseil ne vit d'autre parti à prendre dans cette conjoncture, que de se plaindre à l'empereur, qui défendit à l'électeur ces voies de fait. Cependant pour leur pleine sûreté, les marchands allant à Francfort & à Leipzig, prirent le chemin du Limbourg & du Luxembourg, tandis que le conseil ne négligeoit rien pour adoucir l'électeur sans rétracter son ordonnance. L'intercession du landgrave de Hesse-Darmstadt, évêque d'Augsbourg, qui avoit recouvré la santé à Aix, opéra cette heureuse réconciliation.

Le régiment françois d'Alsace hiverna à Aix depuis le 10 décembre 1761, jusqu'au 25 mai

1762, observant une exacte discipline. Au mois d'octobre les miliciens François campés aux environs d'Aix, ayant reçu un avis incertain de l'approche du prince héréditaire de Brunswic, avec une partie de l'armée hanovrienne, prirent d'abord la fuite, mais revenus de leur première terreur, ils s'emparèrent des portes d'Aix, en fortifièrent trois avec du fumier, demandèrent au magistrat le canon de la ville; sur son refus, ils forcèrent l'arsenal, traînèrent l'artillerie sur les remparts, y firent de nouvelles embrasures, & cessèrent ces terribles préparatifs le 18 d'octobre, quand ils furent que le marquis de Castrie avoit battu un corps d'Hanovriens à Kloster-Kamp.

La nécessité de payer le contingent à l'Empire, obligea le conseil de répartir une imposition sur tous les exempts & non exempts sans exception. Quelques nobles qui s'y refusèrent d'abord, en payerent leur part, quand on eut envoyé chez eux une garnison. La ville avoit été accablée d'une dépense extraordinaire de plus de 446,000 reichsthalers en contributions, contingens, & exactions, quand la paix d'Hubertzbourg lui permit de respirer en 1763. Le prince héréditaire de Brunswic vint cette même année à Aix avec un grand nombre de princes & de seigneurs, qui y passerent plusieurs semaines pour leur santé, & releverent la réputation de ses bains, dont la guerre les avoit écartés.

De son côté, pour adoucir à Aix ses disgrâces, le roi de France confirma les privilèges

ges & exemptions que Charles V lui avoit accordés en 1368 , & qui avoient été si souvent renouvelés.

L'empereur François Ier. mourut d'apoplexie à Inspruck le 18 octobre 1764. Pendant qu'il vivoit encore, les ambassadeurs des électeurs s'étant assemblés à Francfort, pour y élire un roi des Romains, & ayant résolu d'y procéder solennellement le 27 mars 1764, & de l'y faire couronner, ils en donnerent avis au chapitre d'Aix, en le réquerant d'y envoyer incessamment ses députés avec l'épée de S. Charles & les autres ornemens impériaux. Cette lettre d'invitation en date du 12 mars 1764, dans laquelle on promettoit aussi aux députés du chapitre de leur accorder leur place dans l'église, & tous les droits qui leur appartenoient d'ancienneté & suivant l'usage, étoit signée de tous les neuf premiers ambassadeurs à la diete d'élection; savoir, du baron d'Erthal, premier ambassadeur de l'électeur de Mayence; du comte de Hohenzollern, premier ambassadeur de l'électeur de Cologne; du comte de Baumgarten; premier ambassadeur de l'électeur de Baviere; du baron de Plothow, premier ambassadeur de l'électeur de Brandebourg; du seigneur de Busche, premier ambassadeur de l'électeur de Brunswic; du baron de Breidbach, premier ambassadeur de l'électeur de Treves; du prince Esterhasi, premier ambassadeur de l'électeur de Bohême; du comte de Rex, premier ambassadeur de l'électeur de Saxe, & du baron de Zedwitz, premier ambassadeur de l'électeur Palatin;

Une lettre signée des mêmes ambassadeurs en date du même jour, fut adressée pareillement aux bourguemaitres, échevins & conseil du siege royal & ville d'Aix. Ils étoient simplement avertis par cette lettre de veiller de leur part à ce qu'il ne manquât rien au tems fixé de ce qui étoit nécessaire.

Dans le premier projet des lettres à écrire au chapitre & à la ville d'Aix, on leur indiquoit la route d'Eifel. Les électeurs à la pluralité des voix, l'avoient d'abord préférée pour prévenir les difficultés sur le droit d'escorter les ornemens impériaux dans leur passage sur certains territoires; mais sur une note de l'ambassade Palatine, portant qu'on n'étoit plus dans le cas de 1745, & que l'ancien usage devoit servir de regle, on résolut de ne plus faire mention du chemin d'Eifel. Déjà l'électeur de Mayence avoit écrit aux princes, dont les députés chargés des ornemens impériaux devoient traverser ou toucher le pays, pour les requérir de les faire accompagner de maniere qu'ils arrivassent en sûreté & sans retardement à leur destination.

Les bourguemaitres, échevins & conseil d'Aix, ayant reçu le 20 de mars, la lettre des électeurs par la poste ordinaire, y répondirent le lendemain que leurs députés partiroient pour Francfort le 24; les prévôt, doyen & chapitre répondirent aussi le 23, qu'ils avoient choisi pour leurs députés le baron de Bierens, leur doyen, & le sieur de Schrick, leur chantre, qui partiroient aussi le 24 : les députés de la
ville

ville furent les deux bourguemaîtres régens de Richterich & de Kahr, avec l'ancien syndic Fabri & le premier secrétaire Becker. Le conseil, qui avoit déjà requis le gouvernement de Duffeldorf de fournir une escorte militaire, apprit que le baron de Geyr, grand-mayeur du duc de Juliers, étoit chargé de la conduire jusqu'à Francfort. Une compagnie de grenadiers du régiment du prince de Birkenfeld, arriva à Aix le vingt-trois, commandée par le capitaine de la Roche, y parada devant le grand-escalier de l'hôtel-de-ville, & fut logée & régagée aux frais de la ville. Le lendemain matin 24, jour du départ, cette compagnie s'étant rendue devant l'hôtel-de-ville, les députés monterent dans leur carrosse à six chevaux, la moitié de la compagnie le précédant avec le baron de Geyr, qui avoit l'épée nue à la main, & l'autre moitié le suivant, pendant qu'il se faisoit une triple décharge des six petits canons du jardin de l'hôtel-de-ville. Ils se rendirent à l'église de couronnement où ils reçurent la bénédiction du S. Sacrement. De là ils allerent à pied jusqu'à la porte Ste. Anne, avec les députés du chapitre qui avoient en leur compagnie le sieur Thimister leur syndic, & le sieur Wefender leur secrétaire. Là ils monterent tous en voiture & sortirent par la porte de Cologne au son des cloches & au bruit de l'artillerie, le carrosse du chapitre ayant deux grenadiers à chaque portiere, à cause des ornemens dont il étoit chargé, & marchant après celui de la ville.

Ils rencontrèrent à Bercheim le chambellan impérial Reichenender, qui remit aux députés du chapitre un passe-port pour eux, & les pria d'accélérer leur voyage. A leur arrivée à Cologne, ils furent reçus par une compagnie de grenadiers qui les précéda tambour battant jusqu'à leur quartier, où ils furent complimentés par le bourguemaître Putz & le syndic Schmitz, & reçurent le vin d'honneur dans vingt-quatre pôts d'étain. Au-delà du passage du Rhin, le comte Dumonceau, capitaine dans le régiment Palatin de dragons de Winkelhausen, se chargea de les escorter avec soixante & cinq chevaux, depuis Deurz jusqu'à Francfort, de manière que les troupes des électeurs de Treves & de Mayence, se rencontroient sur leurs frontieres respectives, & escortoient conjointement avec les palatines : ce qui ne se passa pas sans contestation à Rudelheim, entre les dernières & celles de Mayence.

Le 1^{er}. avril, ils arriverent à la tour de Bockenheim, non loin de Francfort, avec leur double escorte. Ils y trouverent le sieur de Lange, maréchal-de-logis de l'Empire, avec les carrosses du grand-maréchal, & le sieur de Lilienstern, de la part du magistrat de Francfort, avec une compagnie de bourgeois à cheval qui les attendoient. Descendus à leur quartier, ils y furent complimentés par le syndic de la ville Rumpel & l'ancien échevin Banfa, & on leur présenta le vin d'honneur. Le 2 ils furent introduits à l'audience publique de l'électeur de Mayence par le comte d'Elz-Kem-

penich, grand-maître de sa maison. En remettant leurs lettres de créance à l'électeur, ils le prièrent de leur accorder les réversales accoutumées en faveur de la ville & du chapitre d'Aix. Ayant été aussi introduits par le comte de Salm à celle de l'empereur, & par le comte de Khevenhuller à celle du roi des Romains dont ils eurent l'honneur de baiser la main, ils reçurent ordre de se tenir prêts d'être le lendemain à huit heures du matin, avec les ornemens impériaux, dans l'église de S. Barthelemi; où ils seroient conduits dans un carrosse impérial. En même tems, ils furent invités au festin de ce jour solennel.

Le 3, un carrosse à six chevaux vint prendre les députés du chapitre à sept heures du matin, & les députés de la ville d'Aix monterent dans leur propre carrosse pour aller à l'église de S. Barthelemi, où étant arrivés les uns & les autres, ils se rendirent dans la salle d'élection. Là le secrétaire Becker pria l'électeur de Mayence de leur accorder les réversales *De non præjudicando*, que le baron de Foerster lui remit ainsi qu'au doyen. Delà les députés rentrèrent dans l'église avec les ornemens impériaux, y mirent la petite châsse de S. Etienne avec le livre d'évangile sur le grand autel à droite, & l'épée de Charlemagne sur un carreau de velours soutenu par une table placée vis-à-vis du trône impérial, & ils assistèrent à toute la cérémonie, ayant leur rang entre le dais du trône & cette table.

Dès que la cérémonie fut achevée, les dé

putés de la ville allèrent au Roemer, les bourgeois maîtres de Francfort Schloffer & Wiesenhuber, accompagnés du syndic Rumpel & du sieur de Lilienstern, les menerent à la chambre du conseil, où le dîné étoit préparé. Les premières places y furent occupées par les députés d'Aix, avec lesquels le syndic Fabri ne se trouva pas, étant incommodé; les députés de Nuremberg prirent rang après ceux d'Aix, & ceux de Francfort ensuite. On but les santés dans le même ordre après celles de l'empereur, du roi des Romains & de l'impératrice. Avant leur départ, ils obtinrent audience des électeurs de Treves, de Cologne & Palatin, du vice chancelier prince de Colloredo, & prirent congé de l'empereur & du roi. Le trésorier Meyer leur remit les présens ordinaires avec 750 florins & plusieurs médailles d'or & d'argent. Ils partirent de Francfort le 13, accompagnés comme en arrivant. Il y eut encore des difficultés entre les escortes. La ville de Cologne leur offrit de nouveau le vin d'honneur à leur passage. Enfin ils furent de retour à Aix le 21, y régalerent l'escorte, & la renvoyèrent le lendemain matin.

Le conseil ayant résolu de rendre dans sa chapelle le premier mai, de solennelles actions de grâces à Dieu, de l'heureux succès de l'élection, il invita le chapitre à y assister, & le doyen à y officier; mais ils le refusèrent, & persistant à prétendre que ces solennités n'appartenoient qu'à leur église, ils défendirent à leurs musiciens de s'y trouver. On y sup

pléa : dès la veille toutes les cloches de la ville, excepté celles du chapitre , annoncèrent la fête. Le chapitre de son côté en fit une particulière le 5 mai.

JOSEPH II , étant monté sur le trône impérial en 1765 , l'année suivante , l'agent d'Aix François Ignace de Fernau , lui prêta serment de fidélité au nom des bourguemaîtres, échevins, conseil & toute la communauté & bourgeoise.

La ville d'Aix goûtoit les fruits de la paix, & comptoit dans son enceinte en 1768 , un grand nombre d'hôtes illustres, quand l'électeur Palatin se laissa persuader que les magistrats d'Aix affectoient d'entreprendre sur ses droits & tendoient à les anéantir. Décidé à leur en marquer son indignation , il ordonna le 4 mai 1768, au comte d'Effern , gouverneur de Dusseldorf, de se préparer en tout cas à fournir contre eux une force militaire suffisante, quand il en seroit requis par le conseil de Juliers & de Berg. En attendant , l'électeur ordonna de saisir les personnes & les biens mobiliers & immobiliers des magistrats d'Aix sur son territoire. Dans cet embarras , le conseil d'Aix s'adressa à l'empereur , & en obtint le 26 janvier 1769, contre l'électeur, comme duc de Juliers & de Berg , & contre le gouvernement de Dusseldorf; un mandement qui leur enjoignoit de restituer les marchandises saisies, avec les dommages & dépens, de révoquer les ordres d'en saisir à l'avenir, de s'abstenir de toutes voies de fait & de procéder suivant celles de droit.

Cela n'empêcha pas le 8 de février, entre huit & neuf heures du matin, plus de deux mille hommes de troupes palatines, commandés par le baron de Horst, général-major, de se présenter devant la porte de Cologne : & comme elle étoit fermée, le baron fit sommer le conseil par son adjudant, qui étoit entré, de l'ouvrir incontinent, nonobstant le mandement impérial lu en sa présence par le secrétaire du conseil. Tandis qu'on délibéroit, le baron bientôt las d'attendre le résultat des opinions, chargea le comte de Honsbroch, colonel du régiment du prince de Birkenfeld, d'attaquer la porte de S. Adalbert & de s'ouvrir là le passage. Quelques charpentiers de la compagnie y ayant fait un trou assez grand pour y passer, acheverent de la forcer par le dedans, & faciliterent l'entrée aux grenadiers qui gagnèrent à la hâte la porte de Cologne par les remparts, & la firent sauter, pendant que d'autres charpentiers hachotent la porte extérieure à treillis. Les artilleurs avoient dressé des canons en face de la principale porte pour s'en servir au besoin. Le corps d'armée, tiré de quatre différens bataillons, entra dans la ville tambour battant avec quatre canons, quatre mortiers, trois chariots couverts qu'on disoit remplis de poudre & de plomb, des échelles & douze charettes chargées de pain de munition.

On ne fit pas la moindre résistance, quoique des milliers de bourgeois demandassent à se défendre. Le grand conseil ayant délibéré sur

le parti à prendre aux approches des Palatins déjà à la porte de Cologne , déclara à l'adjudant qu'il ne pouvoit leur permettre l'entrée de la ville , & protesta contre une violence contraire à la constitution de l'Empire. Les troupes ayant à leur tête le baron de Horst à cheval , marcherent par la rue de Cologne jusqu'à la grand-place, où elles se formerent en un bataillon quarré. Là il fit lire publiquement vingt-neuf articles allégués pour motifs de l'invasion. Ensuite les canons, les mortiers & les chariots de munitions furent amenés devant l'hôtel-de-ville ; on s'empara du corps-de-garde qui est dessous , pour y placer la grand-garde de grenadiers ; toutes les portes de la ville furent occupées ; on y établit une forte garde au lieu des soldats de la ville ; seulement le corps ordinaire des grenadiers de la ville demeura libre , mais sans pouvoir battre la caisse ; enfin , après la distribution des postes , tous les soldats Palatins prirent leur logement par troupes de dix , de cinquante & même au-delà chez les bourguemaitres , & les officiers & membres du conseil , dont sept seulement furent exceptés.

L'après-midi on enfonça la maison de la monnoie ; on en ôta les coins de la monnoie de cuivre ; on s'empara également du Lombard qui fut interrompu , & dont le caissier eut pendant la nuit une sentinelle à son chever. Le Komphause servit d'hôpital , & le Kaaks-Hof de place de parade.

Le onze tous les chefs des tribus ayant été

224 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

mandés chez le vogt-meyer ou grand-maire on leur lut l'acte contenant les 39 articles de griefs. Il y est dit que S. A. E. palatine ayant à cœur l'avantage de la bourgeoisie, n'a pu souffrir qu'elle fût plus long tems opprimée par les injustes entreprises du magistrat. C'est pourquoi, en sa qualité de possesseur de la mairie de cette ville, & de son seigneur protecteur & défenseur, elle y avoit envoyé un corps de ses troupes pour y maintenir ses droits régaliens, pour contenir les membres du conseil dans leurs bornes, & pour soutenir la bourgeoisie qui constitue l'essence de l'état impérial d'Aix, les bourguemaitres & le magistrat n'étant que des membres élus uniquement par elle pour être les administrateurs de la république & prendre soin du bien commun, sans devoir s'attribuer la supériorité sur leurs concitoyens, bien moins encore s'arroger privativement pour leurs personnes les qualités d'état de l'Empire. A présent que depuis quelque tems, le magistrat donne même dans des imprimés publics les communs bourgeois pour ses sujets, qu'il continue de traiter illégalement différens bourgeois inscrits dans les tribus, & de violer les libertés & les privileges de la commune bourgeoisie de diverses manieres, par des exécutions militaires & autrement, S. A. E. n'ayant point retiré le moindre fruit des rescrits multipliés & des avertissemens sérieux qu'elle lui a adressés, la patience étant épuisée, elle a cru nécessaire de mettre fin au désordre, & elle se promet que la commune bourgeoisie contribuera de son

côté à un ouvrage qui n'a pour but que l'avantage général, & se prêtera à porter le magistrat au plus prompt redressement des griefs qui consistent principalement dans les articles suivans.

1°. L'attentat à la liberté personnelle du vogt-meyer ou grand-maire & du secrétaire de la mairie, contre l'ancien usage & les précédens décrets du conseil, en leur ôtant de force les *Pfannen*, ainsi nommés, ou le péage des grains transportés sur des voitures du pays de Juliers, & en les saisissant en 1766; 2°. la juridiction usurpée par le magistrat, sur le secrétaire de la mairie, contre la teneur expresse de la convention capitale de 1660, le magistrat s'étant émancipé de le considérer comme son sujet, & de lui renvoyer sa protestation au sujet des *Pfannen*, avec un décret & une réprimande; 3°. l'interdiction de la comédie prononcée de son chef particulier par le bourguemaitre Kahr en 1765, à l'insu & sans le concours du grand-maire, & accompagnée de procédés malhonnêtes & outrageans à l'occasion d'un remerciement d'un des comédiens; & de l'éclaircissement de ses armoiries; 4°. le doublement de certains droits de péage, leur établissement dans des endroits où il ne devoit point y en avoir, l'arrêt de sujets de Juliers dans les grands chemins, tandis qu'il n'appartient pas au magistrat envers ses propres sujets, mais au grand-maire, en vertu de la convention capitale de 1660; 5°. la conduite des prisonniers du magistrat à l'audience, & leur

226 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

renvoi en prison sans l'assistance des sergens du grand-maire, & sans l'en requérir, comme il a été stipulé aussi en 1660, & observé par le passé ; 6°. la conduite des étrangers arrêtés par le mayeur à la première audience devant le magistrat contre le traité de 1660 ; 7°. l'arrêt d'étrangers, nommément de Pierre Cloot en décembre 1767, & d'autres, malgré que le magistrat n'ait sur eux de juridiction que dans les trois cas expressément désignés dans la convention capitale de 1660 ; 8°. le refus du magistrat de laisser le grand-maire faire une visite générale, nécessaire pour la sûreté de la ville, quoique le grand-maire eût communiqué au bourguemaître Kahr le soupçon bien fondé que nombre de scélérats sans aveu y avoient leur retraite, & que l'arrêt de ces sortes de gens soit de sa charge, & qu'il entretienne à ses dépens les prisonniers étrangers ; 9°. le refus de la paille pour le lit des prisonniers étrangers fait par le magistrat, jusqu'au point qu'au mois d'août de l'année précédente, lorsqu'on eut annoncé le jugement de mort à un criminel nommé Minderjahn, on lui retrancha même de force les choses nécessaires, comme lumière, table, chaises, contre la coutume, suivant laquelle le magistrat doit avoir des prisons suffisamment garnies ; 10°. la permission accordée par les bourguemaîtres de leur autorité privée à un certain Reumont, pour 1200 reichthalers, de tenir des jeux de hasard, à la ruine d'un grand nombre de jeunes gens & contre la volonté du grand-maire ;

11°. La permission accordée depuis quelques années par les bourguemâtres de leur chef, à des virtuoses & musiciens étrangers, à des comédiens, des danseurs & pareilles gens, les affiches imprimées portant *par permission de Messieurs les bourguemâtres*, au lieu de l'ancien style, *par permission* simplement, ou *par permission supérieure* : nouveautés qui attaquent en même tems les droits de la mairie & oppriment ceux de toute la bourgeoisie, n'étant pas juste d'ailleurs que les bourguemâtres s'arrogent en ceci un droit particulier au préjudice du conseil; 12°. la conduite du bourguemâitre à l'égard des bals publics & particuliers, en ayant troublé l'année dernière un à l'aide de la force militaire chez un certain Rouise, le bourguemâitre Kahr ayant permis de son chef l'exécution de la peine statuée pour ce prétendu délir, sans en avoir prévenu le grand-maire, au mépris des libertés & des privileges des citoyens; 13°. le délai de la visite des mesures, aunes & poids prolongé depuis un siecle par le magistrat, quoique suivant la convention capitale de 1660 elle ait dû se faire trois fois l'an par le grand-maire & les bourguemâtres; & lorsqu'en 1765 elle ne pouvoit plus être différée, il a élevé des difficultés, prétendant déraisonnablement que les mesures en bloc, les tonnes de bierre, le poids des boulangers, les mesures des fruits secs, tels que les pois, fèves, farine & sel n'y étoient point sujettes; & quand il a été vérifié qu'il manquoit à un grand nombre une chopine par mesure, une à deux onces par livre, & plus

228 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

d'un pouce par aune , les délinquans n'ont point été punis , nonobstant les instances réitérées du grand-maire ; 14°. la fabrication excessive de la monnoie de cuivre ordonnée par le magistrat il y a dix à douze ans , & portée au-delà de 70 à 80000 reichsthalers au préjudice des sujets de Juliers & des environs , contre les loix de l'Empire , les résolutions du cercle & le droit de monnoyage de l'électeur ; 15°. qu'en août 1765 , lorsque l'électeur s'appliquoit à mettre la convention en vigueur , le magistrat l'a traversée , en empêchant l'exécution de toutes conventions , des moindres comme des principales sans distinction , au mépris des ordonnances de S. A. E. ; 16°. le préjudice causé à la bourgeoisie d'Aix en y travaillant l'argenterie non suivant l'ordonnance impériale à 52 gros , mais à 48 & à 42 ; 17°. l'établissement d'un impôt sur la farine au préjudice des sujets de l'Empire , & sa levée contrainte militairement avec toute sorte d'excès ; 18°. l'administration du lombard appartenant à l'électeur dont il ne s'est point rendu de compte depuis 1736 , quoiqu'il se dût rendre tous les ans , suivant la teneur expresse du bail à ferme passé avec le magistrat en 1733 , & dont les intérêts de l'argent prêté sur gages ont été augmentés au préjudice des communs bourgeois & des pauvres journaliers , au lieu de les diminuer suivant la volonté marquée de l'électeur ; 19°. l'atteinte portée par le magistrat à la juridiction qui appartient à l'électeur , suivant les titres & l'ancienne possession , comme seigneur suzerain de son fief impérial situé dans

Aix; 20°. l'interruption causée par le magistrat en 1766, 1768 & 1769 jusqu'à présent, à l'exercice des fonctions de la mairie, au grand désavantage de la commune bourgeoise, qui tant que dure cette interruption ne peut exiger le payement des dettes les plus assurées par contrats, ni vendre les hypothèques, ni aucunement exécuter les débiteurs; 21°. le mépris du grand-maire au sujet du service funéraire du feu empereur, en omettant de l'y inviter, quoique jusqu'alors c'eût été l'usage de l'inviter à ces sortes de cérémonies par un secrétaire de la ville, & de lui assigner une place honorable; 22°. la violation préméditée des franchises du bien domanial de l'électeur appelé Malzweyer, & la ruine totale de son admodiateur Jean Richter; 23°. qu'à l'occasion du jugement de Minderjahn à être étranglé, & de la grace que l'intercession du prince Ferdinand de Prusse lui a fait accorder par le tribunal du grand-maire & des échevins, suivant les anciennes formes, le magistrat a nouvellement revendiqué le droit de faire grace; 24°. la négligence du magistrat à réparer le monument érigé à Guillaume V. comte de Juliers; 25°. l'arrêt de plusieurs bourgeois exécuté par le magistrat de son propre chef, sans la connoissance préalable du grand-maire, & sans l'assistance de ses sergens, & la punition arbitraire de coups de bâton qu'il a fait appliquer: ce qui est directement contraire aux prérogatives du grand-maire & aux privilèges des bourgeois; 26°. la mauvaise conduite du magistrat dans plusieurs cas de juridiction pé-

230 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

nale au préjudice des hautes régales du grand-maire & de la bourgeoisie ; 27°. le refus fait sous des prétextes impertinens au grand-maire d'une garde bourgeoise en plusieurs occurrences ; 28°. la fauve-garde accordée dans la ville à un certain opérateur , tandis qu'il n'appartient qu'au grand maire , suivant la convention de 1660 d'en accorder aux étrangers ; 29°. l'expulsion des sujets de Juliers de la manufacture d'aiguilles d'Aix , & la protection accordée aux déserteurs des troupes palatines &c. Sans parler d'autres procédés odieux dont depuis vingt ans & plus les bourguemaitres & leurs partisans se sont rendus coupables , même contre l'honneur de dieu dans des processions solennelles , par des intrigues pernicieuses avec effusion de sang de propos délibéré , par leur opiniâtreté à vouloir dominer , & par d'autres attentats manifestes contre sa majesté impériale , son altesse électorale Palatine & la bourgeoisie en général. S. A. E. ne voulant plus souffrir des entreprises & des excès aussi intolérables de la part des bourguemaitres , ni les maux qui en résultent , & étant d'ailleurs obligée de conserver les domaines que le tout-puissant lui a confiés avec leurs hautes régales , ainsi que de soutenir contre des violences aussi injustes ses sujets , ceux du S. Empire Romain & autres qui sont sous sa garde & protection , & d'employer pour cette défense nécessaire les moyens de conservation qu'elle a en main , suivant les loix de l'Empire , & spécialement la capitulation d'élection , son mayeur en son nom avertit encore une fois les comtes pré-

sens & la bourgeoisie qu'ils représentent, de s'occuper promptement & soigneusement des moyens de rétablir la tranquillité & la concorde dans la ville, & d'applanir les difficultés au plutôt, suivant les précédens traités & l'ancien usage. Il assure toute la bourgeoisie que le détachement envoyé à Aix n'y fera point à sa charge, mais à la charge des membres du conseil de cette année & des précédentes, & qu'avant le départ des troupes on prendra de tels arrangemens que les frais qu'elles auront occasionnés ne seront supportés ni par la commune bourgeoisie, ni par le trésor public, mais par le conseil privativement.

Le 14 de février, le grand-maire fit commencer la visite du lombard en sa présence & celle de deux officiers de la ville. Il se chargea avec eux de la garde de l'argent, des gages & des livres dont l'examen fut continué & achevé par un secrétaire de la ville avec un secrétaire de la mairie. Cependant le grand-conseil députa vers le gouvernement de Dusseldorf, l'ancien bourguemaître de Richerich, le syndic de la ville Denis, & le jurisconsulte Fell, auxquels se joignit le secrétaire Couven, pour entâmer une négociation. La colère de l'électeur commençoit un peu à s'apaiser; car il avoit mandé le 15 au gouvernement de Dusseldorf de réduire à Aix le nombre des troupes à ce qui y étoit absolument nécessaire pour être garanti d'insulte, de leur faire observer la discipline la plus exacte, & d'obliger les officiers & les soldats à se contenter de leur paye.

Cependant les appartemens les mieux ornés des bourguemaîtres & des principaux membres du conseil, leur servoient de casernes. Le baron de Geyr, grand-mayeur, assignoit les logemens comme il lui plaisoit, augmentant & diminuant à son gré le nombre des hôtes chez chaque magistrat, où ils se faisoient traiter à ses dépens. Le bourguemaître Kahr fut distingué. Elu pour la première fois à la première magistrature en 1763, sans l'avoir recherchée, il avoit réparé les finances & veilloit à la conservation des droits de la ville; mais étant tombé dans la disgrâce du grand-mayeur, il eut pour sa part deux cens hommes en garnison chez lui.

Ces violences furent dénoncées de l'avis des jurisconsultes, tant à l'empereur qu'à la diète de l'Empire, pour obtenir leur assistance. En même-tems la voie de la négociation fut poursuivie, afin d'adoucir, s'il étoit possible, l'esprit encore irrité de l'électeur, à la cour duquel le conseil envoya à Mannheim l'échevin de Lommessen, & le syndic Denis qui se tenoit toujours à Dusseldorf, où il n'avoit point eu d'audience des chefs du gouvernement, l'électeur leur ayant défendu d'en accorder aucune aux députés d'Aix, ni de traiter avec eux des points en débat, qu'ils n'eussent auparavant montré un plein-pouvoir légitime, renoncé aux chicanes de droit, & donné acte de leur soumission, à l'exemple de leurs prédécesseurs.

Le grand-maire fit venir chez lui en parti-

culier la plupart des membres du conseil. Il dit aux uns, que pour détruire l'esprit de faction, il conviendrait de rétablir l'ancien conseil héréditaire; aux autres, que le tems de l'élection des nouveaux bourguemaîtres approchant, ils ne devoient point penser à choisir ni l'ancien bourguemaître Kahr, ni le syndic Brand; même il fit remettre le 16 mars à chaque membre du conseil une note portant, que l'électeur, dans l'attente de la satisfaction qui lui étoit due, ne prétendoit point suspendre le choix des nouveaux bourguemaîtres, mais qu'il espéroit que, donnant l'exclusion aux anciens bourguemaîtres comme à gens qui avoient provoqué sa haute indignation, ils nomméroient des personnages d'un caractère à lui com-
plaire.

Le 17 mars, une estafette apporta à Aix la nouvelle de la résolution impériale, datée de Clagenfurt le 6 du même mois, qui ordonnoit; 1°. de dresser un mandement pour enjoindre à l'électeur Palatin comme duc de Juliers & de Berg, de retirer sans délai les troupes qu'il avoit introduites de force à Aix, sous peine, en cas qu'il n'obéît pas promptement & complètement, de l'exécution déferée aux princes co-directeurs du cercle de Westphalie; & pour lui prescrire de s'abstenir désormais de tous actes violens, de procéder par les voies de droit, & non par celles de fait, d'en donner une caution suffisante, & de réparer les dommages qu'il avoit causés, dans le terme de deux mois, sous peine de deux mille marcs d'or.

234 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

2°. Il étoit ordonné par la même résolution d'adresser un rescrit à l'électeur de Cologne, comme évêque de Munster, & à l'électeur de Brandebourg, comme duc de Cleves, en leur notifiant les violences commises en pleine paix par l'électeur Palatin, au mépris des loix & de la tranquillité publique, sous prétexte de défendre quelques droits de la mairie d'Aix qui lui a été engagée par l'empereur & l'Empire, sur lesquels droits il y avoit un procès pendant au conseil aulique dont il avoit plu à l'électeur de ne pas attendre l'événement; mais il s'étoit fait justice lui-même : c'est pourquoi les directeurs du cercle de Westphalie étoient requis de prêter un prompt secours au magistrat d'Aix, en cas qu'à la représentation du mandement impérial, l'électeur ne rappellât pas immédiatement ses troupes.

Ce même jour, le mandement fut lu à Aix en plein conseil, & il fut résolu d'en envoyer une copie aussi-tôt au grand-mayeur par le ministère du secrétaire Bohnen, en lui déclarant que, s'il continuoit ses excès contre la ville, ou les conseillers, bourgeois, comtes & tribus, malgré le respect dû au mandement, on dirigeroit les plaintes contre lui personnellement. Le grand-mayeur refusa de recevoir la copie du mandement, en disant qu'il lui falloit obéir en tout aux ordres de son très-gracieux maître; & il affecta le lendemain 18 & les deux jours suivans d'envoyer encore des soldats chez plusieurs chefs de tribus.

Cependant le 19 mars, cent hommes de cha

que bataillon reprirent le chemin de leurs garnisons de Juliers & de Duffeldorf. Le 21, le conseil s'étant encore assemblé, résolut de suspendre les élections des bourguemaîtres, des comtes & routes autres, aussi long-tems qu'il y auroit des troupes étrangères dans la ville : ce qui fut notifié sur le champ au grand mayeur par un secrétaire de la ville.

Le 22, le général-major de Horst présenta aux bourguemaîtres un rescrit de l'électeur, par lequel les griefs étoient réduits à 14, sur lesquels il demandoit une déclaration précise. Elle lui fut donnée le 29, les députés vers le gouvernement de Duffeldorf étant revenus le 25, sans avoir rien effectué. Sur la proposition faite par le baron de Horst, le magistrat déclara avec une humble soumission qu'il consentoit & étoit prêt d'envoyer à la cour de S. A. E. une députation du conseil pourvue de pouvoirs suffisans, afin de la supplier de lui pardonner tout ce qui seroit trouvé avoir été commis contre les traités, le magistrat présument de sa justice & de sa clémence, que son intention gracieuse n'étoit pas de lui imputer, sans l'entendre, des fautes dont il seroit innocent, protestant que plusieurs articles des griefs étoient supposés, & que d'autres ne concernoient point le traité de 1660, ou n'étoient pas prouvés, ou avoient besoin d'un plus ample examen. Au surplus le magistrat promit qu'à l'avenir il se conformeroit en tout aux traités : & il espéroit que S. A. ne différeroit plus de faire sortir ses troupes de la ville d'Aix.

236 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Ce n'étoit pas assez pour satisfaire l'électeur, il exigea que le magistrat souscrivît sans délai aux 14 articles, voulant bien renvoyer le surplus à la discussion & au jugement. Sur ces entrefaites la commission d'exécution parvint aux princes directeurs. Le jour de l'élection des nouveaux chefs des fabriques d'aiguilles échéoit au dernier avril, mais en exécution de la résolution du 21 mars, elle n'eut pas lieu : sur quoi le grand-mayeur fit signifier à toutes les tribus une protestation dans laquelle il étoit dit que l'électeur ne prétendoit point troubler le moins du monde les tribus dans la liberté d'élire les bourguemaîtres, les membres du conseil & leurs chefs, mais au contraire, les y maintenir. Le magistrat publia une contre-protestation, portant que S. M. I. agréant le gouvernement d'Aix tel qu'il étoit, il n'appartenoit point au vobt-mayer d'arrêter ou de presser les élections : ainsi le conseil qui avoit la confiance de la plus saine partie de la bourgeoisie, persista à les différer toutes. La fête de la dédicace de la chapelle du conseil se passa le 1er. mai sans solennité. Celle du St. sacrement le 25 mai se fit aussi sans pompe. Les métiers ne la précéderent point, la procession à laquelle le grand-mayeur assista ne se fit que dans les immunités du chapitre ; & comme c'étoit le jour que les nouveaux bourguemaîtres devoient prêter serment, on reçut de nouveau celui de Mrs. de Wylre & de Chorus, qui furent interrogés en vertu de la résolution du 21-mars.

Les affaires demeurèrent dans la même situa-

tion jusqu'au 15 de juin, jour auquel le baron de Horst reçut ordre le matin d'évacuer la ville avec ses troupes. Il en fit part au conseil en ajoutant que si le magistrat vouloit lui fournir en payant comptant 22 chariots pour le transport du bagage, & des chevaux pour les officiers, il partiroit plutôt que s'il lui falloit en faire venir du pays de Juliers. Le magistrat les ayant fournis, il partit le 17 juin dès cinq heures du matin. Le magistrat avoit averti la veille de maison en maison de se garder de toute insulte & moquerie; & le général sortant avec ses gens leur fit observer une si exacte discipline, que ceux qui s'en écartèrent furent punis.

Le conseil dégagé de la gêne qui eût pu forcer ses suffrages, procéda le 19 juin à l'élection des nouveaux bourguemaîtres, qui furent Mrs. de Kahr & de Richterich, d'une voix unanime. Le grand-maire témoigna son mécontentement de ce choix, en invitant M. Richterich à son tribunal de maire, comme échevin seulement, & en négligeant d'y inviter M. Kahr, quoique la juridiction du maire, suivant le traité de 1660, ne doive point se tenir sans que les bourguemaîtres y aient été invités : ce qui en a arrêté l'activité jusqu'en 1774, avec beaucoup d'inconvéniens.

Malgré le rappel des troupes, la méfintelligence subsistoit & pouvoit encore produire des fruits amers : c'est pourquoi l'empereur fut supplié par la ville d'Aix de terminer les différends à l'amiable. A cet effet en 1770, il

238 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

envoya d'office au roi de Prusse , comme électeur de Brandebourg , & au prince Charles de Lorraine , comme gouverneur des Pays - Bas , une commission en vertu de laquelle ils devoient faire comparoître l'électeur Palatin & le conseil d'Aix devant leurs subdélégués pour les entendre & essayer de les concilier en les portant à un accord dont S. M. I. se réservait la ratification. M. Louis d'Orley , conseiller de Luxembourg , & M. Emminghaus , conseiller du gouvernement de Cleves , se rendirent à Aix en 1771 , en qualité de commissaires subdélégués. M. Knapp , conseiller de l'électeur Palatin , y vint aussi de sa part : & de la part du conseil d'Aix , Mrs. Richterich & Brand assistèrent personnellement aux conférences. Les deux subdélégués ayant mis sur leurs hôtels les armoiries de leurs maîtres , l'envoyé de l'électeur Palatin mit aussi celles du sien sur l'hôtel du grand-maire où il étoit logé ; mais le magistrat en ayant témoigné du déplaisir , il les ôta en changeant de quartier. Il y eut des difficultés pour le lieu des assemblées & pour les honneurs prétendus par le plénipotentiaire Palatin. Le magistrat proposoit l'hôtel-de-ville qui parut convenir aux subdélégués , mais sur le refus de rendre les mêmes honneurs au plénipotentiaire Palatin qu'aux subdélégués , il ne voulut point y venir , & l'on fut obligé d'entamer les conférences dans la maison de M. Lognai , rue de Cologne. Le plénipotentiaire Palatin contesta les pleins-pouvoirs donnés par le conseil aux députés de la ville , prétendant que

les tribus compofoient l'état , & qu'il auroit fallu prendre leur avis homme par homme , pour favoir fi elles prenoient part aux entreprifes du magiftrat , auquel il n'épargna pas les durerès , & fi elles vouloient reconnoître le préfent magiftrat & les bourguemaîtres en ces qualités. Il demanda encore de faifir pour les frais , les revenus des gens qui avoient fu fe perpétuer pendant neuf à dix ans dans les charges de bourguemaîtres & autres lucratives de la ville. Le traité de 1660 , ayant été pofé pour bafe par les fubdélégués , il articula 124 griefs ; les députés de la ville fe plaignirent de trente feulement.

Les difficultés préliminaires ayant été rapportées à l'empereur , il décida que les conférences feroient tenues à la maifon-de-ville ; que fuivant la préfente conftitution d'Aix le plein-pouvoir du grand-confeil fuffifoit aux députés ; que l'arrêt des biens des magiftrats n'auroit point lieu ; qu'on rejetteroit toutes perfonnalités des protocoles ; & qu'on écarteroit les griefs qui ne concernoient point la mairie , comme ce qui a rapport au Malzweyer dans la ville , & à la maifon de Schœnfort au-dehors.

Suivant cette décifion , il sembloit que les conférences fe feroient tenues dans la maifon-de-ville ; mais le plénipotentiaire de Juliers ayant mieux aimé fe pourvoir en révifion que d'y déférer , le confeil céda , pour ne pas multiplier les frais & ne pas retarder l'accord. Au furplus tous les points de conteftation ayant été difcutés , la commiffion quitta Aix fans avoir

pu réussir à concilier les intérêts & à accommoder les parties. En 1774 l'empereur la transporta à Vienne, où les griefs des deux côtés furent rapportés & examinés sommairement, en présence de M. Jacobi résident du roi de Prusse, de M. de Lederer, pour le duc de Brabant, du baron de Ritter, de la part de l'électeur Palatin, & du docteur Dauven, du côté de la ville d'Aix.

Enfin, toutes les difficultés furent levées en 1777. Dès que le docteur Dauvens en eut donné avis au conseil, il lui envoya par une juste reconnoissance les marques de la dignité de bourguemaître, à laquelle il venoit d'être nommé. Après trois ans d'absence, il rentra à Aix, au milieu des acclamations de ses concitoyens satisfaits du succès de sa négociation. Il apportoit avec lui les traités d'accommodement du 10 & du 14 avril, qui consistent dans l'interprétation & l'extension de celui de 1660. Ils furent examinés & ratifiés le 6 mars en plein conseil.

L'échange des ratifications en ayant été faite avec l'électeur Palatin, le conseil d'Aix résolut de lui envoyer une députation pour le remercier humblement de sa magnanime condescendance. Le bourguemaître de Dauven & le receveur Nelleffen ayant été choisis pour députés, en eurent audience à Mannheim le 7 de septembre. Le bourguemaître portant la parole, témoigna à S. A. E. la douleur qu'avoit eue la ville d'Aix des différends passés, sur-tout d'avoir été privée si long-tems de sa faveur
inappréciable,

inappréciable, la vénération dont sa clémence l'avoit pénétrée, son humble reconnaissance & la ferme confiance qu'il daigneroit la protéger dans la suite comme elle l'en supplioit; l'électeur leur répondit d'une manière satisfaisante & gracieuse.

Le conseil ne manqua pas de remercier les subdélégués, qui en lui répondant, firent les plus grands éloges de l'application & de l'impartialité de M. de Dauven, qui leur avoit beaucoup facilité le travail; c'est pourquoi M. Dauven fut aussi remercié par le conseil en corps, en vertu de sa délibération du 5 novembre 1777.

Le pape Clément XIV ayant supprimé l'ordre des jésuites dans tout l'univers par sa bulle du 13 août 1773, dès le 9 de septembre le comte d'Arberg, suffragant de Liege, & le sieur Jamard, doyen de la collégiale de Ste. Croix de Liege, accompagnés d'un secrétaire ecclésiastique, arrivèrent à Aix en qualité de commissaires de l'évêque de Liege. Le lendemain entre 8 & 9 heures du matin, ils se rendirent tous avec l'archiprêtre d'Aix au college, où ils lurent la bulle au recteur & aux autres peres, dont ils exigèrent les clefs de la maison qu'ils leur rendirent aussi-tôt après ce témoignage de leur obéissance: de la maison ils passèrent à l'église, où ils éteignirent les cierges, & qu'ils fermerent, s'en tenant là pour cette fois.

Jaloux de cet exercice d'autorité dans son territoire, le conseil d'Aix s'assembla dans la même matinée, & pour soutenir ses droits temporels, il envoya l'officier Dauven & le syn-

dic Denis, avec le secrétaire Becker au collège y mettre le scellé sur les archives, la bibliothèque & la sacristie. Les commissaires épiscopaux retournerent à Liege le 11. Le 15 le conseil d'Aix confia l'administration du collège à Mrs. Dauven & Schorenstein, & jugea à propos de défendre à tous ses rentiers & débiteurs, de payer à d'autres qu'aux administrateurs, sous peine de payer deux fois, se conduisant comme le vrai propriétaire du collège. Informé que les commissaires épiscopaux accompagnés du grand-maire avoient aussi mis le scellé avant leur départ sur les mêmes appartemens, il en écrivit au prince-évêque de Liege, qui répondit dans les termes les plus gracieux, qu'il n'avoit aucunement intention de troubler le conseil dans sa juridiction supérieure & dans la possession des biens du collège, & qu'à cet égard tout ce qu'avoient fait les commissaires pouvoit être considéré comme non avenu. Le grand-mayeur qui avoit mis son sceau conjointement avec eux, n'eut pas autant de condescendance.

Vingt jésuites furent obligés de quitter l'habit de leur ordre & d'en prendre un séculier. Les cinq professeurs des basses classes & sept convers se trouverent en un moment sans emploi. Le conseil qui avoit pris possession de leurs biens s'occupa des moyens de leur procurer une subsistance convenable : ce qui n'auroit pas été difficile, si le bien d'Eynatten, situé dans le duché de Limbourg, en quoi consistoit leur principal revenu, eût pu y être employé; mais les solli-

stitutions multipliées du magistrat d'Aix, ne purent jamais porter le gouvernement du Limbourg à s'en défaire; & quand le magistrat voulut attribuer à un ou deux jésuites pour leur entretien, le rectorat des chapelles de St. Etienne & de St. Servais, situées dans la rue St. Jacques, l'électeur Palatin le conféra à un autre, en ayant revendiqué le patronage en vertu du droit de retour, parce que son prédécesseur Wolfgang-Guillaume l'avoit donné au college d'Aix en 1647. Cependant le magistrat d'Aix ayant recouru à l'empereur, tant sur cette nomination que sur l'apposition des sceaux par le mayeur, il l'emporta sur les deux objets.

Il s'agit de trouver & d'entretenir des maîtres pour continuer l'instruction des jeunes gens qui sembloit menacer d'être suspendue. Les anciens professeurs restèrent en fonction jusqu'au 24 de septembre, & tout alla jusqu'alors sur le pied accoutumé, à l'exception que les prêtres ex-jésuites ne pouvoient dire la messe dans leur église que les portes fermées. Le 29 octobre le conseil avertit par la voie des gazettes, quoiqu'il eût l'intention de faire continuer les études dans le même college par d'habiles professeurs, des accidens imprévus l'obligeoient de remettre l'entrée des classes après la St. Martin, auquel tems elles seroient continuées sous la protection du gouvernement, à la satisfaction d'un chacun; il engagea à cet effet un nombre suffisant d'ex-jésuites accoutumés à ce travail. Ce ne fut pas sans obstacles. Car d'un côté l'écolâtre prétendant qu'on n'avoit pas le

droit de régler les études sans son concours, les griefs de Juliers furent augmentés de cet article; & de l'autre côté, l'archiprêtre Tewis notifia de la part de l'évêque de Liege, une défense du 19 novembre aux ci devant jésuites d'Aix, de tenir des écoles publiques & d'enseigner publiquement en aucune manière, sans en avoir auparavant obtenu sa permission, & avoir fait leur profession de foi suivant les statuts du diocèse, à peine d'encourir les censures ecclésiastiques. La prétention du prince-évêque parut si sérieuse au magistrat, qu'il députa le baron de Wylre, ancien bourguemaitre, & le jurisconsulte Fell vers S. A. pour se concerter avec elle. En arrivant à Liege, les députés allèrent présenter leurs lettres de créance au comte de Rougrave, vicaire-général, dont ils furent reçus avec beaucoup de politesse; après quoi ils furent conduits le lendemain 22 de novembre, avec tous les honneurs qu'ils pouvoient désirer, à l'audience du prince qui les satisfit, en accordant aux ex-jésuites Engels, Otten, Clermont & Geuljans la permission d'enseigner les belles-lettres à Aix, mais par provision seulement, suivant le mandement qu'il en fit expédier le 23 du même mois. Les ex-jésuites demeurèrent exclus des hautes classes & du confessionnal, parce que la sacrée congrégation romaine en fit une loi. Du reste le prince-évêque, par un autre mandement du 27, qui ordonnoit à Aix la pleine exécution de la bulle de suppression dans tous ses points, recommanda de faire sortir du college les jésuites profès même

des vœux simples, de les exclure de tout gouvernement du college, de chercher des prêtres séculiers pour les places de professeurs, & en cas qu'il ne s'en présentât point qui en fussent réputés capables, de les proposer au concours dont le magistrat ou autre à qui il appartien droit feroit juge, & les choisis devroient obtenir l'approbation de l'ordinaire; il consentit que les humanistes entendissent la messe dans l'église du college, mais en s'y rendant par la porte intérieure.

Le 30 les deux administrateurs avec le premier-secrétaire du conseil allèrent au college, & y ayant mandé l'un après l'autre les individus qui y avoient vécu jusques-là en communauté des revenus du college, ils leur demanderent à chacun s'ils vouloient rester en ville ou se pourvoir ailleurs, parce qu'au premier cas ils auroient une pension sur les revenus du college. Presque tous les prêtres déclarerent qu'ils desiroient de demeurer dans la ville. L'embarras étoit de leur faire des pensions, le college n'ayant de fonds sur le territoire d'Aix que cinq maisons & deux chétives métairies, & n'y ayant aucun espoir de rien percevoir des biens placés dans les pays Espagnols ou de Limbourg; mais dans leur infortune ils eurent le bonheur, que les seigneurs de Juliers de Corneille-Munster eurent la commisération de leur laisser la jouissance de ce qu'ils avoient possédé dans l'étendue de leur domination. Les pensions, d'abord très-modiques, ont augmenté à mesure que plusieurs sont morts, & que d'autres

246 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ont accepté des vocations étrangères. Les écoles de théologie & de philosophie demeurant fermées, faute de professeurs, les candidats en prirent des leçons chez les Franciscains qui depuis les ont rendues absolument publiques au moyen d'une rétribution annuelle.

Le conseil fit afficher & publier dans les chaires une ordonnance en vertu de laquelle tous détenteurs de rentes, obligations & effets des ex-jésuites étoient obligés de les dénoncer aux administrateurs dans le terme de quatorze jours, sous peine de dix fois la valeur de ce qu'ils auroient recelé, afin de pourvoir d'autant mieux au fonds nécessaires pour assurer aux ex-jésuites leurs pensions viagères. Dans la même vue il annonça dans la gazette du 22 juillet 1774, la vente de l'argenterie de l'église; mais comme il auroit fallu céder des ouvrages d'un travail exquis pour leur simple poids, elle n'eut point lieu. Il en fut de même de la bibliothèque: le reste du mobilier fut vendu à l'encan. Enfin le 6 octobre 1778, le prince-évêque de Liege permit d'ouvrir au public l'église des jésuites, maintenant de S. Michel.

Ici finit la narration historique. Il ne nous reste plus qu'à rendre compte de plusieurs dissertations placées à la fin du volume.

(Pour être achevé.)

M Ê L A N G E S.

SUR LA POSSIBILITÉ DE VOLER.

*LETTRE de M. DE LA LANDE à Messieurs les
auteurs du Journal des savans.*

M E S S I E U R S ,

JE ne croirois pas qu'il fût utile de vous entretenir des folles tentatives que les hommes ont faites pour s'élever en l'air, si depuis un an tout Paris n'avoit été voir dans la rue Taranne, un vaisseau avec lequel le sieur Blanchard promet de voler, (*) & si le *Journal de Paris*, d'ailleurs si raisonnable, n'avoit parlé sept à huit fois de cette prétendue espérance, sans en montrer l'absurdité.

M. Mercier, abbé de l'abbaye royale de S. Leger de Soissons, dont le savoir est connu, semble même suspendre son jugement, dans la feuille du 4 avril 1782 ; mais il fait à ce sujet quelques remarques d'érudition par lesquelles je commencerai mes réflexions sur l'art de vo-

(*) Voyez le journal de mars, page 328 & suivantes.

248 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ler. Roger Bacon avoit eu l'idée d'un chat volant, qui a peut-être donné au chanoine d'Estampes, M. des Mazures, l'idée de son cabrioler volant, dont on n'a plus entendu parler. Le P. Honoré Fabri s'étoit occupé d'un vaisseau volant, aussi-bien que plusieurs autres physiciens, dont George Paschius indique les noms & les ouvrages dans ses *Inventa nova antiqua*, chap. VII, pag. 636, édit. de 1700, in-4to. L'on y trouve aussi des observations curieuses sur l'art de voler dans les airs, sur ceux qui ont tenté de voler, sur plusieurs automates volans, tels que le pigeon de bois d'Archytas de Tarente, celui du P. Kircher, jésuite ; la mouche & l'aigle, dont on attribue l'invention au célèbre Regiomontanus. Cette mouche de fer vola, dit-on, sur plusieurs personnes, à Nuremberg ; & l'aigle, après être allé au-devant de l'empereur Charles-Quint à une distance assez considérable de cette ville, y ramena ce prince.

Le P. Lana, qui s'étoit fort occupé de mécanique, employe tout le chapitre quatrième de son *Prodromo all' arte Maestra*, à prouver la possibilité d'un vaisseau qui iroit dans l'air, comme les bateaux naviguent sur l'eau ; ce vaisseau devoit être à mâts & à voiles ; l'auteur en donne la figure à la fin de son volume ; il avoit, à la poupe & à la proue, deux montans de bois, portant chacun un globe de cuivre qui devoit être exactement purgé d'air.

Des inductions tirées de la pesanteur de l'air & de la légèreté qu'acquiert un vase qui en

est purgé, persuaderent au P. Lana, que quatre globes dont il armeroit son vaisseau, contrebalançant suffisamment, par leur légèreté, le poids de cette machine & des hommes qu'elle renfermoit, ce vaisseau monteroit nécessairement en l'air dès que l'on couperoit les cables qui le retenoient sur le chantier; qu'il s'y soutiendrait & qu'il vogueroit en l'air aussi facilement que les bateaux sur l'eau. L'auteur ajoute que la théorie sur laquelle il établit la possibilité de son vaisseau, ayant été soigneusement examinée par des personnes habiles, elles n'ont trouvé aucune erreur dans ses calculs.

Le *Prodromo* du P. Lana étant fort difficile à trouver à Paris, M. de S. L. avertit que Jean-Christophe Sturmius en a traduit le chapitre entier, sur la construction du vaisseau volant; cette traduction qui, par la comparaison que M. de S. Leger en a faite avec l'original italien, lui a paru exacte, est réimprimée dans le livre de Paschius.

Cependant il ne faut pas beaucoup de calculs pour renverser les idées du P. Lana. L'air est huit cent fois plus léger que l'eau, ainsi; le bateau qui se soutient dans l'eau devroit non-seulement être vide d'air; mais avoir huit cent fois plus de volume pour la même masse. Un homme a besoin d'occuper environ deux pieds cubes dans l'eau, pour s'y soutenir; supposons que le bateau pese seulement autant que l'homme, il faudroit qu'il occupât quatre pieds cubes dans l'eau, & trois mille deux cents dans l'air; ainsi, il lui faudroit une chambre

250 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

qui eût quinze pieds en tous sens, qu'elle fût vidée d'air, & qu'elle ne pesât pas plus qu'un homme; ce qui est humainement impossible.

On a cherché à suppléer au volume, par le moyen du choc des aîles, à la maniere des oiseaux; mais cela est également impossible, à raison de la foiblesse des muscles de l'homme, relativement à la masse qu'il s'agit d'élever, à la quantité d'air qu'il faudroit frapper, & à la vitesse qu'il faudroit donner au mouvement des aîles.

M. Coulomb, habile ingénieur, actuellement de l'académie des sciences, y a lu un mémoire en 1780, dans lequel il examine le plus grand effet que les hommes peuvent produire pendant quelques secondes, en considérant le produit de la vitesse, du tems, & du poids; & y appliquant les expériences, il trouve qu'un homme qui pese cent quarante livres, ne peut exercer une pression égale à cent quarante livres, qu'avec une vitesse de trois pieds par seconde; & qu'il faudroit, pour le soutenir en l'air, que la surface des aîles, mues avec cette vitesse, fût de douze mille pieds; il ne pourroit jamais augmenter sa pression sans diminuer sa vitesse; ainsi il n'y a aucun bras de levier ni aucune machine qui puisse augmenter cet effet. Mais comme il y auroit nécessairement du tems & des forces perdus pour relever les aîles, & plusieurs autres effets à déduire de ce résultat, il faudroit peut-être doubler ou tripler les aîles. Or, il est visiblement impossible qu'un homme puisse, sans avoir d'autre point

d'appui que lui-même , soutenir & manœuvrer des plans de cent quatre-vingt pieds de long & autant de large , c'est à-dire , plus étendus que les voiles d'un vaisseau ; cela suffit pour assurer qu'aucune tentative dans ce genre , ne sauroit jamais réussir. Les oiseaux ont les muscles des aîles beaucoup plus forts , à proportion du poids de leur corps , & ils peuvent donner à leurs aîles une plus grande vitesse que celle dont un homme est capable , d'après l'expérience. Ainsi , l'impossibilité de se soutenir en frappant l'air est aussi certaine que l'impossibilité de s'élever par la pesanteur spécifique des corps vidés d'air.

LA BIENFAISANCE.

Miseris succurrere disco. VIRG.

SENTIMENT émané du ciel , doux penchant des belles ames , ô divine bienfaisance ! heureux le mortel qui vit sous ton empire , & qui t'a livré son cœur !

Heureux celui qui , détrompé de bonne heure des illusions de la vie , & des folles passions qui dégradent l'homme , abandonne la ville & s'en va dans les chaumières champêtres consoler l'humanité souffrante !

Sans doute il a pris naissance au milieu des Barbares , long tems sur le Caucase il a sucé le lait d'une tigresse , celui qui voit d'un œil in-

sensible couler les pleurs des malheureux, & dont l'ame de bronze, fermée à la commisération, repousse avec une joie cruelle tout sentiment de pitié.

Ah ! que je plains l'homme personnel qui ne vit que pour lui seul, & le cœur avare qui, tourmenté nuit & jour par la soif de l'or, jamais n'a brûlé des saintes flammes de la bienfaisance ; insensé qui se prive de la plus noble, de la plus douce des jouissances, du plaisir de donner !

Je bénis l'être suprême de m'avoir fait naître avec des entrailles compâtissantes. Non, jamais le bonheur ne me fut étranger ; j'en jouis avec transport, il soulage mon cœur. O combien aussi son infortune m'afflige & me tourmente !

Je me rappelle encore, & ma mémoire en fera toujours frappée, de quelle douleur je me sentis saisir à la vue d'une mère éperdue qui accompagnoit au tombeau son fils unique. Elle fendoit l'air de ses cris. Le nom de cet enfant ; qu'elle avoit allaité, sortoit sans cesse de sa bouche ; elle l'appelloit, lui parloit encore ; ses sanglots étouffoient sa voix. Les pleurs couloient de tous les yeux ; le prêtre attendri en versoit, & ne pouvoit achever les prières sacrées. Elle vouloit, dans l'excès de sa misère, se précipiter sur le cercueil, & s'ensevelir toute vivante au tombeau de son fils : il fallut l'emporter évanouie, mourante.

Telle on voit la tendre Philomèle à qui l'oiseleur barbare a ravi les fruits naissants de ses

amours : malheureuse, elle soupire, elle gémit toute la nuit dans un bosquet solitaire, & traîne en longs accens ses plaintes lamentables.

Le ciel m'a peu donné; mais ce peu appartient à l'indigence. Le bled qui croît dans mon champ modique, on le moissonne pour elle autant que pour moi. Quand le lion embrasé vomit du haut des airs des torrens de feux, elle jouit de l'ombrage frais de mon bois. Retirée l'hiver dans ma demeure hospitalière, elle y brave les injures des aquilons. Je partage tout avec elle, le nectar de ma vigne, la laine de mes brebis, les fruits de mon verger. Hélas ! quand on a senti l'infortune, on ne connoît plus d'autre bonheur que de soulager les malheureux.

Je n'ambitionnerois les richesses d'Attale, & tout l'or qu'aux jours antiques avoit accumulé le roi de Lydie; je n'envierois, dis-je, tous ces trésors que pour éterniser mes sentimens les plus chers, & satisfaire le vœu de mon cœur, en élevant un magnifique temple à la bienfaisance.

Là on ne verroit ni les conquérans, fléaux de l'humanité; ni les ingrats, qui la déshonorent; ni ces monarques oppresseurs, toujours armés de la hache du despotisme : les tendres vertus, la reconnaissance & l'amitié fidelle y auroient seules des autels.

Ames généreuses, hommes sensibles & compatissans, vos statues rempliroient ce temple; moi-même je les couronnerois de laurier : partout enfin sur ces murs sacrés on liroit vos noms

254 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

illustres gravés de ma main en lettres d'or sur un marbre immortel.

Par M. l'Abbé DE REYRAC.

(*Journal de littérature, des sciences & des arts.*)

LETTRE de l'abbé LAMBINET, à MM. les rédacteurs de l'Esprit des journaux, sur la premiere édition du Missel Ambrosien.

LE *Missel Ambrosien* est un livre qui contient les prières, le canon, & les cérémonies de la messe, selon la règle de St. Ambroise. On prétend que ce St. docteur, du 4^e. siècle, en est le véritable auteur. Il en porte au moins le nom ; & de tems immémorial, il est en usage dans l'église de Milan.

Lorsque dans le onzième siècle & les suivans, les conciles & les souverains pontifes, voulurent faire adopter aux églises d'Occident le rit romain, au-lieu du rit mosarabique, celle de Milan eut le privilège de conserver le sien, en mémoire de St. Ambroise, son ancien évêque ; comme on a vu, vers l'an 1500, le cardinal Ximènes rétablir à Tolède l'ancien rit des églises d'Espagne, connu sous le nom de *mosarabe*, en mémoire de St. Léandre & de St. Isidore de Séville, qui en ont été les auteurs, sur la fin du sixième siècle.

M. Debure dans sa *Bibliographie*, regarde

les éditions de ce missel des années 1482 & 1499, comme les plus anciennes. Il s'appuie du témoignage de *Saxius*, qui dans son *Histoire littéraire typographique*, a donné une notice de toutes les éditions faites à Milan avant l'année 1500; mais ce célèbre bibliographe se trompe d'après son garant.

La première édition est du X des kalendes d'avril de l'an 1475, à Milan, par Antoine Zarotte, Parmesan. Il en existe un exemplaire à Milan, dans la bibliothèque Ambrosienne. Celui que j'ai vu dans les Pays Bas, est de la même année, du même imprimeur & de la même ville.

Il est vrai que le silence des savans les plus versés dans la liturgie & la bibliographie, nous a fait douter long-tems de l'authenticité de cette édition. Le P. le Brun & dom Martene, en traitant particulièrement de la liturgie Ambrosienne, ne citent que les éditions de 1482, 1491, & les suivantes. Chevillier & Maittaire, parmi les bibliographes, sont les seuls qui célèbrent le nom d'Antoine Zarotte, & qui le placent en 1478 au nombre des premiers imprimeurs de Milan; mais ils ne font aucune mention de l'édition de 1475.

Le desir de trouver la vérité, a engagé le possesseur du Missel dont je parle, à s'adresser à Rome à un des bibliothécaires du Vatican. Il s'est donné la peine de visiter la bibliothèque qui lui est confiée, & celles de Barberin, de Chigi, de Casanatte, de Corsini, &c. Son travail infructueux le jettoit dans le pyrrho-

256 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

nisme, lorsqu'en ouvrant la bibliothèque des écrivains de Milan, que *Philippe Argelatus* a publiée dans cette ville, en 1745, en 5 volumes in-folio, il trouva, tom. 1, pag. 562, dans le catalogue des livres imprimés en 1475; le Missel Ambroisien, *per Antonium Zarottum Parmensem*. Il l'annonce pour la première édition, & renvoie le lecteur à la page 79 de ses Prolégomenes, où il en donne une plus ample connoissance.

Nous avons comparé l'édition que j'ai vue dans les Pays-Bas, avec celle dont parle *Argelatus*. Elle est exactement la même. L'exemplaire est un petit in-folio, bien conservé, qui contient 213 feuillets, numérotés seulement d'un côté, en chiffres romains rouges. Le calendrier, composé de six feuillets, est à la tête. On lit au haut de la première page du Missel : *In nomine Jesu Christi incipit Missale per totius anni circulum more Ambrosiano compositum*, — & de suite, *In vigiliâ sancti Martini episcopi*, — *ad missam ingressus* — *Vir iste custodivit*.

On trouve à la fin de ce Missel en abrégé, comme tout le corps de l'imprimé, le même quatrain rapporté par Chevillier, Maître, Argelatus. Le voici copié mot à mot :

Antoni patria Parmensis : gente Zarotte :
Primus missales imprimis arte libros.
Nemo repertorem nimium se jactet. In arte
Addere plus tantum quam peperisse valet.

Impressum in alma civitate Mediolani, M. cccc

XXXV, decimo kalend. aprilis, per Antonium Zaccatum Parmensem.

Je suis, Messieurs,

Votre, &c. l'abbé LAMBINET.

BRUXELLES, 12 mai 1782.

P. S. Ce Miffel est à vendre. Ceux qui désireront l'acquérir, sont priés de s'adresser à M. Horgnies, directeur du bureau de la distribution des lettres, à Bruxelles.

ANECDOTE PARISIENNE.

DES jeunes gens se promenoient au bois de Boulogne, ils apperçoivent un abbé seul qui chantoit au pied d'un arbre; ils approchent, ils l'entourent; l'abbé surpris de cet auditoire s'arrête tout court & reste dans le plus profond silence. Le plus étourdi l'apostrophe, lui déclare qu'attirés par les charmes de sa voix, ils sont venus pour l'entendre, & qu'ils espèrent bien qu'il ne les privera pas de ce plaisir. Le chanteur s'excuse, dit qu'il n'a point de musique, & qu'il n'est point en état de se donner en spectacle: on insiste, il refuse. L'orateur pétulant leve enfin sa canne & menace de battre la mesure sur les épaules de M. l'abbé, s'il se fait encore prier. — » Voilà une plaisante façon » de donner de la voix. — Je conviens qu'elle » est un peu dure: eh bien! si vous l'aimez

» mieux, on vous coupera les oreilles »
 Le pauvre diable voyant qu'il n'y avoit aucune raison à attendre de ces Messieurs, prend son parti, & chante très-mal, comme on le juge aisément. — » Remettez vous, Monsieur, cela » ira mieux la seconde fois. » Bref, on le fait passer de l'adagio à l'allegro & du piano au forté; enfin les fous se retirent après lui avoir fait beaucoup de complimens sur son bel organe, & principalement sur sa complaisance. L'abbé qui avoit cette scene sur le cœur, ne perd point la tête; tandis qu'ils continuent leur promenade, il se rend à la porte du bois de Boulogne. Par la description qu'il fait de la compagnie, on lui indique leur voiture; il interroge le cocher, qui est précisément celui du harangueur; il apprend que ce dernier est mousquetaire-noir. Il retourne à Paris, va à l'hôtel & en découvre facilement l'adresse. Le lendemain de grand matin, il s'habille en seculier & se rend en diligence chez son homme; il se fait introduire auprès de lui, & se trouvant tête-à-tête, il s'annonce pour l'abbé de la veille qui vient demander raison du procédé injurieux. » Vous » êtes un galant homme, j'aime les abbés au » poil & à la plume : rien de plus juste.... » Où sera le champ du combat? — Au même » de l'insulte. — Très volontiers. » Le mousquetaire se fait passer un fracque, fait mettre ses chevaux, & nos deux champions se rendent au bois de Boulogne : arrivés à la porte, ils mettent pied à terre & vont au rendez-vous..... Comme le mousquetaire mettoit bas son habit,

son rival tire un pistolet de sa poche & le portant sur la gorge de son adversaire : » Nous n'en sommes point à nous battre , Monsieur ; vous m'avez fait chanter malgré moi , je vous juge très-beau danseur , & vous danserez , ou je vous brûle la cervelle. « En vain le mousquetaire fort étourdi de cette botte secrète ; veut faire valoir les loix de l'honneur : » Vous les avez méconnues hier , & vous ne méritez pas qu'on en use autrement : point tant de façon , ou je vais me venger , quelle qu'en doive être la suite. « Le mousquetaire , l'oreille basse à son tour , est obligé de se prêter à tout ce qu'exige l'abbé insulté & menaçant. » Que faut-il danser ? — Le menuet de Cupis. » Je vais chanter « ... L'abbé fredonne l'air , & conduisant toujours du pistolet son écolier , devoit former un spectacle très-risible pour ceux qui auroient vu cette farce. Après le menuet il exige une contredanse , ensuite une allemande. Alors jettant son pistolet de côté & tirant son épée : A présent , Monsieur , nous n'avons rien à nous reprocher , nous pouvons nous battre à armes égales. — Il n'en sera rien , vous êtes un trop galant homme ; vous m'avez corrigé de mon étourderie , & je dois vous remercier d'une pareille leçon : soyons amis , Monsieur l'abbé. « Nos champions s'embrassent à l'instant , & vont le verre à la main sceller gaiement leur nouvelle union.

(*Gazette littéraire de l'Europe.*)

*SUITE de la notice d'un manuscrit de poésies,
provenant de la bibliothèque de feu PIERRE-
ANTOINE MARCHI, avocat à Florence.*

TANDIS que Flaminio Rai s'appliquoit à l'éducation de Jean F. Trivulce, soit par jalousie, soit par quelque cabale de la part des courtisans ou par quelques autres motifs qu'on ne sauroit deviner, on voulut attenter à ses jours. Il échappa heureusement au danger ; en conséquence il fit vœu d'aller à Notre-Dame de Lorette. Il en fait mention dans l'épigramme 235.

Ad Virginem Mariam Laureti.

*Voti compos agit grates, sanctissima Virgo,
Si non quas debet, quas tamen ipse potest,
Raius, ad patriam incolumis salvusque reversus,
Dum sagit insidias horribilemque necem, &c.*

Il développe plus amplement ses sentimens de reconnoissance envers Notre-Dame (de Lorette) dans la belle ode 101 *Ad Virginem Mariam Laureti*. C'est à ce sujet encore qu'il termine ainsi la piece n°. 73. *In novolim fundum :*

*Vita subivi at ingens, heu, periculum
Magister aula Caesaris Trivultii
Firmi Joannis, nobilis puelluli ;
Sed innocentes optimus juvat deus.
Salvum hic, superstitemque reddidit meis, &c.*

Dans l'élégie n°. 709, après nous avoir appris que le 3 mars 1580 il quitta sa patrie pour

aller en Allemagne, il nous informe qu'il courut risque par la suite de perdre la vie :

*Pauperie oppressum, verum virtute probatum,
Et candore animi, quem deus ipse colit,
Me Petrus Vidor, me Valor Baccius, ambo hi
Mi certe digni semper honore coli
Ut mea magna fides, constantiaque alta niteret,
Miserunt, nummis dum bene suppeditor,
Ad populos, quos progeniuit Germania, Firmo
Joanni ut comiti mox documenta darem.
Istorum hortatu, vel paupertate coactus,
Deserta patria, matre, sorore, mihi
Cara adeo, peragro subiturus mille pericla;
Sic me suadet honor, sic bonitasque virum:
Tertia lux aderat Martis, tercentaque lustra,
Sex super, inde decem, queis deus ille deum
Deseruit vel amore flagrans penetralia cœli,
Ut fieret propter nos homines inde pius;
Dum cupit humano generi reparare salutem,
Cœlestes clausas & referare fores;
Queis ego discedens fausto cum sidere Prato,
Gentem ivi externam & querere regna nova, &c.*

*Quæsivere dolos, queis me disperdere possent;
At mihi prospectum est proditione scelus.
Ægrum dissimulo; medicus me curat ab arte:
Ut video præsto funera iniqua, paro
Arripere inde fugam ex aula bene cautus honestam,
Quæ me nobilitat docta per ora virum.
Dirus Scloppus erat misero mihi, dira bipennis
Ad me extinguendum tunc reparata, deæ
In Doroque theæ templo (*) subtriste sepulcrum,*

(*) Eglise de Ste. Dorothee, à Vienna.

262 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

*Mox & apud Maurum contumeliosus eram.
Nulla fugæ est ratio , nulla spes ; cetera lethum
Ostentant , quo se meus mea flectit ; ego
Attamen è lecto surgo sedesque relinquo ,
Ad notum quemdam confugioque miser , &c.*

Après nous avoir fait connoître que l'amitié ne lui donna aucun secours, il décrit les vrais amis. Il poursuit ensuite de cette manière :

*Quid feci ? quid commerui ? si facta rependunt ,
Me invenient dignum semper amore suo.
Si neque servitium fuerat mox utile , Pratum
Mittere debuerant. Num rediturus eram ?
Quam mallet vel Mercurii , vel Perseos alas ,
Vel mihi subniveos Bellerophontis equos ,
Ut Germanorum cautes , ut flumina tranans ,
Protinus inde queam limen adire meum !
Pragam ego adire paro ; Pragæ sed mi est via prorsus
Clausa : Viennam adeo , prætereoque statim.
Italiam versus : curarum fluctuat æstu
Magno animus : fesso corpore sensus abit.
Sensus abit : querulas profundo pectore voces .
Exaudite meas , numina sancta , preces , &c.*

Il implore le secours de Notre - Dame (de Lorette) & finit ainsi cette invocation :

*Haud pia Virgo preces nostras tunc respuit ; ast me
Scepius illa sua dextra levabat ope.
Vox pia justorum , clemensque refertur ad aures
Divorum ; exaudit vota precesque deus , &c.*

.....

*Fortunæ ergo trucem promptus contundere vultum
Undique pervolito ; singula clausa mihi.
Quare tramitibus ludo fallacibus omnes ,
Qui me insectantur vel pedibus vel equis,*

Après s'être soustrait à la fureur de ses persécuteurs, il tomba entre les mains des assassins de Bohême, qui tuoient & dépouilloient ensuite les passans. Ayant eu le bonheur d'échapper à ces derniers, il fut obligé de suivre sa route en mendiant :

*Pastorum subisse casus me sæpe juvabat ,
Atque ibidem somnos carpere languidulos
Ipsam hypo tum caustis. Adhibet Germania tota
Namque hypocæusta ob vim frigoris eximiam.
Hæc mihi cum jaceam cæno , cannaque palustri ,
Languentique adeo dulce levamen erant.
Omnibus exactus spoliis in nocte jacebam ,
Sæpeque sopitus his recreabar ego.
Non mihi equus , non ensis erat , calcaria , non quæ
Opportuna vagus arma viator habet.
Solus eram , ignarus linguæ , ignarusque viarum ,
Et quod , maximum erat , nulla pecunia , erat , &c.*

*Castaneas , lac & ova nucesque & mitia poma ,
Tunc mihi circumstans rustica turba dabat.
Ater panis erat mi mel , cervisia nectar ;
Namque in eis , floret vinea rara locis.
Sæpe humectabam risis manantibus ora
Ad strepitum intentus prætereuntis aquæ.*

Après des désastres sans nombre, il arrive à Inspruck. De-là il continue sa route :

*Attonitis animis ibi signa ego ahenea vidi ,
Quæ Austriacam referunt inclyta progeniem.
Propter egestatem me non potuisse videre
Displicet ornatam carmine Virgilii
Urbem ; sed peperit quæ longa ætate Catullum ,
Cujus scripta habeo sæpe diuque manu ,
Suspexi , fluvium , heu , tranans rate ab urbe Tridento*

Post Vicentini pinguis culta soli.

Il passe ensuite par Padoue, Venise & Ferrare; où il voulut aller voir le tombeau & la maison de l'Arioste. Enfin il vint à Bologne; & après plus de cinquante jours de route il arriva heureusement à Prato; il fut bien accueilli de ses amis, qui le croyoient mort & l'avoient pleuré comme tel:

Quinquaginta dies plus quinque erravimus, ante

Quam penetrassemus limina amata domus.

Imber, nix, glacies, venti, seriesque viarum,

Hæc mihi cunctandi causa fuit diu;

Per dubios casus, per tot discrimina rerum

Optamus nobis dum retinere decus.

Pratum ubi respicio, læto clamore saluto,

Riteque bis Pratum, Pratum ego jure voco.

Sic letho eripior; Pratum sic ipse reviso.

Quid? patrio cælo restituendus eram &c.

Sic matrem, & parvam ut vidi charamque sororem,

Spiranti crevit in mea membra vigor.

Gratatur populus; narro loca, facta, genusque;

Invisuntque aliqui; numina sacra colo &c.

. 5
.

Millibus adspiciens exultabunda periculis

Ereptum, (MATER) figit oscula chara magis,

Lætitia ingenti inlacrimans, frontique, oculisque,

Nec potis est se ab eo avellere; tantus amor,

Tantaque cura subit redeuntis sensibus imis;

Est gestire mihi sic mea visa parens.

Lugubris hæc misero flerat deperdita luctu;

Me periisse etenim rumor acerbus erat.

Ergo restitutor, surgoque a limine mortis.

Fabula quanta fui: rumor acerbe tace &c.

(Pour être continué.)

POÉSIES

POÉSIES FUGITIVES.

*AU GRAND DUC DE RUSSIE,
à son passage à Lyon.*

ILLUSTRE voyageur, dont l'active jeunesse
 Dans l'art des rois veut se former,
 Voyez sur nos remparts, que vous savez charmer,
 Eclater les transports d'une vive allégresse;
 Le François est fait pour aimer :
 Sans sortir de nos murs, vous pouvez le connoître.
 Un grand homme, un héros, sur son cœur a des droits;
 Il aime sur-tout les grands rois;
 Jugez s'il fait chérir son maître.

Aux rives du Wolga, lorsque de vos sujets
 Votre présence un jour causera le délire,
 Vous vous direz, peut-être avec quelques regrets :
 » En France, quand je voyageois,
 » J'étois déjà dans mon empire.

Achievez de remplir vos glorieux projets.
 Pierre vit nos climats; vous marchez sur ses traces;
 Vous aurez de plus grands succès;
 Car si Pallas ne le quitta jamais,
 Vous avez pour cortège & Pallas & les Graces.

*AUX DEUX ILLUSTRES VOYAGEURS,
sur leur arrivée à Paris.*

LE ciel enfin comble mon espérance.
AUGUSTE COUPLE, HEUREUX ÉPOUX,
Des rives du Wolga vous venez parmi nous ;
Vous allez enchanter la France.
Ainsi pour apprendre à régner,
PIERRE quitta le rang suprême :
Dans le grand art de gouverner,
Du flambeau de l'exemple il s'éclaira lui-même.
Ce grand homme n'a point dédaigné d'habiter
L'atelier de nos arts & le réduit du sage ;
Et dans ce noble apprentissage
L'Europe a vu combien il a su profiter.
S'il eût eu comme vous une mere immortelle,
Dont la sagesse & les exploits
Eblouissent le Nord d'une gloire nouvelle,
Et font par-tout chérir & respecter ses loix,
Eût-il, pour se former dans le talent des rois,
Pu jamais rencontrer un plus parfait modele !
Héritier comme vous d'un sceptre mérité,
Et brillant comme vous des fleurs de la jeunesse,
Ce Télémaque si vanté,
En parcourant les peuples de la Grece,
N'eut pour compagne, hélas ! que la triste sagesse.
Le destin vous a mieux traité ;
Et l'Europe, à votre côté,
Dans les traits séduisans d'une jeune princesse,
Reconnoît à la fois Minerve & la beauté.
Lorsque vous visitez notre climat prospere,
Faut-il que des beaux vers le regne soit passé !
Oui, de cet art brillant le charme fait pour plaire,
Est, par un froid délire, aujourd'hui remplacé.

Hélas ! pour vous chanter, nous n'avons plus Voltaire,
 Du Parnasse avec lui le trône est renversé.
 Mais quand le rossignol, au fond de sa retraite,
 Ne fait plus aux échos répéter ses accens,
 On prête encor l'oreille aux doux & tendres chants
 Du linot & de la fauvette.

PRINCES, sur cette rive, ainsi que dans les bois,
 L'Amour vaut Apollon & tient lieu de génie.
 Pour chanter ce qu'on aime, & fêter les bons rois,
 Le sentiment dans ma patrie
 Trouve toujours assez de voix.

Comme un bon pere aime sa fille,
 LOUIS aime la France, & dans tous ses projets,
 Cet amour paternel sans cesse éclate & brille.
 Dans le monarque & les sujets
 Vous ne voyez qu'une famille.

Pour goûter ce bonheur tous deux vous êtes faits.
 L'aspect de ces états qui partagent la terre,
 Vous aura sans doute occupé.
 Culte, langage, mœurs, usages, caractère,
 A votre œil, rien n'est échappé;
 Et vous avez été frappé

De voir combien entr'eux chaque peuple diffère.
 Mais envain vous marchez d'un voile enveloppé,
 Par-tout on vous devine à vos talens de plaire.
 De Pétersbourg à Vienne, & de Rome à Paris,
 Tous les cœurs avec vous se mettent du voyage;
 Et de vos dons charmans tous les peuples épris,
 N'auront jamais pour vous qu'un culte & qu'un langage.

Par M. BLIN DE SAINMORE.

V E R S

A ma sœur le jour de son mariage.

TOI, qui sur mon ame attendrie
Sais regner par le sentiment,
D'un frere aimé sincèrement,
Sœur aimable, autant que chérie,
Tu vas donc faire à l'amitié
Succéder, en ce jour de fête,
Les plaisirs que l'amour t'apprête,
Et dont l'hymen est de moitié !
Les transports, la vive allégresse
Du digne objet de ta tendresse,
Ses traits enjoués, sa douceur,
Dans une mutuelle ivresse,
Te présagent un sûr bonheur.
J'en atteste cette figure,
Que l'innocence de ton cœur
Embellit, d'une gaieté pure,
Et des charmes de la candeur ;
J'en atteste ce caractère
Qui seul pourra, dans l'avenir,
Te conserver le don de plaire,
Sans te laisser de repentir :
D'une félicité suprême
Reçois l'assurance aujourd'hui.
Quand on fait le bonheur d'autrui,
On est toujours heureux soi-même.

Par M. CRIGNON, d'Orléans.

A Z E L M I S.

CHAQUE chose ici bas trouve toujours sa *place*.
 L'avare, qui sans cesse entasse
 Avec ardeur des monts d'or & d'argent,
 Sait *placer* ses deniers à soixante pour cent.
 Ici, l'amant chez sa maîtresse,
 Qui le chérit sincèrement.
Place son cœur & sa tendresse.
 Là, dans les sacs des procureurs,
 Ces vampires insatiables,
 Les bons MANÇEAUX, les NORMANDS chicaneurs
Placent des sommes innombrables.
 On rit de voir d'imbécilles barbons,
 Voulant encor paroître aimables,
Placer leur or chez de jeunes rendrons.
 Epris d'une beauté, que son œil idolâtre.
 On voit l'abbé, semillant & coquet,
 Sur un sein plus blanc que l'albâtre
Placer un élégant bouquet.
 Enfin ce dieu qu'on adore à Cythere,
 Ce foible enfant, qui triomphe des dieux,
 Dès qu'il te vit, te prenant pour sa mere,
 Pour me blesser se *placa* dans tes yeux.
 Tu le vois bien, tout occupe une *place*,
 Hors moi que le bonheur a toujours délaissé.
 Prends pitié de mon sort; tendre Zelmis, de grace,
 Fais qu'en ton cœur je puisse être *placé*.

Par M. MILON, de Liege.

ROMANCE faite auprès du berceau d'un enfant.

HEUREUX enfant, que je t'envie
Ton innocence & ton bonheur !
Ah ! garde-bien toute la vie
La paix qui regne dans ton cœur.

Tu dors ; mille songes volages ,
Amis paisibles du sommeil ,
Te peignent de douces images
Jusqu'au moment de ton réveil.

Ton œil s'ouvre , tu vois ton père
Joyeux accourir à grands pas.
Il t'emporte au sein de ta mère ,
Tous deux te bercent dans leurs bras.

ESPOIR naissant de ta famille ,
Tu fais son destin d'un souris.
Que sur ton front la gaiété brille ,
Tous les fronts sont épanouis.

HEUREUX enfant , que je t'envie
Ton innocence & ton bonheur !
Ah ! garde-bien toute la vie
La paix qui regne dans ton cœur.

Tout plaît à ton ame ingénue ,
Sans regrets , comme sans desirs ,
Chaque objet qui s'offre à ta vue
T'apporte de nouveaux plaisirs.

Si quelquefois ton cœur soupire ,
Tu n'as point de longues douleurs ;

Et l'on voit ta bouche sourire
A l'instant où coulent tes pleurs.

PAR le charme de la foiblesse
Tu nous attaches à ta loi ;
Et jusqu'à la froide vicillesse ,
Tout s'attendrit autour de toi.

HEUREUX enfant , que je t'envie
Ton innocence & ton bonheur !
Ah ! garde-bien toute la vie
La paix qui regne dans ton cœur.

MAIS , hélas ! que d'un vol rapide
Ils viennent, ces jours orageux ,
Où le sort, un dieu plus perfide ,
Vont porter le trouble en tes jeux.

MOI , qui des goûts de la nature
Garde encor la simplicité
Avec une ame douce & pure ,
Quels soins ne m'ont pas agité !

AMITIÉS fausses ou légères,
Parons ravis à mon amour ,
Mille espérances mensongères
Détruites, hélas ! sans retour.

HEUREUX enfant , que je t'envie
Ton innocence & ton bonheur !
Ah ! garde-bien toute la vie
La paix qui regne dans ton cœur.

Si du sort l'aveugle caprice
Me garde quelque trait nouveau,
Je viendrai de son injustice
Me consoler à ton berceau.

272 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ET tes caresses, & tes charmes,
Et ta douce sécurité,
A mon cœur sombre & plein de larmes
Rendront quelque sérénité.

QUE ne peut l'image touchante
Du seul âge heureux parmi nous!
Ce jour peut-être, où je le chante
De mes jours, est-il le plus doux!

HEUREUX enfant, que je t'envie
Ton innocence & ton bonheur!
Ah! garde-bien toute la vie
La paix qui regne dans ton cœur.

Par M. BERQUIN.

Cette romance est tirée de l'*Ami des Enfants*, mai, quatrième volume, qui paroît chez Pissot & Barrois, libraires, quai des Augustins.

ÉPIGRAMME.

BAS à quelqu'un, tout le long d'une allée,
Certain auteur sa pièce récitait,
Dont l'autre ayant la cervelle troublée,
Bas contre lui de son côté pestait,
Lorsqu'un passant, coupant leur promenade,
Au devant d'eux fit un grand bâillement :
Paix, à l'auteur souffla son camarade,
Un peu plus bas ; cette homme vous entend.

Par M. POUTEAU le jeune.

ÉPITAPHE DE MÉTASTASE.

AVEC l'esprit fécond du Dante & de Voltaire,
Dans un siècle affamé d'écrits licencieux,
Etranger aux auteurs qui se faisoient la guerre,
Il honora les mœurs, & respecta les cieux.

Par M. CARACCIOLI.



A C A D É M I E S.
 — S É A N C E S
 DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I.

ACADÉMIE FRANÇOISE.

PLEINE de respect pour la mémoire de Racine , l'académie ayant appris par un de ses membres , & à l'insu de Mde. Harriague , petite-fille de ce grand homme , que cette dame chargée de famille , a peu de fortune , en a informé le roi , protecteur de cette compagnie , & sa majesté a sur le champ accordé à Mde. Harriague , une pension de 1200 liv.
 (*Mercur de France.*)

II.

ACADÉMIE royale des sciences de Paris.

L'académie a élu , le 20 mars dernier , M. Meffier , déjà adjoint de cette académie , à la place d'affocié , vacante dans la classe d'astro-

nomie, par la promotion de M. le Gentil à celle de pensionnaire surnuméraire.

L'académie propose pour le second prix extraordinaire, dont nous avons annoncé la fondation dans notre dernier journal, (page 296) & qui sera accordé en 1784, le sujet suivant : *Déterminer la nature & les causes des maladies des ouvriers employés dans la fabrique des chapeaux, particulièrement de ceux qui secretent (*) & la meilleure maniere de les préserver de ces maladies, soit par des moyens physiques ou mécaniques, soit par des changemens avantageux dans les différentes opérations de leur travail.*

(Journal de Paris ; Mercure de France.)

(*) *Secreter*, mot que les ouvriers ont fait pour signifier l'opération par laquelle on emploie une préparation, qui est encore une espece de secret, & au moyen de laquelle on rend le poil dont on fait les chapeaux, plus propre à s'unir, ou on en augmente la qualité *feutrante*, pour parler comme ces ouvriers. Cette préparation en général consiste aujourd'hui en une dissolution de mercure dans de l'eau forte, dans la proportion d'une once de mercure sur seize d'eau forte ; la plupart des fabricans y ajoute encore de l'eau commune dans le rapport de cinq parties contre deux d'eau forte, pour rendre cette préparation moins active & moins dangereuse pour la poitrine.

ACADÉMIE royale de chirurgie de Paris.

*SÉANCE publique de l'académie, le jeudi 11
avril 1782.*

M. Louis, secrétaire perpétuel, a ouvert la séance par l'annonce de ce qui suit :

L'académie avoit proposé, pour le prix de cette année, la question : *Comment le vice des différentes excrétions peut influer sur les maladies chirurgicales, & quels sont les regles de pratique relatives à cet objet ?*

Le mémoire, n^o. 4, a été jugé digne du prix ; il a pour devise ce conseil de Seneque : *Stude, non ut plus aliquid scias, sed ut melius.* Cet ouvrage est de M. Camper, membre de la plupart des académies de l'Europe, ancien professeur d'anatomie & de chirurgie à Amsterdam, professeur honoraire de médecine des universités de Francker & de Groningue.

Ce prix est le troisieme que M. Camper a obtenu de l'académie. En pareille circonstance, feu M. le Cat fut prié de cesser de concourir, dans la crainte qu'un si fort athlete n'éloignât de la lice des sujets qu'une utile émulation pourroit former à d'autres travaux. Tous les concurrents ne sentent pas que les efforts qui seroient perdus pour la récompense promise, sont toujours au plus grand profit de celui qui a tâché de la mériter.

M. Camper, dans sa lettre de remerciement à l'académie, semble s'excuser sur le motif qui l'a porté à revenir dans une carrière où, avec de grands talents, on pourroit, sur un sujet isolé

& circonferit, voir la palme enlevée par quelqu'un qui n'auroit pas autant de droits à l'estime des gens de l'art & du public. M. Camper a trois fils, dont aucun n'a pris parti dans l'art de guérir. Leur éducation & leur fortune leur permettent d'aspirer à des états, moins utiles sans doute, mais moins laborieux & moins ingrats. Cependant leur pere veut qu'ils se souviennent quelle a été la source de la considération qu'ils peuvent acquérir; & il n'a travaillé à gagner trois médailles qu'afin d'en laisser une à chacun de ses enfants, en mémoire de son amour pour la chirurgie qu'il a exercée avec autant d'honneur que de succès.

Le mémoire, n°. 5 a mérité l'*accessit*. Il a pour devise le 21^e. aphorisme d'Hippocrate, section 1. *Quæ ducere oportet, quò maxime natura vergit, per loca conferentia eò ducere*. L'auteur de ce mémoire est M. Champeaux, chirurgien gradué, correspondant de l'académie à Lyon.

Le prix d'émulation, qui est une médaille d'or de la valeur de 200 livres, a été accordé à M. Mamme, démonstrateur d'anatomie à l'école royale des chirurgiens de la marine, à Toulon. Il a communiqué à l'académie un mémoire intéressant sur la cure radicale de l'hydrocele. Chirurgien-major du vaisseau que montoit M. le comte d'Estaing, il a été témoin de la valeur héroïque de ce général blessé devant Savanha. Ses soins lui ont été utiles, & en lui conservant la vie, il a rempli les vœux de la nation pour un des plus dignes favoris de Minerve, de Mars & de Neptune.

Les cinq autres médailles ont été adjudgées à M. Bouillard, chirurgien-major de l'hôpital royal militaire, à Briançon; à M. Duret, démonstrateur de l'école de la marine, à Brest; à M.

278 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Colombier , chirurgien en chef de l'hôtel-dieu ; à Soissons ; à M. Vermillet , maître en chirurgie à Charicy , près Vesoul en Franche-Comté ; & à M. Thiriot , maître en chirurgie à Cures , près Joinville en Champagne.

L'académie , dans la vue de compléter l'hygiène chirurgicale , dont les différentes matieres ont été successivement le sujet de ses prix pour les années précédentes , a proposé pour 1783 la question suivante :

Quelle peut être l'influence des passions de l'ame dans les maladies chirurgicales , & quels sont les moyens d'en corriger les mauvais effets ?

Le prix est une médaille d'or de la valeur de 500 livres , suivant la fondation de M. de la Peyronie.

Depuis sa dernière séance publique , l'académie a perdu plusieurs membres dignes de ses regrets. M. de la Faye , ancien professeur & démonstrateur royal pour les opérations , ancien directeur de l'académie royale de chirurgie , associé des académies de Rouen & de Madrid , est mort au mois d'août dernier. M. Louis a dit qu'on lui avoit remis fort tard les matériaux nécessaires pour son éloge ; & qu'une notice trop peu étendue ne satisferoit ni la compagnie , ni le desir qu'il a de rendre hommage à un collègue qui a fourni avec honneur une longue carrière.

On ne lui a donné aucun renseignement sur M. Gourfaud , adjoint de M. de la Faye , en qualité de professeur royal pour la démonstration des opérations de chirurgie . Il a mérité l'estime & l'amitié de ses confreres dans la place de lieutenant de M. le premier chirurgien du roi , & il s'étoit rendu digne de la confiance & des bontés de M. le procureur-général , chef de

l'administration de l'hôpital des petites maisons, où il étoit chirurgien en chef. Les premiers magistrats du Châtelet de Paris avoient connu ses lumieres & son équité pendant le temps qu'il a exercé une des charges de conseiller du roi, chirurgien ordinaire de sa majesté en cette juridiction.

Enfin, la compagnie a senti vivement la perte toute récente de M. Bordenave, professeur royal, ancien directeur de l'académie, associé de celle des sciences, censeur royal, mort en huit jours d'une attaque d'apoplexie & de paralysie, à l'âge de cinquante-quatre ans. Déjà ennobli par la qualité d'échevin de la ville de Paris, la circonstance heureuse de la naissance du Dauphin, venoit de lui procurer le cordon de l'ordre du roi; ce qui mettoit le comble à ses vœux. M. Louis se propose de mettre dans un jour convenable les talents qui ont distingué ces confreres estimables, & de faire connoître leurs travaux pour le progrès de l'art; ce qui est l'objet principal des éloges académiques.

A la suite de cette annonce, M. Louis a prononcé l'éloge historique de feu M. Tronchin, premier médecin de S. A. S. Monseigneur le duc d'Orléans, ancien inspecteur-général de médecine à Amsterdam, professeur honoraire de médecine à Geneve sa patrie, de la société royale de Londres, de l'académie de Berlin, associé étranger de l'académie des sciences de Paris, & de celle de chirurgie. C'est en cette dernière que M. Louis a été chargé de faire son éloge.

M. Fabre a lu un mémoire sur les tumeurs de caractère froid. On attribue communément la formation de ces tumeurs à l'obstruction des vaisseaux, à l'épaississement de la lympe. Les

280 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

moyens curatifs sont déterminés d'après cette théorie ; de là l'usage des fondants , les purgatifs si recommandés. M. Fabre pense qu'il y a un principe irritant pour cause première des engorgements lymphatiques ; que c'est une illusion de croire qu'on puisse fondre ces tumeurs : elles cedent à l'action des vaisseaux , comme on l'observe à l'âge de puberté , lorsque cette action devient assez énergique pour dissiper les engorgemens. La cure ne peut s'obtenir , en suivant M. Fabre , que de la destruction du principe d'irritation , & rien ne peut autant y contribuer que les exutoires. Un cautere paroît la principale ressource contre les maladies scrophuleuses : M. Fabre emploie , avec des réflexions judicieuses , les observations fournies en faveur du système de l'épaississement des fluides , & de la nécessité de fondre , pour établir & soutenir sa nouvelle doctrine concernant le principe irritant , & les voies qu'on peut ouvrir utilement pour s'en débarrasser.

La lecture de ce mémoire fut suivie des remarques de M. Louis sur la nécessité de prononcer d'une manière précise & sans équivoque dans les rapports en justice. Il vient de se présenter une question relative aux signes de la mort. Il étoit intéressant de déterminer l'heure précise de la mort d'un bénéficiaire qui étoit sur la fin de sa carrière dans la nuit du dernier jour du mois , au premier jour du mois suivant. M. Louis discute les procès-verbaux qui ont été faits dans cette circonstance fort importante aux yeux de l'intérêt de divers prétendants à ce bénéfice ; & il en conclut , pour l'instruction des jeunes chirurgiens , que les experts ne peuvent être trop attentifs aux règles à observer pour faire un rapport solide & équitable. Outre les connoissances

de l'art dont il faut faire une juste application au sujet qui est en question, l'esprit de vérité & de justice doit être l'ame d'un rapport pour qu'il soit à l'abri de tout reproche : il faut l'énoncer en termes clairs & précis, afin qu'il ne laisse aucune ressource aux subterfuges ou aux équivoques pour en contester les principes, ou en éluder les conséquences. Enfin, dit M. Louis, on ne doit pas se permettre d'épouser les intérêts de l'une des parties, ce seroit au préjudice de la partie adverse. Quelque noble que soit la fonction d'un avocat, elle est subordonnée à celle de juge, & nos rapports sont des jugemens.

M. Faguer a terminé la séance par un mémoire sur la rupture des fibres aponévrotiques & tendineuses à leur origine, près des fibres charnues. L'échymose, ou apparente, ou occulte dans l'interstice des muscles, est un effet de cette rupture, dont les signes & le pronostic sont très-bien établis dans le mémoire, d'après des observations-pratiques. Un bandage approprié, & le plus parfait repos sur-tout, sont les moyens curatifs, lesquels négligés dans les premiers temps, faute d'avoir connu le vrai caractère de la maladie, la rendent d'une difficile & très-tardive guérison.

(*Journal de médecine, chirurgie, pharmacie, &c. &c.*)



S P E C T A C L E S.

P A R I S.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LE lundi 6 mai, on a représenté, pour la première fois, *Agis*, tragédie en cinq actes, par M. Laignelot.

Agis, devenu roi de Sparte par la mort de son pere, forma le projet d'y faire revivre les loix de Licurgue. Léonidas, collègue d'Agis, s'opposa à ce dessein, soit par intérêt, soit par jalousie. Deux partis se formerent dans Sparte ; celui d'Agis l'emporta d'abord : il eut même le crédit de faire exiler Léonidas ; mais les amis de celui-ci ne tarderent pas à le rappeler & à le venger : ils firent donner la mort à Agis, & mirent le comble à leur crime en faisant assassiner l'ayeule & la mere de ce prince.

Tel est le trait d'histoire qui fait le sujet de la nouvelle tragédie. Guyon Guerin de Bouffcal fit imprimer en 1642, une tragédie sous le titre de *la mort d'Agis*. Agis, dans celle-ci, étoit gendre de Léonidas ; Léonidas avoit été condamné à mort, & son gendre parvint à

faire commuer cette peine en un exil perpétuel. Les amis du premier persuaderent au peuple qu'Agis avoit fait exiler son beau-pere pour regner seul ; on rappelle Léonidas ; Agis est condamné à mort par les éphores ; l'épouse de ce prince se tue , & Léonidas est livré aux plus affreux remords.

M. Laignelot, a , comme Bouscal , donné pour épouse à Agis la fille de Léonidas : c'est la seule ressemblance frappante qu'il y ait entre les deux ouvrages. M. Laignelot commence le sien au moment où les armées des deux rois sont en présence. Agis est vaincu. Son épouse, qui avoit volé vers Léonidas quand il étoit proscrit & fugitif, l'abandonne aussi-tôt que la fortune s'est déclarée en sa faveur. Elle revient à son époux pour le consoler & tâcher de le soustraire à la fureur du tyran. Léonidas n'écoute que sa colere ; mais le peuple soutient Agis ; & Léonidas , pour assurer sa vengeance, feint de se réconcilier avec son gendre , & paroît consentir au rétablissement de l'égalité des biens. Cependant, au milieu d'un festin , il fait charger Agis de chaînes. Le sénat , qui est dévoué au tyran , s'assemble & condamne le jeune prince à la mort. Sur ces entrefaites , on vient annoncer à Léonidas qu'une femme a soulevé le peuple & est sur le point de pénétrer dans le palais , suivie d'un parti nombreux. Léonidas fait redoubler la garde de son gendre , & sort pour aller punir les rebelles. La mere d'Agis , dont le caractère spartiate a été développé dans la piece , parvient à faire en-

foncer les portes de la prison de son fils ; Léonidas y arrive bientôt : il alloit frapper la mere de son gendre ; mais lui-même reçoit la mort de la main d'Agis ; bientôt après Agis est lui-même percé d'un coup mortel.

On voit que la marche de la tragédie nouvelle est plus compliquée que celle de Bouscal ; que M. Laignelot a cherché à suppléer aux effets pathétiques que le sujet ne comportoit pas toujours , par un intérêt de curiosité qui se feroit mieux sentir si l'on n'appercevoit pas quelquefois de l'embarras & de l'obscurité dans l'action. On voit encore qu'il a étudié les mœurs du peuple qu'il vouloit porter sur la scene , & qu'il les a assez approfondies pour les présenter souvent avec autant d'énergie que de vérité. Le caractère d'Agis a semblé quelquefois un peu exagéré , celui de sa mere a paru noble & beau. Cette princesse a une sensibilité vraiment digne des beaux jours de Lacédémone. Mais dans ces deux rôles , comme dans tous les autres , on a remarqué que l'auteur se livroit trop au plaisir de prolonger les détails , & qu'il oublioit que l'action en acqueroit de la langueur. Malgré ces observations , malgré la lenteur & l'embarras de l'exposition , la monotonie de quelques scenes , le vuide absolu de quelques autres , & les défauts d'un dénouement qu'on s'est efforcé de rendre tragique , cet ouvrage mérite encore beaucoup d'éloges. On trouve dans les 2e. & 3e. actes de fort belles scenes , celle entr'autres où Agis défend la cause du peuple contre Léonidas fait

le plus grand honneur à M. Laignelot. Sa manière est énergique, son expression forte. On doit concevoir beaucoup d'espérances d'un auteur qui débute par un pareil essai. Il annonce de grandes dispositions au talent. & il fait présumer que l'auteur, en faisant choix d'un sujet plus heureux, obtiendra dans un autre ouvrage un succès plus brillant encore que celui qu'il vient d'obtenir. Sa tragédie a eu douze représentations.

(*Journal de Paris ; Mercure de France*)

COMÉDIE ITALIENNE.

Le mardi 9 avril, l'ouverture de ce spectacle s'est faite par la première représentation du *Public vengé*, comédie-vaudeville en un acte, avec un prologue qui a pour titre : *le Poisson d'Avril*.

Voici une idée du prologue. La petite Thalie attend le Public. Elle lui veut faire un compliment, mais comment s'exprimer pour répondre aux bontés dont on l'a comblée ? Voilà son embarras. Momus survient, elle implore son secours. Celui-ci lui indique un discours & la manière de le prononcer ; elle le refuse, parce que, dit-elle, *c'est la harangue de sa grande sœur*. Elle s'empare seulement du sifflet du Public, que celui-ci a laissé tomber, & que Momus a ramassé, & s'enfuit quand elle en voit paroître le propriétaire. Celui-ci arrive à pas lents, & fuit le bord de la rivière en pêchant à la ligne. Il se plaint de n'avoir rien pris de la journée,

s'apperçoit qu'il a perdu son sifflet, le cherche un moment, puis s'en console, parce qu'on peut *s'en passer un jour de politesse*. Pendant cette recherche & ce dialogue, Momus, caché derrière des roseaux, attache des tablettes à la ligne du Public, qui la retire, & trouve sur ces tablettes une chanson, dans laquelle on propose de rendre un *sifflet de prix* à celui qui l'a perdu, pourvu qu'il promette de tout entendre au spectacle, pendant le jour, sans critiquer. *Ma foi*, dit le Public, *c'est un Poisson d'Avril*. » Allons, » il en faut passer par-là ; mais il me sera » permis de bâiller. » La petite Thalie revient, rend au Public son sifflet. Elle chante : *Ne courbez pas sur nous ce sceptre rigoureux* ; (*) & elle ajoute, avec une révérence : » le moment où l'on rentre » est fait pour les heureux. » *Est-ce là tout votre compliment*, reprend le Public. Thalie lui montre son affiche, qui annonce une comédie nouvelle intitulée le *Public*. Ce titre le fâche, mais Thalie l'appaise, en l'assurant que *le respect sera sa loi suprême*. » Il faut être au moins un » demidieu pour vous représenter, lui dit Mo- » mus, je me charge du rôle. » *Passé pour cela*, dit gaîment le Public, *je t'arme mon chevalier* ; & il lui passe son sifflet au col. Quatre couplets terminent ce prologue.

(*) *Un sifflet qui est un sceptre* ! Cette figure nous paroît forcée. Qu'est ce encore que la prétendue maxime qui suit ? Si c'est une plaisanterie, elle est d'un mauvais genre.

Passons à la comédie. Le théâtre représente un désert. La Vérité y paroît endormie dans les bras du Temps. Le Caprice & l'Opinion ouvrent la scène. Le premier craint que le Public ne cherche à se rapprocher de la Vérité. L'Opinion le rassure. *Il en est, dit-elle, de la vérité comme de ce qu'on appelle sentiment : le mot a fait fortune, la chose n'existe plus.* Pour éloigner néanmoins l'instant d'une réconciliation à craindre, quand le Public approche, l'Opinion fait tomber une toile magique qui cache le séjour de la Vérité, & elle sort avec le Caprice. Le Public entre avec Girouette, son secrétaire. Il lit, ou se fait lire des annonces, des affiches, des avis, des tablettes, &c. & critique tour-à-tour les charlatans, les écrivains, les souscriptions, les journaux (*). Il critique ensuite ses propres goûts, ses occupations, ses excès, ses fantaisies, sa légèreté, ses sottises, & finit par la lecture d'une feuille de demandes dans ses projets de dépense : il refuse tout à l'indigence & au mérite ; mais il se montre disposé à se ruiner pour le jeu, des bagatelles & des ordures. Une novice qui veut débiter, vient lui demander sa protection & des avis. Il lui

(*) Dans un autre endroit, l'auteur revient sur les journalistes. « Je leur veux quelquefois du mal, dit le *Génie national*, quand ils m'arrêtent trop court sur la route ; mais c'est une maréchaussée bien utile contre les brigands. Laissons-la tranquille. » Combien de gens diront que ce Génie-là est un imbécille !

conseille d'abord de ne point attendre un goût ; mais un coffre-fort, de prendre la contenance hypocrite de nos jeunes personnes, & de n'avoir que l'esprit du jour ; il se laisse pourtant désarmer par la bonne-foi de la consultante, l'engage à ne pas se fier excessivement à la conscience du public, & finit par cette leçon : *Vous êtes une rose, prenez-garde au zénith.* Après la novice, vient un agréable de ville, qui a tous les vices de nécessité & toutes les vertus de convention. Cette scène peint le caractère d'un de ces roués à la mode, dont nos laïs & nos femmes blâtes sont folles. Elle est effrayante de vérité. A celui-ci succèdent une femme en place, fière de son crédit, & un homme disgracié devenu modeste. Le Public ramène la première à la raison & console l'autre. Une Mme. du Costume vient à son tour proposer une académie.... de Tournure. Plaifanteries sur cette expression, que l'on applique à tout, & qui est à propos de tout dans la bouche de tout le monde. Enfin, l'Amphigouri s'avance. Il est suivi de Cabale, de Paradoxe, de Dramomane, de Nicticorax & d'Harmoniche, ses suppôts. Le Public, qui le reconnoît pour son tyran, veut lui échapper par le sommeil. On en profite pour l'enchaîner. Cependant, un personnage inconnu paroît en habit de pèlerin, on l'entoure, on lui demande qui il est. Il répond qu'il n'en fait plus rien lui-même ; mais ses discours effraient les tyrans du Public, & rendent le courage à celui-ci. On le reconnoît enfin, c'est le génie national ; ses ennemis se disposent à l'écraser avec des brochures ; le public invoque

que le Temps & la Vérité ; la toile de l'illusion se leve, le Temps & la Vérité se présentent , les charlatans sont précipités dans les entrailles de la terre, & le Génie national retrouve sa gloire.

Il y a du mérite, de l'esprit & de bonnes vues dans cette allégorie , souvent ingénieuse , & dont les détails sont quelquefois un peu longs ; mais le ton en est chagrin, la critique en est excessivement dure. En lisant cet ouvrage , on ne peut se dispenser de se rappeler le *facit indignatio versum*. Il ne présente d'ailleurs aucune action , ce ne sont que des scènes à tiroirs ; mais dans lesquelles l'auteur a placé des couplets si bien tournés en général, que le public-spectateur étoit en quelque sorte forcé de les applaudir, & ne s'appercevoit pas qu'en les applaudissant, il se fisoit lui-même.

Le jeudi 25 avril, on a donné pour la première fois *le Poëte supposé*, ou *les préparatifs de la fête*, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes & de vaudevilles , musique de M. Champein.

Babet & Perrin sont amans. Les parens du jeune homme désapprouvent cet amour , parce qu'ils veulent donner pour femme à leur fils une certaine Georgette qui leur convient mieux. Dans le même tems , la dame du lieu donne un fils à son époux. Pour célébrer cet heureux événement , Perrin compose une fête dont il prie le bailli de se donner pour auteur. Celui-ci l'accepte d'autant plus volontiers qu'il est le rival de Perrin , & que , profitant de ses droits pré-

tendus d'auteur, il prend dans le divertissement le rôle de l'amant qui doit épouser Baber. La piece se répète, & le seigneur, qu'on a instruit de tout, déclare que la main de Baber doit appartenir à celui qui a composé la fête. Perrin se fait alors connoître, & le bailli perdant tout-à-la-fois sa gloire & ses espérances, est témoin du bonheur des amans.

Cette comédie a eu beaucoup de succès. Les tableaux en sont très-agréables; le ton en est doux & frais. Le dialogue a infiniment de vérité, de simplicité & de graces. Il suffit de dire que la même main qui a tracé l'*Amoureux de quinze ans*, est celle à qui nous devons le poëte supposé, pour persuader à nos lecteurs que rien n'est plus juste que les éloges que nous donnons à la piece nouvelle. M. Laujeon est d'ailleurs du petit nombre des auteurs dont les qualités personnelles rendent le talent plus cher & plus intéressant.

La musique ajoute à la réputation que M. Champein a commencé à se faire; les effets en sont brillans & flatteurs. Il devrait revoir avec plus de sévérité quelques uns de ses morceaux; la vérité de l'expression y gagneroit. Les connoisseurs auroient aussi désiré qu'il y eût eu plus de simplicité dans les accompagnemens, pour répondre à la simplicité des paroles qui ont fait le plus grand plaisir.

(*Journal de Paris; Mercure de France; Affiches & annonces de Paris.*)

HISTOIRE-NATURELLE.

P H Y S I Q U E.

CHYMIE. BOTANIQUE.

I.

*VUE nouvelle sur l'organisation, communiquée aux
rédacteurs du journal. I^{ere}. partie.*

PAR-TOU, & en tout, le génie de la nature & ses opérations sont identiques. Depuis la matiere éthérée jusqu'au corps le plus lourd, depuis l'archange jusqu'à l'homme, depuis l'homme jusqu'à l'insecte, depuis l'insecte jusqu'au cedre, depuis le cedre jusqu'à l'herbe, depuis l'herbe jusqu'au noyau de la terre, tout appartient au même système, tout suit les mêmes loix, & participe aux mêmes facultés; le tout est un. Les nomenclatures, les classifications ne sont que relatives aux êtres colloqués, le monde est un immense individu.

On a jadis, au mépris des êtres équivoques, divisé les corps sublunaires en trois classes. Les minéraux, les végétaux & les animaux ont formé trois regnes distincts & séparés. Parce

que nous ne savons que nous traîner sur une ligne en nous éloignant d'une infinité d'autres ; nous avons jugé du tout comme de la partie ; nous n'avons point douté que la formation des êtres ne fût successive , que le domaine de la nature n'eût deux extrémités , qu'elle ne tendît à simplifier jusques à l'unité ses productions ; & à chaque instant la mort surprend dans de pénibles travaux l'animal aux cinq sens qui tentoit d'affujettir à sa marche lente & graduée l'esprit universel & créateur , agissant à la fois dans tous les sens , dans tous les systèmes. Mais ç'a toujours été pour les naturalistes & pour les professeurs de chymie une grande perplexité que de ne pouvoir déterminer l'ordre numérique des trois regnes , de ne savoir lequel est le plus parfait , le plus varié , le plus vaste. Toutefois animés d'un beau zèle à composer le tableau de l'univers , nous en avons dressé l'arbre généalogique , nous avons arbitrairement différencié trois ordres de choses également nécessaires , engendrées & subsistantes les unes par les autres. Nous ne cessons de parcourir les terres & les mers pour rassembler les membres épars du triple corps que nous avons imaginé , & nous sommes encore tout étonnés de ce qui manque à notre échelle , à notre chaîne des êtres créés. Cependant ce travail , je ne dirai pas incomplet , mais vain , ridicule & faux , est pris & donné pour la philosophie de l'histoire-naturelle.

On a de nos jours rectifié cette méthode. La sensibilité , la contractilité , l'élasticité , les

fixes, certaines locomotions, outre la force assimilante, reconnus chez les végétaux; & d'autre part, le phénomène des polipes qui se régénèrent, se reproduisent comme par boutures, & dont les parties animales amputées repoussent par végétation, ont engagé à ne faire des animaux & des végétaux qu'un seul regne appelé regne vivant (*), ce qui en suppose un autre qui est le regne mort. Effectivement on a formé celui-ci des bitumes, des polipiers, des coraux, des coquilles, de toutes les pierres calcaires & os fossiles. Restent pour composer le regne minéral, les pierres vitreuses, les métaux, les argiles, le soufre, & quelques fels. Voilà quelles sont en histoire-naturelle nos premières généralités.

J'ose ici proposer mes vues. Trois regnes, c'est-à-dire, trois manières d'être, trois formes, trois systèmes, constituent un seul & même corps, qui est la terre. Il y a donc une force, une faculté universelle qui les réunit; il faut donc que sous une seule & même dénomination, nous sachions les comprendre tous trois. La vie des plantes & des animaux n'emporte qu'une idée comparative, une sorte d'abstraction, puisque les êtres vivans font partie

(*) L'herbe nourrit l'homme & la bête, & il nous a fallu des siècles d'observations, des milliers d'expériences & le titre de savans, pour deviner qu'un principe général constituoit des rapports entre la plante & l'animal.

d'un tout qui n'est pas vivant. Le nom de regne mort n'est qu'une expression négative, tandis que les bitumes & les terres calcaires étant des êtres, ont certainement une qualité réelle. Le nom de regne minéral ou de regne brut est barbare; & bien-loin d'exprimer la qualité essentielle des pierres & des métaux, il ne signifie rien que d'étranger à la science.

Quelle est cette qualité universelle, commune à tous les regnes, à tous les corps de la nature? Il n'y en a pas d'autre que l'organisation, la corporéité, c'est-à-dire, l'union de l'ame avec l'esprit, de l'agent avec le patient, du chaud avec le froid, du mâle avec la femelle, du sperme avec l'uterus.

Au milieu de l'espace incessamment traversé par les rayons des deux astres opposés, il se forme déjà des êtres organisés, imperceptibles à nos sens. Leur existence est d'autant plus courte, & leur reproduction d'autant plus facile, plus prompte & plus multipliée, que leurs principes ont entr'eux moins de cohérence & d'union.

Au centre de la sphere au contraire, le corps est d'autant plus solidement organisé, est d'autant plus fixe, plus durable, & il a d'autant moins de vertu prolifique, que ses principes sont plus exactement combinés, ou qu'ils ont entr'eux des rapports plus intimes & plus d'équipondérance.

La terre, l'eau, l'air & la lumiere sont de vastes corps organisés chacun à leur maniere, puisqu'ils se renouvellent, se combinent & se

transmuent. Une ame universelle les tient tous unis, & les diversifie.

Ainsi tous les corps de la nature sont organisés ; ainsi les pierres & les métaux ne sont ni bruts ni exaltés, ni morts ni vivans ; ils sont organisés mieux que les animaux, mieux que les végétaux ; ainsi les mixtes les mieux composés, ce sont les minéraux ; & par ce mot, nous entendons les corps les moins susceptibles d'impressions étrangères ; les corps les plus indestructibles, les plus fixes, les plus consistans, les plus puissans, & en même-tems les plus rebelles à la génération.

Avec cette doctrine je ne m'étonne plus de la fragile santé de l'homme & de sa conduite. Quelle mobilité chez cet être à la fois si sublime & si bas ! quelle inconséquence, quelle légèreté, quelles variations dans ses goûts, dans ses mœurs, dans toutes ses affections ! c'est l'incohérence, l'aberration, le vague de nos élémens qui donne lieu à toutes ces contrariétés. L'homme n'est esprit ni corps, & c'est l'ambiguïté de sa nature qui en fait l'excellence & la dignité. La liberté est son divin apanage ; il se balance entre le ciel & la terre ; la sensibilité à chaque instant le modifie, & change la combinaison de ses principes. Il se dissout également, soit que tout passif il se livre aux sensations, ou que par un sentiment énergique & profond son ame prenne l'essor & brise sa prison.

C'est à bon droit que nous estimons les corps les plus inaltérables ; physiquement parlant, ce

296 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

sont les corps les plus parfaits. C'est l'exacte combinaison, la pleine saturation de leurs principes, c'est, en un mot, leur juste organisation qui fait leur apathie, leur inertie, leur permanence; qui nous les fait appeler bruts, c'est-à-dire, qui les rend invulnérables & réfractaires aux armes, aux menstres des plus industrieux mortels; & ceux qui feroient consister le bonheur dans la santé, dans une complexion robuste, inébranlable, doivent envier la nature de l'or & du crystal de roche.

Dans cette méditation je découvre l'origine des parties adventices & accessoires à la constitution des animaux & des arbres; je veux parler des excroissances, des loupes, des tumeurs indolentes, flatueuses, muqueuses, &c. qui, chez les êtres vivans, viennent rompre la régularité des formes. C'est la disparité, la disconvenance des parties, la laxité respective des fibres, la surabondance des suc, qui forcent la nature à déposer ainsi des humeurs à l'écart, ou à jeter sur une plus grande circonférence les matières soumises à son élaboration; car ces productions exubérantes ont part à la vie, à la santé, à l'organisation du sujet; elles ne sont point morbifiques, à moins que la main malfaisante de l'ignorance y faisant solution, n'intervertisse tout le bon ordre. C'est le concert des élémens qui forme tous les corps. Nos fluides ne sont-ils plus en proportion? Ont-ils les uns trop d'impulsion, les autres trop peu? Le principe alternativement expansif & convergent de la vie souffre-t-il de via-

tion? Y a-t-il fracture aux barrières qui séparent & circonscrivent l'individu dans le macrocosme? La vie, l'organisation demeure, le sujet persiste; mais il y a dans son économie, divorce, fluxion, perte, hétérogénéité, crudité, dégénérescence.

Cette simple théorie, ce signalement d'une même nature dans les différens regnes a pu seul me faire connoître la maladie de M. le marquis de C... consistante en un vice de cicatrice qui date de 1757, sur laquelle j'ai donné une consultation publique; maladie factice, locale; exempte de malignité, de tout virus, de tout principe irritable; maladie dont la cause efficiente est une grande solution de continuité qui n'a jamais été parfaitement réduite, j'entends l'extirpation par le fer d'une protubérance organique, saine & vivante, d'une loupe adipeuse & innocente; opération fatale qui a ouvert une issue là où l'esprit vital faisoit impulsion.

La nature opere donc par une faculté générale. C'est l'organisation qui réunit tous les regnes, qui est commune à tous les corps. Les minéraux, & parmi eux les plus inaltérables, sont des mixtes parfaits; leur longévité, leur permanence est due à leur exacte combinaison. La ténacité de leur organisation fait qu'ils n'engendrent point leurs semblables, mais l'émission de leurs principes, quand ils viennent à se décomposer, produit les plus grands effets dans l'empire de la nature.

Par M. LORINET. D. M. M.

I I.

*EXPÉRIENCES faites à Paris par le sourcier
Bleton.*

M. Thouvenel, frappé des résultats obtenus par le sourcier nommé Bleton, a eu la sagesse de soumettre l'incrédulité dans laquelle il étoit à cet égard, à l'observation des phénomènes que présente la baguette divinatoire. Nous assignerons d'abord l'acception du mot baguette divinatoire. Il y a des hommes dont la constitution est telle qu'ils sont plus ou moins vivement affectés par les émanations de l'eau courante sous terre & refferée dans des canaux naturels ou artificiels. On donne à ces hommes le nom de sourciers. La sensation qu'ils éprouvent, alors qu'ils sont sur une source, imprime un mouvement de rotation à une baguette de métal ou de bois, (pourvu qu'elle ne soit pas de sureau) supportée par les deux index. L'extension que le charlatanisme a voulu donner à cette vertu singulière, relativement aux objets moraux, a discrédité la baguette divinatoire au point qu'il étoit absurde d'y croire sous tous les rapports indistinctement. M. Thouvenel, ébranlé d'abord par deux cents témoignages imposans, ensuite convaincu par 500 expériences qu'éclairait la plus saine théorie, a fait un ouvrage qui est le résultat de sa conviction. En en rendant compte, dans le journal dernier, pag. 152,

172, nous avons rendu justice aux lumieres, au courage & au génie que ce savant a montré dans une recherche aussi importante que l'est celle-ci pour la physique & pour les usages économiques de la société. Nous avons annoncé en même-tems que Bleton étoit à la veille de se rendre à Paris, pour donner à ce phénomène toute l'authenticité possible. Nous nous hâtons d'annoncer le résultat des expériences qui ont eu lieu depuis l'arrivée de ce sourcier. Elles ont été faites en présence de 1200 personnes, dans le nombre desquelles on peut en citer trois cents de connues pour être capables de bien voir, médecins, physiciens, chymistes, gens-de-lettres, artistes & amateurs distingués, & sur-tout éclairés. Le jardin du Luxembourg a servi aux premières expériences, & elles n'ont pas laissé le moindre doute dans l'esprit des témoins. Rien de plus frappant en effet que celles qui ont été faites le jeudi 9 de mai, au château d'Eau & sur une partie de l'aqueduc d'Arcueil, sous les yeux de M. Guillaumot, intendant-général des bâtimens du roi, inspecteur-général des carrieres, &c. &c. M. Guillaumot a apporté à ces expériences autant de complaisance que d'incrédulité. Ce sentiment étoit assez généralement celui des spectateurs; mais il a bientôt cédé à celui de la conviction la plus intime. M. Guillaumot, accompagné des inspecteurs, du plombier de la ville, des fontainiers, a vérifié, les plans à la main, les largeurs, les angles, les sinuosités, enfin les points, nous dirions presque mathématiques, désignés par Bleton.

300 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Bleton a assigné dix-huit pouces de diametre au chenal principal de la source , & ce chenal a dix-huit pouces ; il a indiqué deux petits embranchemens transversaux , indication prise d'abord pour une erreur , mais dont l'existence a été vérifiée à l'instant même. Sorti du château d'Eau , il a suivi dans la campagne , l'aqueduc d'Arcueil , avec une précision telle que , pour nous servir de l'expression de M. Guillaumot , si ce plan venoit à se perdre , on le referoit sur les traces de Bleton. M. le prévôt des marchands , intéressé à procurer à la capitale une plus grande abondance d'eau , a arrêté qu'on feroit , le vendredi 10 de mai , des expériences à Menil-Montant , où se trouvent des aqueducs qui amènent à Paris l'eau des prés S. Gervais. Ce magistrat y a assisté avec le corps municipal. Le défaut de plans de l'aqueduc correspondans à la surface du terrain ; des plans de l'intérieur , dont les inspecteurs ne s'étoient point pourvus ; l'indication que Bleton a donnée de sources plus ou moins abondantes , mais inconnues , & dont on ne pourra vérifier l'existence que par la suite ; le déplacement des bornes ; la déposition des inspecteurs & celle des habitans qui différoient sur les mêmes objets , tout a contribué à ne pas donner à cette expérience l'authenticité nécessaire : c'est ce qui a décidé M. le prévôt des marchands à ordonner qu'elle fût recommencée une autre fois avec plus de précision. Cependant Bleton a suivi la conduite de l'aqueduc , qui dans un endroit traverse par une ligne oblique le chemin , & de-là se dirige vers une

éminence. M. le prévôt des marchands a voulu que le fait fût vérifié ; il l'a été, mais aucune des objections faites à Bleton n'a pu être prouvée. Les yeux bandés & porté par deux hommes, ce fourcier a trois fois, en traversant le même point, indiqué une source, & la baguette a tourné sur ses doigts.

M. le prévôt des marchands voulant avoir une opinion certaine sur un objet de cet importance, a consenti à répéter, le samedi 11, les expériences du jeudi 9, sur la conduite d'Arcueil, où la régularité des plans & le local permettoient de vérifier sur le champ les indications du fourcier. On a eu l'attention de l'éloigner des endroits qu'il avoit pu parcourir le premier jour. Ici ses expériences ont été telles, qu'à l'exception de deux seuls témoins, qui avoient publiquement avancé *qu'ils ne croiroient pas même en voyant* ; qu'à cette exception près, sur 500 spectateurs il n'en est pas un qui n'ait été convaincu de la faculté dont est doué Bleton de suivre les eaux souterraines, avec la plus rigoureuse précision. Les yeux bandés, la baguette posée sur les doigts, il n'a pas quitté l'embranchement de l'aqueduc.

(*Journal de Paris.*)

*OBSERVATIONS contradictoires à celles de M.
JANIN, sur son anti-méphitique.*

Nous avons annoncé dans le journal de mai, page 373 & suiv. l'*anti-méphitique*, &c. La brochure de M. Janin, auteur de cette découverte, avoit été publiée par ordre du gouvernement. Il en paroît une autre aujourd'hui en 25 pag. in-8vo. imprimée par ordre du roi. Elle est intitulée : *Détail de ce qui s'est passé dans les expériences faites par M. Janin, les 18 & 23 mars, en présence des commissaires réunis de l'académie royale des sciences & de la société royale de médecine.* Le résultat de la 1^{re}. expérience, faite le 18 mars, est qu'une de ces fosses d'aisance qu'on appelle *bonnes*, c'est-à-dire, exemptes du méphitisme, ayant été livrée en présence des commissaires des deux compagnies, de deux commissaires au Châtelet & de plusieurs préposés de la police, à M. Janin, qui a fait dans la fosse toutes les projections de vinaigre qu'il a jugées convenables, qui en a mis en évaporation sur les bords & aux environs, autant qu'il en a voulu, a été délaissée après quelques heures de travail » parce qu'on a pensé qu'il seroit » inutile de le continuer davantage, puisque » la fosse étant bonne, il n'y avoit pas de » méphitisme à détruire. Alors M. Janin avoit » employé 18 pintes de vinaigre. Jusques-là » on n'avoit pu juger de l'effet de ce moyen,

» que relativement à l'odeur de latrine, qui
 » n'avoit été que foiblement enlevée dans le
 » voisinage de la fosse, & qui subsistoit dans
 » la maison & dans les environs. La fosse, en
 » cet état, fut abandonnée aux ouvriers des
 » ventilateurs, qui l'ont vidée par leurs
 » moyens ordinaires sans inconvéniens. « La
 2e. expérience a été faite le 23 mars, en pré-
 sence des mêmes personnes, sur une fosse re-
 gardée comme *mauvaise*, c'est-à-dire, capable
 de causer des exhalaisons méphitiques, toujours
 pernicieuses, quelquefois mortelles. Il en est
 résulté que, malgré tous les moyens pris par
 M. Janin, à qui l'on avoit également livré
 cette fosse pour en disposer à son gré, dès
 que la 27e. *tinette* (vaisseau ainsi appelé dans
 lequel on verse la vanne ou matière liquide)
 fut remplie, un ouvrier qui avoit laissé tom-
 ber son seau dans la fosse, & qui y descen-
 dit pour le ramasser, chancela bientôt sur l'é-
 chelle, tomba dans la fosse, & lorsqu'on l'en
 retira, on ne put le rappeler à la vie; ce qui
 ne peut être l'effet que de la vapeur meur-
 trière de cette fosse. Un second ouvrier, qu'on
 descendit avec une corde pour aller au secours
 de son camarade, fut bientôt frappé d'asphixie.
 On le retira avec beaucoup de peine; il étoit
 sans pouls, sans respiration & sans mouvement
 apparent; mais on a été assez heureux pour le
 rappeler à la vie au bout de 20 minutes. Un
 troisième ouvrier qui, après avoir été lié, des-
 cendit dans la fosse, perdit aussi bientôt con-
 noissance: mais dès qu'on l'eut remonté, il ne

tarda pas à se remettre. Enfin un quatrième ouvrier se sentit d'abord incommodé ; mais s'étant remis, il voulut descendre une seconde fois , & il parvint à retirer celui qui étoit tombé dans la fosse. Plusieurs des commissaires & d'autres personnes ont été très-incommodés , & ont éprouvé plus ou moins long-tems & plus ou moins fortement une partie des symptômes occasionnés par les vapeurs dangereuses des fosses d'aisance. Quelques-uns même ont eu bien de la peine à se rétablir. On ajoute à la fin de cette brochure que » ce détail n'est , » pour ainsi dire, que provisoire, & seulement » en attendant que l'une & l'autre compagnie » (l'académie des sciences & la société de médecine) communiquent à sa majesté, & , si » elle l'ordonne , au public , un rapport plus » circonstancié , avec les réflexions & les observations auxquelles ces expériences ont » donné lieu. « D'après ces deux expériences , il paroît donc décidé que le vinaigre n'a aucune efficacité pour détruire les vapeurs mortelles des fosses d'aisance. Nous sera-t-il cependant permis de proposer les questions suivantes à MM. les commissaires des deux compagnies , & à tous les savans qui sont animés du desir si louable de contribuer au bien de l'humanité ? L'alkali volatil seul , ou combiné avec le soufre , & formant dans cet état le foie de soufre volatil , est-il la cause du méphitisme des fosses d'aisance , & par conséquent des effets mortels qu'elles produisent ? Si c'est l'alkali seul , ou combiné , le vinaigre ne seroit-

il pas un moyen efficace de prévenir ces effets ? Mais qu'est-ce donc que les ouvriers entendent par le mot *plomb*, & quelle est la cause des effets que lui attribuent même les savans qui emploient ce mot ? Ces effets seroient-ils dus ou non à l'alkali volatil dans l'un ou l'autre des deux états dont nous venons de parler ? Ces questions, dont la solution nous paroît si intéressante pour le bien de l'humanité, sont bien dignes d'engager les savans à dérober quelques momens aux connoissances plus élevées qui les absorbent tout entiers.

(*Affiches & annonces de Paris.*)



M É D E C I N E.
C H I R U R G I E.

I.

TABLEAU des maladies observées à Paris en 1781, tiré du calendrier à l'usage de la faculté de médecine.

Nous avons différé, jusqu'à l'époque où nous sommes, de rendre compte de ce calendrier intéressant, sur-tout pour les personnes de l'art, afin de pouvoir offrir à nos lecteurs le tableau qu'il contient des maladies observées à Paris, par les médecins de la faculté, pendant la plus grande partie de l'année qui vient de finir. Ces observations ont le mérite d'être présentées avec ordre, clarté, & sont le résultat de la pratique des médecins les plus employés de la capitale.

Ce tableau commence au mois de novembre 1780, & finit au commencement du même mois, an. 1781.

Novembre 1780. L'air pendant tout ce mois fut froid, humide, nébuleux.

On observa des fievres tierces, doubles tierces, qui attaquoient les habitans de la campagne ou qui arrivoient de province, plutôt que ceux qui faisoient leur résidence à Paris. L'ictère se trouvoit quelquefois mêlé à ces fievres. On ne retira pas de grands avantages du quinquina. On se trouva beaucoup mieux de l'usage des légers incisifs, des amers, des sédatifs, continués quelque tems & aidés des purgatifs placés à propos. Il y eut de grands maux de tête, des délires, des vertiges, des attaques d'apoplexie. On observa en même tems des érysipeles à la face, des ophtalmies, des coliques dyssenteriques, des catarrhes avec fièvre. Les nouvelles acouchées & les nourrices furent exposées à une éruption miliaire, qui cédoit ordinairement en sept jours à l'usage des délayans & des diaphorétiques légers.

Décembre. Le tems fut très-nébuleux, froid & humide pendant tout ce mois. Il n'y eut point de pluie.

Il y eut beaucoup de fievres qui n'avoient pas de marche régulière, des douleurs de tête vives, des fluxions séreuses, accompagnées de spasme & souvent de délire. Les altérans ou les doux incisifs ne suffisoient pas; il falloit y joindre des remèdes plus actifs, tels que le sel ammoniac, l'alkali de Tachenius, la terre foliée, l'esprit de Mindererus & quelquefois le quinquina. Les récidives étoient fréquentes. On observa encore des érysipeles à la face, des fluxions de poitrine catarrhales, quelques perites-véroles & des rougeoles irrégulières.

308 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Janvier 1781. Le tems fut variable pendant tout ce mois. Il y eut de la gelée, de la pluie. En général, ce mois fut humide & froid.

On observa des fièvres remittentes de la nature des doubles tierces, des fièvres & des affections de poitrine purement catarrhales. En général, on ordonna peu de saignées & on s'en trouva bien. On ne les prescrivait que lorsque l'état du pouls, la constitution individuelle du sujet & d'autres circonstances l'exigeoient. On remarqua que les diaphorétiques mêlés aux anodins faisoient du bien. On eut lieu d'observer que l'indication pour les émétiques & les purgatifs, tirée des nausées & des vomissemens causés par l'effet d'une bile âcre qui stimule l'estomac & y cause en même tems de vives douleurs, est souvent insidieuse & peut induire en erreur sur le traitement. Les délayans, les incisifs, les antispasmodiques, joints aux émolliens appliqués sur l'estomac, réussissoient mieux, dans ce cas. On traita par les mêmes moyens & avec un égal succès, les fièvres accompagnées de coliques & de tenesme.

Février. Le tems fut d'abord doux ; dans ce mois, ensuite nébuleux, pluvieux, orageux, &c.

Il se manifesta une fièvre putride, maligne, qui débutoit par un dévoiement tantôt avec tenesme, tantôt dyssentérique. Il y avoit des sueurs qui étoient d'expression plutôt que critiques & générales. Elles étoient fétides. La langue étoit aride & devenoit noire le 6e. jour.

La couleur de la peau étoit plombée, le pouls flasque, la respiration difficile. Lorsqu'il paroïsoit des pétéchies, du 14e. au 20e. jour, c'étoit un signe ordinairement mortel. Les délayans aiguisés avec les acides minéraux étoient les meilleurs moyens à employer. On observa quelques rougeoles, quelques petites-véroles bénignes & des douleurs épigastriques.

Mars. Le mois de mars fut très-doux au commencement, mais devint froid à la fin.

On observa des rhumatismes vagues accompagnés de symptômes divers. Quelques malades ainsi attaqués eurent une jaunisse & un faux hépatitis à la suite, par l'effet de l'humeur rhumatismale portée sur la partie membraneuse du foye. Jettée sur d'autres viscères du bas-ventre, elle y caufoit des coliques vives, le ténésme, la strangurie, &c. On observa en même tems des rougeoles, des érysipeles, des fièvres rouges, &c. Vers le milieu de ce mois, il y eut des fièvres bilieuses qui prirent le masque de la péripneumonie. Les attaques de goutte & de rhumatisme furent plus vives & plus inflammatoires. En général, il y eut plus de tension, plus d'érétisme, & par conséquent plus de nécessité de saigner.

Avril. Le tems fut chaud, sec, serein dans ce mois, la végétation prématurée.

On observa à-peu-près les mêmes maux qu'en mars, mais les symptômes avoient plus d'intensité, & les remèdes antiphlogistiques étoient aussi plus nécessaires. Il y eut des fluxions de poitrine inflammatoires, des éruptions de dis-

310 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

férente espèce, des fièvres putrides malignes, accompagnées d'abattement de forces, d'engorgement des parotides, de surdité, &c. Les boissons acidulées, les mucilagineux, les légers savonneux étoient les principaux secours à employer. Ces maladies se terminoient tantôt par des sueurs, tantôt par la diarrhée, tantôt par des tumeurs critiques.

Mai. Le tems fut très-doux & devint tout-à-coup très chaud & très sec.

On observa la fièvre rouge sur les adultes; la rougeole sur les enfans, des petites-véroles bénignes, des péripneumonies bilieuses, des fièvres continues bilieuses & putrides accompagnées d'affoupissement, de diarrhée, de vomissement, de tension au bas-ventre, &c. Mais la maladie la plus fréquente fut la fièvre tierce ou double tierce, dans laquelle la liqueur minérale anodine d'Hoffmann & les gouttes anodines de Sydenham, lorsqu'elles furent placées à propos, firent beaucoup de bien.

Juin. Ce mois fut très-chaud & la chaleur fut à peine tempérée par les pluies. La végétation fut très-prompte.

Les fluxions de poitrine furent inflammatoires. On observa des fièvres rouges, des érysipèles, des petites-véroles, des fièvres intermittentes & continues, des douleurs épigastriques avec ictère, qui ne duroit pas. Le lobe moyen du foye étoit proéminent. Il falloit faire précéder les purgatifs par les délayans & les savonneux. On préféra d'appliquer les vessicatoires aux cuisses plutôt qu'aux jambes, à cause de l'écrêtisme.

Juillet. Le tems fut excessivement chaud & sec pendant tout ce mois.

Il y eut des petites-véroles d'un très-mauvais caractère. L'éruption se faisoit bientôt & d'une manière incomplète & tumultueuse. Les pustules se remplissoient d'une sanie & d'une humeur fétide. La face étoit promptement tuméfiée & les yeux étoient couverts. Il y avoit beaucoup d'ardeur à la peau ; quelques sujets eurent le pissement de sang , qui fut toujours mortel. On observa que les potions émétiques au commencement facilitoient l'éruption & dispoisoient à d'heureuses suites ; que dans le flux dysentérique les astringens nuisoient & les potions anodines soulageoient. Ce mois fut funeste aux poitrinaires. Il emmena beaucoup de fièvres bilieuses, intermittentes, rémittentes & continues, accompagnées de vomissemens de bile, auxquels le tartre stybié ne remédioit point. Il falloit avoir recours aux délayans & aux savonneux.

Août. Le tems fut à peu-près le même que dans le mois précédent, mais plus inconstant.

Presque tous les malades attaqués de fièvre avoient la langue sèche, chargée, des aphtes à la bouche, de la soif, des vomissemens de bile, des dévoyemens simples ou dysentériques, la peau jaune, des sueurs d'expression qui ne soulageoient point ; sur la fin, des éruptions diverses, qui furent salutaires à plusieurs malades ; quelquefois des tumeurs critiques aux aines. Les plaies des vésicatoires suppuroient difficilement. Il falloit peu de saignées, éviter

312 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

l'usage des stimulans , disposer à celui des évacuans par les délayans légèrement incisifs , & ne purger qu'à la fin de la maladie. On observoit des engorgemens aux glandes lymphatiques, quelques petites-véroles sur tous les âges, sans distinction.

Septembre. La chaleur & la sécheresse des 2 mois précédens , qui continuoient dans celui-ci , firent bientôt place à un tems humide & froid.

On observa beaucoup de petites-véroles , qui régnoient comme épidémiquement. Les fébricitans étoient bientôt attaqués de jaunisse & avoient la peau bouffie. Quelques-uns étoient atteints d'emphyseme. L'usage du quinquina étoit souvent suivi d'hydropisie. On observa des catarrhes, des rhumatismes, des coliques.

Octobre. Le tems devient plus beau , d'une température égale , humide , mais sans être froid.

La petite-vérole , les fièvres & les rhumatismes se montrent comme dans le mois précédent. Mais on observe , dans quelques quartiers , la fièvre lente nerveuse. A l'hôtel-dieu , la petite-vérole porte sur-tout ses ravages sur les yeux. Ils se manifestent le 6e. jour de l'éruption , par une tache qui couvre la cornée , & qui amène , par la suppuration , la perte de la vue. Cet accident s'observe sur-tout sur les hommes , dont la salle est exposée au midi. Dans celle des femmes exposée au nord , on ne l'observe pas.

(Gazette de santé.)

I I.

*Avis sur le traitement de la rage, par M. Portal ;
médecin consultant de Monsieur, frere du roi.*

La rage peut être contractée par les voies salivaires ou par des morsures. Il y a dans les deux cas un traitement commun à administrer, mais dans le dernier il faut de plus panser les morsures, & c'est par-là même qu'il faut commencer.

Ce traitement local consiste, 1°. à laver les plaies avec de l'eau tiède, chargée de sel marin; 2°. à appliquer cinq à six sangsues par-dessus, & tout autour, pour tirer, par leur moyen, deux bonnes palettes de sang, afin de dégorger la partie, & pour donner issue au virus de la rage. S'il n'y avoit que quelques morsures, on n'appliqueroit que deux ou trois sangsues sur chacune, & l'on évalueroit à trois ou quatre palettes la quantité de sang que l'on tireroit par ce moyen; 3°. il faudroit appliquer sur chaque plaie un emplâtre vésicatoire; on les panseroit ensuite avec un mélange de styrax & d'onguent de la mere, animé avec six ou sept grains de cantharides par once d'onguent; on entretiendroit les plaies ouvertes pendant une quarantaine de jours. Si les chairs étoient meurtries, il faudroit laver la plaie avec de l'eau-de-vie camphrée, animée avec l'esprit de sel ammoniac. On feroit encore sur la plaie des scarifications, & on la couvriroit d'un vésica;

toire, après l'avoir laissé bien dégorger, & on la panseroit comme dans le cas précédent.

2°. De quelle nature que soit la plaie faite par un animal enragé, il faut étendre tout autour, par de douces frictions, un gros de pommade mercurielle, faite avec parties égales de mercure & de graisse.

3°. Indépendamment de cette friction locale, il faudra faire d'autres frictions sur les autres parties du corps avec le même onguent, & de deux gros chacune, jusqu'à ce qu'on ait employé trois onces d'onguent mercuriel : on commencera ces frictions avec le premier pansement, pour les continuer tous les jours; on ne les suspendra que lorsqu'il y aura un commencement de salivation; on diminuera alors la dose des frictions, pour entretenir un léger crachotement, & jusqu'à ce qu'on ait employé les trois onces de pommade mercurielle.

4°. Si l'on craignoit que la rage eût été communiquée par la voie de la salive, sans blessure, alors on feroit les frictions de cette manière : on distribueroit tous les jours trois gros de pommade, tantôt sur un membre, tantôt sur un autre, comme dans le traitement des maladies vénériennes; la salivation survenant, on se comportera comme on l'a prescrit dans l'article précédent.

5°. Les bains ne doivent pas être négligés dans le traitement de la rage, c'est pourquoi l'on baignera le malade chaque jour, le matin pendant une heure, environ un mois, & c'est à la sortie du bain que les frictions seront ad-

ministrées. On suspendra les bains pendant quelques jours , avant de terminer les frictions , si elles n'avoient porté à la bouche , au point d'ex-citer une légère salivation ; & on reprendroit les bains dès qu'ils auroient produit cet effet , ou du moins , lorsqu'on auroit fini d'adminis-trer la pommade mercurielle.

6°. Cependant , avant de commencer les bains , il faut faire vomir le malade avec un ou deux grains d'émétique dans de l'eau tiède ; ce vomitif seroit donné le lendemain de l'ap-plication des sangsues , du pansement de la plaie & des premières frictions , si la rage avoit été communiquée par morsures ; mais si elle avoit été transmise par les voies salivaires , sans morsures , alors on commenceroit le traitement par le vomitif ; & dans l'un & l'autre cas , on pourra , pour ne pas perdre du tems , don-ner la friction le même jour qu'on aura fait vomir.

7°. On joindra à l'usage des frictions mer-curielles & des bains , celui des anti-spasmodi-ques.

Prenez huit grains de camphre , autant de nitre , & deux grains de musc incorporés avec un peu de miel , & formez trois bols.

De ces trois bols , le premier sera donné avant le bain , le second après le bain , & le troisieme à l'entrée de la nuit. Le malade boira sur chacun de ces bols un verre d'une infu-sion de fleurs de tilleul , à laquelle on ajou-tera huit ou dix gouttes d'eau-de-luce.

8°. S'il y avoit trop d'insomnie & d'agita-

tion, on mettroit dans le dernier verre d'infusion de tilleul, à la place de l'eau-de-luce, quatre ou cinq gros de fyrop diacode, & l'on pratiqueroit auparavant une saignée du pied, si la tête étoit douloureuse, pesante, & que le pouls fût plein.

9°. Pendant le cours du traitement, les malades suivront un régime de vivre doux & rafraîchissant; ils useront généralement de végétaux, & mangeront peu de viande; leur exercice doit être modéré, & ils doivent éviter toute contention d'esprit; rien ne leur est si contraire que la crainte & les inquiétudes.

10°. Ce traitement garantit immanquablement de la rage, s'il est régulièrement administré avant qu'elle se soit manifestée; & l'on ne devrait pas entièrement désespérer de son succès, si elle avoit commencé à se déclarer par les premier signes; mais alors, après avoir pansé la plaie, comme il a été dit, il faudroit saigner le malade au pied, lui donner des lavemens avec l'infusion anti-spasmodique, qu'il ne peut boire, en y joignant une vingtaine de gouttes d'eau-de-luce; on auroit recours tout de suite aux frictions, qu'on donneroit chaque jour à la dose de demi-once. On feroit baigner le malade plusieurs heures de la journée si on le pouvoit, sans le violenter cruellement, & on lui feroit prendre les bols & les boissons anti-spasmodiques, dès qu'on pourroit l'y déterminer.

11°. Cependant si, malgré ces secours, les malades deviennent furieux, menacent les as-

sistans de les mordre, ce qui est rare, il faut les lier dans leur lit, comme on lie les frénétiques; ce qui est d'autant plus facile, que la plupart des enragés le demandent, craignant de ne pouvoir s'empêcher de mordre ceux qui les enrouent (*). Ces précautions prises, on doit continuer de leur donner, jusqu'à ce qu'ils soient morts, tous les secours que la religion & l'humanité exigent.

» Nous conseillons pour les animaux qu'on veut préserver de la rage, tels que les chevaux, les bœufs, les chiens : 1°. de faire sur les morsures quelques scarifications; d'appliquer encore par dessus trois ou quatre sangsues, pour dégorgier les vaisseaux; d'y porter un bouton de feu pour les cautériser, & d'appliquer ensuite un vésicatoire avec les cantharides; & lorsque les morsures auront leur siege dans des parties où l'on pourra établir une ou plusieurs ventouses, on se servira de ce moyen pour attirer du sang, & l'on fera ensuite par dessus diverses scarifications pour lui donner issue; les sangsues qu'on appliqueroit ensuite, finiroient de dégorgier la plaie & les environs.

2°. On fera prendre à ces animaux, pendant dix jours, du turbith minéral, à la dose

(*) Qu'on voie d'après cela combien il seroit cruel d'étouffer ceux qui sont atteints de la rage : on l'a fait pendant plusieurs siècles dans toute l'Europe; on le fait encore dans quelques provinces de France. Quelle barbarie ! On n'en peut soutenir l'idée.

318 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

de dix grains d'abord ; dose qu'on augmentera jusqu'à ce qu'elle soit suffisante pour purger.

3°. On les fera baigner dans la rivière, ou bien on leur fera jeter beaucoup d'eau fraîche sur le corps plusieurs fois dans le jour.

4°. On fera ensuite frictionner les plaies & les parties voisines, déjà rasées, avec trois ou quatre gros de pommade mercurielle, pendant vingt ou vingt-quatre jours.

5°. On leur fera boire une eau de son, à laquelle on ajoutera assez de vinaigre pour la rendre aigrelette.

6°. On leur donnera des lavemens avec une eau de savon, en observant, pendant tout le traitement qui doit durer au moins cinq semaines, d'empêcher soigneusement la communication de ces animaux avec ceux qui sont sains, & on se fera une loi sacrée de les tuer, dès qu'il paroîtra chez eux le plus léger signe de la rage. «

(*Mercur*e de France)



AGRICULTURE.

ÉCONOMIE.

INDUSTRIE. COMMERCE.

I.

RECETTE pour conserver les bleds , empêcher les calandres & autres insectes de leur faire aucun tort , ainsi que pour délivrer de ces mêmes animaux les bleds & les greniers.

PRENEZ de la rue verte deux poignées ; de la sabine , pareille quantité ; de la ranaïsie , du basilic de la petite espece , de la grande sauge , de la petite sauge , de la feuille de persil , de la racine de persil , de chacun une poignée , & du verd de poireau , deux poignées ; hâchez le tout & pilez-le dans un mortier ; mettez-le ensuite dans un grand chauderon. Versez-y neuf pintes , mesure de Paris , de jus de fumier ; couvrez le chauderon avec des planches , & mettez par dessus un drap mouillé. Laissez le tout reposer vingt-quatre heures , plus ou moins ; puis faites-le bouillir sur un bon feu , l'espace d'un quart-d'heure , au grand

air. Retirez le chauderon de dessus le feu ; passez tous ces simples dans un gros linge en les pressant beaucoup ; conservez en le marc pour en faire l'usage que nous indiquerons ci-après. Versez dans la liqueur que renferme encore le chauderon , quatre pintes de fort vinaigre , ayant soin de le bien mêler avec la liqueur. Portez le chauderon dans le grenier que vous voulez délivrer des calandres & autres insectes. Prenez une grosse brosse ou un pinceau de barbouilleur. Vous le trempez dans cette liqueur , & vous frotterez les murs de votre grenier , quatre pouces de hauteur tout autour , & quatre pouces de largeur sur le plancher. Vous réitérerez cette opération pendant dix ou douze jours consécutifs , & vous fermerez bien pendant la nuit , & même durant le jour , les contrevents du grenier , jusqu'à ce que vous soyez délivré de ces insectes.

Pendant ce tems , il faut continuellement remuer le bled avec de larges pelles qui aient des manches longs , pour la commodité de ceux qui font ce travail. Ils doivent observer de jeter ce bled le plus haut qu'ils peuvent , & en arc : ce qui tourmente tellement les calandres , qu'elles ne peuvent rester dans le bled , & fuient de tous les côtés. Mais étant infectées par l'odeur de cette drogue qui se répand au loin , elles périssent & ne peuvent revenir dans le bled. Il faut ensuite passer ce dernier au crible , le remuer comme auparavant & souvent , selon les saisons.

Il est bon , pendant toute cette opération ,

d'avoir quelques personnes qui prennent soin d'écraser les calandres & autres insectes, à mesure qu'on les voit se réfugier contre les murs des greniers. Elles peuvent aussi les ramasser avec un balai de crin, & les jeter dans un baquet où il y ait peu d'eau, & les donner à manger aux poules qui aiment beaucoup ces animaux.

On a fait une autre expérience qui a fort bien réussi, c'est de dresser autour du tas de bled des planches frottées de la même liqueur, afin que l'odeur de ces planches empêche les insectes d'en approcher.

Le marc de ces végétaux est aussi très-efficace ; on le met par petits tas le long des planches & tout autour du grenier.

En faisant cette expérience, on a remarqué avec plaisir que la simple fumée de ces mêmes plantes que l'on faisoit bouillir au milieu d'une cour, a délivré la maison de punaises, & même de l'importunité des mouches.

(*Gazette d'agriculture, commerce, finances & arts.*)



AVIS ou CONSULTATION donnée par l'auteur de l'art d'exploiter les mines de charbon de terre, sur deux points concernant les mines, qui lui ont été proposés, par le mandement & communauté d'Albin dans le Rouergue.

M O N S I E U R ,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en date du 20 avril dernier, de la part de la communauté & mandement d'Albin, pour me témoigner au nom des propriétaires & des habitans de ce canton, leur reconnaissance sur ce que j'ai inséré en 1774, dans mon ouvrage académique faisant suite à la description des arts & métiers, touchant les mines d'Albin, & en faveur des propriétaires.

J'avois eu dans le tems, une copie de l'arrêt du conseil obtenu par les Srs. Tuillier & Dréouin, auxquels il avoit été donné une permission, d'abord provisoire & pour un an seulement, *d'exploiter les mines de charbon qui se rencontreroient dans les paroisses de Traussac & de Trebois*; convertie ensuite sur le **SIMPLE DIRE ET RÉQUISITION DES SOLLICITEURS QUI N'AVOIENT FAIT AUCUN USAGE DE LA PERMISSION**, en une concession définitive & exclusive de trente années, avec un arrondissement d'une lieue de rayon, mesurée à vue d'oiseau, dont le village de Vialaret est donné pour centre. (*)

La forme & la teneur de ce privilege me

(*) Part. II, sect. 3. pag. 538.

suffirent alors pour le regarder de même œil que tous ceux qui m'ont fourni matière à explication dans les autres provinces, pour le juger hors-d'état, par toutes ses nullités, de pouvoir soutenir à son avantage un seul regard de la cour souveraine à laquelle il seroit présenté pour l'enregistrement : il n'y a pas de doute qu'il n'ait été jugé ainsi par les concessionnaires eux-mêmes, puisqu'ils n'ont pas osé s'y exposer.

Telles sont, Monsieur, les seules & uniques considérations, qui sans avoir la qualité d'homme de loi, ni de propriétaire, m'ont engagé, en parlant des mines de charbon du Rouergue, à plaider historiquement la cause des propriétaires du canton d'Albin, comme je me le suis permis pour d'autres provinces de France. Il est vrai, Monsieur, que relativement au Rouergue en particulier, je n'ai pu m'empêcher de faire à la charge des concessionnaires une différence essentielle, savoir, que la cause des propriétaires, ainsi que celle des habitans & de tout le canton d'Albin, ne fait qu'une avec celle de tous les endroits à portée de jouir de l'abondance & du bon marché d'une matière de première nécessité pour eux comme pour les quartiers d'où ils la tirent, de manière que le privilège, aujourd'hui le sujet d'un renouvellement d'inquiétudes, se trouve être manifestement la ruine de plusieurs contrées à la fois ; on sent aisément, que si les actions où il entre le plus d'injustice, sont celles qui en troublant l'ordre public, nuisent à un plus grand nombre d'individus, les concessionnaires des mines de Rouergue sont coupables envers la contrée, & envers les quartiers qui s'y approvisionnent, d'un délit irréparable.

Les premières idées que j'ai prise de ces sortes de privilèges, n'ont point changé ; au contraire, l'examen que j'ai fait de la plupart d'entr'eux, m'ont présenté le tableau d'invasions irrégulières, toujours motivées dans les demandes sur de faux exposés, toujours en faute nécessairement, par le mépris des formalités à observer pour la vérification & l'enregistrement des lettres-patentes ; par des contraventions formelles aux clauses & conditions de leur privilège, souvent odieuses par les dommages & les violences qu'ils font souffrir aux propriétaires, par les affaires injustes qu'ils suscitent, par les procédures frayeuses & fatigantes qu'ils leur font essuyer.

Depuis que les vues répandues dans mon ouvrage, ont fait connoître ma manière d'apprécier en général ces sortes de privilèges dans leur principe, & dans les abus sans nombre qui s'en font en France, j'ai été interrogé de divers endroits sur ces concessions, qui deviennent le plus souvent autant d'outrages faits à un gouvernement doux & modéré, en lui attribuant une intention injuste ; ces occasions d'avoir à répondre à plusieurs personnes, sont devenues en peu de tems pour moi, des occasions de m'exercer & de me former en silence dans une partie que je n'avois qu'ébauchée dans mon ouvrage, d'après des apperçus multipliés ; il étoit tout simple que j'aie à cœur des solutions exactes & précises ; je me suis tenu alors obligé d'employer mes loisirs à méditer sur ces matières. Ce n'est pas, Monsieur, le seul point sur lequel j'ai été à même de donner mes avis : les entreprises de mines sont sujettes à des différends, dont la plupart, & les plus difficiles par conséquent, ont besoin d'être éclairés par le

rapport d'experts : les juges ordinaires ne peuvent s'en passer. Faute de réunir à leurs lumières, les connoissances du métier, ayant eu quelquefois à répondre sur des objets contentieux de divers genres qui n'avoient point été saisis dans leur véritable point de vue, il m'a été nécessaire, pour ne rien négliger, de considérer tout-à-la-fois en légiste & en homme de métier, ces différentes parties qui jamais ne sont connues par une seule & même personne : je me suis déterminé à les approfondir. Pendant vingt ans qu'a duré la rédaction de mon ouvrage, j'avois rassemblé de divers pays les coutumes, les usages, la législation, les réglemens pour l'exportation, pour les associations de mines, même pour le commerce ; cette collection intéressante dont j'ai fait mention dans mon ouvrage, a été la base de mes premières études : ce recueil comparé, rédigé, rapproché, m'a présenté des principes sûrs & simples, touchant l'administration civile, politique & économique des mines ; j'en ai formé, pour mon usage particulier, dans les cas où l'on me demande avis, une espèce de code applicable à notre législation, sauf quelques circonstances que je n'ai pas encore prévues. Après avoir projeté, je n'ai pas tardé à sentir la nécessité de faire une application de ces connoissances à celle du droit, en particulier du droit commun de la France & de la jurisprudence ; en effet, depuis trois ans, je suis inscrit, comme on vous l'a assuré, Monsieur, dans la faculté de droit à Paris.

Voilà, Monsieur, comme de proche en proche, j'ai été conduit à acquérir sur toutes les matières de HOUILLERIE des connoissances réfléchies dont je ne me serois jamais avilé de m'occuper, & qui naturellement, ne peuvent être

326 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

supposées dans un physicien; elles ne pouvoient, Monsieur, me conduire à une époque plus honorable pour moi, que celle dont vous me faites part, en m'annonçant que la communauté d'Albin vous charge, en qualité de premier-échevin, d'invoquer ces connoissances. Sensible aux douceurs attachées à une profession qui me met à même de diriger les hommes dans la conservation de leur santé, je ne me félicite pas moins aujourd'hui, Monsieur, de me trouver à portée de diriger un corps de citoyens dans les moyens de défendre leur droits, leurs propriétés, leur fortune; je me fais aussi un vrai plaisir de répondre d'une manière circonstanciée, conformément à ce que vous desirez, aux deux questions qui intéressent le canton d'Albin, relativement à ses mines de charbon. (*)

P R E M I E R E Q U E S T I O N .

Que pensez-vous du droit des concessionnaires de nos mines, de leur requête, de l'arrêt du conseil qu'ils surprirent en 1763? Ont-ils pu vendre leur droit? & les acquéreurs sont-ils fondés à s'emparer de nos mines qui sont la seule ressource de la contrée?

R É P O N S E .

La preuve aisée à produire de l'émulation & de la concurrence qui regnent entre les propriétaires des mines d'Albin pour l'exploitation de

(*) Je me crois dispensé de charger ce détail de citations & d'autorité; les légistes n'en ont pas besoin: j'aurai l'honneur de vous les envoyer à part, si cela est nécessaire.

ce fossile , donne exclusion à toute permission de l'espèce demandée & obtenue par les Srs. Drouin & Tuilier le 15 février 1763. Il suffit, pour s'en convaincre , de remonter d'abord aux vues que le gouvernement se propose, lorsqu'il accorde des concessions de mines. Ces vues sont exprimées nettement dans le préambule de l'arrêt du conseil d'état du roi du 14 janvier 1744, portant règlement provisoire pour l'exploitation des mines de charbon de terre. Il peut quelquefois être utile pour l'état , d'obvier aux inconvéniens résultans , 1°. de la négligence des propriétaires ; 2°. de la liberté indéfinie dont ils jouissent depuis 1698 , & de laquelle on a pu voir résulter , en certaines occasions , une concurrence nuisible à leurs entreprises respectives : le préambule de la déclaration du roi du 24 décembre 1762, enregistrée en parlement le 26 mars 1763, *concernant les privileges en fait de commerce*, assigne clairement l'objet de ces concessions : *récompenser l'industrie des inventeurs , exciter celle qui languissoit dans une concurrence sans émulation* , ce sont les termes de l'arrêt. La quantité considérable de charbon de terre qui s'exporte de tout le canton d'Albin dans le reste du Rouergue , jusqu'à Bordeaux ; dans la Haute-Auvergne, dans le Haut-Quercy, donne à juger que le travail des mines du quartier d'Albin, n'a pu être présenté au conseil du roi, languissant dans une concurrence sans émulation : aussi ne trouve-t-on dans la requête des Srs. Drouin & Tuilier, qui ont cependant obtenu le privilege , aucun des motifs qui quelquefois peuvent le faire obtenir. Il est donc aisé de prouver que le privilege sur lequel la communauté d'Albin demande avis , est absolument opposé à l'esprit & à la lettre de tous nos réglemens françois

sur l'exploitation des mines, & notamment à la déclaration du roi concernant les privilèges; mais dans l'état présent des choses, on reconnoîtra bientôt, qu'il est absolument inutile de traiter à part le premier membre de la question; la communauté d'Albin est entièrement dispensée de suivre les concessionnaires dans leur requête, de contester sur les opérations singulièrement diligentes des arpenteurs, choisis à l'effet de fixer l'étendue de la concession, ni de revenir à réclamation du procès-verbal commencé le 20 avril 1760, & clos le 22; ni enfin contre l'arrêt du conseil qui s'en est suivi. La solution du second membre de la question proposée, emporte la solution du premier: *les concessionnaires ont-ils pu vendre leur droit, & les acquéreurs sont-ils fondés à s'emparer de nos mines, qui sont la seule ressource de la contrée?*

Sans s'arrêter pour le moment à l'espèce du droit dont il s'agit; droit, qui selon les loix, *non protrahitur de personâ ad personam, de re ad rem, neque de casu ad casum*, il suffit d'envisager la question sous le point de vue général.

Pour transporter un droit à autrui, il faut être réputé habile à le conférer, c'est-à-dire, qu'il faut être possesseur légitime, de bonne foi, & reconnu sans opposition quelconque. L'acquéreur d'un droit, dont l'auteur ne réunit pas ces conditions, est aussi peu fondé à l'exercer, que celui qui en fait la cession. Cet acquéreur s'est procuré *vitiosam rem*: le droit romain qualifie ainsi, une chose qui ne peut servir à l'usage auquel elle est destinée; les auteurs du droit que la communauté d'Albin déclare être transféré, les concessionnaires, ont-ils une possession fondée? C'est ce qui est à examiner.

Leur titre primordial & originaire, est le droit

de souveraineté du roi sur les mines, *jus principatûs*, *jus prædiæ*; mais vu à la façon des sollicitateurs de concessions, parvenus en France, depuis plusieurs années, à faire confondre perpétuellement par des sens détournés ce droit du souverain, celui du public, & celui des propriétaires; de manière que le droit de souveraineté sur les mines, pris dans l'acception de quelques auteurs, pour le droit de s'approprier les mines, ou la faculté d'en accorder la fouille à qui l'on juge à propos, est véritablement dégénéré, par les surprises & par les abus des concessionnaires, en un droit appelé aussi par les auteurs latins *jus mone polii*, dont le nom seul étoit si odieux aux Romains, que Tibere, au rapport de Suétone, étant obligé de s'en servir en plein sénat, se crut obligé de demander la permission de le faire, parce qu'il étoit emprunté du grec.

Quel est donc au vrai, le *jus principatûs fodinarum*, considéré selon le droit de la nature & des gens, & dans l'esprit d'une nation dont le roi est le pere : ce n'est autre chose que la suprême intendance d'un roi, d'un empereur, d'un prince, quel qu'il soit, sur les mines; d'où il suit, que cette autorité du souverain, doit être regardée comme un pouvoir protecteur & conservateur sur la chose, ainsi que sur les propriétaires : en admettant le principe que les propriétés sont entre les mains du roi, il est incontestable que c'est non comme le prétendent les concessionnaires pour en disposer, mais uniquement pour maintenir & conserver les propriétaires dans leur jouissance, & pour assurer le droit régalien, qui tout simplement est le droit de dixième sur le minéraux & les substances terrestres : encore, selon toute apparence, lorsqu'elles sont déplacées & transportées, comme marchandises.

330 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ses ; d'où vient la maxime : *Omne metallum est vestigale ex eo quod omne metallum vehitur*. La preuve que l'autorité du souverain, n'a jamais pu être relative qu'à l'impôt sur les substances des mines, & point du tout, au droit infini du propriétaire, se trouve dans tout l'exercice que ce dernier fait de son droit, à sa volonté, de son vivant, & après sa mort. La puissance privée du propriétaire est si réelle que sa possession se transmet à sa postérité par droit de succession, & que les lettres-patentes portant concession de mines, ne peuvent, dans la rigueur des loix, être mises à exécution, qu'après nombre de formalités. Il n'est pas hors de propos de les retracer ici en opposition de la marche que suivent nos concessionnaires ; il doit être bien prouvé, d'abord, qu'il existe véritablement une mine dans le terrain concédé ; 2°. il doit avoir été constaté juridiquement qu'il ne s'y faisoit point d'exploitation ; 3°. que le maître du terrain se refuse, par quelque cause que ce soit, à faire jouir le public & l'état des avantages dépendans du travail de la mine : une autre preuve non moins forte du droit du propriétaire, c'est que malgré le privilege concédé à un étranger, il est donné au propriétaire, un tems pour rentrer dans son droit & faire connoître le dessein qu'il en a. Un dernier argument péremptoire, est que dans le cas, où par raison d'état, qui n'est autre chose que l'utilité publique, le roi semble déroger par une concession à la loi naturelle de la propriété, le privilégié est au même instant, assujetti à indemnité envers les propriétaires, en tout pays, & en France, par les plus anciennes ordonnances sur le fait des mines ; cette charge ou clause, ne devient-elle pas évidemment

une espece de nouvelle propriété qui supplée à la premiere , & qui authentique le droit du propriétaire auquel il a été momentanément & forcément porté atteinte , pour le bien général ? En effet , toutes les permissions ordonnent au préalable , en termes exprès , ces dédommagemens à dire d'experts , dans le cas où l'ouverture & l'exploitation desdites mines causeroient quelques préjudices aux propriétaires des fonds.

En partant de la lettre de cette injonction formelle , que nul concessionnaire ne peut éluder , & qui est importante dans la concession dont il s'agit , comment pouvoir estimer le préjudice porté à la contrée d'Albin ? Comment les concessionnaires , dont elle a déjà à se plaindre , parviendront-ils à s'acquitter de l'indemnité , lorsqu'on viendrait à établir invinciblement les propositions suivantes ? L'extraction & le commerce du charbon de terre sont en vigueur dans la communauté & mandement d'Albin ; ce travail en fait la seule ressource ; ce n'est qu'en s'y livrant comme les propriétaires l'ont toujours fait depuis plus de huit siècles , que les habitans acquittent les charges multipliées dont ils sont tenus envers le roi & envers les seigneurs , qu'ils se procurent le bled que leur sol ne fournit point ; ce n'est qu'à la faveur du commerce de charbon de terre , que les seigneurs , les bourgeois , les laboureurs & autres cultivent leur province , &c. &c. &c. En un mot , l'atteinte portée à cette liberté d'extraire & de vendre leur charbon , leur cause un préjudice considérable , & l'extension donnée par les concessionnaires à leur privilege , réduiroit à l'indigence 15 paroisses dont la population est évaluée à environ 20000 ames.

(La suite dans le prochain journal.)

TRAITS DE BIENFAISANCE,
DE PATRIOTISME, DE COURAGE,
DE JUSTICE ET D'HUMANITÉ.

I.

De VIENNE, le 24 avril.

LE pape est parti avant-hier pour retourner en Italie ; son séjour dans cette capitale a été d'un mois ; le 19 il avoit tenu un consistoire, dans lequel il donna le chapeau aux cardinaux Firmian & Bathiani ; il prononça à cette occasion le discours suivant.

» Avant de mettre fin à ce consistoire, nous
» ne voulons point passer sous silence ce que
» nous ne desirons cacher à personne. Rien ne
» nous a été plus agréable & plus consolant
» que de voir S. M. l'empereur, que nous avons
» toujours infiniment considéré, & de nous
» trouver à portée de lui témoigner notre at-
» tachment particulier & notre affection pour
» sa personne. Dans les différens entretiens que
» nous avons eus avec lui, sur des objets qui
» regardent notre ministère apostolique, nous
» avons admiré son affabilité, son hospitalité,

» sa piété exemplaire , les qualités rares de son
 » esprit, & son entière application aux affaires
 » du gouvernement. Notre cœur paternel n'a
 » pas été moins sensiblement touché, en voyant
 » par nous-même que la piété & la religion ont
 » conservé toute leur pureté , toute leur inté-
 » grité dans cette brillante capitale , ainsi que
 » parmi le peuple nombreux qui accouroit de
 » toutes parts au-devant de nous dans notre
 » passage par les états Autrichiens. Nous n'ou-
 » blierons point de faire de ces innombrables
 » habitans , l'éloge qu'ils méritent , & nous tâ-
 » cherons de maintenir & seconder leur fer-
 » veur par nos instantes prières au très-haut.
 » Nous invoquons le seigneur tout-puissant , le
 » dieu de miséricorde , qui n'abandonne au-
 » cun de ceux qui ont recours à lui , pour
 » qu'il lui plaise les confirmer dans leurs saints
 » propos , & faire tomber abondamment sur
 » eux la rosée féconde de ses célestes béné-
 » dictions ».

(*Mercur* de France .)

I I.

Chaque jour présente de nouvelles difficul-
 tés relatives à l'édit sur la tolérance religieu-
 se ; l'empereur a résolu d'en donner bientôt un
 plus ample sur le même objet. La commission
 chargée de l'exécution de cet édit , ayant de-
 mandé s'il falloit regarder comme protestant un
 homme qui , sans être instruit des principes du
 protestantisme , se déclareroit tel , & qui visi-

blement ne prendroit pas ce titre , si on lui exposoit les vrais dogmes du christianisme ? Il lui a , dit-on , été répondu , qu'elle ne devoit pas s'informer si cet homme étoit ou n'étoit pas instruit ; mais uniquement pour quel parti il se déclaroit , laissant à dieu le soin de lui fournir l'occasion & de lui inspirer le dessein de s'instruire.

I I I.

» Je desirerois , M. , écrit-on de Suresne , faire part au public , par la voie de votre journal , des traits de bienveillance qu'exerce journellement en cette paroisse M. l'abbé Deliot , ancien chapelain de Mde. la dauphine , & actuellement supérieur du Mont-Valérien. Ce vieillard respectable , à tous égards , est retiré à Suresne depuis environ 20 ans : l'économie avec laquelle il y vit , lui a donné la facilité de faire rétablir à ses frais , l'église du Mont-Valérien ; d'accorder dès-à-présent à ses domestiques les pensions dont ils ne devroient jouir qu'après lui , de maniere à leur assurer le nécessaire ; d'augmenter considérablement les revenus des pauvres de Suresne , & enfin d'y instituer une Rosiere : à cet effet il a fondé une rente annuelle & perpétuelle de 300 liv. , pour aider à marier la fille la plus sage , & il a exigé par l'acte de donation , que la nomination se fit le 15 août de chaque année , en la maniere suivante. — Les quatre plus anciens marguilliers s'assemblent au presby-

» tere & choisissent entre trois filles que M.
 » le curé leur a proposées, celle qu'ils croient
 » la plus vertueuse : s'il y a partage d'opi-
 » nions, la voix de M. le curé l'emporte, en
 » observant cependant de préférer la plus pau-
 » vre, lorsque le mérite est égal. M. l'abbé
 » Deliot a désiré que celle qui seroit choisie
 » se mariât dans l'année, & que la dot lui fût
 » payée à l'instant de son mariage. — Le choix
 » est tombé cette année sur Louise Thérèse
 » Pellier, fille du jardinier de Mde. Coste,
 » autre bienfaitrice de cette paroisse. Les 300 l.
 » lui ont été délivrées par le marguillier en char-
 » ge, le 4 février dernier, jour de la célé-
 » bration de son mariage avec le jardinier de
 » M. de Villèdeuil, à Servon, proche Brie-
 » Comte-Robert. J'ai l'honneur d'être, &c.
 » Signé *LOSTIN, procureur-fiscal de Suresne.* »

I V.

Le 24 avril dernier, il y a eu à la hauteur
 d'Ambléteuse un combat très-vif entre le cor-
 saire de Dunkerque, le *Robecq*, de 18 canons,
 & la frégate angloise le *Crocodile*, portant 30
 canons & 4 caronades. Le capitaine Van-Sta-
 bel, déjà connu par plusieurs actions d'éclat,
 n'ayant pu éviter d'être joint par la frégate qui
 avoit l'avantage du vent, le combat s'engagea
 à six heures du soir, & dura jusqu'à dix &
 demie avec un acharnement égal des deux parts.
 Van-Stabel, sans être déconcerté par la supé-
 riorité des forces ennemies, tanta l'abordage à

336 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

différentes reprises , & l'Anglois l'évita tous-jours. On se battit plusieurs heures à la portée du pistolet , jusqu'à ce que la frégate angloise fut forcée de fuir vent arriere la rade des Dunes , après avoir éteint tous ses feux , quoique notre brave corsaire eût fait , au contraire , hisser à la corne d'artimon trois fanaux , pour rappeler au combat un ennemi qu'il se trouvoit hors d'état de poursuivre ; ses mâts étant fort endommagés , toutes les manœuvres coupées , ses voiles criblées , & le corps du bâtiment percé de part en part de 16 boulets , dont 8 à fleur d'eau. Il est revenu à la rade de Dunkerque le 25 , avec un petit sloop qu'il avoit pris un moment avant d'être attaqué , & le 26 il est rentré dans le port au milieu des applaudissemens de toute la ville , instruite des témoignages de valeur qu'il avoit donnés en cette occasion. Le nombre des tués est peu considérable pour un combat si long & si opiniâtre , dans lequel le bâtiment a été tellement maltraité , qu'on ne peut concevoir qu'il n'ait pas péri avec tout son équipage.

V.

L'institution de la *Rosiere de Salency* n'est pas la seule qui ait pour objet d'honorer les mœurs & la vertu. Il s'en est , depuis quelques années , formé plusieurs de ce genre. Il y a sur la paroisse *St. Severin* , à Paris , une fondation pour marier tous les ans une fille vertueuse. On en marie aussi cinq tous les ans sur la paroisse

roisse *St. Roch*, & la célébration se fait avec solennité. Les dots sont de 1000 l. chacune; elles doivent paroître bien plus honorables pour ces jeunes filles que les dots ordinaires, puisqu'elles les ont méritées personnellement par la sagesse de leur conduite, & qu'il est notoire que le choix de celles qui obtiennent ces sortes de prix se fait sans aucune espèce d'égard aux protections. Une institution si propre à ranimer l'émulation des bonnes mœurs a fait impression sur l'esprit d'une personne bienfaisante, qui s'est déterminée à fonder une dot de plus; la fondation est donc actuellement de six dots de mille livres chacune pour autant de filles de cette paroisse. Les six mariages ont été célébrés le 16 du mois de mai dernier. Nous croyons devoir consacrer les noms de celles qui ont été jugées dignes cette année de participer à cet acte de bienfaisance. Ce sont *Marguerite Royer*, *Marie-Thérèse Pugen*, *Elizabeth-Catherine George*, *Marie-Louise Toussaint*, *Genevieve Levier*, & *Marie-Antoinette Noyon*.

(*Journal de Paris.*)

V I.

Mme. la duchesse de la Rochefoucault & M. le cardinal archevêque de Rouen, sont les personnes les plus zélées qui s'empressent au succès & à la formation d'une maison royale de santé à Paris, laquelle, administrée par les religieux de la Charité, servira d'hospice à 18

ecclésiastiques & à 18 officiers malades, qui n'auront pas les moyens de se faire soigner chez eux, ou qui auront été surpris par la maladie en route & à leur passage en cette capitale. M. l'abbé de Boismontr'a récemment prononcé un discours sur l'aumône dans l'église des freres de la Charité, au milieu d'une assemblée de personnes aussi riches que bienfaisantes. (*) Le clergé a fourni pour cet établissement, dont l'édifice sera situé derrière l'observatoire, une somme de 200 mille liv. Le roi en a promis 50. L'on assure que les freres de la Charité, auteurs de ce projet, ont obtenu, après le discours de M. de Boismontr, une soumission de la part de tous les auditeurs, montant à plus de 200 mille liv. Sous le regne d'un bon roi, tous les cœurs doivent être animés des plus sublimes vertus.

(*Journal encyclopédique.*)

V I I.

M. de Machault, évêque d'Amiens, d'accord avec M. l'intendant de cette province, pour supprimer la mendicité dans l'étendue de son diocèse, a établi dans son palais épiscopal plusieurs bureaux où les diocésains ont soin d'envoyer leurs aumônes, pour être distribuées & réparties sur 800 pauvres qui se trouvent à Amiens & dans l'arrondissement de cette ville.

(*) Journal de juin, page 70---33.

Il a fait établir des salles de filature , où sont occupées de jeunes filles ci-devant désœuvrées. Il voudroit pouvoir donner quelques occupations aux garçons ; mais il ne paroît pas avoir trouvé encore un genre d'industrie qui leur soit propre. On a distribué aux pauvres en 1779 près de 104,800 liv. , en 1780, 91,736, & en 1781, 91, 546 liv. M. de Machault, qui veut éterniser son épiscopat par des actions de bienfaisance , a établi un bureau de prêt purement gratuit sur gages. Il n'en coûte rien à ceux qui empruntent , ni intérêts , ni frais de régie.

V I I I.

Il vient aussi de se former en Franche-Comté un établissement très-honorable pour le digne curé qui en est l'auteur. On ne peut mieux le faire connoître qu'en rapportant le préambule des lettres-patentes du roi sur cet objet.

» LOUIS , &c. Notre cher & bien-ami le
 » sieur Jean-Joseph Félix , prêtre curé de Cham-
 » pagnol en Franche-Comté, diocèse de Be-
 » sançon , bailliage de Poligny , nous a très-
 » humblement fait exposer que , depuis plus
 » de 14 ans qu'il est pourvu de ladite cure ,
 » il s'est occupé sans relâche à bannir la men-
 » dicité de sa paroisse , en encourageant la cul-
 » ture des terres ; que toutes les épargnes qu'il
 » a pu faire sur les modiques revenus , tant de
 » son patrimoine , que de son bénéfice , lequel
 » est à portion congrue , ont été consacrées au

» soulagement des malheureux , qui sont en
 » grand nombre dans sa paroisse , composée
 » de plus de 2 mille ames ; qu'afin que sa mort
 » ne les privât pas des secours qu'ils reçoivent
 » aujourd'hui , il desireroit former dans cette
 » paroisse un établissement public , où tous les
 » genres de misere qui affligent le plus ordi-
 » nairement les campagnes , trouvaient une
 » ressource assurée ; qu'en conséquence , si nous
 » le lui permettions , il acquéreroit ou feroit conf-
 » truire une maison pour loger trois ou quatre
 » maîtresses d'école ou sœurs de charité , qui
 » apprendroient gratuitement aux pauvres filles
 » leur religion & le genre de travail propre
 » à leur sexe ; que les autres filles de la pa-
 » roisse y seroient également instruites , moyen-
 » nant une légère rétribution ; que pour exciter
 » l'émulation entre les unes & les autres , il seroit
 » accordé chaque année une récompense à celle
 » qui se feroit le plus distinguée par son tra-
 » vail & par sa conduite ; que dans cette mai-
 » son il seroit établi un grenier d'abondance ,
 » pour fournir à la subsistance des pauvres qui
 » défricheroient des terres incultes , que les
 » grains nécessaires pour les ensemercer leur
 » seroient avancés , à condition par eux de les
 » rendre après la récolte , avec espérance de
 » les recevoir ensuite dans les mêmes besoins
 » & aux mêmes conditions ; ce qui seroit pa-
 » reillement observé à l'égard de tout labou-
 » reur qui se trouveroit réduit à la même
 » nécessité ; qu'il y auroit dans cet établisse-
 » ment un fonds en argent , pour le prêter aux
 » pauvres laboureurs , & les aider à remplacer
 » les bœufs ou les chevaux que des mortalités
 » ou d'autres accidens leur auroient enlevés ; qu'il
 » y auroit en outre un fonds en linges , draps

» de lit, chemises, matelats, couvertures &
 » autres meubles ou ustensiles qui seroient
 » prêtés aux pauvres malades & même aux fem-
 » mes en couche; que les malades y trouveroient,
 » sans être obligés de se déplacer, les principaux
 » remèdes qui pourroient leur être nécessaires &
 » la nourriture convenable dans leur convales-
 » cence; qu'avec une partie des matériaux en fil,
 » laine & coton qui proviendroient du travail des
 » pauvres filles élevées dans cette maison de cha-
 » rité, on fabriqueroit des toiles & étoffes qui se-
 » roient employées à fournir des vêtemens aux
 » pauvres vieillards & aux enfans délaissés; que
 » le surplus seroit vendu au profit de la maison;
 » qu'on y pratiqueroit une chambre particuliere
 » pour y soigner dans leurs maladies les pauvres
 » sans asyle, & même les voyageurs qui ne se-
 » roient pas à portée de se procurer les secours
 » nécessaires à leur état; que l'administration de
 » cet établissement seroit confiée sous l'inspection
 » du Sr. archevêque de Besançon, & de notre
 » procureur-général en notre cour de parlement
 » de Franche-Comté, au curé de la paroisse,
 » aux échevins & à quatre des principaux habi-
 » tans, lesquels seroient tenus de se conformer
 » aux réglemens qui seroient établis à cet effet;
 » que l'exposant est si convaincu de l'utilité &
 » même de la nécessité de cet établissement, qu'il
 » est disposé à y consacrer une somme de 20
 » mille liv., qui forme à-peu-près toute sa for-
 » tune; que cette somme suffiroit pour les pre-
 » mières avances; qu'il a tout lieu d'espérer que
 » son exemple excitera le zele des personnes cha-
 » ritables, dont les libéralités ne sont souvent ar-
 » rêtées que faute d'avoir un but présent & bien
 » déterminé; mais pour cela il faudroit qu'en au-
 » torisant l'établissement dont il s'agit, nous lui

» accordassions la liberté de recevoir tous les
 » dons qui pourroient lui être faits, jusqu'à ce
 » que les fonds qui en proviendroient rendissent
 » un revenu annuel de 3 mille liv. A quoi ayant
 » égard, &c. «.

I X.

M. le prince de Ligne a fait adresser à M. de Varenge, chevalier de St. Louis, par M. Théaulon, banquier à Paris, une rescription de 50 louis d'or, pour être distribués aux habitans incendiés du village de Vilaines. Ce trait nouveau & réfléchi de bienfaisance (*) prouve que les malheurs que ce prince ne voit qu'en passant, font une impression durable sur son ame sensible.

X.

On est étonné du nombre de pauvres ménages qui peuplent la capitale de la France, & plus encore de la quantité d'aumônes que les curés sont chargés d'y distribuer. L'ordre, l'économie, le désintéressement & l'impartialité de ces pasteurs dans ces distributions sont dignes des plus grands éloges : ils honorent & la religion qui les motive, & la nation où ils s'exercent. Les aumônes que les curés ont distribuées cette année, se montent à 4 millions 100 mille 200 livres ; & cette somme a été employée

(*) Nous en avons rapporté un autre du même prince, à l'occasion du même incendie, dans notre journal d'avril, pag. 322.

en lits, matelats, draps, couvertures, habillemens d'hommes, de femmes & d'enfans, en linge, en pain, farine, légumes, laitage, bouillons pour les malades, bois de chauffage, &c. Les aumônes du roi & de la reine, lesquelles n'entrent point dans le précédent calcul, montent à 1500 mille livres; &, chose étonnante! la partie de la recette des spectacles qui est allouée aux pauvres, passe 725 mille livres. Récapitulation de toutes ces sommes : 6 millions 324 mille. On suppose qu'il y a dans Paris 71 mille pauvres & plus enregistrés aux paroisses. Sur cette quantité, il y en aura bien quelques uns qui abuseront de la charité publique; mais le plus grand nombre est vraiment pauvre ou par défaut de conduire ou manque d'activité, d'industrie, d'intelligence. M. l'archevêque n'a pu mériter encore le titre qui honore St. Jean-l'Aumônier, à son grand regret, a-t-il dit : car il a des dettes à payer. *Avant d'être bienfaisant, je dois être honnête homme.* Ce sont ses propres paroles, dont on fait l'éloge. On assure que, depuis son installation, il a reçu plus de 8 mille placets tendant à obtenir quelques aumônes.

(*Journal encyclopédique.*)

ANECDOTES. SINGULARITÉS.

I.

QUELQU'UN faisoit des reproches au lord North, de ce qu'il n'avoit pas pris, en se retirant du ministère, assez de soin de ses amis : *que voulez-vous*, répondit-il, *je suis mort d'apoplexie ; je n'ai pas eu le tems de faire un testament.*

II.

Le peuple Anglois, qui payoit autrefois ceux qui se chargeoient de soutenir ses droits, leur vend aujourd'hui son suffrage. Le plus opulent ou le plus prodigue est sûr d'être élu. Il est vrai, qu'après s'être ruiné pour entrer au parlement, on veut se faire acheter chèrement par la cour. Les députés mirent leur complaisance à un si haut prix sous le regne de Guillaume III, que ce prince leur dit un jour : *Messieurs, je vous serai obligé, si vous voulez réduire vos diverses demandes à une, afin que je puisse voir si le royaume entier pourroit vous satisfaire.*

III.

Avoir bien vécu, c'est avoir assez vécu, disent les philosophes : ils ont raison, sans doute, mais cela n'empêche pas que tous les hommes n'aspirent à parvenir au plus grand âge possible. Ce desir, si naturel, fixe toujours l'attention sur les articles des papiers publics où il est question des centenaires. Parmi ceux qui ont poussé le plus loin leur carrière, il n'en est aucun qu'on puisse comparer à Thomas Parr. Son tombeau se trouve dans l'église de Westminster, où ses cendres reposent avec celles des rois & des grands hommes d'Angleterre. On lit l'inscription suivante sur la pierre qui les couvre : *Ci gît Thomas Parr, du village de Salop, né en 1483. Il a vécu sous dix regnes, Edouard IV, Edouard V, Richard III, Henri VII, Henri VIII, Edouard VI, la reine Marie, la reine Elisabeth, le roi Jacques & le roi Charles ; il est mort âgé de 152 ans, & a été enterré ici le 15 novembre 1635.* Les exemples d'une si longue vie sont fort rares. Richard Cromwell, fils du protecteur qui fit trancher la tête à Charles I, voyant cette inscription dans l'abbaye de Westminster, demanda au doyen : *Et depuis quand mesure-t-on ici la vie à l'aune ? Depuis que votre pere,* répondit le doyen, *l'a rendue si courte.* On seroit curieux de connoître plus particulièrement un homme qui a vécu aussi long-tems, & qui a été témoin des plus grandes révolutions qu'ait éprouvées sa patrie ; mais

on n'en a point de détails. Il paroît que son âge extraordinaire est la seule chose qui l'a fait inhumer à Westminster, & qui l'a sauvé de l'oubli. On raconte seulement qu'à l'âge de 100 ans, il fut appelé en justice, & accusé d'avoir fait un enfant à une jeune fille. Cela étoit sans doute peu vraisemblable, ou du moins très-singulier à son âge. Il fut condamné, pour réparer ce scandale, à faire pénitence publique devant la porte de l'église, couvert d'un drap blanc, & tenant à la main une torche ardente.

I V.

Le Sage est le premier sourd qu'on ait vu gai ; sa gaieté même étoit caustique ; il sembloit se réjouir de son incommodité ; il ne pouvoit entendre qu'avec un cornet. » Voilà mon bien-
 » faiteur, disoit-il en le tirant de sa poche. Je
 » vais dans une maison, j'y trouve des visages
 » nouveaux ; j'espère qu'il s'y rencontrera des
 » gens d'esprit, je fais usage de mon cornet ;
 » je vois que ce ne sont que des fots, aussi-
 » tôt je le resserre, en disant, je te dénie de
 » m'ennuyer. «

BIBLIOGRAPHIE

DE L'EUROPE.

ITALIE.

LETTERA I sull'antica città di ÆQUA, &c. *Lettre I sur l'ancienne ville d'ÆQUA*; par l'abbé Baltazar Parascandolo, 1782. In-8vo. Naples.

LE goût de l'antiquité devient de plus en plus général en Italie. Non-seulement les capitales & les villes de nom, mais les lieux les plus considérables & les plus obscurs commencent à devenir l'objet des recherches des savans. De ce nombre est M. l'abbé Parascandolo. Dans cette lettre, qui sera naturellement suivie d'autres, il a recueilli les notices qui sont restées des monumens & des anciens auteurs concernant l'ancienne ville d'ÆQUA, dont la moderne, *Vico Equense*, a pris son nom. Ce sujet n'avoit pas encore été traité jusqu'à ce moment. Il étoit d'autant plus difficile à traiter, qu'il n'est fait aucunement mention de cette ville d'ÆQUA ni dans Strabon, ni dans Pline, ni dans Solino. Notre auteur, d'après Silius Italicus, croit pouvoir avancer que la ville d'ÆQUA étoit déjà assez florissante dans le tems de la seconde guerre punique. Le poète dont nous venons de parler dans le cinquième

348 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

livre (*De secundo bello punico* ,) faisant la description de la funeste bataille de Trasimene , introduit le général Romain , Flaminius , parcourant les rangs de ses troupes , afin d'engager les plus vaillans à se tenir fermes ; & trouvant un certain Murranus , il lui dit :

. *Procul hinc te Martius , inquit ,
Murrane , ostendit clamor : videoque furentem
Jam Tyria te cæde ; venit laus quanta ! sed oro
Hac angusta loci ferro patefacta relaxa.
Tum Soracte satum præstantem corpore & armis
ÆQUANUM noscens , patrio cui ritus in arvo ,
Cum pius arcitenens accensis gaudet acervis ,
Extæ ter innocuos late portare per ignes :
Sic in Apollineæ semper vestigia pruna
Inviolata teras , victorque vaporis ad aras
Dona serenato referas solemnia Phæbo ,
Concipe ait , dignum factis ÆQUANE furorem
Muneribusque tuis : socio te cædis & iræ ,
Non ego Marmaridum mediam penetrare phalangem
Cyniphiaque globos dubitarim irrumpere turmæ.*

T R A D U C T I O N .

» Murranus , ce cri militaire te fait connoître
» de loin. Je crois déjà te voir en furie te bai-
» gner dans le sang de l'ennemi. Quelle gloire
» va rejaillir sur toi ! Le fer à la main ouvre
» une voie dans ces défilés. Il apperçoit ensuite
» EQUANUS , natif du Mont Soracte , guerrier ,
» égal en force & en courage. Sa fonction , dans
» la patrie , étoit de porter trois fois à travers
» les flammes , sans en être endommagé , les
» entrailles des victimes , offertes en sacrifice
» à Apollon. *Puisses-tu toujours* , lui dit Fla-
» minius , *ainsi marcher sur les brasiers d'Apol-*

» lon, sans en recevoir aucune atteinte, puisses-
 » tu victorieux revenir brûler l'encens sur les au-
 » tels de ce Dieu favorable. Entre dans une fu-
 » reur digne des oracles que tu rends, & de la
 » fonction que tu exerces. Partage ma fureur
 » & accompagne mes pas. Avec toi je ne crains
 » point de pénétrer au milieu de la phalange des
 » Marmarides, ni d'enfoncer les épais bataillons
 » de Cynèphie.

Le poète décrivant ensuite la mort de ce brave
 soldat, dit qu'au moment de rendre les derniers
 soupirs, il desiroit de se trouver dans le pays
 d'ÆQUA.

. Exitium, Lethique & stragis acerba
 Causa Sychæus erat : Murranum ille eminus hæsæ
 Perculerat, quo non alius, cum bella silerent,
 Dulcius Œagrios pulsabat pectine nervos.
 Occubuit silva in magna, patriosque sub ipso
 Quasivit montes Letho, ac felicia Baccho
 ÆQUANA & zephyro Surrentum molle salubris

T R A D U C T I O N.

» Sichée, répandant par-tout la mort, ren-
 » versoit tout ce qui se trouvoit devant lui. De
 » loin il avoit renversé d'un coup de lance Murra-
 » nus, qui, pendant les doux loisirs de la paix,
 » n'avoit pas son égal dans l'art de pincer de
 » la lyre. Il mourut dans une vaste forêt; en ren-
 » dant le dernier soupir il regretta les montagnes
 » de sa patrie, les fertiles vignobles d'ÆQUA,
 » & les salutaires zéphirs de la douce Sur-
 » rente. «

On voit par ces vers de Silius qu'il y avoit
 une ville du nom d'ÆQUA dans le voisinage de
 Sorrento; elle semble avoir été assez considéra-

ble , dans le tems de la seconde guerre punique , pour pouvoir envoyer aux Romains du secours. En outre les soldats qui étoient nés dans cet endroit paroissent avoir eu une valeur digne d'être célébrée par ce poëte.

Notre auteur conjecture , fondé sur de bonnes autorités, que les Romains ont détruit la ville d'ÆQUA dans le septieme siecle. On ne peut que louer le zele de M. l'abbé Parascandolo , qui consacre ses travaux à sa patrie , en cherchant à jetter un nouveau jour sur ses antiquités.

(*Efemeridi letterarie.*)

HUGO Grotius de imperio summar. potestatum circa sacra , cum scholiis criticis , & chronologicis , ac David Blondellus de jure plebis in regimine ecclesiastico. In hâc novissimâ editione adjicitur Jo. Francisci Confortii , regii hist. S. & P. conciliorumque professoris , Anti-Grotius , qui complectitur prolusionem & exercitationes criticas XII. Totidem Grotianis capitibus oppositas. Sequitur una in Blondellum exercitatio. Neapoli , 1780. Typis ac sumptibus Josephi-Mariæ Porcelli. 2 vol. In-4to.

L'ouvrage de Grotius , par sa célébrité , a eu plusieurs éditions. Celle que nous annonçons est enrichie de notes & de commentaires ; on y ajoute le traité de *Blondello* , ac *jure plebis in regimine ecclesiastico* , & l'*Anti-Grotius* de Jean-François Conforti.

Grotius & ses disciples prétendent que l'autorité de la souveraine puissance s'étend non-seulement sur le civil , mais encore sur le sacré. Cet argument intéresse & le diadème & la

tiare. Mais le tems des disputes est fini : *nec adhuc sub judice lis est.*

(*Novelle letterarie.*)

SONNETTI di Domenico Mondo, &c. *Sonnets de Dominique Mondo, sur les tableaux qu'il a faits pour le palais royal de Caserte. Naples. In-4to.*

Nous faisons mention de ces sonnets, non-seulement pour leur mérite, qui n'est pas médiocre, mais parce qu'ils sont la production d'un excellent peintre, qui, après avoir fait des tableaux poétiques a voulu consacrer sa plume à en célébrer les sujets : *Ut pictura poesis erit.* Pour exemple du talent poétique de M. Dominique Mondo, nous ne rapporterons que le sonnet à l'occasion du tableau représentant *Cornélie, mere des Gracques* ; c'est au moment où une dame de Capoue lui montre avec pompe tous ses bijoux ; Cornélie, montrant ses enfans, lui dit : *Voilà mes bijoux.*

Madri amorose, il Mondo debbe a voi
Tutta la gloria dell' età passata,
Se nobil prole con virtù educata
Quella arricchì de' più famosi eroi;

E la saggia Cornelia addita a noi
Come ogni pompa sia vile a sprezzata,
E che ornamento di sua prole amata
Faccia ogni madre che verrà dappoi.

Tu in tanto, ô Roma, vai superba ancora
Che una tua figlià, unica al mondo é sola
Co tanto innalza il debil sesso, é onora.

Né il tempo edace un sì bel pregio involta;

Che in ogni tempo riverita fora
 Questa dolce d'amor verace scuola.

(*Efemeridi letterarie.*)

LE aventure di Saffo, &c. *Les aventures de Sapho de Mytilene, traduction du grec original, nouvellement découvert.* Padoue, 1782. In-8vo.
 Chez Jean Manfré.

En lisant cette traduction supposée, on est tenté de croire que l'original a été écrit dans le plus beau siècle de la Grèce. Cet ouvrage contient l'histoire amoureuse de Sapho. L'auteur a traduit du grec en italien cette ode de son héroïne; nous la ferons connoître ici à nos lecteur; elle fera juger du style du traducteur.

Felice al par dè numi chi d'appresso

Ascolta il dolce suon di tua favella :

Più felice di lor , se gli è concesso

Destar su quella

Bocca il soave riso. . . e che ragiono ,

Se ragion più non ho ! la prima volta

Che ti vidi , rimasi come or sono

Misera e stolta.

Chiuse il silenzio le mie labbra , aperte

Solo ai sospiri , e sol per lor faconde

Di ogni altre favellar furo inesperte.

L'amor m'infonde

Sott'il fucco vorace entro le vene ,

Mi benda gli occhi , piu non odo , sento

Che vivo ancor , ma vivo delle pene

Coll' alimento.

Scorre per le convulse membra il gelo.

Delle stille di morte , io mi scoloro

Siccome il fior diviso dallo stelo ,

Ecco già moro.

On fait que Catulle a imité & traduit en partie cette ode ; nos lecteurs ne seront peut-être pas fâchés d'en faire la comparaison. La voici :

A D L E S B I A M.

*Ille mi par esse deo videtur ,
 Ille , si fas est , superare divos ,
 Qui sedens adversus identidem te
 Spectat & audit
 Dulce ridentem , misero quod omnes
 Eripit sensus mihi ; nam simul te
 Lesbia , aspexi nihil est super mi
 Voce loquendum.
 Lingua sed torpet , tenuis sub artus
 Flamma demanat , sonitu suopte
 Tintinant aures , gemina teguntur
 Lumina nocte.
 Otium , Catulle , tibi molestum est ,
 Otio exultas , nimiumque gestis ,
 Otium & reges prius & beatas
 Perdidit urbes.*

Traduction de l'ode de Catulle.

A L E S B I E.

» Celui-là me paroît être l'égal des dieux ,
 » & même les surpasser , qui , assis devant toi ,
 » t'écoute & te voit troubler par un doux sou-
 » rire toutes les facultés de son ame. Dès que
 » je te vois , Lesbie , il ne me reste plus la force
 » de parler ; ma langue est immobile ; une
 » flamme pure brûle mes veines ; mon oreille
 » retentit d'un bruit sourd ; un nuage couvre
 » mes yeux. Catulle , le repos t'est nuisible ;
 » tu te plais trop dans ce repos , qui fait toute

» ta gloire. Le repos a été la ruine des rois
» & des villes fortunées. “

Cet ouvrage est écrit poétiquement, précisément dans le même genre que Xénophon a écrit *la Vie de Cyrus*.

(*Novelle letterarie ; Efemeridi letterarie.*)

DE culeo, dissertatio juridico-philologica, sive de veteris poenæ parricidarum origo historico-politica, auctore Eustachio Thoma. Neapoli, 1782. Chez Vincent Orfini. 2 vol. in-8vo.

Dans cet ouvrage l'auteur retrace l'horrible & funeste punition des parricides, dans les différens tems de la république & de l'empire Romain. Il y réfute à cet égard les opinions de Sigonius, de Vossius, de Manutius & autres favans qui ont écrit sur les antiquités romaines. A la fin on trouve trois discours latins, sous ce titre : I. *De studio antiquitatum romanorum cum romanæ legum lationis studio conjungendo*. C'est-à-dire, de l'union de l'étude des antiquités romaines avec celle de la législation romaine. II. *De bacchanalibus ludis antiquitas celebratis*. C'est-à-dire, des fêtes des bacchanales que l'antiquité célébroit. III. *De necessitate aptaque methodo latinam linguam ediscendi*. C'est-à-dire, de la nécessité & de la méthode d'apprendre la langue latine. Ces sujets ont déjà été traités par d'autres, avec toute l'étendue possible. Ces discours sont suivis de quelques poésies latines, les unes sur des sujets sacrés, les autres sur des matières profanes.

(*Novelle letterarie.*)

TRATTATO di algebra redotta in aritmetica, &c.
Traité d'algebre réduite en arithmétique, divisé

En deux parties : dans la première partie on démontre avec beaucoup de clarté l'algebre, & on la réduit en arithmétique partie par partie ; dans la seconde on démontre & on explique avec une égale clarté, quelques élémens d'Euclide, qui représentent les merveilleuses propriétés des nombres, & sont jugés par l'auteur de l'ouvrage, nécessaires d'être unis à la connoissance de la géométrie. Le tout composé par Marie Scarlatti, Romaine. De l'imprimerie de Paul Giunchi, 1781. In-8vo.

Si les femmes, naturellement mieux disposées que les hommes pour les travaux qui exigent plus de patience que d'élévation de génie, s'appliquoient plus généralement à cultiver les lettres & les sciences, elles seroient certainement plus que nous en état de donner des traités élémentaires pour en faciliter l'étude. *La signora Scarlatti* se propose dans cet ouvrage d'ouvrir aux commençans une voie à la science du calcul. On peut dire à la louange de l'auteur :

Le donne son venute in excellenza

Di ciascun' arte, ove hanno posto cura,

(*Efemeridi letterarie.*)

DELLA educazione letteraria e scientifica del medico, &c. *Education littéraire & scientifique du médecin, de la composition de M. B. avec cette épigraphe.*

Seu facerent tum decepti, seu sape volentes

Decipere (interdum ut vana sublimia corda

Ambitione rapi, & fastu turbare videmus

Doctrinam) tantum velabant omnia doctis

A Bologne. 1781. In - 8vo.

Le but de la médecine est la connoissance & la guérison des maladies. L'auteur (le docteur Mathieu Borfa, de Mantoue) prescrit les leçons que doit suivre quiconque aspire à devenir médecin. On lit dans cet ouvrage plusieurs excellentes remarques & réflexions sur l'histoire de la médecine, sur les différentes sectes qui l'ont partagée, sur l'origine & les motifs de l'union de cette science avec les autres, sur les différens périodes de son éclat & sur sa décadence. L'auteur s'annonce pour un homme très-versé dans la science, dont il parle; il se montre capable d'en voir les abus & d'y apporter les remèdes nécessaires.

[*Esfemeridi letterarie.*)

LA magreide; ghiribizzo poetico, e l'ipocondria; scherzo misto di versi & di prosa, &c. *La maigreur, caprice poétique, & l'humeur hypocondriaque, badinage mêlé de vers & de prose, par Philandre Crétois. A Parme, chez Philippe Carmignani. 1781. In-8vo.*

Le comte Antoine Cerati, qui se cache sous le nom arcadique de Philandre Crétois, est l'auteur des deux petits poèmes plaisans & agréables, sur la maigreur & l'humeur hypocondriaque. Quoiqu'il les ait composés dans le cours de deux maladies, plus pour se distraire & dissiper son ennui, que dans toute autre vue, nous pouvons assurer que peu de personnes sont en état d'en faire autant dans la meilleure santé.

Dans le poëme sur la maigreur , l'auteur trace le plan & fixe les loix d'une confrairie de gens maigres qu'il desiré établir ; entre ces loix est celle-ci , dont l'idée est plaisante :

Ciascun mostri al collo appesa ,
E dell' ordine sia l'impresa ,
In avorio ben scolpita
Un mummia inaridita ,
Che cavalchi un baccalà
Con grottesca maestà.

C'est-à-dire , que chacun porte au col la marque distinctive de l'ordre , sculptée sur l'ivoire , savoir une aride momie à cheval sur une morte sèche , avec une grotesque majesté.

Dans l'autre poëme sur l'humeur hypocondriaque , l'auteur nous donne la description d'un songe où il parvient au palais de la déesse des hypocondres , qu'il dépeint avec tout le cortège qui lui convient. Il finit par lui adresser un hymne , afin de la prier de répandre toute sorte de bonheur sur un jeune époux attaqué de l'humeur hypocondriaque , dont les nêces ont donné sujet à ce badinage ; voici comme il s'exprime :

O diva indefinibile
Che turbi il moto equabile
D'ogni fibra sensibile ,
D'ogni nerva irritabile :

Innumeri mortali
Tu freni invitta , e reggi
Con false idee di mali
Con timidi vaneggi.

Le fantasie poetiche
Per te si fan più belle

358 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Gonfie d'idée patetique
Pieue d'idée nouvelle &c.

C'est-à-dire, ô déesse, qu'on ne peut définir ; toi qui troubles l'activité des fibres sensibles & des nerfs faciles à irriter, par de fausses idées de maux imaginaires, par de timides délires tu domptes & régis d'innombrables humains. Tu rends l'imagination poétique plus belle, tu la remplis d'idées pathétiques & extraordinaires &c.
(*Novelle letterarie.*)

SYNOPSIS de locis theologicis, in qua & agitur de regulis critices deque catholicæ religionis utilitate. Auctore Joanne Carolo Bonomi, Romano presbytero, in conleg. Urbano de Propaganda-fide dogmaticæ theologiæ professo. Romæ. 1781. *In-8vo.* de 171 pages, chez Antoine Fulgoni.

Voici un théologien qui raisonne. Tous prétendent raisonner, mais combien il y en a-t-il, à qui manquent les vrais principes du raisonnement ! Le théologien n'est pas ordinairement grand métaphysicien, & encore moins grand philosophe. Mais M. Bonomi réunit la métaphysique & la philosophie à la théologie. Cet auteur n'a point cherché l'élégance du style ; il essaye d'introduire la bonne métaphysique en matières théologiques. Il a donné à son traité un ordre tout-à-fait contraire à celui des autres traités sur cet objet. „ Nous donnerons, dit-il, „ à notre ouvrage un ordre bien éloigné de ce- „ lui que l'on donne ordinairement aux traités „ théologiques. Quoiqu'il soit plus décent & „ plus honnête de commencer par l'écriture „ sainte, cependant, d'après la marche natu-

„ ruelle de nos idées, nous croyons plus con-
 „ venable de commencer par le raisonne-
 „ ment, ensuite nous viendrons à l'écriture
 „ sainte, & ainsi du reste. “

(*Novelle letterarie.*)

DE ideis humanæ mentis earumque signis libri
 duo : primus est de ideis auctus secundis cu-
 ris & expolitus : alter de signis idearum nunc
 primum prodit ; auctore Andrea Spagnio Flo-
 rentino Sacerdote. Ex typographia Archangeli
 Casaletti. 1781. 2 vol. in-4to.

Il y a déjà dix ans que parut le premier li-
 vre de cet ouvrage, qui traite *des idées de l'es-
 prit humain* ; l'auteur publie de nouveau au-
 jourd'hui son traité avec des augmentations &
 des corrections ; il y a en outre ajouté un se-
 cond livre concernant les *signes des idées*. Cet
 ouvrage est divisé en cinq parties. La *premiere*
 traite des différens signes, tant naturels qu'ar-
 bitraires des idées ; des principaux entre les
 signes arbitraires, c'est-à-dire, du langage ; de
 la découverte & de la nature diverse des signes
 arbitraires du langage ; c'est-à-dire, des caractè-
 res & de l'écriture, &c. La *seconde partie* a
 pour objet *l'origine des langues*, problème (se-
 lon l'auteur) que les forces de la raison ne
 peuvent résoudre, & pour lequel il faut recou-
 rir à la révélation. L'auteur par le secours *sacré*
 de la révélation, traite du langage usité chez
 nos premiers peres ; de la confusion des lan-
 gues dans la tour de Babel ; des langues qui se
 formerent de cette confusion ; de l'incertitude
 où l'on est aujourd'hui, qu'aucune d'elles se
 soit conservée jusqu'à nos jours, &c. La *troi-
 sieme & quatrieme partie* traitent de la *primauté*

360 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

d'origine & de la primauté de dignité dans les langues. La cinquieme partie a pour objet l'usage des langues, &c.

(*Efemeridi letterarie.*)

PRATICA della curia Romana, che comprende la guirisdizione, &c. *La pratique de la cour de Rome, qui comprend la jurisdiction des tribunaux de Rome & de l'état, & l'ordre judiciaire qui s'y observe : avec un recueil de constitutions, édits, réformes, &c. &c. qui ont ou changé ou affermi la jurisdiction & la pratique des tribunaux. De l'imprimerie de Jean Zempel. 1781. In-8vo.*

Cette compilation traite de la pratique de la cour de Rome, c'est-à-dire, de cette cour qui embrasse tout le globe catholique. Cet ouvrage n'étant pas susceptible d'analyse, nous nous contenterons de dire que l'auteur a partagé les tribunaux de Rome en quatre classes ; I. en tribunaux ordinaires ; II. en ceux d'appel & de recours ; III. en tribunaux de matieres particulieres ; IV. en tribunaux supérieurs.

(*Efemeridi letterarie.*)

OSSERVAZIONI economiche, &c. *Observations économique à l'avantage de l'état du souverain pontife. 1781. In-8vo.*

L'auteur ne pouvoit choisir un moment plus favorable pour faire paroître ses observations économiques à l'avantage de l'état du souverain pontife.

(*Efemeridi letterarie.*)

ANGLETERRE

ANGLETERRE.

Eudofia : or a prem on the universe &c. *Eudoxie*, ou *poëme sur l'univers*; par Capell Lofft, écuyer, petit in-8°. Londres, 1781, chez Dilly.

On peut juger de la grandeur & de l'étendue du dessein de l'auteur par la simple énumération des sujets de chacun des sept chants, qui composent ce poëme.

Le *premier* chant traite de la terre; le *second* des planetes; le *troisième* des saisons & du zodiaque; le *quatrième* des étoiles fixes; le *cinquième* des éclipses, des phases des planetes, de la marée, de la lumiere & des couleurs; le *sixième* des cometes, des élémens & de l'électricité; le *septième* de l'anatomie du corps humain & du microscope.

M. Lofft écrit comme quelqu'un, qui, ayant des connoissances étendues sur les objets qu'il traite, desire en faire part aux autres. Son ouvrage est plus instructif qu'amusant; pour en donner un léger extrait, nous avons traduit la fin de son poëme, où il récapitule les différens sujets qu'il a traités.

*Arrêtons nous ici, ma chere Eudoxie; & regardons
L'espace que nous avons parcouru. Observant d'abord
La puissance de la matiere, nous avons jeté sur la*

TERRE

*Un ail philosophique; nous avons vu en elle un
GLOBE;*

Nous avons remarqué sa révolution annuelle & journaliere;

362 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Nous l'avons trouvée petite en comparaison de L'UNIVERS.

Nous avons contemplé L'ORDRE des PLANETES , examine

Leur distance & admiré leur grandeur.

*Nous avons considéré avec respect l'éclat des étoiles
FIXES*

Et LE REGNE UNIVERSEL DE LA GRAVITATION :

*Nous avons vu les loix de la lumière & de l'ombre ;
les phases variables ;*

Les éclipses , la marée ; les orbes des comètes ,

Les forces de l'air ; les loix de tous les fluides

Indistinctement ; nous nous sommes ensuite élevés

A la recherche du pur élément

De l'électricité ; enfin nous avons examiné la structure

Et la puissance de L'HOMME ; ses devoirs , son bonheur & sa fin ,

Qui consistent à pratiquer la bienfaisance , à reconnoître

Et à aimer (autant que ses œuvres ou sa parole l'annoncent)

*L'être INFINIMENT GRAND ET INFINIMENT
BON ,*

En se prêtant à la philosophie

De chaque siècle , & en se montrant fidèle à la voix

De la conscience & à l'impulsion du cœur.

Puissions-nous ainsi , dans une heureuse union , parcourir

L'espace de la vie qui nous est accordé ;

Où la PHILOSOPHIE me fera goûter ce bonheur céleste ,

Soit que la solitude champêtre me plaise ,

Où que la ville me retienne dans son enceinte ,

Soit que la brillante santé , déployant ses ailes vermeilles ,

Répande sur moi le plaisir & la paix ,

Où que la pâle maladie étende sur ma couche

Ses ailes sombres : mais qu'elle épargne au moins

Ton corps délicat & tes attraits séduisans !

Douce amante de la philosophie, ô la plus chère partie de moi-même ,

Que je ne perde jamais le bonheur de goûter tes doux entretiens !

Ah ! puisse , pour humaniser & rendre heureux les humains ,

Puisse régner la sublime étude des œuvres admirables de la nature !

Puisse-t-elle dompter l'ignorance & le vice ,

Ajouter de nouvelles grâces à l'amabilité du sexe ,

Adoucir & perfectionner la dignité de l'homme ,

Répandre à pleines mains ses bienfaits sur le particulier & le général ;

Et briller enfin d'un éclat progressif , depuis son aurore

Jusqu'à son midi , sans décliner

Où s'éclipser ensuite ! hâte-toi de paroître , jour glorieux ,

Où la douleur , la mort , l'erreur , le vice ,

L'intérêt partial & les biens imaginaires

Verront finir leur regne , pour faire place à la sympathie & à l'amour le plus pur ,

A la liberté & au bonheur céleste de la paix sociale ,

Alors que la fraude , la guerre , & la tyrannie odieuse seront éteintes ;

L'homme , n'étant plus esclave du préjugé local ,

Se réjouira par-tout du bonheur de son semblable ;

Ami du pays , qui lui aura donné le jour ,

Il sera citoyen du monde. On le verra goûter

Les plus grands plaisirs de la vie domestique ,

Ceux qui naissent de l'affection filiale & paternelle , & de l'aimable nœud de l'hymen ,

Que la raison , le choix , le cœur , l'estime ,

Et l'union mystérieuse de l'amour ont étroitement serré.

C'est ainsi que le sentiment d'une harmonie universelle ,

Pure & divine , se répand dans l'ame ; l'amour-propre orgueilleux ,

364 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*L'intérêt sordide, les plaisirs indignes & méprisables
S'évanouissent alors, à la contemplation du grand
TOUT, qui nous environne.*

Ainsi la terre renouvelée

*Reconnoîtra avec joie son sublime créateur, dont le
nom révé*

Triomphera dans l'immensité de l'univers.

L'auteur a joint à son poëme des remarques
utiles & instructives.

(Critical Review.)

Ditis chorus or, hell &c. *Ditis chorus* ou l'en-
fer devenu libre : poëme, traduit de la satire
de Pétrone, & adapté aux circonstances. In-4°. 1781. Londres, chez Kirby.

Janus Doufa parlant du poëme de Pétrone ;
dit : *hanc à Petronio poeticam belli civilis vati-*
cinationem multo malim mihi,

*Quam vel tricenta Cornubiensis illices
Pharsalicorum versuum volumina.*

Rapin dit, d'un autre côté : » Pétrone, dans
» son poëme sur la corruption de Rome, tombe
» dans tous les défauts qu'il condamne ; jamais
» personne n'a donné des regles plus judicieu-
» ses, & jamais personne ne les a plus mal ob-
» servées. «

L'auteur de la traduction angloise trouve beau-
coup de ressemblance entre sa nation & Rome
plongée dans toutes les horreurs de la guerre
civile. Le passage suivant fera juger du poëte
& du traducteur. Quoique nous ne soyons pas
dans l'usage de citer des morceaux anglois, nous
avons cru pouvoir faire connoître les vers sui-

vans , en faveur de ceux qui sont familiers avec la langue angloise :

*Oh ! father ! who o'er Tartarus presides ,
If i unpunish'd may my wish profess ;
My wish is your's ; nor less implacable
The rage that burns and rankles at my heart,
I curse the height to which myself have rais'd
Britannia's name , and my own gifts repent :
But the same hand abases and exalts ;
And to exterminate with fire and sword
The hateful race , will now be luxury.
Already see i Bunker's fatal hill ,
And Lexington heap'd high with double slaughter !
Now the white Plains , deep crimson'd o'er with blood ;
And now Savannah's banks , surcharg'd with carnage !
Hark ! hark ! the rage encreases. See , the waste ,
The sister Carolinas , Jerseys twins ,
And Penn's fair colony , the friend of peace !
Come open wider hell's rapacious jaws ,
And welcome the new comers. Charon scarce
Can croud their shades into his narrow bark ,
But needs a fleet. Go , satiate thy thirst ,
Pallid Typhiphone , and gorge with gore !
The mangled world shall croud the Stygian lake. (*)*
(Critical Review.)

(*) Voici les vers latins, que l'on peut comparer avec la traduction ou plutôt l'imitation angloise.

*O genitor , cui Cocyti penetralia parent ,
Si modo vota mihi fas est impune profari ,
Vota tibi cedunt : nec enim minor ira rebellat
Pectore in hoc , leviorve exurit flamma medullas.
Omnia quæ tribui , Romanis arcibus , odi ;
Muneribusque meis irascor : destruat istas
Ipsaque quæ posuit moles dea : nunc mihi cordi*

366 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

LONDON , &c. *Londres : satire. In-8vo. 1781.*
Londres , chez Stockdale.

Ce n'est qu'un tableau de Londres en caricature. Ceux qui connoissent bien cette ville , verront aisément l'extravagance & l'exagération de l'auteur. Les objets de son pinceau sont --- la ville en général --- les prisons --- les cours de justice --- les schériffs (*magistrats, dont les fonctions répondent à celles des prévôts en France*) les femmes de la ville --- les académies de jeux (*article sur lequel on ne sauroit trop en dire*) --- les églises (*ou plutôt le clergé*) --- la tour (*de Londres*) comme un lieu où sont en dépôt des armes destinées à massacrer l'espece humaine) --- la douane --- l'accise (*impôt sur les denrées*) --- la banque --- l'hôpital des foux --- la bourse --- la loterie --- le college des médecins --- le Bridewell (*maison de force*) --- l'abbaye de Westminster --- le parlement --- &c. -- &c. --- Si nous devons en croire l'auteur , il est surprenant que la ville de Londres , soit restée si long-tems sans être consu-

*Quippe cremare viros & sanguine pascere luxum.
Cerno equidem gemina jam stratos morte Philippos ,
Thessaliaque rogos & funera gentis Iberæ.
Et Lybiæ cerno & tua Nile gementia claustra.
Jam fragor armorum trepidantes personat aures
Aëtiacisque sinus & Apollinis arma timentes.
Pande , age , terrarum fitientia regna tuarum
Atque anuvias arcesse novas. Vix navita Porthmeus
Sufficiet simulacra virum traducere cymba.
Classe opus est : tuque ingenti satiare ruinâ ,
Pallida Tirziphone , concisaque vulnera mande ;
Ad stygios manes laceratus ducitur orbis.*

mée par le feu ou le soufre ; comme Sodome & Gomorrhe.

Cet ouvrage est une marque de la liberté d'écrire, qui regne en Angleterre.

(*Monthly Review.*)

FEMULE stability, &c. *La stabilité des femmes ; ou l'histoire de Miss Belville, en forme de lettres ; par feue Miss Palmer. In-12. 5 vol. 1780. Londres, chez Newbery.*

Cinq volumes pour prouver la constance des femmes ! Un seul exemple seroit une meilleure preuve, pourront dire quelques hommes, qui ne croient guère à cette vertu dans le beau-sexe. Il y a des incrédules en toute sorte de matieres.

(*Critical Review.*)

MODERN Manners, &c. *Les mœurs modernes : en forme de lettres familières. In-8vo. Londres, 1781, chez Faulder.*

Ces lettres en vers sont une imitation du célèbre *Guide de Bath* ; elles ont leur degré de mérite poétique. Les vers en sont coulans & faciles ; les portraits sont bien dessinés. Nos lecteurs verront avec plaisir le caractère de Lady Clackclatter, au moment où elle assiste à la comédie.

*En entrant dans la loge --- ô mon cœur, dit-elle,
comme vous avez agi avec nous !*

Suivant sa coutume la créature nous a devancée.

*Bon dieu ! mylord, je ne puis concevoir comment vous
êtes venu si-tôt ! ---*

On croiroit que vous auriez diné à midi ! ---

368 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

« Ah ! madame , quittez , je vous prie , cette affreuse
» idée !

J'ai toujours soin de dîner après le spectacle. ---

Mais où étiez-vous la soirée dernière ? répondez , petite coureuse.

Je vous ai cherché par toute la ville,

*Dites-le-moi , je vous en conjure par vos charmes que
j'estime plus que l'avare ne fait cas de ses
trésors. ---*

« *Mylord , j'étois à l'opéra , mourante de plaisir. ---*

Que cet Italien est un charmant sujet !

*Quel ange ! --- Dites-moi quand commencera le cin-
quième acte ?*

*Comment tuez-vous le tems ce soir ? --- Vous ne pou-
vez rester ici long-tems. ---*

*Une pièce de théâtre est aussi ennuyeuse qu'une vieille
chançon.*

« *Savez-vous ce qu'est devenue Miss Proscy Pam-
prinner ?*

On n'a point de ses nouvelles depuis hier à dîner. ---

On sait qu'elle a sir Toby O'grinner. ---

*Mais le monde est si menteur ! --- vite , garçon , ap-
portez de la limonade. --;*

Irez-vous , madame , au prochain bal masqué ? ---

« *Demandez-moi plutôt si je vis , si je respire. --- Or
m'a dit pour certain*

Que sir John y fera -- enfin on leve la toile ---

Que donne-t-on ce soir ? faut-il rire ou pleurer ?

Mon dieu ! je meurs presque de chaud ---

Quels gens autour de nous ! ma foi ,

Il vaudroit autant être à la foire St. Barthelemi.

Mylord ! Milady-Charlotte ! --- sortons d'ici ;

*Quoique la salle soit pleine , il n'y a point ici une
seule personne comme il faut. ---*

C'est une imitation du style & de la manière
d'Anstey , (auteur du Guide de Bath) La seq-

sième lettre , qui rapporte une conversation , est très - piquante & donne une juste idée de ce qui se passe dans la plupart des cercles des villes frivoles.

(*Critical Review.*)

A L L E M A G N E.

A peine l'affaire de M. Isenbiel étoit apparue qu'il s'en est élevé une autre qui a déjà produit de part & d'autre beaucoup d'écritures.

M. Martin Wierhl, ecclésiastique séculier du diocèse de Spire obtint, il y a environ quatre ans, la chaire de professeur public en philosophie dans l'école catholique de Bade, & s'y est acquis de la réputation. Au carême de 1780, il a commis l'imprudence d'emprunter plusieurs maximes de la philosophie du professeur Feder, & de les faire soutenir publiquement par ses élèves dans une thèse imprimée à l'insu du président de l'école. Le président s'est plaint de ce défaut de subordination à la cour de Bade qui a enjoint au professeur plus de subordination à l'avenir, & autorisé le président à arrêter les thèses publiques, quand elles contiendroient des positions scandaleuses, auquel cas néanmoins il devoit montrer par de bonnes raisons en quoi le scandale consistoit, autrement elles seroient soutenues au tems marqué.

Le président arrêta la thèse & en envoya les positions à l'évêque de Spire, qui imposa à M. Wierhl une pénitence de huit jours pour sa conduite contraire à l'ordre, & lui défendit de soutenir ses maximes publiquement. Cependant par ordre particulier du margrave la thèse a été soutenue privativement en présence du président & de cinq autres professeurs ecclé-

siaïtiques, les objections qui y ont été faites & les réponses ont été écrites, & le tout a été communiqué de la part du margrave à la cour de Rome, & à l'université de Freybourg, pour avoir leur avis.

De son côté l'évêque de Spire a consulté les facultés de théologie de Heidelberg & de Strasbourg. Aussi-tôt que leurs avis ont été imprimés, ils ont produit beaucoup de fermentation. M. Wierhl, qui quelque tems auparavant avoit été nommé à une autre chaire à Bruchsal, pour laquelle il marquoit aussi peu de goût qu'on avoit de chagrin à Bade de le laisser partir, a été déclaré par l'évêque incapable d'enseigner publiquement ailleurs qu'au séminaire de Bruchsal, & ayant reçu ordre de se rendre lui-même à Bruchsal pour y rendre compte de sa doctrine, il s'est retiré, suivant le bruit commun, à Carlrouhe.

Voici les principales maximes qui ont offensé.

1. *L'amour de soi-même est l'unique ressort primitif de l'homme.*

2. *Il est toujours contraire au devoir de mépriser les biens temporels, quand on peut les avoir d'une manière légitime, & de les prodiguer quand on les possède.*

3. *De l'idée raisonnable de Dieu, il s'ensuit que la crainte, l'amour, la reconnoissance, l'adoration & la confiance en lui dérivent immédiatement de l'amour de soi-même.*

Les facultés de théologie de Heidelberg & de Strasbourg, ont déclaré ces propositions fausses, malsonantes, contraires au droit naturel & à la révélation, approchantes de l'hérésie, & la favorisant, même respectivement hérétiques. Au contraire la faculté de philosophie de Freybourg a jugé qu'elles étoient innocentes à tous

égards, & qu'elles sont une preuve qu'une philosophie saine & utile est enseignée dans les états catholiques du margrave, & elle a témoigné son desir que l'auteur fût puissamment protégé. La faculté de théologie du même lieu s'est contentée de déclarer qu'elle n'y a rien trouvé de contraire à la religion & aux bonnes mœurs.

Delà de vifs débats en allemand & en latin : une censure de l'évêque de Spire ; une lettre à un ami contre les théologiens de Heidelberg ; la défense de ces théologiens par M. Kleber ; les observations de M. Louis, théologien de Strasbourg, à ce sujet, dans ses *Notæ Argentinenses* ; la lettre à un ami & la réponse ; *ad censuram Heidelbergensium & Argentinensium theologorum cathol... Disquisitio* ; la réplique ; la relation de M. Schloezer dans le 46e. cahier de sa correspondance ; les *Vindiciæ judicii philosophico-theologici Friburgensis*, & contre l'université de Freybourg les *Animadversiones* ; les *reflexiones* de celle de Heidelberg, &c.

Le journal allemand de Manheim a changé de titre, ayant pris au commencement de cette année celui de *Pfalzbaierische Beitræge zur gelehrsamkeit* au lieu de *Rheinische Beitræge &c.* qu'il portoit depuis son origine. Nous continuerons d'en indiquer quelques articles comme la

XIIe. *Lettre de M. Mai sur la médecine.* Il arrive souvent que des enfans nés sains sont les victimes de nourrices infectées : ce qui fait penser communément qu'il seroit avantageux, que par une loi de police, chaque mere fût obligée de nourrir son enfant. Alors le soin de pourvoir les grandes villes d'un nombre suffisant de bonnes nourrices deviendroit superflu. Mais est-il bien certain que dans les grandes villes, où

372 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

regnent le luxe & les plaisirs , les qualités corporelles & morales des femmes y soient telles qu'il n'y ait rien à craindre pour les enfans que leur propre mere y allaite. Reconnoîtroit-on le sang des anciens Allemands à celui des Allemands de notre âge ? Si l'on considère à quel point la gourmandise , la débauche , le désœuvrement , l'impureté de l'air , & l'indigence ont altéré les humeurs dans les villes , on conviendra que le lait des meres y mérite peu de confiance , & que des établissemens destinés à fournir des nourrices bien constituées , y seroient nécessaires. Les médecins de Paris y ont invité les femmes depuis plusieurs années , à remplir leur devoir de mere à l'égard de leurs enfans , pour qu'ils ne soient point exposés à être échangés par les nourrices , & à être infectés de leur corruption. Mais a-t-on arrêté par-là la diminution de la santé & de la population ? Il faudroit bien peu connoître le régime de Paris pour s'en flatter , & il seroit aussi aisé de croire que de foibles tourterelles pourroient couvrir des aigles. En tout cas , ne meurt-il pas bien des meres en couche ? n'y en a-t-il pas d'une trop foible santé pour allaiter elles-mêmes leurs enfans ? Alors les gardes prétendent nourrir ces enfans avec de l'eau ou avec du lait de bêtes , qu'ils ne sauroient souvent digérer. En voilà assez pour démontrer le besoin d'un établissement de nourrices saines de corps & d'esprit. On peut voir plus au long à quels signes on les peut distinguer , dans le célèbre livre de M. Rose de Rosenstein sur les maladies des enfans.

S U E D E.

CONSPECTUS rei diplomaticæ Suecanæ. *Idée de la diplomatique de Suede ; par M. Fant, vice-bibliothécaire de l'académie royale, Première section historique. A Upsal. 1781. In-4to. de 64 pag.*

Quoique presque toutes les nations de l'Europe aient fait imprimer des collections de leurs anciens historiens, & de leurs principaux titres du moyen-âge, la Suede n'a point encore publié de pareil ouvrage. Cette omission ne provient pas tant de la négligence des Suédois à l'égard de leur histoire, que de ce que la langue suédoise est trop peu répandue au-dehors, pour qu'on puisse compter sur le débit d'un corps diplomatique, & d'anciens historiens en suédois. Pour les anciens écrits historiques, M. Fant en cite 40 dont le plus ancien est *Catalogus Regum Sueciæ paganorum pariter & christianorum*, qui va jusqu'en 1396, & le plus nouveau *Conradi Rogges Episcopi Stregnesensis Oratio habita Perusii pro impetrandis doctoratus insigniis* en 1440 : tous deux mis au jour par Benzélius en 1709. Après avoir passé les historiens du moyen-âge en revue, M. Fant vient aux documens ou diplômes. Le chancelier les avoit en sa garde avec les sceaux & registres. Tous les chanceliers ont été des évêques depuis celui de Linköping en 1217 jusqu'en 1538, que Pyhy occupa cet office sous Gustave I. La multiplicité des affaires du chancelier depuis 1680, a été cause qu'il a fallu confier à d'autres le soin des archives sous son inspection. Gustave E, connoissant les talens de Ludwighson en cette par-

374 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

tie, la lui mit entre les mains. On érigea en 1616, un chartrier royal. Depuis ce tems, beaucoup de diplômes ont été enlevés ou brûlés par une suite des révolutions de l'état. Des étrangers en ont inséré plusieurs parmi leurs diplômes. Le plus anciennement imprimé c'est : *Litteræ confraternitatis hospitalis S. Spiritus, Sudercopiæ* 1511. Le goût de ces recueils a gagné. La bibliothèque du roi à Stockholm conserve le grand *Bullarium Romanum*, qui comprend en 2 vol. in-4to. ce qu'Oernhielm a pu rassembler de bulles des papes, depuis l'an 788, & du même le *Diplomatarium* en onze gros vol. in-4to. On conserve encore dans le même dépôt le *Bullarium Romano-Suevogothicum* de Perings-toeld, en 3 vol. avec son *Annotatio Epistolarum Papalium*; son recueil de diplômes en 24 vol. in-folio, suivant l'ordre des rois; *Pietas Arctoa* en 6 vol. *Collectio Statutorum Episcopaliū*, &c. le tout ensemble formant 102 vol. in-fol. auxquels Brocman, Hellman & Stechau en ont ajouté 68 de supplément. Si l'on y joint le catalogue des chartres du conseiller Berch, voilà un trésor considérable pour des historiens capables d'en profiter, tels qu'ont été les Benzeliū, Dalins, Celsius, Lagerbrings. La *Suecia augusta, venerabilis & illustris*, en 2 vol. in fol. est de ce genre. On imprime maintenant le bullaire de Celsius, où toutes les lettres qu'on a des papes en Suede, se trouveront en entier ou au moins indiquées. C'est toujours un commencement. M. Fant fait aussi mention des recueils d'écrits politiques dont il compte neuf avant 1719, & huit depuis, indépendamment de ceux de Botin, Wilskmann & Forster. Il se rencontre encore des diplômes & autres piéces importantes pour l'histoire de Suede, dans les

recueils de Stiernmann , de Celsius , de Loenbom , de Gjoerwel , de Bergius & autres. Il est à souhaiter que quelqu'un fasse pour la Suede ce que Leibnitz , Westphal , Rymer , Muratori , Lamberty , Dumont , Langebeck , ont fait pour leurs compatriotes ; mais peut-on s'y attendre pour la raison alléguée ci-dessus ? Sans doute qu'un recueil de diplômes latins seroit fort recherché , mais pour les autres , quand on les traduiroit en latin , à quoi bon ? puisqu'une version toujours suspecte ne dispenseroit pas les historiens exacts de recourir aux originaux .

DISPUTATIONUM academicarum fasciculus primus , &c. secundus , &c. *Premier recueil de disputes académiques ; contenant les physico-chymiques & les physico-pharmaceutiques , avec des notes & des corrections ; par M. Wallerius. A Stockholm & à Leipzig , chez Swederus , 1780. Grand in-4to. d'un alphabet 4 feuilles.*

Second recueil contenant les chemico-minéralogiques & métallurgiques , 1781. Grand in-8vo. d'un alphabet. [2 reichsthal.]

Ce ne sont pas là toutes les disputes soutenues à Upsal , sous la présidence de M. le chevalier & professeur Vallerius ; mais ce sont les principales , & celles qu'il a jugées dignes d'une nouvelle édition. Il y en a 18 dans le premier vol. 1°. Des principes des corps ; 2°. des sels alkalis & de leur usage en médecine ; 3°. de l'origine des sels alkalis ; 4°. de la nature & de l'origine du nitre ; 5°. de l'origine des huiles dans les végétaux ; 6°. de la différence & de l'examen des huiles ; 7°. de l'édulcoration des acides ; 8°. de la différence matérielle de la lumière & du feu ; 9°. si la chaleur vient du soleil ? ce qu'on nie ; 10°. observations chymi-

376 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ques sur un coup de foudre tombé à Upsal en 1750 ; 11°. de la pierre du tonnerre ; 12°. du caractère variable de l'eau ; 13°. , 14°. dans lesquelles on refute des doutes opposés à la transmutation des eaux ; 15°. censures sur la préparation des médicamens chymiques ; 16°. du mélange incongru des médicamens ; 17°. de l'effet du cinnabre sur le corps humain ; 18°. analyse & synthèse de la poudre laxative d'Aillhaud.

Second vol. 1°. De la végétation des minéraux ; 2°. de la palingénésie ; 3°. de la diversité extérieure des montagnes ; 4°. de la nature & du caractère différend des montagnes ; 5°. de l'origine des montagnes ; 6°. de l'accroissement douteux des montagnes ; 7°. des volcans ; 8°. des collines à coquillages d'Uddevale ; 9°. des reliques des géans ; 10°. observations minéralogiques sur la plage occidentale du golfe de Bothnie ; 11°. que la terre n'a point été rendue fluide par le feu ; 12°. de la fatiscence des corps minéraux dans l'air ; 13°. de la calcination des métaux au feu ; 14°. de l'utilité de la torsion des mines métalliques ; 15°. du brûlement de la mine de fer ; 16°. de la fusion des mines métalliques ; 17°. de l'usage de la pierre calcaire dans la fusion des mines de fer ; 18°. de la qualité supérieure du fer sur-tout du sueogothique ; 19°. de la nécessité de l'inspection d'un patron dans les usines de fer pour y diriger les opérations de la fonderie & de la forge ; 20°. des expériences tentées inutilement pour faciliter la précipitation du cuivre dans la fusion de celui de la mine de la grande montagne nommée Kopersberg.

FORSOEK atvissa, &c. Discours contre le système de l'influence du climat sur le caractère des nat

tions , lu dans l'acad. le 25 d'octobre 1780 ; par M. Fermer , conseiller de chancellerie. A Stockholm , 1780. In-8vo. de 48 pages.

Montesquieu attribuant au climat d'être la cause de la différence du caractère des nations , s'est fait des sectateurs. Mais Hume & Helvetius ont vivement contredit son opinion. M. Fermer se joignant à eux , rejette l'influence des causes physiques sur le caractère des peuples , & juge que la forme du gouvernement , la régie des administrateurs , la religion , l'éducation & certains préjugés sont les vraies causes de la différence des caractères nationaux.

TAL om fiera , &c. *Discours prononcé le 21 février 1781 dans l'académie royale ; par M. le comte de Lilienberg , président du college des mines. Ibid. 1781. In-16. de 26 feuilles.*

Ce discours a pour sujet les nouvelles découvertes , les nouveaux établissemens & les améliorations qui augmentent continuellement l'utilité qu'on tire des mines en Suede. Depuis 1741 on ne s'est pas tant occupé à en découvrir de nouvelles qu'à mettre en valeur les anciennes. La théorie & la pratique de la science des mines y ont fait de grands progrès , ayant été cultivées par Bromell , Linné , Wallerius , Cronstedt , Bergmann , Scheele , Rinmann qui travaille à l'histoire du fer , & Geisler , célèbre arpenteur sous-terrein , desquels les services sont connus. Le procédé de la fusion s'est perfectionné. M. Brandt a tiré un régule du cobalt , M. Cronstedt du nickel , M. Gohn de la magnésie. On épargne un quart du charbon dans les fourneaux où l'on prépare des barres de fer. Les

378 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

différentes scories formées dans des moules servent de pierre à bâtir. On pratique aussi l'art de perfectionner le fer & l'acier par la fusion du fer de gueuse dans des fourneaux de réverbère pour les ouvrages fins, & de faire de l'acier fondu. A Eskituna, ville rendue franchie en 1771, pour les ouvriers qui travaillent à perfectionner le fer & l'acier, il y a maintenant 66 maîtres, dont vingt-neuf ne s'occupent qu'à de fines fontes. Jamais on n'a tant exporté de cuivre qu'en 1780; les métaux & minéraux envoyés chez l'étranger depuis vingt ans ont rapporté environ 46,152,962 rixdalers, non compris les fins ouvrages & le fer blanc.

LA défense des places mise en équilibre avec les attaques savantes & furieuses d'aujourd'hui; par S. B. Virgin., gén. maj., direct. des fortifications, & chevalier de l'ordre de l'Epée. A Stockholm, 1781. In-4to. de 424 pages, en françois, avec fig.

On y expose les défauts des fortifications modernes, & on y propose 14 nouveaux plans de fortifications proprement gravés, au moyen desquels l'assaillant éprouvera un feu plus multiplié.

M. Murrai, professeur à Upsal, a commencé de publier une *descriptio arteriarum corporis humani in tabulas redacta*. Les deux premières descriptions sont celles de l'aorte & de ses branches.

M. Bergmann, professeur à Upsal, a reçu de Londres une lettre dans laquelle on rapporte l'invention du docteur Brounrigg pour changer une grande quantité d'air en corps dur, & où l'on avance que la dureté des meilleures limes d'Angleterre s'obtient en les plongeant à demi

rouges dans le sel commun pendant un clin-d'œil seulement, & incontinent après dans l'eau froide.

M. Nordin a ses entrées dans les archives pour y recueillir un *corps diplomatique* à l'usage de l'histoire de Suede.

Les habitans de la Bleckingie ont fait frapper en l'honneur de M. Lagerbring des médailles d'or du poids de dix ducats, dont ils ont fait remettre les coins à M. Gjørwel, directeur de la société suédoise d'éducation, qui en distribuera une tous les ans au 1er. novembre à celui qui aura composé le meilleur éloge d'un savant Suédois. M. le professeur Fant l'a le premier obtenue pour son éloge du feu professeur Scheffer. Il y aura un pareil prix les trois années suivantes pour les meilleurs éloges de Rydelius, d'Erich Benzeliu & de Wexionius.

M. le professeur Norberg, qui devoit accompagner M. Bjørnstæhl dans ses voyages, vient de revenir de Constantinople en Suede, ayant passé à Venise, séjourné à Goettingen, où il a écrit le traité des Sabéens dont nous avons parlé, vu Berlin, demeuré à Paris, où il a achevé ses recherches sur la langue sabéenne avec l'aide d'un maronite de Ninive qu'il a eu le bonheur d'y rencontrer, & est retourné dans sa patrie par la Hollande & Stralsund. C'est un jeune homme qui a les yeux brillans d'esprit. Il a été absent pendant cinq ans, dont il en a passé deux à Paris & deux à Constantinople. Dès qu'il en aura le loisir il publiera la relation de ses voyages.

L'histoire de Turquie, par M. Muradgea, s'imprimera bientôt à Paris, en 4 vol. in-4^o.

Après la mort du graveur Akerman qui a fait les globes suédois, le roi de Suede a acquis ses instrumens, & les a fait transporter d'Upsal à

380 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Stockholm, où le sieur Akrel, habile graveur aussi, continue le même travail par ordre du roi, sous l'inspection de l'académie des sciences. Il est chargé non-seulement de faire des globes encore plus lisibles & plus propres, mais même de les rectifier sur les plus nouvelles découvertes. Le prix des globes céleste & terrestre de deux pieds de diametre, est de 5 louis chaque. Le prix de ceux d'un pied d'un louis.

M. Nils Marelius continue de faire graver les cartes de Suede. Nous en connoissons 13 tant générales que particulieres, la dernière de 1779. Il y a aussi six vues de villes par le sieur Brolin.

M. Sparmann fait imprimer en suédois la relation de ses voyages, qui ne contient pas seulement ceux de la mer du sud sur le vaisseau anglois *la Résolution*, mais encore les voyages particuliers dans l'intérieur de l'Afrique. M. Groskurd les traduit en allemand à Stralsund, à mesure qu'ils paroissent.

F R A N C E.

Avis au public & aux souscripteurs de l'Encyclopédie méthodique, ou par ordre de matieres.

» Le public n'ayant point paru approuver le projet de l'édition de cette encyclopédie, dans le format in-8vo. ; & les souscripteurs actuels, à l'exception d'un très-petit nombre, ayant préféré l'édition in-4to. à trois colonnes, quoique les trois colonnes aient déplu assez généralement, M. Panckoucke, entrepreneur de cette édition, se trouve obligé, tant pour satisfaire le public, que par l'impossibilité d'exécuter l'édition in-8vo. d'apporter un changement au format de

cet ouvrage, dont il croit devoir prévenir le public & les souscripteurs actuels.

» Comme rien ne seroit plus choquant à la vue, & plus pénible à la lecture, que deux colonnes d'un petit caractère sur du grand papier, les deux colonnes que desire le public ne peuvent avoir lieu que sur un plus petit format; & si le grand nombre des volumes de l'édition in-8vo. n'avoit probablement été la cause déterminante de la préférence du public pour l'in-4to., il faut convenir que l'édition à deux colonnes in-8vo. sur papier grand raisin, produisoit un bel effet, & que ce format étoit véritablement celui du caractère & du papier; mais puisqu'enfin le public n'en a pas pensé de même, que l'édition in-8vo. ne peut avoir lieu, & que le public desire généralement une édition in-4to. à deux colonnes, au lieu de trois, nous le prévenons, ainsi que les souscripteurs, que nous ne publierons qu'une seule édition in-4to. à deux colonnes, & sur du papier entièrement semblable à celui qu'on a employé pour l'édition in-fol. de la première Encyclopédie de Paris. Le caractère sera le même que celui qu'on a annoncé, & dont les prospectus sont le modèle, c'est-à-dire, du petit romain de MM. Fournier.

» Ce changement dans le papier & le format, en entraîne nécessairement dans le nombre des volumes. Après un calcul rigoureux fait avec les imprimeurs, on s'est assuré que les quarantedeux volumes in-4to. de discours, à trois colonnes, sur papier grand raisin, seroient exactement renfermés dans cinquante-trois volumes in-4to. sur papier carré fin de Limoges, de la première qualité & des meilleures fabriques.

» Nous sentons que ce changement aux con-

382 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ditions rigoureuses de notre souscription, nous donne le droit d'en changer les conditions, comme il donne à chacun des souscripteurs actuels, celui de renoncer à sa souscription.

Le prix de cette souscription sera de 751 liv.
Savoir, 53 vol. à 11 liv. 583 liv.
7 vol. de planches à 24 liv. 168

Total. 751 liv.

„ Cette souscription sera continuée jusqu'au mois d'avril 1783, afin que le public ait le tems de juger, par la publication des livraisons, du mérite & de l'utilité de l'entreprise. A ce terme, elle sera rigoureusement fermée, & le prix en sera alors de 12 livres le volume de discours, & de 36 livres le volume de planches, en totalité 888 livres, sans que ce prix puisse être, sous aucun prétexte quelconque, réduit ou diminué, sous toutes les peines de droit : le public souscripteur devant, dans tous les tems, se ressentir des avantages de la souscription.

„ Il paroîtra cette année trois livraisons de deux volumes chacune ; la première, dans le courant de juillet, sera composée de deux volumes, littérature & jurisprudence ; la deuxième, d'histoire-naturelle & d'arts & métiers ; la troisième, d'un volume de planches & de géographie.

„ Quelques personnes ont douté de l'exécution de cette entreprise ; elles ont cru, parce que le projet étoit hardi, qu'il étoit téméraire ; elles n'ont pu se persuader, vu le grand nombre d'éditions qu'il y a eu de l'Encyclopédie, que celle-ci pourroit avoir du succès ; elles se sont trompées. L'empressement du public pour la souscription, a bien justifié nos espérances à

cet égard. Et comment le public, en effet, ne se déclareroit-il pas, si je puis m'exprimer ainsi, le protecteur d'une entreprise, qui, si elle répond au prospectus, dont il a paru généralement content, deviendra le plus utile de tous les livres, puisqu'on aura, dans un petit nombre de volumes, & pour un prix très-modique, une bibliothèque complete de toutes les connoissances humaines? Comment aussi l'exécution ne répondroit-elle pas à ce qu'on a avancé, puisque l'entrepreneur a eu l'avantage de ne traiter qu'avec des hommes de lettres, connus & distingués, qui tous ont à répondre de la besogne dont ils se sont chargés.

On peut voir actuellement, hôtel de Thou, rue des Poitevins, le volume presque entier de planches gravées. Il y a deux volumes sous presse chez MM. Stoupe & Cellot, imprimeurs; il y en auroit douze si les fondeurs de caracteres pouvoient y suffire. Il n'y a pas une seule partie du discours sur laquelle il n'y ait des avances, & celles de l'entrepreneur pour les frais de cette grande entreprise, sont déjà énormes.

ESPAGNE.

EXTRAIT de la gazette de Madrid.

D. Santiago Thevin, libraire, vient de publier la traduction en espagnol du grand prospectus de l'Encyclopédie, par ordre des matieres, qui s'imprime à Paris; cette traduction faite par D. Joseph de Covarrubias, expose de la maniere la plus détaillée, les efforts des auteurs pour donner à cette vaste & magnifique entreprise toute la perfection dont elle étoit

susceptible. M. Thevin a ouvert en conséquence ici une souscription qui ne sera fermée que le premier juillet. A la tête des souscripteurs qui se sont déjà présentés pour cet ouvrage est S. E. D. Philippe Beltran, évêque de Salamanque, inquisiteur-général.

G R A V U R E S.

DESCRPTION particuliere de la France, département du Rhône, gouvernement du Dauphiné, onzième livraison, in-folio, contenant huit estampes. Prix, 12 liv. pour Paris, & pour la province & les pays étrangers, 14 liv. 8 sols. A Paris, chez Née & Masquellier, graveurs, rue des Francs-Bourgeois.

Ce cahier, qui ne le cede point aux précédens ni pour l'exécution ni pour le choix des sujets, contient, 1°. une vue de la ville de Grenoble prise sur la rive gauche de l'Ière; 2°. une vue de la ville de Valence prise de l'autre côté du Rhône; 3°. une vue de la ville & du château de Crest; 4°. vue de la montagne du Puy, appelée le fond des Roches; 5°. quatre estampes sur une même feuille, contenant des rochers & cascades; 6°. vue de la cascade de Maupas; 7°. & 8°. trois vues du désert de la grande Chartreuse.

Les amusemens dangereux, estampe de 15 pouces de hauteur, sur 11 de largeur, gravée d'après le dessin de M. Touzé, par Voyer le jeune. Prix, 3 livres. A Paris, chez Hemery, graveur.

TABLEAU.

Tableau de toutes especes de successions régies par la coutume de Paris , & computation des degres de parenté suivant le droit civil & le droit canon. A Paris , chez la veuve Hérissant , rue neuve Notre-Dame ; & chez l'Auteur , rue de la Vieille-Draperie , maison de M. Gaillard , notaire.

Ce tableau peut être utile à tous praticiens & gens d'affaires ; il est même à la portée de toutes autres personnes par la maniere facile dont on y calcule les degres de parenté , & par l'application des principes en matiere de successions à toutes les especes différentes , telles que les successions de propres réels , les propres fictifs & les biens nobles en ligne collatérale , &c. auxquelles on a joint des exemples rendus sensibles par des tableaux généalogiques.

Théâtre de la guerre actuelle sur la Méditerranée , comprenant l'invasion de l'isle de Minorque , avec les plans du Port-Mahon , du fort Saint-Philippe , une partie des côtes d'Espagne , de Barbarie & du détroit de Gibraltar , par M. Biron de la Tour. Prix , 1 livre 4 sols. A Paris , chez Esnauts & Rapilly , rue S. Jacques , à la ville de Coutance.

On trouve à la même adresse une nouvelle carte de la partie de la Virginie , où l'armée combinée de France & des états-unis de l'Amérique a fait prisonniere l'armée angloise commandée par le lord Cornwallis , avec le plan de l'attaque d'Yorck-Town & de Gloucester. Prix , 1 liv. 4 sols.

Les dons merveilleux de la nature. In-folio. Regne minéral , premier cahier , très-bien colorié. Prix , 18 liv. A Paris , chez M. Buc'hoz , docteur en médecine , rue de la Harpe , en face de la Sorbonne.

Antiquités d'Herculanum, n^o. 5, in-8vo. Prix, 6 livres, & 9 liv. in-4to. On souscrit pour cet ouvrage en payant d'avance les deux numéros qui suivront ceux déjà annoncés, & ainsi de suite tous les six mois. Les personnes de province, dans l'intérieur du royaume, recevront sans aucun frais les cahiers aux termes indiqués dans le lieu de leur résidence s'il y a bureau de poste, ayant soin de faire remettre le montant du prix annoncé, franc de port, à M. David, graveur, à Paris, rue des Noyers.

M. Edouard d'Agoty, de l'académie de Toulouse, vient de publier les douze estampes gravées en couleurs qu'il avoit promises au public & à ses souscripteurs pour l'année 1781. Les sujets de la *premiere classe* sont les deux Vénus du Titien, avec Io.

Seconde classe. La Magdeleine, de le Brun; Saint François, de Van-Deek; & Putiphar, d'Alexandre Véronese.

Troisième classe. La Baigneuse, de Lemoine; la Bethsabée, de Bougieu, avec l'Amour & Pénélope, du Guide.

Quatrième classe. Vénus à la Coquille, du Titien; l'Amour qui fait son arc, du Corregge; & la Leda, de Paul Véronese. Ces estampes se vendent un louis pièce; elles ont été présentées par l'auteur au roi & à la reine, à Monsieur & à monseigneur le comte d'Artois, qui donnent chacun cent louis de souscription pour encourager M. d'Agoty à perfectionner ce beau genre de gravure. Les personnes qui voudront souscrire pour cet ouvrage & pour la suite, qui paroîtra cette année, doivent s'adresser à M. d'Agoty, rue Saint Honoré, n^o. 192, près du palais royal.

Nouveau plan très-exact du Port Mahon & du Fort Saint-Philippe , avec les campemens & les différentes attaques des troupes Françoises & Espagnoles , nouvellement levé sur les lieux par les ingénieurs militaires de l'armée sous les ordres de M. le duc de Crillon , apporté en France par M. de la T. D. A. Prix , 2 liv. 8 sols. A Paris , chez Dezauche , successeur des sieurs de l'Isle & Philippe Buache , premiers géographes du roi , rue des Noyers , près celle des Anglois. On trouve chez le même une très-grande carte d'Espagne & de Portugal en quatre feuilles. Prix , 5 livres , ainsi que les cartes de la marine du roi , dont il a seul l'entrepôt général.

Deux vues du Fort Saint-Philippe , un plan de ce fort , & une carte générale de l'isle Minorque , dédiées à son excellence M. le comte d'Aranda , par le sieur Berthault. A Paris , chez le sieur Berthault , graveur , rue St. Louis , près la Place-royale , maison du ferrurier , & chez le sieur de Lafosse , place du Carrousel. Prix , 8 liv. On donnera pour compléter cet ouvrage le plan de l'attaque , &c.

Portrait du général Wasingthon , gravé d'après le tableau de Trumbull , par M. Leroy. Prix , 3 liv. Wasingthon est représenté debout sur le bord de la mer , appuyé sur son épée , & tenant une carte roulée. Son negre garde son cheval ; à quelque distance on voit un fort embrâsé , le pavillon de l'indépendance flotte sur les batteries ; on apperçoit dans l'éloignement des vaisseaux qui se battent. La tête a de l'expression , & l'estampe est d'un bel effet. Cette gravure fait partie des planches des essais histo-

388 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

riques & politiques sur les Anglo-Américains ; par M. d'Auberteuil, dont les deux premières parties viennent de paroître, & pour lesquelles on souscrit chez l'auteur, rue des Bons-Enfans-Saint-Honoré. On ne trouve le portrait de Washington que chez M. d'Auberteuil.

Portrait de M. de Juigné, archevêque de Paris, gravé par Varin, de l'académie de Châlons. Prix, 1 livre 4 sols. A Paris, chez Isabey, marchand d'estampes, rue de Gêvres; & la veuve Lagardette, rue du Roule. La tête de ce portrait est gravée avec soin; la physionomie du nouveau prélat annonce la douceur & la bonté.

Vue de la galerie élevée dans la place de Grève à l'occasion de la naissance de Mgr. le Dauphin. Prix, 15 sols. A Paris, chez Lachaufée, graveur, rue S. Jacques, vis-à-vis la fontaine S. Severin.

Plan de Toulouse, prix, 1 livre 4 sols. *De Montpellier*, 1 livre 4 sols. *De Geneve*, 2 liv. *De Dunkerque*, 2 liv. *De Brest*, 2 liv. *Trois feuilles sur Gibraltar, la Baye & le Détroit*, à 1 liv. 4 sols piece, avec des descriptions intéressantes à chaque planche. *L'isle Minorque, avec le fort Saint-Philippe*, détaillé & accompagné d'un abrégé historique de l'isle Minorque & du port Mahon, 1 livre 4 sols. A Paris, chez Lattré, graveur ordinaire du roi, rue S. Jacques.

Vingt-unieme cahier de l'Herbier de la France, n-4to.; par M. Bulliard. A Paris, chez l'auteur, rue des Postes; Didot le jeune & Debure,

libraires, quai des Augustins; & Belin, libraire, rue Saint-Jacques.

La Philopatrie, nouveau personnage iconologique, représentant l'Amour de la Patrie; dessiné par Cochin, gravé par Laurent, inventé par Métal, avec une description & explication de cette estampe, vol. in-4to. A Paris, chez la veuve Duchesne, libraire, rue Saint Jacques; & à Châalons-sur-Saône, chez Livani, libraire.

Vue & décoration de la façade du feu d'artifice élevé en la place de Greve, tiré devant L. M. le 21 janvier 1782, à l'occasion de la naissance de Mgr. le Dauphin. A Paris, chez Lachaussée, rue S. Jacques, n^o. 137.

Carte générale de l'isle Minorque, plan particulier du Port Mahon, plan nouveau du Fort Saint-Philippe, avec un autre plan dessiné sur la même échelle que le précédent, représentant le tracé des mines, contre-mines, casemates, magasins, souterrains & profil du Fort Saint-Philippe & de Malbrough, levé géométriquement, avec les augmentations faites à cette place en 1709, 1756, & jusqu'à présent. L'auteur a joint, d'après un manuscrit précieux, la description historique de cette isle, du port & du fort, avec une carte des côtes de la Méditerranée. Cette collection, formant cinq grandes feuilles, dédiée & présentée au roi, se vend 12 liv. A Paris, chez M. de Beaurain, géographe ordinaire du roi, rue Git-le-cœur-Saint-André, la première porte-cochère à droite par le quai des Augustins,

390 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Carte physique & hydrographique de la France ; où l'on trouve les chaînes de montagnes formant le bassin des fleuves ; la hauteur en toises des plus hauts pics sur le niveau de la mer ; le cours des fleuves & de toutes les rivières qui y affluent, avec l'indication des lieux où elles sont navigables ; les canaux existans ; les villes riveraines ; les ports & les ponts : divisée par gouvernemens & provinces. On y a joint un discours raisonné sur le cours des fleuves & les chaînes de montagnes. Dressée pour l'usage des colleges & des pensions, par le sieur Dupain-Triel fils, ingénieur-géographe du roi, rue des Noyers-Saint-Jacques, près S. Yves, enluminée au choix des acquéreurs, selon le département des fleuves, ou la division des provinces. Prix, 1 liv. 10 sols.

Cahier contenant différens trophées militaires ; propres à embellir l'architecture. A Paris, chez M. Panferon, rue des Maçons.

Première livraison des estampes destinées à orner les éditions de M. de Voltaire, in-4to., contenant dix sujets relatifs aux dix chants de la *Henriade*, dessinés par M. Moreau le jeune, de l'académie royale de peinture, & gravés par les plus célèbres artistes de la capitale. A Paris, chez M. Moreau, rue du Coq-Saint-Honoré, près du Louvre. Les sujets que l'auteur a choisis, sont, pour le premier chant, l'entretien de Henri IV avec le vieillard de l'isle de Jersey ; deuxième chant, la mort de Coligny ; troisième chant, celle de Joyeuse ; quatrième chant, la fermeté du président du Harlay ; cinquième chant, les seize interrogeant le destin ; sixième chant, Henri plante son étendard sur les

murs de Paris; septieme chant, ce héros reconnoit dans les enfers l'assassin de Valois; huitieme chant, le jeune d'Ailly expire sous les coups de son pere; neuvieme chant, Henri IV aux genoux de la belle Gabrielle; dixieme chant, triomphe de ce Monarque dans Paris. On voit par la seule énumération de ces sujets qu'il eût été difficile de les mieux choisir; en les examinant, on jugera qu'il seroit également difficile de les mieux exécuter; esprit, variété, harmonie, expression, élégance, tout y respire le genre de l'inventeur, & répond à l'édition magnifique qu'on nous prépare. M. Moreau fait graver actuellement la seconde livraison des estampes relatives au théâtre de M. de Voltaire. Outre le format in-4to., il y en aura un in-8vo., qui paroîtra au mois de juin, & un autre in-18. pour les petites éditions de la Henriade. Le prix de chaque estampe in-4to. est de 2 liv., & l'in-8vo. 1 liv.

Deuxieme livraison du voyage pittoresque de Sicile, de Malte & de Lipari, par M. Houel, peintre du roi, grand in-folio. Prix, 12 livres. A Paris, chez l'auteur, rue du Coq-Saint-Honoré, à côté du café des arts. On a joint à ce cahier la réimpression du texte de la premiere livraison de l'ouvrage, où se trouvoient quelques omissions importantes: attention qui prouve combien l'auteur est jaloux de remplir l'attente de ses souscripteurs. Les gravures, ainsi que le texte, son en effet exécutés avec beaucoup de soin.

Mars & Vénus, estampe d'environ 12 pouces de large sur 16 de haut, inventée & gravée par Ransonnette, graveur ordinaire de

392 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Monfieur. Prix, 3 liv. A Paris, chez l'auteur, rue de Bievre, petite maison neuve à côté d'un chirurgien.

Plan de l'armée de Cornwallis, attaquée & faite prifonnere dans Yorck-Town, par l'armée combinée François & Américaine, defliné fur les lieux par les ingénieurs de l'armée. A Paris, chez le Rouge, rue des Grands-Auguftins. --- On trouve chez le même la Province de New-Jerfey, divifée en eft & oueft, nommée vulgairement les Jerfey.

Description de plufieurs nouvelles efpeces d'orthociratites & d'oſtracites, par M. Picol de la Périrouſe, baron de Bazus, correspondant de l'académie des ſciences de Paris. In-fol. avec figures en couleurs. A Paris, chez Didot le jeune, libraire, quai des Auguftins; & à Toulouſe, chez Menavit, libraire, rue St. Rome.

Plafond de la ſalle de Bordeaux, inventé & peint par J. Robin, gravé par N. Lemire, eſtampe dédiée à Mgr. le maréchal duc de Mouchy, commandant de Guyenne. Le ſujet de ce plafond eſt allégorique; la compoſition en eſt ingénieuſe & distribuée avec intelligence, & elle eſt gravée avec goût & propreté, ainſi qu'on a lieu de l'attendre des talens de M. Lemire. Elle ſe trouve chez M. Robin, peintre du roi, cloître des Bernardins. Prix, 16 livres.

Le ſieur Ifabey, marchand d'eſtampes, rue de Gévies, a des bordures rondes & tournantes pour encadrer cette eſtampe & la voir de tous les ſens; il en a auſſi par leſquelles elle

peut être attachée au plafond dans les appartemens peu élevés.

L'art d'écrire, démontré par principes, approfondis & développés dans toute leur étendue; ouvrage dans lequel, après avoir donné les moyens assurés pour faciliter les progrès de cet art, on a joint des modèles qui renferment les diverses écritures pratiquées actuellement en France, par M. Bédigis, ancien professeur de l'académie royale d'écriture, & juré-expert-vérificateur des actes contestés en justice, volume in-folio. Prix, 6 liv. A Paris, chez l'auteur, rue S. Antoine, à l'hôtel de Flandre, près de la rue de l'Egoût; & chez le sieur Brisson, graveur, rue S. Jacques, vis-à-vis la rue de la Parcheminerie. On trouve chez ce dernier une liqueur ineffaçable pour marquer le linge, avec une boîte contenant tout ce qu'il faut pour s'en servir, aux prix de 3 liv. & 6 liv.

Dix-septième livraison du voyage pittoresque de Naples & de Sicile, ou nouvelle suite de gravures qui doivent entrer dans le second volume du texte de cet ouvrage, contenant les théâtres, les fêtes & les différens spectacles des anciens. A Paris, chez M. de Lafosse, graveur, rue du Carrousel.

Septième livraison des costumes des dignités, contenant les portraits & habillemens de Lhôpital & d'Aguesseau, chanceliers de France; de Thou & de Harlay, premiers présidens; Talon, avocat-général; & M. le duc d'Orléans, en habit de duc & pair. Prix, 9 liv. enluminée. A Paris, chez Duflos, graveur, rue St. Victor, près de la place Maubert.

394 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Création d'Eve, estampe de 20 pouces 6 lignes de hauteur, sur 14 pouces 6 lignes de largeur, gravée d'après le tableau original de Procaccini, par Héméry. Prix, 9 livres. A Paris, chez l'auteur, rue St. Jacques, entre la place de Cambrai & le Collège du Plessis, maison d'un tapissier.

Cette estampe, dédiée à Mme. la comtesse d'Angiviller, est gravée avec soin & propreté. Eve y est représentée sans nombril, caractère distinctif de la première femme & du premier homme, & qui paroît avoir échappé aux artistes qui ont traité le même sujet.

La mort de Lucrèce, gravée par L. J. Catelin, d'après le tableau de A. Pellegrini. Prix, 6 livres. A Paris, chez Catelin, rue du Roule, maison d'une marchande d'Estampes.

Cascade dans les rochers de Ronciglione près de Rome, & l'escalier des Laveuses de Charenton, gravés par Maugin, d'après deux tableaux de Robert. Ces deux estampes sont pendant, & se vendent chacune 1 liv. 4 s. A Paris, chez Maugin, rue des Francs-Bourgeois, maison d'un Limonadier.

Quatorzième livraison des estampes qui doivent entrer dans la minéralogie du Dauphiné, par M. Guettard, in-folio. Prix, 12 liv. A Paris, chez Cellot, rue Dauphine.

Treizième livraison de la description particulière de la France, gouvernement du Dauphiné, contenant huit estampes, in-folio. Prix, 12 livres pour Paris, & pour la province & les pays

étrangers, 14 liv. 8 sols. A Paris, chez Mafquelier, rue des Francs-Bourgeois.

Carte du lac de Geneve & des pays circonvoisins, où se trouvent les frontieres de France, de Savoie & de Suisse, avec le territoire de la république de Geneve, dressée sur plusieurs cartes manuscrites, & en particulier sur celle de M. J. C. Fatio, ingénieur & membre de la société royale de Londres, & sur celle de M. de Rovera, ingénieur de LL. EE. de Berne, réduite, rectifiée & augmentée du plan de la ville de Geneve, par Philippe Buache, premier géographe du roi & de l'académie royale des sciences. A Paris, chez Dezauche, successeur des sieurs Delisle & Philippe Buache, rue des Noyers, près celle des Anglois.

Grande chasse aux cerfs, estampe gravée par M. Aliamet, graveur du roi, d'après un tableau peint par Berghem, elle est de 18 pouces & demi de largeur, sur 24 pouces de hauteur. Prix, 12 liv. Nicolas Berghem est un des Païfagistes qui ont le plus contribué à la gloire de l'école des Pays-Bas. Il dessinoit d'après nature les animaux, & les peignoit d'une touche très-spirituëlle. Le tableau de cet artiste, gravé par M. Aliamet, étoit un des principaux ornemens de la collection de M. Blondel de Gagny. Les connoisseurs le regardent même comme un tableau capital de Berghem, par l'immensité du lieu qu'il représente, la variété des objets qu'on y découvre, le choix des figures qu'il y a placées; le brillant, l'accord & la vivacité du coloris. L'estampe de M. Aliamet peut en être considérée comme une traduction fidelle. On y retrouve l'harmonie, la vérité du païsage & la

396 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

distribution sage de la lumière, qui rendent si précieux l'original, dont le coloris est remplacé très-habilement par l'intelligence & la pureté des travaux de la gravure.

Troisième & quatrième vues près de Dresde, gravées par le même, d'après Wagner. Prix, 1 liv. 4 sols chacune. A Paris, chez Aliamet, rue des Mathurins. Ces deux petites estampes, de 9 pouces & demi de largeur, sur 7 & demi de hauteur, sont pendant.

Minerve écarte le dieu de la guerre & protège la Fécondité, dédiée à S. M. la reine de France. Cette estampe, de 25 pouces de large, sur 20 de haut, est gravée d'après P. P. Rubens, par B. L. Henriquez, graveur du roi, &c. A Paris, chez l'auteur, rue de la Vieille-Bouclerie, la porte-cochère au coin de la rue Maçon. Prix, 16 liv.

Carte du détroit de Gibraltar, avec la vue & plan particulier de la ville de Gibraltar, & du terrain depuis la grande pointe d'Europe jusqu'au pont de Majorgas, levée sur un grand point, ainsi que les plans de Cadix & Ceuta qu'on trouve gravés sur cette carte. Prix, 3 livres. A Paris, chez M. de Beaurain, rue Gist-le-Cœur.

G É O G R A P H I E.

ATLAS portatif à l'usage des colleges pour servir à l'intelligence des auteurs classiques par M. l'abbé Grenet professeur au college de Lisieux. Dédié à l'université de Paris, format in-4to. prix de chaque carte 12 s. avec un abrégé de géographie ancienne & moderne pour servir à l'Atlas du même auteur 1 vol. in-12. prix 2 liv. broché, 2 liv. 8 s. relié en parchemin verd, 3 liv. en veau. A Paris chez l'auteur rue St. Jean de Beauvais, & chez Colas libraire place de Sorbonne.

Les langues & l'histoire sont sans doute le principal objet qui doit occuper les maîtres publics : c'est-là la base de toute éducation solide ; mais la géographie doit entrer aussi dans le plan des études nationales, parce qu'elle est au jugement de tous les gens sensée d'une nécessité indispensable ou du moins d'une très-grande utilité. On ne peut donc la négliger sans se rendre d'autant plus coupable envers la jeunesse que cette science, dit le célèbre Rollin, ne demande ni beaucoup de tems ni beaucoup d'application. Envain diroit-on que la multiplicité des matieres qu'on a à traiter dans les classes, ne permet pas aux professeurs de s'occuper encore de celle-ci. » L'attention d'un » maître zélé pour le bien de ses écoliers, & » sagement avare du tems, saura, dit encore » M. Rollin, lui en faire trouver suffisamment... » la récitation des leçons est, ce qui demande » le moins de tems, parce que c'est où il y a

398 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» moins à profiter pour les écoliers. «

Qui empêche, comme l'insinue ici un homme du métier, de prendre un quart-d'heure sur les leçons pour le donner à la géographie ? Ne seroit-il pas plus utilement employé ? N'est-il pas ridicule que les jeunes gens sortent des classes sans avoir la moindre teinture d'une science qui jette un si grand jour sur l'histoire elle-même, & qui est d'un si grand usage dans la société ? & qu'on ne dise pas qu'ils l'apprendront lorsqu'ils seront sortis du college. L'expérience ne prouve que trop que l'embarras des affaires ou le tourbillon des plaisirs ôte alors à la plupart le tems & la volonté de le faire. C'est dans les classes qu'il faut l'apprendre si on ne veut pas l'ignorer toute sa vie.

Il est vrai que les grandes cartes dont on étoit jusqu'ici obligé de se servir, offroient de grandes difficultés & avoient de grands inconvéniens sur-tout dans les classes nombreuses, parce que les écoliers étoient obligés de s'attrouper autour de la carte ; ce qui occasionnoit beaucoup de trouble & de désordre, parce que ceux qui avoient la vue foible ne pouvoient rien voir ; que ceux mêmes qui avoient la meilleure vue ne distinguoient qu'imparfaitement les objets ; & que ne voyant de géographie qu'en classe ils ne faisoient que peu de progrès. C'est donc rendre un service essentiel à la jeunesse & bien mériter du public que de présenter aux maîtres & aux disciples un plan simple & commode qui demande peu de tems de la part du professeur & qui soit d'une utilité générale. Tel est celui qu'a imaginé M. l'abbé Grenet, on peut dire qu'il ne laisse rien à désirer. En suivant la route qu'il trace dans son prospectus, il sera désormais aussi facile d'en-

seigner la géographie dans une classe de cent écoliers qu'il l'est d'expliquer un auteur grec ou latin. Chacun aura ses cartes géographiques qu'il apportera en classe & remportera chez lui ; alors plus de désordre , puisque personne ne sortira de sa place. Alors tous ceux qui ont la vue basse , comme les autres , seront à portée de profiter des leçons du professeur , de repasser chez eux ce qui aura été dit en classe ; de suivre la carte en lisant l'histoire en particulier , qui est la meilleure méthode pour apprendre la géographie. Alors enfin il ne sera plus besoin que le professeur donne beaucoup de tems à cet objet. M. l'abbé Grenet ne demande qu'une demi-heure par semaine pour opérer de très-grands progrès ; on peut l'en croire , tout son plan annonce un homme qui ne parle que d'après l'expérience. D'ailleurs il s'exécute avec succès dans les colleges de Lisieux , de Mazarin , du cardinal le Moine , de Grassins , du Pleffis. Quelque modique que soit le prix de ses cartes , l'auteur a bien senti que la dépense seroit trop forte pour la plupart des jeunes gens , s'il falloit les acheter toutes à la fois ; aussi recommande-t-il aux professeurs de n'en pas exiger dans chaque classe plus de 4 par an. Elles seront reliées dans un fort carton , auquel on laissera des onglets pour y coller tous les ans les nouvelles cartes dont on aura besoin. L'Atlas ne sera complet qu'en rhétorique , c'est-à-dire , au bout des 6 années que dure le cours des humanités dans les colleges.

Pour remplir un si beau plan , M. l'abbé Grenet a fait graver exprès des cartes anciennes & modernes portatives & commodes : les anciennes , au nombre de 15 , représentent tout l'ancien monde connu , savoir : *orbis vetus* , *Britannica insula* , *Gallia* , *Germania* , *Hispania* , *Italia* , *Pan-*

nonia, &c. Græcia, Asia minor, Palestina & Syria; du tems des Romains, duodecim tribus Israël, imperium Parthorum, pars occidentalis, idem pars orientalis, Africa propria &c. & Ægyptus. Les modernes, jusqu'ici au nombre de 19, font la mappemonde en deux hémisphères, l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique septentrionale, l'Amérique méridionale, la carte des vents généraux & des moussons de la zone Torride, les isles Britanniques, la France, les Pays-Bas Hollandois & Autrichiens, l'Allemagne, l'Espagne avec le Portugal, l'Italie, la Hongrie avec la partie septentrionale de la Turquie d'Europe, la Turquie méridionale, l'Asie min., la Perse orientale, les royaumes de Fez, Alger & Tunis, & les états-unis d'Amérique.

Toutes ces cartes sont parfaitement bien exécutées & supérieures à tous les autres ouvrages de ce genre pour l'exactitude du dessin, la beauté de la gravure, la commodité du format, & sur-tout pour les découvertes géographiques qu'elles offrent aux savans. Cet atlas fera voir qu'on n'a point connu jusqu'à présent ni l'étendue de l'Asie mineure & de la mer Noire, ni la position de la mer Caspienne. Tous les géographes ont mis jusqu'ici Trébizonde à 57 degrés 38' de longitude. M. Bonne, qui a bien voulu se charger de dresser les cartes que nous annonçons, est le premier qui mette cette ville à 62 degrés 58', ce qui donne à la mer Noire 100 lieues de plus d'orient en occident.

La mer Caspienne, qui va dans toutes les cartes du nord au midi, prend dans cet ouvrage une position du nord-ouest au sud-est. On y trouvera encore d'autres changemens dans l'Inde & dans le golfe du Mexique. M. Bonne a présenté à l'académie des sciences de Paris diffé-

rens mémoires dans lesquels il expose les raisons sur lesquelles ces changemens sont fondés ; cette savante compagnie en a paru satisfaite.

La carte de l'Amérique méridionale est la seule dans le public qui représente cette partie du monde dans son état actuel , c'est-à-dire , avec les changemens que le traité de paix entre l'Espagne & le Portugal, en 1778, a apportés dans les limites & la division des provinces de ces deux couronnes. Le Brésil n'est plus divisé en capitaineries , mais en grands gouvernemens , la colonie du St. Sacrement , ci-devant aux Portugais , appartient aujourd'hui à l'Espagne, qui a formé trois nouvelles provinces dans ses possessions.

La carte des vents est encore très-curieuse. Avec elle & l'explication qu'en donne M. l'abbé Grenet , dans son abrégé, on ne demandera plus pourquoi nos vaisseaux vont chercher les Canaries pour aller dans l'Amérique septentrionale ? pourquoi pour en revenir ils prennent plus au nord ? pourquoi pour aller aux Indes orientales on va côtoyer le Brésil ? &c. on le verra clairement.

Mais le principal mérite de cet atlas, consiste en ce que la carte ancienne & moderne du même pays, étant faite exactement sur la même échelle, tout le monde sera à portée de s'assurer, sans livre, seulement avec le compas, si une ville ancienne existe encore aujourd'hui, & quel nom elle a pris, & *vice versa*.

M. l'abbé Grenet a encore dix cartes à donner pour remplir son premier objet, savoir : le planisphere terrestre ou la mappemonde réduite, le Danemarck avec la Suede, la Russie d'Europe, l'Egypte moderne, la Syrie Turque avec l'Arabie &c., l'Inde en 2 feuilles, & les isles Antilles en 3.

Pour faciliter l'intelligence de son atlas, M. l'abbé Grenet nous a enrichi d'un abrégé de géographie ancienne & moderne. La clarté, l'ordre & la précision qui y regnent en font un ouvrage précieux pour les jeunes gens de l'un & l'autre sexe. La géographie y est traitée d'une manière tout-à fait neuve. L'ancienne & la moderne s'y trouvent comparées avec tant d'exactitude, qu'en apprenant l'une on apprendra nécessairement l'autre. Les dames qui seroient bien-aisées d'avoir elles-mêmes, & de donner à leurs demoiselles une idée de la géographie ancienne & moderne, ne peuvent mieux faire que de se procurer ces deux ouvrages de M. l'abbé Grenet, dont les principes sur la sphere sont si clairs, qu'un enfant les entendra aisément sans maître. Aussi l'université de Paris s'est-elle empressée de les adopter pour ses élèves. Il est à désirer que son exemple soit bientôt suivi dans tous les collèges de province, dans les couvens, pensions &c., le bien de l'éducation le demande.

M U S I Q U E.

*M*USIQUE de *Cassandre-Oculiste*, par MM. Piis & Barré. Prix, 1 liv. 16 sols. A Paris, chez Brunet, libraire, rue Mauconseil; & chez Lécuyer, cour du commerce. On trouve aussi aux mêmes adresses la musique du *Printemps*, qui fait suite aux autres pieces des mêmes auteurs.

Recueil d'airs choisis, avec accompagnement de

guittare, par M. Vallain, œuvre premiere. Prix, 7 liv. 4 sols. A Paris, chez Cousineau, luthier de la reine, rue des Poulies; & Salomon, place de l'Ecole.

Journal d'airs choisis, avec accompagnement de harpe, mêlés de préludes, petits airs ou pieces, par Hartmann, onzieme & douzieme cahiers, chaque cahier 2 liv. 8 sols. A Paris, chez Perrisse, rue Pavée-Saint-André, dans l'allée du Menuisier; & Menu & Boyer, rue du Roule.

Six duos de violoncelle, qui peuvent se jouer avec un basson ou une quinte, tirés des meilleurs opéras comiques, arrangés, dialogués & concertans, par M. Haillot, maître de musique vocale de la comédie italienne. Œuvre I & II. Prix, 7 liv. 4 s. chacun. A Paris, chez l'auteur, rue de Bourbon-Villeneuve, maison de M. Poiré, tapissier; & chez Houbaut, à côté de la comédie italienne.

Six duos pour deux alto & viola, qui peuvent se jouer sur le violon, dialogués & faciles, di Chr. Stumpff, œuvre XV. Prix, 7 liv. 4 sols. A Paris, chez Michau, rue des Mauvais-Garçons, & aux adresses ordinaires.

L'art de se perfectionner dans le violon, où l'on donne à étudier des leçons sur toutes les positions des quatre cordes du violon & les différens coups d'archets; ces leçons, où les doigts sont marqués dans les endroits difficiles, sont tirées des sonates & concerto des meilleurs auteurs Italiens & Allemands, &c. Cet ouvrage fait la suite de la méthode pour le violon; par

404 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

M. Corrette. Prix, 9 liv. A Paris, chez Mlle. Castagnery, rue des Prouvaires.

Numéro 34. Ouverture & petits airs, contenant le concert du ballet de Mirza, les airs de l'Amant jaloux & des Evénemens imprévus, arrangés pour le clavecin ou la harpe; par M. Lafieux, chaque cahier 2 liv. 8 s. Prix de l'abonnement 36 liv. A Paris, chez Girard, rue de la monnoie; Du-bois, rue S. Dominique; & chez l'auteur, rue S. Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins.

Six ariettes, avec accompagnement de deux violons, alto & basse, mise au jour par Bernard. Prix, 6 liv. A Paris, chez l'éditeur, rue des Saints-Peres, maison de l'armurier, & aux adresses ordinaires.

Numéro 4 du journal de harpe. Cette livraison est composée de quatre airs, avec des accompagnemens de MM. Boiffier, Cinier, Hinner & Lebugle. Prix, 1 liv. 16 sols. L'abonnement franc de port est de 15 liv. A Paris, chez Leduc, rue Traversiere-Saint-Honoré.

Recueil d'airs, rondeaux & variations pour le forte-piano ou le clavecin, avec accompagnement de violon; par M. l'abbé L. B., amateur. Œuvre IIIe. Prix, 7 liv. 4 sols. A Paris, chez le Duc, rue Traversiere-Saint-Honoré.

Ouverture, airs de chants & airs de ballets de l'opéra de Thésée, arrangés pour le clavecin & le forte-piano, par M. Gossec fils. Prix, 7 l. 4 s. A Paris, chez l'auteur, rue Fontaine-au-Roi, fauxbourg du Temple, vis-à-vis le troisième réverbère, & aux adresses ordinaires de musique.

Due concerti à violino principale duo violini obligati, viola, basso corn. flauti.

Composti dal signor Affandro Frixer, delto Frixeri di Verona, opéra V. Prix, 7 liv. 4 sols. A Paris, chez l'auteur, rue de Vaugirard, près le Luxembourg, derriere la nouvelle comédie, & aux adresses ordinaires de musique.

Six sonates à flûte seule & basse; par T. Giordani, Œuvre IX. Prix, 7 liv. 4 s. A Paris, chez Muffard, rue Aubry-le-Boucher, vis-à-vis le commissaire, & aux adresses ordinaires.

Partition des deux Sylphes, comédie semi-lyrique en une acte & en vers; par M. A Desaugiers, représentée pour la première fois par les comédiens ordinaires du roi, le 18 octob. 1781, & devant leurs majestés le 19. Prix, 15 livres franc de port par-tout le royaume. A Paris, chez l'auteur, rue des Ménestriers, maison de M. Traveau, procureur au Châtelet, & aux adresses ordinaires de musique.

Quatre quartetti concertanti per due violini, violoncello & basso, del signor Marefchalchi. Prix, 7 liv. 4 s. A Paris, chez Baillon, près la comédie italienne.

L'INFANTE DE ZAMORA, opéra-comique, en trois actes, parodié sur la musique de la Frascatana du célèbre Signor Paiziello, représenté à Versailles devant leurs majestés, & ensuite à Strasbourg, à Brest, à Rouen, à Caën, à Marseille, à Bordeaux, à Toulouse, &c. &c. &c.; par M. Framery, sur-intendant de la musique de monseigneur le comte d'Artois. Prix,

406 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

30 liv. Parties séparées , 12 livres. MM. les souscripteurs de Paris sont priés d'envoyer retirer leur exemplaire chez M. d'Enouville, receveur de loteries, au coin des rues de Vannes & des Deux-Ecus, près celle du Four-Saint-Honoré. Les personnes qui n'ont pas souscrit payeront cette partition 30 livres; mais en prenant en même-tems les parties séparées, elles ne payeront le tout que 36 liv. au lieu de 42 liv. Outre cet avantage, on offre aux personnes de province qui s'adresseront directement à M. d'Enouville, celui de leur faire parvenir cet envoi franc de port par-tout le royaume.

Trois sonates pour le clavecin ou le forte-piano, composées par Mlle. Augustine Pouillard. Prix, 4 liv. 4 sols. A Paris, chez l'auteur, quai de l'Horloge du Palais, à la mine de plomb, & aux adresses ordinaires de musique. Cette jeune virtuose, élève de M. l'abbé Vogler, a exécuté ces sonates en public avec beaucoup de succès.

Deux grandes ouvertures, suivies de petits airs pour le forte-piano, avec accompagnement d'un violon, par Kufner, œuvre IV. Prix, 8 liv. A Paris, chez l'auteur, rue Béthizy, la deuxième porte-cochère à gauche en entrant par la rue de la Monnoie; Mlle. Castagnerie, rue des Prouvaires; M. Salomon, luthier, carrefour du quai de l'Ecole.

Recueil d'airs avec accompagnement de guitare, par M. Corbilly de Chantarenne. Prix, 3 liv. A Paris, chez l'auteur, rue Babilles, au coin de celle des Deux-Ecus, N^o. 33, & MM. le Menu & Boyer, rue du Roule, à la clef d'or, & aux adresses ordinaires de musique.

La muse lyrique, ou recueil d'airs, avec accompagnement de guitare, par M. Patouart, fils; elle sera composée de quarante-huit feuilles, qui se distribuent de quinze en quinze jours. Prix, 12 liv. pour Paris, & 18 liv. pour la province. A Paris, chez Baillon, près la comédie italienne.

Six duos concertans pour deux flûtes, par M. Vanderhagen, musicien de la Garde-Françoise, œuvre III. Prix, 7 livres 4 sols. A Paris, chez Baillon, rue François.

Six duos pour flûte & violon, composés par G. Cambini. Prix, 7 livres 4 sols. A Paris, chez Mussard, rue Aubry-le-Boucher, vis-à-vis le commissaire.

Six quatuors concertans pour deux violons, alto & basso, par M. Dalayrac, amateur, œuvre XI. Prix, 9 liv. franc de port par-tout le royaume. A Paris, chez Leduc, rue Traversiere-Saint-Honoré.

Journal de harpe, numéros 2 & 3, 1782, contenant huit airs différens. Prix, 1 liv. 16 sols chaque cahier. A la même adresse. Le prix de l'abonnement est de 15 liv. pour Paris & la province, franc de port.

Septieme concerto à violon principal, premier & second violons, hautbois, cors, alto & basso, par A. Stamitz. Prix, 4 liv. 4 sols. A Paris, chez Baillon, rue François.

CATALOGUE

DES

LIVRES NOUVEAUX.

TROISIEME voyage de Cook, ou journal d'une expédition faite dans la mer Pacifique du sud & du nord, en 1776, 1777, 1778, 1779 & 1780, traduit de l'anglois : 1 vol. in-8vo. figures, br. 5 l.
Paris, chez Piffot pere & fils, L. quai des Augustins ; & Laporte, L. rue des Noyers.

On trouve chez le même le *Voyage dans la mer du sud, par les Espagnols & les Hollandois*, traduit de l'anglois de Dalrymple, dont il est fait mention dans le voyage de Cook : 1 vol. in-8vo. br. 5 l.

Histoire de la maison de Bourbon; par M. Desformeaux : in-4to. tome III, orné de cinq portraits, de vignettes & culs-de-lampes : en feuilles. 15 l.

--- Relié en veau écaille, avec filets, doré sur tranche. 18 l.

Paris, chez Monory, L. rue de l'ancienne comédie françoise, où se trouvent les deux premiers volumes.

Leçons élémentaires d'histoire-naturelle & de chymie, dans lesquelles on s'est proposé ; 19.

1°. de donner un ensemble méthodique des connoissances chymiques acquises jusqu'à ce jour; 2°. d'offrir un tableau comparé de la doctrine de Stahl & de celle de quelques modernes, pour servir de résumé à un cours complet sur ces deux sciences, par M. de Fourcroy, docteur de la faculté de médecine de Paris, 2 vol. in-8vo.

Paris, rue & hôtel Serpente.

Opinion d'un citoyen sur le mariage & sur la dot : brochure de 47 pages d'impression.

Paris, chez Barrois l'aîné, L. quai des Augustins.

Vie de l'infant Dom Henri de Portugal, auteur des premières découvertes qui ont ouvert aux Européens la route des Indes; ouvrage traduit du portugais par M. l'abbé de Cournand: 2 vol. in-12. broché; le premier de 256 pag. y compris 100 pages d'un discours préliminaire, & le deuxième de 260 pages. 2 l. 8 s.

Lisbonne, & se trouve à Paris, chez Laporte, L. rue des Noyers.

Fabliaux ou contes du XII & du XIIIe. siècle; fables & romans du XIIIe. traduits ou extraits d'après plusieurs manuscrits du tems; avec des notes historiques & critiques, & les imitations qui ont été faites de ces contes depuis leur origine jusqu'à nos jours: nouvelle édition augmentée d'une dissertation sur les Troubadours; par M. le Grand: 5 vol. petit in-12. br.

9 l.
Reliés. 12 l.

Paris, chez Eugene Onfroy, L. quai des Augustins.

Tome VII;

S

410 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

En faveur des personnes qui ont acquis l'édition in-8vo. La dissertation sur les Troubadours, format in-8vo. se vend séparément.

1 l. 4 f.

Il reste encore quelques exemplaires de l'édition in-8vo. les 4 volumes se vendent broché.

17 l. 4 f.

Reliés.

21 l.

Commentaires sur Vitruve, éclaircis par des figures, & propres à être joints aux différentes traductions de cet auteur, avec une description des machines militaires des anciens; par W. Newton, architecte : in-fol. avec 25 planches gravées en taille-douce.

Londres, & se trouve à Paris, chez P. Théophile Barrois jeune, libraire, rue du Hurepoix.

Le sang innocent vengé, ou discours sur les réparations dues aux accusés innocens, couronné par l'académie des sciences & belles-lettres de Châlons-sur-Marne, le 25 août 1781; par J. P. Briffot de Varville.

Berlin, & se vend à Paris, chez Desauges, libraire, rue S. Louis du palais.

Le Suborneur, comédie en cinq actes & en vers : seconde édition, avouée de l'auteur, la première est infidelle; par M. Billard.

Amsterdam, & se trouve à Paris, chez l'auteur, chaussée d'Antin; Prault, imprimeur du roi, quai des Augustins, à l'Immortalité.

Traité de l'apoplexie & de ses différentes espèces, avec une nouvelle méthode curative dont l'utilité est prouvée par l'expérience. On y traite également de la paralysie & de ses

JUILLET, 1782. 411

différentes especes particulieres , ainsi que d'une nouvelle préparation mercurielle propre à l'usage extérieur, en forme de frictions sèches pour les dartres & maladies vénériennes; par M. G. B. Ponfart, docteur en médecine, médecin-consultant de LL. AA. CC. les princes de Liege & de Stavelot, & des eaux de Spa, présentement à l'hôtel royal des invalides, autorisé par ordre du gouvernement à y constater l'efficacité de sa méthode dans la guérison radicale de la goutte & du rhumatisme: *in-octavo, broché.*

Liege, & se trouve à Paris, chez Guillot, libraire de MONSIEUR, rue de la Harpe, près l'ancien college de Bayeux.

Voyage historique & littéraire dans la Suisse occidentale, 2 vol. *in-octavo*, 1781.

Neuschâtel, aux dépens de la société typographique.

Lettre pastorale de Mgr. l'archevêque de Paris, au clergé séculier & régulier, & aux fideles de son diocese: *in-4^o*. de 24 pages.

Paris, chez Cl. Simon, libraire-imprimeur, rue S. Jacques.

Moyens de préserver les édifices d'incendie & d'empêcher les progrès des flammes; par M. Peroux, avocat & architecte, mémoire qui a remporté le prix de l'académie royale de Nancy, le 8 mai 1781: 1 vol. *in-8^{vo}*. fig. broché. 3 l.

Paris, chez Pichard, quai & près des Thins.

Le produit & le droit des communes, & les intérêts de l'agriculture, arts, commerce,

412 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

marine, finances & militaire, à concilier pour le salut des individus & propriétés, l'amélioration des domaines & autres parties, la richesse & prospérité de l'état & des citoyens; traité d'économie-politique, contenant le tableau le plus étendu des loix universelles & locales sur les communes & terres vagues, & les droits de parcours, vaines pâtures, usages; dédié à la monarchie françoise, par un honoraire des académies des sciences d'Amiens, Arras, &c. de celles de Lyon & Metz; & des sociétés royales d'agriculture de Paris, Tours, Soissons, Rouen, Caën, Alençon, Lyon, &c. Première partie de 600 pages, grand in-8vo. petit caractère, br. 6 l.

Cet ouvrage se trouve à Paris, chez l'auteur, cul-de-sac Saint-Dominique, près le Luxembourg; la veuve Duchesne, L. rue S. Jacques; Cellot, L. rue & vis-à-vis les grands Augustins; Jombert freres, L. rue Dauphine; Esprit, L. au Palais Royal; Mérigot aîné, L. au Boulevard, près l'opéra; Onfroy & Lamy, L. quai des Augustins, & chez les principaux L. de province.

On le recevra par la poste, franc de port, dans tout le royaume, en adressant franc de port, à M. Bachmann, chez l'auteur, la lettre de demande & l'argent.

Nouveau voyage en Espagne fait en 1777 & 1778, dans lequel on traite des mœurs, du caractère, des monumens anciens & modernes, du commerce, du théâtre, de la législation, des tribunaux particuliers à ce royaume & de l'inquisition; avec de nouveaux détails sur son état actuel & sur une procédure récente & fameuse: 2 vol. in-8vo. br. 6 liv.

Londres, & se trouve à Paris, chez P. Théophile Barrois le jeune, L. rue du Hurepoix, près le pont S. Michel.

Electre, tragédie en cinq actes, imitée de Sophocle; par M. de Rochefort, de l'académie royale des inscriptions & belles-lettres: in-8vo. *Paris, chez Lambert & Baudouin, Lib.-Impr. rue de la Harpe, près S. Côme.*

Galerie des hommes illustres vivans.

On souscrit pour cet ouvrage à Paris, chez les sieurs Renaud du Creux, rue Feydeau. Le prix des six volumes qui paroîtront chaque année, & qui, suivant l'usage de tous les abonnemens, se paiera d'avance & en souscrivant, sera pour MM. les souscripteurs, de 96 liv. rendus francs de port dans toute la France.

La premiere livraison se fera au mois de juillet, & successivement de quatre en quatre mois.

On pourra souscrire en tout temps. Ceux qui n'auront point souscrit, paieront 24 liv. par chaque volume, & 9 liv. pour un portrait & une notice détachée du volume.

On recevra avec reconnoissance tous les portraits, mémoires & notices que les familles ou les particuliers voudront bien faire parvenir à MM. Renaud du Creux, freres, éditeurs de cet ouvrage. Ils feront partie de cette collection suivant l'ordre auquel on les aura reçus: on se procurera cependant le plutôt possible ceux des hommes célèbres qui peuvent flatter davantage le public.

La gendarmerie de France, son origine, son rang, ses prérogatives & son service; par Dinard: brochure in-8vo, 1 l. 4 s.

Paris, chez Durand neveu, Lib. rue Galande; & à Strasbourg, chez les freres Gay.

Analyse raisonnée du droit françois, par la comparaison des dispositions des loix romaines, & de celles de la coutume de Paris, suivant l'ordre des loix civiles de Domat; avec un texte de la coutume de Paris, dans lequel les articles sont rétablis dans l'ordre que les réformateurs leur ont donné: dédiée à MONSIEUR, frere du roi; ouvrage projeté par feu M. Doulcet, ancien avocat au parlement de Paris, & exécuté sur l'esquisse que ce célèbre jurisconsulte en a tracée; par M. Gin, conseiller au grand-conseil: 1 vol. in-4to. de 681 pages. 12 l.

Paris, chez Serviere, rue S. Jean-de-Beauvais.

L'authenticité des livres, tant du nouveau que de l'ancien testament, démontrée, & leur véridicité défendue, ou Réfutation de la bible enfin expliquée de V*: 1 vol. in-8vo. de 509 pages.**

Paris, chez Moutard, Lib.-Imp. hôtel de Cluny, rue des Mathurins.

Histoire de Charlemagne, précédée de considérations sur la premiere race, & suivie de considérations sur la seconde; par M. Gaillard, de l'académie françoise, & de celle des inscriptions & belles-lettres: 4 vol. in-12.

Paris, chez Moutard, Impr.-Lib. de la reine, hôtel de Cluny, rue des Mathurins.

Les mariages Samnites, comédie héroïque en trois actes & en vers, mêlée d'ariettes; par M. de Rozoi, citoyen de Toulouse, des aca-

démies, &c. &c. : représentée en prose, pour la première fois, par Mrs. les comédiens Italiens ordinaires du roi, le mercredi 12 juin 1776, remise au théâtre en 1777 & 1780, & redonnée en vers le 22 mai 1782 : la musique de M. Grétry. 1 l. 10 s.

Paris, chez Belin, Lib. rue St. Jacques, presque vis-à-vis celle du Plâtre.

Nouveaux principes de physique, ornés de planches & dédiés au prince royal de Prusse; par M. Cāra : tome III.

Paris, chez l'auteur, rue des Petits-Freres; Morin, Lib.-Imp. rue S. Jacques; Esprit, Lib. au Palais-royal.

On vient de mettre en vente hôtel de Thou, rue des Poitevins :

Le tome VI du *Supplément à l'histoire naturelle*; par M. le comte de Buffon, contenant de nouveaux supplémens aux quadrupèdes : volume in-4to. en blanc 15 liv. br. 15 liv. 10 s. & 17 liv. relié.

Nota. Ce volume ne peut servir qu'aux personnes qui ont la grande édition in-4to., avec la partie anatomique.

Lettre sur la Sicile & sur l'isle de Malthe, de M. le comte de Borsch, de plusieurs académies, à M. le C. de N. écrites en 1777, broché. 12 l.

Relié. 14 l.

Turin, & se trouve à Paris, chez Durand neveu, Lib. rue Galande.

Instruction pour les bergers & pour les propriétaires de troupeaux; par M. Daubenton, de

416 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

l'académie royale des sciences , de la société royale de médecine, lecteur & professeur d'histoire naturelle au college royal de France, garde & démonstrateur du cabinet d'histoire naturelle du jardin du roi, des académies de Londres, de Berlin, de Pétersbourg, de Vergara, de Dijon & de Nancy : in-8vo de 414 p. avec 22 planches, br. 6 l.

Paris, de l'imprimerie de Ph. - D. Pierres, impr. ordinaire du roi, rue St. Jacques.

Odes à la philosophie; par M. Soret : in-8vo. de 16 pages.

Paris, chez Lesclapart, libraire, pont Notre-Dame; & chez les libraires qui vendent les nouveautés.

Zarine, reine des Scythes, tragédie, par M. le Grand : in-8vo. de 96 pag.

Paris, chez Cailleau, Lib.-imprimeur rue Saint-Severin.

Considérations sur les montagnes volcaniques; par M. Collini : in-quarto, accompagné d'une carte. 2 l.

Manheim, & se trouve à Paris, chez Cuchet, rue & hôtel Serpente.

Les Après-soupers de la société : petit théâtre lyrique & moral sur les aventures du jour : neuvieme cahier. *La vanité de nom.*

Paris, chez l'Auteur, rue des Bons - Enfans, vis - à - vis la cour des Fontaines, au palais royal.

Histoire de l'empire Assyrien, ou des trois monarchies de Ninive, de Babylone & d'Ecbatane.

tane; ouvrage enrichi de cartes & de gravures: nouvelle édition, deux volumes in-8vo. broché. 10 l.

Le même ouvrage en deux vol. in-12 br. 5 l.

Paris, chez Hardouin, Lib. rue des Prêtres S. Germain - l'Auxerrois; & à Versailles, chez Pinçot, L. rue Dauphine.

Percy, tragédie en cinq actes; par Miss Hannah Morre: représentée, pour la première fois, sur le théâtre de Covent-Garden, le 10 décembre 1777, traduite de l'anglois sur la seconde édit. en 1781.

Paris, chez Brunet, Lib. rue Mauconseil, à côté de la comédie italienne; & chez les Lib. qui vendent les nouveautés.

Principes de morale, de politique & de droit public, puisés dans l'histoire de notre monarchie, ou discours sur l'histoire de France, dédiés au roi; par M. Moreau, historiographe de France: tome XIII, in-8vo. br. 3 l. 12 f.

Paris, chez Moutard, Lib.-impr. hôtel de Cluny, rue des Mathurins.

La Soirée d'été, divertissement en un acte, en vaudevilles: représenté, pour la première fois, par les comédiens Italiens ordinaires du roi, le 5 février 1782; par M. Parisau. 1 l. 4.

Paris, chez Brunet, Lib. rue Mauconseil, à côté de la comédie italienne.

Vies des peres, des martyrs, & des autres principaux saints, tirées des actes originaux, & des monumens les plus authentiques; avec des notes historiques & critiques: ouvrage

418 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

traduit de l'anglois. Tome XII & dernier :
in-8vo, rel. 6 l.

La totalité de l'ouvrage relié est de 72 liv.

Paris, chez J. Barbou, L.-imprimeur, rue des Mathurins.

Nouvelles vies des saints, à l'usage des colleges
& pensions de l'un & de l'autre sexe : in-12.
de 328 pag., br. 1 l. 16 s.

*Paris, chez Hardouin, Lib. rue des Prêtres S.
Germain - l'Auxerrois ; & à Versailles, chez
oingot, Libr. rue Dauphine.*

Traité de la ponctuation, extrait de divers au-
teurs ; avec un essai sur l'usage des lettres
capitales & un modele de ponctuation, par
M. J. H. Mafmejan ; suivi de la géographie
en vers, ou méthode pour apprendre facile-
ment & en peu de tems la géographie aux
ensans : in 8vo. br. 1 l. 1 s.

*Paris, chez Bastien, libraire, rue du Petit-Lion,
F. S. G.*

Le Voyageur françois, ou la connoissance de
l'ancien & du nouveau monde ; tomes XXVII
& XXVIII : 2 vol. in-12. d'environ 500 p.
chacun.

*Paris, chez L. Cellot, libraire - imprimeur ; rue
Dauphine.*

Recueil complet des plus beaux morceaux de
poésies italiennes lyriques, érotiques & fugi-
tives, avec des remarques critiques sur le
génie de la poésie italienne ; par M. Bassi,
membre de plusieurs académies : proposé par
souscription.

Conditions de la souscription.

On n'exigera rien des souscripteurs qu'au moment de la distribution des volumes qui leur seront fournis deux à deux. On paiera, en les recevant, 6 livres pour chaque volume in-8vo. broché, & 24 livres pour chaque volume in-4to. papier d'hollande, broché.

Le frais de port pour l'envoi des volumes dans les provinces ou dans les pays étrangers, seront à la charge des souscripteurs.

On souscrit à Paris, chez M. Baffi, rue neuve des Petits-champs, maison du grand bureau de la poste de Paris, à côté de la rue des Bons-enfans; chez Lambert & F. J. Baudouin; Impr.-L. rue de la Harpe, près S. Côme; & chez Molini, Lib. rue du Jardinot; & dans les pays étrangers, chez les principaux libraires.

Les jardins ou l'art d'embellir les payfages; poëme par M. l'abbé de Lille, de l'académie françoise; in-8vo. br. fig. 4 l. 10 f.

Le même, in dix-huit, br. fig. 3 l.

Paris, chez Piffot, L. quai des Augustins; Valade, Lib.-Impr. rue des Noyer; & à Reims, chez Cazin, Lib.

Traité de l'autorité du pape, dans lequel ses droits sont établis & réduits à leurs justes bornes, & les principes des libertés de l'église Gallicane justifiés; par M. L. de B... de l'académie des inscriptions & belles-lettres; revu, corrigé & considérablement augmenté; par M... conseiller du roi, &c. 6 vol. in-8vo. br. 17 l.

Rel. 21 l.

420 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*Vienne, & se trouve à Paris, chez B. Morin;
Lib.-Impr. rue St. Jacques.*

Œuvres d'Etienne Falconet, statuaire, contenant plusieurs écrits relatifs aux beaux-arts, dont quelques-uns ont déjà paru, mais fautifs : d'autres sont nouveaux; 6 vol. in-8vo.
Broché. 21 l.
Relié. 27 l.

Lausanne, & se trouve à Paris, rue des Poitevins, hôtel de Thou.

Le prince noir & blanc, féerie en deux actes, mêlée de dialogues, de musique & de danses, représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-comique, dans le mois de décembre 1780.

*Amsterdam, & se trouve à Paris, chez Cail-
leau, L.- Impr. rue S. Severin; & à la salle
du spectacle de l'Ambigu-comique.*

On propose par souscription ou soumission les nouvelles éditions des ouvrages suivans, savoir :

Les essais de Michel, seigneur de Montaigne, qui formeront 3 vol. grand in-8vo. de 24 liv. & 3 vol. in-4to. de 48 liv. trois vol. in-8vo. papier d'hollande, 48 liv. & 3 vol. in-4to. hollande 96 liv.

De la Sagesse, par Chartron, qui contiendra un très-fort volume grand in-8vo. de 12 liv. in-4to. 24 liv. in-8vo. hollande, 2 liv. in-4to. hollande, 48 liv. avec le frontispice allégorique, outre le portrait.

Les œuvres de M. François Rabelais, docteur en médecine, avec le portrait de l'auteur, & la clef nécessaire pour l'intelligence de l'ou-

vrage, lesquelles formeront 2 vol. in-8vo. du prix de 18 liv. 2 vol. in-4to. de 36 liv. in-8vo. papier hollande, 36 liv. & in-4to. hollande, 72 liv.

On fera également libre de souscrire pour ces trois ouvrages en payant moitié, ou de donner sa simple soumission de les prendre après l'impression.

Tous les volumes seront livrés en feuilles ou brochés en carton, avec des étiquettes sur le dos. L'in-8vo. se paiera six sols le vol. & l'in-4to. douze sols de brochure.

On ne recevra de souscriptions ou de soumissions que jusqu'au mois de juillet 1782, époque où les *Essais de Montaigne* paroîtront; passé ce tems, les prix augmenteront d'un tiers.

On s'adressera pour souscrire ou pour envoyer sa soumission, à *Paris*, chez *Bastien, libraire & éditeur, rue du Petit-Lion, E. S. G. près la nouvelle comédie françoise*; & dans les différentes villes, chez les principaux libraires.

Oraison funebre de Mgr. Christophe de Beaumont, comte de Lyon, archevêque de Paris, duc de S. Cloud, pair de France, commandeur de l'ordre du St. Esprit, proviseur de Sorbonne, &c. par M. l'abbé Thuet, prêtre du diocèse de Noyon, & premier vicaire de S. Médard: in-8vo. br. 1 l. 4 s.

A la Haye, & se trouve à Paris, chez l'auteur, au vicariat de S. Médard, rue d'Orléans F. S. Marcel; & chez Berton, Lib. rue S. Victor, vis-à-vis le séminaire de saint Nicolas.

Expression du nivellement, ou méthode nouvelle pour exprimer rigoureusement sur les

422 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

cartes terrestres & marines les hauteurs & les configurations du terrain : accompagnée d'une carte ; par M. du Carla ; publiée par M. Dupain-Triel, pere, géographe du roi & de MONSIEUR : le mémoire & la carte reliés. 3 l.

Paris, chez l'Editeur, cloître Notre-Dame, rue de la Maîtrise ; M. Dupain-Triel fils, rue des Noyers ; Quillau l'aîné, libraire, rue Christine, & L. Cellot, libraire-imprimeur, rue des grands Augustins.

Le Flatteur, comédie en cinq actes & en vers libres, représentée pour la première fois, sur le théâtre de la nation, le vendredi 15 février 1782. 1 l. 10 s.

Paris, chez la veuve Duchesne, libraire rue S. Jacques, Vente, Libr. rue des Anglois & au Théâtre françois ; le Jay, L. rue Neuve des Petits-champs, & Desenne, Libr. au Palais-royal.

La France illustre, ou le Plutarque françois ; par M. Turpin, citoyen de Saint-Malo : troisième souscription, n°. 11, contenant la vie & le portrait du duc de Guise.

Paris, au bureau de l'abonnement du Plutarque françois ; & chez Deslauriers, marchand de papier, rue Saint-Honoré, à côté de celle des Prouvaires.

Le Guide du fermier, ou Instruction pour élever, nourrir, acheter & vendre les bêtes à cornes, les brebis, les moutons, les agneaux & les cochons : contenant les symptômes de leurs maladies ; les remèdes pour les guérir ; le choix de leur nourriture, de leurs pâtu-

rages ; la maniere de leur en former de convenables , les moyens de faire le meilleur beurre & différentes especes de fromages ; la façon d'élever la volaille , &c. avec la maniere de former des viviers , & d'y nourrir & entretenir le poisson , & autres particularités nécessaires à un fermier & à toutes les personnes qui font valoir des biens de campagne ; traduit de l'anglois sur la quatrième édition : nouv. édit. 2 parties in-12.

Paris , chez Fournier , L. rue du Hurepoix , près du pont S. Michel.

Henriette , drame en trois actes & en prose ; par Mlle. de Raucourt , pensionnaire du roi : représentée pour la première fois , sur le théâtre de la comédie françoise au château des Tuileries , le vendredi premier mars 1782.

Paris , chez Saugrain , Lib. quai des Augustins , au coin de la rue Pavée.

Histoire de l'église , dédiée au roi ; par M. Be-rault-Bercastel , chanoine de l'église de Noyon : tomes XIII & XIV , in-12.

Paris , chez Moutard , imprimeur-libraire de la reine , hôtel de Cluny , rue des Mathurins.

Histoire ecclésiastique de M. l'abbé Fleury , en 25 volumes in-8vo. , contenant les 37 volumes in-4to. des précédentes éditions , en feuilles. 102 l.

Rel. proprement. 127 l.

Nismes , chez Pierre Beaume , Libr. -Impr. & à Paris , chez G. Desprez , L. rue S. Jacques ; Esprit , Lib. au Palais-royal , & Laporte , L. rue des Noyers.

On trouve aux mêmes adresses la collection des

424 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

opuscules de M. l'abbé Fleury, en 5 volumes
in - octavo, avec le portrait de l'auteur, en
feuilles.

20 l.

Rel. proprement.

25 l.

Journal de médecine militaire, &c. 1782 : to-
mes I & II.

Paris, de l'imprimerie royale.

Ce journal paroît tous les 3 mois.

La Liberté des mers, poëme qui a remporté
le prix de l'académie de Marseille en 1781;
par M. Canilhe: br. de 12 pag.

12 f.

Paris, chez P. F. Gueffier, Lib.-Imp. rue de la
Harpe.

*Manuale rhetorices ad usum studiosæ juventutis
academicæ, exemplis tum oratoriis, tum poe-
ticis, latinè, è Tullio, Quintiliano, Horatio,
Virgilio, &c.; gallicè, è Massilione, Flexerio,
Bossuetio, Cornelio, Racinio, Boëao, Crebil-
lione, aliisque ex optimis autoribus illustratum;
editio tertia, duplò auctior præcedenti, sub
auspiciis & nomine universitatis evulgata. Cui
accedit tractatus gallicè du recit. Autore P.
T. N. Hurtaut, universit. Paris. A. M. an-
tiquo in regiâ scholâ milit. profess., &c. in-
douze, br.*

2 l. 10 f.

rel.

3 l.

Paris, chez l'Auteur, rue des Brodeurs, au-
dessus des Incurables; Langlois, L. rue du
Petit-Pont; le Boucher, L. quai de Gèvres;
Nyon jeune, L. pavillon des Quatre-nations;
Colas, L. place de Sorbonne, & Barrois je-
une, L. rue du Hurepoix.

On trouve aussi chez l'Auteur, son *Dictionnaire*

des mots homonymes de la langue françoise,
& chez Langlois, L. ci-dessus.

Manuel pratique, ou l'on traite des différentes manieres les plus simples & les meilleures, pour faire toutes sortes de vins, qui soient de qualité & de garde; avec l'art méthodique de les gouverner, joint à de nouveaux secrets pour les bonifier, & les moyens les plus sûrs pour les rétablir; par M. Bridelle de Neuillan: in-12. de 104 pag.

Montargis, & se trouve à Paris, chez Mequignon, L. rue des Cordeliers.

Mélanges tirés d'une grande bibliothèque, B. B. de la lecture des livres françois, contenant les sciences mathématiques & les arts qui en dépendent, imprimés au seizieme siecle: in-octavo.

Paris, chez Moutard, imp. - lib. de la reine; hôtel de Cluny, rue des Mathurins.

Mémoires sur les observations météorologiques faites à Francker en Frise, pendant le courant de l'année 1779; par J. H. Van - Swindinden, professeur de philosophie en l'université de Francker, membre des académies de Bruxelles & de Baviere, &c. 1 volume in-octavo de 336 pages avec des planches, brochés. 4 l.

Paris, chez le Clerc, libraire, quai des Augustins.

On trouve chez le même libraire les autres ouvrages du même auteur sur le froid de 1776 & sur les thermometres.

Mémoire sur un dent-albifique & anti-scorbuti-

426 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

que nouveau & infailible dans ses succès, qui a la propriété de blanchir les dents, de prévenir leur carie, d'en arrêter les progrès, réunit celle d'annihiler la fétidité de l'haleine; remède qui, pris intérieurement, guérit les douleurs rhumatismales, même goutteuses, & plusieurs autres maux; par M. Toulain Baret, étudiant en médecine: in-8vo. broché. 12 s.

Paris, chez l'auteur, à l'hôtel de Carignan, rue Froid-manteau, proche la place du Louvre.

Observations sur la nécrose, par M. David, docteur en médecine, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, &c.

Paris, chez la veuve Valat-la-Chapelle, libraire grande-salle du Palais.

Observations sur plusieurs maladies des bestiaux, telles que la maladie rouge & la maladie du sang, qui attaquent les bêtes à laine, & celles que cause aux bêtes à cornes & aux chevaux la construction vicieuse des étables & écuries; avec le plan d'une étable & celui d'une écurie convenable aux chevaux de cavalerie, de ferme, de postes, &c. par M. l'abbé Tessier, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, de la société royale de médecine de Paris, & de l'académie des sciences & beaux-arts de Lyon: 1 volume in 8vo. de 200 pag. 1 l. 16 s.

Paris, chez la veuve Hérissant, Lib.-Impr. rue neuve Notre-Dame, & P. Th. Barrois jeune, Lib. rue du Hurepoix, près le pont S. Michel.

Œuvres mêlées de M. S***. D**. V***. 1 vol. in-8vo. de 291 pag. br. 2 l. 10 s.

Paris, chez Hardouin, Lib. rue des Prêtres S.
Germain-l'Auxerrois.

Œuvres de M. Hamilton, ministre-plénipoten-
tiaire de la Grande-Bretagne à Naples, che-
valier de l'ordre du Bain, de la société royale
de Londres, &c. commentées par M. l'abbé
Soulavie : 1 vol. in-8vo. br. 5 l.
Relié. 6 l.

Paris, chez Moutard, Lib.-Impr. de la reine, hô-
tel de Cluny, rue des Mathurins.

Pieces fugitives de M. le Mierre, de l'acadé-
mie françoise : 1 vol. in-8vo. 3 l.

Paris, chez P. Fr. Gueffier, Lib.-Impr. au bas de
la rue de la Harpe.

Dissertations physiques & mathématiques; par
M. T. F. Hennert, professeur de philoso-
phie, &c. 1781.

Utrecht, chez Schoonhoven.

Deux dissertations lues dans les séances publi-
ques de l'académie royale des sciences & bel-
les-lettres de Berlin, le 27 janvier 1780, &
le 24 janvier 1781; par M. de Hertzberg,
ministre d'état & membre de l'académie: grand
in-4to. de 47 pages, 1781.

Berlin.

*Disciplina vetus de subordinatione regularium erga
episcopos, per Josephum II restaurata.* L'an-
cienne discipline de la subordination des ré-
guliers envers les évêques, rétablie par l'em-
pereur Joseph second. Dissertation pragma-
tico-historique : in-8vo., 1781, avec appro-
bation de l'empereur.

Vienne.

TABLE

DES

MATIERES

Contenues dans ce Volume.

L ETTRES écrites de Suisse, d'Italie, de Sicile & de Malthe, par M. ***, avocat en parlement, à Mlle. **, à Paris, en 1776, 1777 & 1778.	Pag. 3
Vie de M. le premier président de Lamoignon, écrite d'après les mémoires du tems & les papiers de la famille, pour être mise à la tête d'une édition nouvelle des Arrêts de Lamoignon.	21
Transactions philosophiques de la société royale de Londres. Tome LXXI. pour l'année 1781. Première partie.	42
Annales poétiques, depuis l'origine de la poésie françoise. Tome XIX.	57
Traité des évictions & de la garantie formelle; dans lequel sont traduites & discutées les loix romaines du digeste & du code sur cette matière; avec la conférence des coutumes, des ordonnances, des arrêts notables de France & les systèmes soutenus à ce sujet, par les plus fa-	

DES MATIÈRES. 429

meux interpretes du droit romain & françois, &c.
par M. Berthelot. 81

Histoire de Russie, tirée des chroniques originales, de pieces authentiques, & des meilleurs historiens de la nation; par M. Levesque.
Dernier extrait. 87

Recherches physiques sur le feu; par M. Marat.
141

Découvertes de M. Marat, &c. sur la lumiere, constatées par une suite d'expériences nouvelles qui ont été faites un très-grand nombre de fois sous les yeux de MM. les commissaires de l'académie royale des sciences. 145

Les après - soupers de la société, ou petit théâtre lyrique & moral sur les aventures du jour, avec des gravures & des airs notés.
Tome II. 155

Entretiens d'Angélique, pour exciter les jeunes personnes du sexe à l'amour & à la pratique de la vertu; par une jeune Demoiselle. 172

Cui bono? ou examen des avantages, qui peuvent résulter pour les Anglois ou les Américains, les François, les Espagnols, ou les Hollandois, des plus grandes victoires ou des succès les plus brillans, dans la guerre actuelle: en forme de lettres adressées à M. Necker, par M. Tueker. 179

Mémoire sur le passage par le nord, qui contient aussi des réflexions sur les glaces; par M. le duc de Croy. 199

Histoire d'Aix-la-Chapelle; par M. Meyer. Septieme extrait. 204

M É L A N G E S.

<i>Sur la possibilité de voler. Lettre de M. de la Lande à Messieurs les auteurs du Journal des sçavans.</i>	247
<i>La bienfaisance ; par M. l'abbé de Reyrac.</i>	251
<i>Lettre de l'abbé Lambinet, à MM. les rédacteurs de l'Esprit des journaux, sur la première édition du Miffel Ambroisien.</i>	254
<i>Anecdote parisienne.</i>	257
<i>Suite de la notice d'un manuscrit de poésies, provenant de la bibliothèque de feu Pierre-Antoine Marchi.</i>	260

P O É S I E S F U G I T I V E S.

<i>Au grand-duc de Russie, à son passage à Lyon.</i>	265
<i>Aux deux illustres voyageurs, sur leur arrivée à Paris ; par M. Blin de Sainmore.</i>	267
<i>Vers à ma sœur le jour de son mariage ; par M. Crignon.</i>	268
<i>A Zelmis ; par M. Milon.</i>	269
<i>Romance faite auprès du berceau d'un enfant ; par M. Berquin.</i>	270
<i>Epigramme ; par M. Pouteau.</i>	272
<i>Epitaphe de Métastase ; par M. Caraccioli.</i>	273

ACADÉMIES. SÉANCES DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I. <i>Académie françoise.</i>	274
-------------------------------	-----

DES MATIERES. 431

- II. *Académie royale des sciences de Paris.* 274
- III. *Académie royale de chirurgie de Paris.* 276

SPECTACLES.

- | | | |
|--------|---------------------------|-----|
| PARIS. | <i>Comédie françoise.</i> | 282 |
| | <i>Comédie italienne.</i> | 285 |

HISTOIRE-NATURELLE. PHYSIQUE. CHYMIE. BOTANIQUE.

- I. *Vue nouvelle sur l'organisation, communiquée aux rédacteurs du journal ; par M. Lorient. Iere. partie.* 291
- II. *Expériences faites à Paris par le fourcier Bleton.* 298
- III. *Observations contradictoires à celles de M. Janin, sur son anti-méphitique.* 302

MÉDECINE. CHIRURGIE.

- I. *Tableau des maladies observées à Paris en 1781, tiré du calendrier à l'usage de la faculté de médecine.* 306
- II. *Avis sur le traitement de la rage, par M. Portal.* 313

AGRICULTURE. ÉCONOMIE. INDUSTRIE. COMMERCE.

- I. *Recette pour conserver les bleds, empêcher les calandres & autres insectes de leur faire aucun tort, ainsi que pour délivrer de ces mé-*

- mes animaux les bleds & les greniers.* 319
- II. *Avis ou consultation donnée par l'auteur de l'art d'exploiter les mines de charbon de terre , sur deux points concernant les mines , qui lui ont été proposés , par le mandement & communauté d'Albin dans le Rouergue.* 322

TRAITS DE BIENFAISANCE,
DE PATRIOTISME, DE COURAGE,
DE JUSTICE, ET D'HUMANITÉ. 332

ANECDOTES. SINGULARITÉS. 344

BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE. 347

ITALIE. ibid.

ANGLETERRE. 361

ALLEMAGNE. 369

SUEDE. 373

FRANCE. 380

ESPAGNE. 383

GRAVURES. 384

GÉOGRAPHIE. 397

MUSIQUE. 402

CATALOGUE DES LIVRES NOUVEAUX.

408

